

o-okun

NOS ÉTÉS SOUS LA PLUIE

*Certaines histoires commencent quand les étés
finissent*



NOS ÉTÉS SOUS LA PLUIE

Certaines histoires commencent quand les
étés finissent

o-okun

© 2026 o-okun

Tous droits réservés.

Première édition : 2026

Dépôt légal : Août 2026

Publié par NukooWorld Studio, éditeur indépendant.

<https://www.nukooworld.com/fr/livres/nos-etes-sous-la-pluie/>

Ce roman est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des faits réels serait purement fortuite.

Cette oeuvre ne peut pas être collectée, exploitée ou utilisée, notamment pour l'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, de modèles d'apprentissage automatique ou de bases de données d'entraînement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

[@nukooworld](#)

[@ookun_words](#)

On croit parfois qu'aimer, c'est revenir.

Retrouver les mêmes rues.

Les mêmes étés.

Les mêmes gestes que l'on connaît par coeur.

Mais certaines présences ne commencent vraiment que le jour où l'on cesse de se tenir à côté.

Le jour où l'on comprend qu'être là demande plus qu'un retour.

Plus qu'un souvenir.

Plus qu'une saison.

o-okun

Prologue

Le tram partit au moment où j'arrivai sur le quai.

Il y a des transports publics qui ratent votre présence avec une élégance presque personnelle. Celui-là ferma ses portes, sonna deux fois, puis glissa devant moi sous la pluie, lentement, comme s'il voulait me laisser le temps de bien comprendre ma défaite.

Je restai là, une main sur la bretelle de mon sac, l'autre tenant un gobelet de café fermé par un couvercle qui promettait déjà de fuir.

À travers la vitre, une femme assise près de la porte leva les yeux vers moi.

Pas avec pitié.

Plutôt avec cette reconnaissance neutre des gens qui ont déjà été vous, dix minutes plus tôt ou la veille.

Le tram disparut au bout de la ligne droite

Il était huit heures douze.

J'avais une réunion à huit heures trente.

Je pouvais encore arriver avec six minutes de retard, ce qui, dans certains environnements professionnels, passait pour de la ponctualité expressive. Dans le mien, cela dépendait surtout de la présence d'Eric. S'il était là avant moi, j'étais en retard. S'il arrivait après, j'avais été retenu par les conditions de circulation. Les hiérarchies servent aussi à ça : produire une météo morale.

La pluie tombait depuis l'aube.

Une pluie, fine et continue, assez légère pour que personne ne sorte un parapluie, assez tenace pour mouiller tout le monde avec méthode. Elle posait sur les manteaux une brillance grise, collait les cheveux aux tempes, remplissait les caniveaux d'un petit mouvement nerveux. Les bus passaient dans des soupirs d'eau sale. Les cyclistes roulaient le menton rentré, l'air de mener une mission militaire mal financée.

Je me mis sous l'abri.

Enfin, sous ce que la métropole appelait un abri.

Le toit s'arrêtait trop tôt.

C'était son principal défaut, ce qui, pour un abri, représentait tout de même un dossier solide. Il protégeait la borne d'information, une partie du banc, le panneau publicitaire pour une salle de sport et environ les épaules d'une personne mince se tenant exactement au centre. Les autres devaient choisir entre se coller à un inconnu, recevoir la pluie en diagonale ou faire semblant de consulter leur téléphone avec l'air absorbé des gens qui refusent d'admettre qu'ils sont mal placés.

Je pris l'option téléphone.

Sur le quai, une flaque s'était formée à l'endroit le plus fréquenté, précisément là où les gens descendaient du tram avant de se disperser. Elle occupait le passage naturel entre la porte centrale et le trottoir, pas assez profonde pour être contournée, assez pour tremper une chaussure et gâcher l'humeur d'un adulte avant neuf heures.

Je la regardai.

Quelqu'un avait dû dessiner cet arrêt.

Pas la flaque, bien sûr. Personne ne dessine une flaque officiellement. Mais quelqu'un avait placé l'abri, les potelets, la pente du quai, la borne, le banc, la poubelle, l'écoulement. Quelqu'un avait signé un plan sur lequel tout paraissait probablement clair, fonctionnel, conforme. Puis la pluie était arrivée, comme elle le fait souvent dans les villes où l'on prétend avoir pensé aux usages, et elle avait corrigé le dessin avec de l'eau froide.

Une étudiante descendit du tram suivant sur le quai d'en face, posa le pied dans une flaque jumelle et lâcha un mot qu'on ne trouvait pas dans les documents de concertation.

Je bus une gorgée de café.

Il était trop chaud, vraiment trop cher, et laissait un goût de carton mouillé. Je l'avais acheté trois minutes plus tôt dans une mauvaise chaîne de café international, près de l'arrêt, auprès d'un homme qui disait « petit ou grand ? ». J'avais choisi grand, par optimisme ou par faiblesse. Le café avait aussitôt trouvé une faille près du couvercle et marqué ma main d'une ligne brûlante.

Je regardai la trace sur mes doigts.

Ce genre de chose aurait dû m'agacer davantage.

À vingt-six ans, j'avais atteint un âge où certaines déceptions matérielles ne surprenaient plus. Les cafés fuyaient, les abris protégeaient mal, les mails arrivaient après dix-neuf heures, les appartements avaient toujours un défaut découvert trop tard, les gens répondaient parfois à côté de ce qu'on demandait, et les villes installaient encore des bancs en plein vent.

Le banc de l'arrêt, justement, était inutilisable.

Il se trouvait sous l'abri, en théorie. En pratique, une gouttière improvisée par l'angle du toit déversait l'eau sur toute la moitié gauche. La moitié droite, sèche, était occupée par une affiche publicitaire décollée qui battait au vent et venait fouetter les jambes de quiconque tentait de s'asseoir. Un homme en costume s'y risqua. L'affiche lui tapa le mollet. Il se leva aussitôt avec la dignité de quelqu'un qui vient de perdre contre du papier plastifié.

Je fis ce que je faisais souvent.

Je notai mentalement.

C'était devenu mon travail, ou du moins la partie de mon travail que je préférais croire utile. Observer les usages réels, les circulations, les conflits minuscules entre les corps et les lieux. Comprendre pourquoi les gens traversaient à côté du passage, pourquoi personne ne s'asseyait sur certains bancs, pourquoi une rampe conforme pouvait rester impraticable, pourquoi un espace généreux sur plan devenait un courant d'air dans la vraie vie.

J'avais commencé par regarder les villes comme on regarde un décor.

Puis j'avais compris qu'un décor mal pensé finissait toujours par toucher quelqu'un.

Un fauteuil trop bas, une marche sans contraste, une poubelle absente, un quai mal drainé, une porte qui s'ouvre du mauvais côté. Les détails n'étaient jamais seulement des détails. Ils entraient dans les journées des gens sans demander leur avis. Ils modifiaient l'allure, la fatigue, la patience, parfois l'envie de rester quelque part.

Je savais assez bien lire ça.

Mon téléphone vibra dans ma main.

Je pensai d'abord à Eric.

Je m'attendais à un message du genre : « Tu es en route ? », formulation qui n'attendait jamais vraiment la réponse. À la place, le nom de ma mère apparut sur l'écran.

« Tu peux m'appeler quand tu as un moment ? Rien d'urgent. C'est pour la maison. »

Je restai immobile.

La pluie continuait de tomber autour de l'abri trop court. Un tram arrivait au loin, lumière blanche dans le gris du matin. Les gens se rapprochèrent du bord du quai avec cette tension collective qui précède l'ouverture des portes. Quelqu'un derrière moi renifla. Une roue de vélo passa dans la flaque et envoya de l'eau sur une paire de baskets blanches.

C'est pour la maison.

Ma mère n'avait pas besoin de préciser laquelle.

Il y avait l'appartement de mes parents en villes, bien sûr, avec son ascenseur trop lent et ses plantes sur le balcon. Il y avait mon studio, si on voulait être généreux avec le mot maison. Mais dans sa bouche, la maison voulait dire Port-Luhan.

La maison basse de la rue des Tamaris.

Les volets qui coïnaient.

Le carrelage marron.

La cuisine où il fallait se décaler pour ouvrir le lave-vaisselle.

Le jardin qui jaunissait dès la mi-juillet.

Le toit en tôle du garage visible depuis la chambre du fond.

Le sable partout, même là où le sable n'avait aucune raison légale d'être.

Je fermai l'écran sans répondre.

Il y avait des lieux qui revenaient en vous sans prévenir, avec une efficacité supérieure aux souvenirs. Un nom sur un écran, une odeur d'humidité dans un manteau, le claquement d'une gouttière, un enfant qui tenait un seau en plastique dans le tram en plein mois de novembre, et quelque chose se rouvrait.

Le tram entra en station.

Les portes s'ouvrirent.

Les gens descendirent dans la flaque, chacun selon sa stratégie personnelle. Les prudents contournèrent par la droite et bloquèrent ceux qui voulaient monter. Les pressés traversèrent au milieu, sacrifiant une chaussure. Un homme avec une valise resta coincé entre le banc mouillé et la poubelle. Une poussette entra en biais. Personne ne cria, mais plusieurs visages produisirent des phrases silencieuses assez précises.

Je montai.

Il restait une place debout près de la porte, entre un étudiant trempé et une femme qui transportait un sac de plage.

Un vrai sac de plage.

En toile rayée, bleu et blanc, avec une serviette roulée qui dépassait.

Je le regardai une seconde de trop.

La femme avait peut-être une séance de piscine, un cours pour enfants, un départ en week-end, une vie parfaitement rationnelle où un sac de plage dans un tram pluvieux ne signifiait rien. Je n'avais aucune raison de le fixer comme s'il venait de commettre un acte littéraire.

Je détournai les yeux.

Trop tard.

L'odeur de tissu mouillé, de café, de manteaux serrés, de métal froid, tout se mélangea. Le tram démarra. Par la vitre, la ville se mit à glisser : immeubles gris, boulangerie éclairée, pharmacie, abribus, arbres noirs, un chantier protégé par des barrières orange, des passants courbés sous la pluie.

Je n'avais pas pensé à Port-Luhan depuis plusieurs semaines.

Ce qui ne voulait pas dire grand-chose.

Je rouvris mon téléphone.

Le message de ma mère était toujours là. Bien sûr.

Je tapai : « Je t'appelle après ma réunion. »

Puis j'ajoutai : « Tout va bien ? »

Je regardai les deux phrases.

La première était utile.

La deuxième appelait une réponse que je n'avais pas vraiment le temps de recevoir.

Je l'effaçai.

Je la réécrivis.

Je l'effaçai encore.

Un adolescent assis devant moi regardait mon écran sans discrétion. Je tournai légèrement le téléphone.

Finalement, j'envoyai seulement : « Je t'appelle après ma réunion. »

Trois petits points apparurent presque aussitôt.

Ma mère écrivait.

Je détestais ces trois points.

Ils donnaient l'impression que l'avenir prenait son élan.

Le tram freina.

Une annonce grésilla dans les haut-parleurs avec une voix féminine trop calme pour les virages. Des gouttes couraient sur la vitre. À l'extérieur, un panneau publicitaire annonçait un festival de films documentaires consacré aux littoraux. On y voyait une plage vide, un ciel bas, une ligne d'océan et, au premier plan, une vieille cabine de bain peinte en bleu.

Je regardai l'affiche jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière nous.

Le téléphone vibra.

Chapitre 1

Retour sans attente

La première chose qui coïncida, comme chaque année, ce fut le volet de la chambre du fond.

Mon père avait posé les valises dans l'entrée avec cette façon qu'il avait de croire qu'un obstacle cessait d'exister dès qu'il l'avait contourné. Les sacs formaient une petite barricade molle entre le paillason et le meuble à chaussures. Ma mère avait déjà ouvert deux fenêtres, découvert trois traces d'humidité et dit quatre fois qu'il faudrait vraiment penser à refaire les joints de la salle de bain.

Moi, j'étais monté à l'étage avec la grande mission de faire entrer de l'air.

Le volet résistait.

Je tirai une première fois sur la poignée, puis une deuxième, plus fort, avec cette colère qu'on réserve aux objets de famille. Le bois grinça. La peinture bleue, qui avait dû être belle à une époque, s'écaillait autour de mes doigts. Chaque été, je me disais qu'on devrait poncer, repeindre, remplacer les gonds, faire quelque chose. Chaque été, on ouvrait quand même. À Port-Luhan, beaucoup de choses fonctionnaient comme ça : mal, et longtemps.

Le volet céda d'un coup et vint taper contre la façade.

Une lumière trop blanche entra dans la chambre.

Je restai un instant devant la fenêtre ouverte. De là, on ne voyait pas la mer. C'était important de le préciser, parce que les gens imaginaient toujours qu'une maison de vacances sur la côte donnait forcément sur une plage, avec des rideaux qui gonflaient au vent et des petits déjeuners magnifiques. Nous, on avait vue sur le toit en tôle d'un garage, deux pins trop maigres, un bout de rue où les voitures se garaient trop près des portails, et, quand le vent venait du bon côté, l'odeur lointaine de l'océan mêlée à celle des poubelles sorties trop tôt.

La maison appartenait à ma famille depuis... avant mon existence, donc déjà plus que mes 21 ans. Ce genre de phrase donnait immédiatement l'impression d'un héritage solide, presque chic. En réalité, c'était une maison basse, un peu trop humide, achetée par mes grands-parents à une époque où Port-Luhan attirait moins de monde et où personne ne trouvait étrange de mettre du carrelage marron dans toutes les pièces. Elle avait deux chambres trop petites, une cuisine où l'on devait se décaler pour ouvrir le lave-vaisselle, un jardin qui jaunissait dès la mi-juillet, et une entrée impossible à garder propre.

Même fermée dix mois par an, même nettoyée la veille par une voisine rémunérée en confitures, elle conservait du sable partout.

Dans les rainures du seuil. Sous le tapis. Dans les angles. Entre les lames des vieilles chaises pliantes.

On aurait pu croire que le sable naissait là, naturellement.

En bas, mon père m'appela.

— Malo ? Tu peux descendre deux minutes ?

Je descendis en évitant la troisième marche, celle qui craquait assez fort pour réveiller des morts. Mon père était dans le salon, debout devant la baie vitrée. Il regardait la terrasse avec l'air d'un homme à qui l'on venait de confier un territoire hostile.

— T'as vu le parasol ?

Le parasol gisait dans un coin du jardin, fermé, attaché avec une ficelle orange, penché comme un vieux soldat.

Sa toile avait pris une couleur indécise, entre le vert pâle et la fatigue.

— Il était déjà comme ça l'an dernier, dis-je.

— Non.

— Si si...

Il plissa les yeux, comme si l'état exact du parasol en août précédent pouvait se recomposer dans les plis du tissu.

— On verra ça plus tard.

C'était notre devise familiale.

« On verra ça plus tard. »

Elle s'appliquait aux volets, au parasol, aux fissures du mur côté rue, à la machine à laver qui faisait un bruit d'hélicoptère au rinçage, à nos conversations importantes et aux décisions qui demandaient plus de dix minutes d'attention.

Ma mère passa derrière nous avec un sac de draps contre elle.

— J'ai ouvert dans la cuisine, mais ça sent toujours le renfermé.

— C'est normal, dit mon père. C'est une maison qui a vécu.

Ma mère le regarda.

— Une maison qui a vécu peut aussi sentir bon.

Je souris. C'était ma manière habituelle d'être présent. Je laissais les phrases circuler, je notais celles qui méritaient de rester, puis je les rangeais quelque part. Je faisais ça depuis longtemps. Parfois, on me reprochait de ne pas répondre. Je répondais, intérieurement, avec beaucoup de précision.

J'avais vingt et un ans et, à ce moment-là, je n'avais pas grand-chose de précis à opposer au monde. J'étais étudiant en géographie, avec des options qui parlaient d'aménagement, d'espaces publics, de mobilité, de territoires littoraux, mots sérieux que je prononçais avec une conviction variable selon la personne en face. Quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais que je m'intéressais aux usages de la ville.

En général, cela suffisait à créer un silence.

Je ne savais pas encore si cela m'intéressait vraiment ou si j'avais simplement trouvé une façon acceptable de justifier le fait que je regardais les bancs, les trottoirs, et les poubelles avec plus d'attention que les couchers de soleil.

À Port-Luhan, j'avais de quoi faire.

Après le déjeuner, mes parents décidèrent d'aller au supermarché.

Acheter de l'eau

beurre

tomates
café

Sac poubelle

EPONGE !!

Je dis que j'allais marcher un peu.

— Prends une veste, dit ma mère.

Je regardai le ciel par la fenêtre du salon. Il était clair, presque blanc, avec quelques nuages vers l'ouest.

— Il ne va pas pleuvoir.

Elle eut un petit rire.

— Tu dis ça tous les ans.

Elle avait raison, ce qui ne changeait rien à mon intention de sortir sans veste.

Je traversai le jardin en frôlant les hortensias. Ils avaient l'air à la fois magnifiques et malades, comme souvent les hortensias en bord de mer. Une partie d'eux résistait avec obstination, l'autre semblait déjà regretter d'avoir fleuri. Le portail grinça quand je le poussai. Sur le trottoir, une famille passait lentement, chargée de serviettes, de seaux, de parasols, de sacs isothermes et d'un enfant qui hurlait parce qu'on avait refusé de le laisser emporter une époussette dans la boulangerie.

Port-Luhan avait cette manière très particulière de se remplir sans devenir grandiose.

Il y avait du monde partout, mais rarement là où il aurait fallu. Des groupes stationnaient devant les vitrines, hésitant entre deux parfums de glace. Des cyclistes roulaient sur les trottoirs parce que la piste cyclable disparaissait brusquement devant le

tabac. Des voitures tournaient en rond à la recherche d'une place gratuite, concept presque religieux dans une ville côtière en juillet. Devant la pharmacie, une vieille dame disputait son chien qui refusait d'avancer. Le chien avait pris une décision claire. La vieille dame, moins.

Je descendis vers le centre par la rue des Tamaris.

Chaque année, je cherchais ce qui avait changé.

La plupart des gens revenaient à Port-Luhan pour vérifier que rien ne bougeait. Moi, je revenais avec une sorte d'inventaire mental. Je remarquais les façades repeintes, les terrasses agrandies, les panneaux remplacés, les commerces qui avaient perdu leur nom pour devenir quelque chose de plus rentable. Là où il y avait eu une boutique de cerfs-volants, on trouvait maintenant une enseigne qui vendait des savons artisanaux à des prix offensants. Le marchand de journaux avait installé une machine à café. Une maison au coin de la rue portait encore les traces d'un ravalement interrompu, moitié blanche, moitié gris sale, comme si elle avait renoncé à se transformer en cours de route.

Sur la place des Halles, la ville avait ajouté trois jardinières en bois et deux bancs neufs. Les bancs étaient beaux, assez élégants, avec des lattes claires et des pieds en acier. Ils étaient aussi placés en plein soleil, face à un mur, à un endroit où personne n'avait envie de s'asseoir. À dix mètres, sous l'ombre d'un platane, six personnes occupaient le rebord inconfortable d'un muret.

Je restai une seconde devant cette scène.

Il y avait des gens dont le métier consistait à choisir l'emplacement des bancs. Cette pensée me poursuivait souvent. Quelqu'un avait validé un plan, rempli un formulaire, peut-être assisté à une réunion. On avait parlé de convivialité, de requalification de la place, d'expérience piétonne. Puis on avait posé deux bancs face à un mur brûlant.

Une mouette cria au-dessus de moi avec l'indécence typique d'une mouette.

Je continuai.

La rue principale descendait vers la digue en une pente douce. Les boutiques y formaient un couloir de tentations saisonnières : maillots de bain, cartes postales, bracelets, chapeaux, gaufres, vêtements marins pour gens qui ne montaient jamais sur un bateau. Une librairie humide résistait entre un glacier et une agence immobilière. Sa vitrine était toujours un peu embuée, même quand il ne pleuvait pas. On y trouvait des polars régionaux, des cartes de randonnée, des romans de poche gonflés par l'air salé et des carnets avec des ancres imprimées dessus.

Je passai devant sans entrer.

Plus bas, la mer apparut par morceaux.

À marée basse, la plage de Port-Luhan devenait immense, presque absurde. L'eau se retirait si loin qu'elle semblait vexée. Elle laissait derrière elle des étendues de sable brun, des flaques luisantes, des rochers couverts d'algues et des silhouettes dispersées qui marchaient vers l'horizon avec la patience des pèlerins. Les enfants adoraient ça. Les adultes faisaient semblant de ne pas trouver le trajet trop long avant de pouvoir se baigner jusqu'aux genoux.

La digue longeait la plage sur plusieurs centaines de mètres. Elle était vieille, large, réparée par endroits avec des matériaux qui n'avaient pas tous le même âge. Certaines pierres semblaient tenir par habitude. Des barrières métalliques avaient été ajoutées devant les sections les plus anciennes, sauf à l'endroit où les gens passaient quand même pour descendre plus vite sur le sable. La ville avait mis un panneau : « ACCÈS INTERDIT, DANGER ». Le chemin tracé juste à côté par des centaines de tongs disait autre chose.

Je marchai jusqu'au bout de la promenade.

Au loin, sur l'esplanade près du port, la fête foraine était en montage. Il y avait toujours ce moment étrange avant l'ouverture. Des camions bâchés, des câbles au sol, des panneaux lumineux éteints, des gens en short qui fumaient en tenant des outils. Le train fantôme

n'avait encore que sa façade, une bouche de monstre incomplète avec des ampoules pendantes. La pêche aux canards était couverte d'une bâche bleue.

Je n'avais pas prévu d'aller quelque part. Je laissais mes pas choisir avec une compétence discutable.

C'était souvent comme ça. Les premiers jours, je flottais. Je retrouvais les rues, les odeurs, les bruits. Je faisais semblant de prendre possession des lieux, alors que les lieux se contentaient de me tolérer.

Pendant l'année, mes amis parlaient de stages, de colocations, de soirées, de départs à l'étranger, de gens rencontrés en soirée et perdus avant le matin. Je participais. J'avais des anecdotes, des cours, des messages, des cafés pris trop vite entre deux trams. J'avais une vie normale. Pourtant, dès qu'on me demandait ce que j'attendais, je répondais avec un retard léger, comme si la question devait d'abord traverser une pièce vide.

Port-Luhan ne me demandait rien. C'était peut-être pour ça que j'y revenais sans réfléchir.

Je quittai la digue par un escalier trop étroit pour le nombre de gens qui l'utilisaient. Une poussette s'y coinça devant moi. Le père tenta de la soulever, la mère dit « attends, attends ». Je patientai. Un adolescent passa quand même sur le côté en frôlant tout le monde avec sa planche de bodyboard. Il reçut trois regards noirs et n'en vit aucun.

En remontant vers le centre, je pris la rue du Casino, qui ne menait plus à aucun casino depuis au moins vingt ans. La ville avait gardé le nom, comme on garde une cicatrice dont l'histoire arrange tout le monde. À la place, il y avait maintenant une résidence aux balcons vitrés et un restaurant qui servait des bols de quinoa face à l'ancien parking.

Le ciel avait changé.

Je m'en rendis compte devant la supérette, parce que les parasols de la terrasse s'agitèrent d'un coup. Le vent tourna, plus frais. Les gens levèrent le nez presque en même temps, comme s'ils avaient reçu une instruction collective. Au-dessus des toits, les nuages s'étaient épaissis. Leur gris avançait depuis l'océan, lent et sûr de lui.

J'aurais pu rentrer.

La maison n'était pas si loin. Mes parents seraient encore au supermarché ou déjà revenus, en train de se demander pourquoi on avait acheté trois paquets de pâtes alors qu'il en restait huit dans le placard. J'aurais pu remonter par les petites rues, éviter l'averse, refermer les volets du haut, lire sur mon lit ou faire semblant.

Au lieu de ça, je continuai vers le vieux cinéma.

Il se trouvait un peu en retrait de la rue principale, sur une placette sans charme que les plans touristiques appelaient square Bellevue, bien qu'on n'y voie ni belle vue ni même beaucoup de square. Il y avait trois arbres, un massif de lavande fatigué, une fontaine sèche depuis mon enfance et un banc bancal souvent occupé par des adolescents qui n'avaient pas les moyens de commander en terrasse.

Le cinéma municipal s'appelait Le Régent.

Le nom était écrit en lettres rouges au-dessus de l'entrée. Deux néons ne fonctionnaient plus, ce qui faisait parfois lire Le Re ent, selon l'heure et la lumière. La façade avait dû être blanche. Elle tirait maintenant vers le crème, le gris, le sel. Des affiches de films étaient protégées sous des vitrines rayées. On y passait les grands succès avec trois semaines de retard, des films d'animation les jours de pluie, des reprises en version originale pour un public mystérieux composé de retraités motivés, d'étudiants revenus chez leurs parents et de gens seuls qui n'avaient pas envie de l'être chez eux.

J'aimais bien ce cinéma sans l'aimer vraiment.

Il sentait le tissu humide, la poussière chaude et le pop-corn industriel. Les fauteuils grinçaient. L'écran avait une légère tache dans le coin inférieur droit. La caisse était tenue par des bénévoles ou des employés municipaux, je n'avais jamais su. On pouvait y entrer

en short mouillé sans que personne fasse de remarque, ce qui était à la fois pratique et inquiétant.

Devant l'entrée, un panneau annonçait :

« SOIRÉE PLEIN AIR - PROJECTION À 22H - SI MÉTÉO FAVORABLE »

Quelqu'un avait ajouté au feutre, en dessous :

« DONC ON VERRA »

Je souris.

Le vent fit claquer une affiche mal fixée. Je m'approchai pour la remettre sous la baguette métallique. Ce n'était pas mon rôle. Je le fis quand même. L'affiche annonçait un vieux film italien que je n'avais jamais vu, avec une femme en robe jaune appuyée contre une voiture. Elle avait l'air de savoir exactement où elle allait. Ce genre de confiance m'a toujours paru suspecte.

La première goutte tomba sur mon avant-bras.

Je baissai les yeux, comme si la pluie avait besoin d'être confirmée.

Une deuxième goutte éclata sur le trottoir. Puis une troisième. Le ciel prit une couleur plus basse. En quelques secondes, la placette changea de texture. Les pavés devinrent foncés, les feuilles des arbres se retournèrent, l'air sentit la poussière mouillée. Les touristes accélérèrent avec une mauvaise foi immédiate. Ceux qui avaient juré deux minutes plus tôt qu'il ne pleuvrait pas ouvrirent des parapluies de secours. Les autres se collèrent sous les avancées de toit, devant la boulangerie, sous l'arrêt de bus, contre la façade du cinéma.

Je restai sous la marquise du Régent.

Elle n'abritait pas parfaitement. L'eau passait par une gouttière fendue et tombait en filet régulier près de la porte. Je me décalai d'un pas. Un couple traversa la placette en courant, plié sous un sac de plage. Une petite fille riait au milieu de l'averse pendant que son grand-père essayait de protéger un cornet de frites comme un document diplomatique.

La pluie força tout le monde à se décider.

C'était peut-être ce que j'aimais chez elle, avant de lui donner trop de sens. Elle interrompait les gestes mous. Elle créait des choix simples. Courir ou s'abriter. Rentrer ou attendre. Jeter le programme prévu ou s'obstiner bêtement.

À cet instant précis, j'avais choisi d'attendre.

Je regardais l'eau tomber sur le square Bellevue, sur la fontaine sèche, sur les affiches du Régent, sur les bancs mal orientés, sur les pavés que personne n'avait pensés pour l'écoulement. Une flaque commençait déjà à se former au pied du passage piéton. Exactement là où les gens posaient le pied pour traverser. Je me dis qu'il aurait suffi de reprendre la pente de deux centimètres. Deux centimètres, parfois, c'était toute la différence entre un lieu pratique et un lieu qui agaçait tout le monde sans que personne sache pourquoi.

Je pensais à ça, très sérieusement, quand elle arriva.

Elle déboula par la rue du Casino, en courant sous la pluie avec un sac en toile plaqué contre elle et les cheveux déjà trempés. Elle ne courait pas de façon élégante. Elle courait comme quelqu'un qui avait insulté le ciel trois rues plus tôt et refusait maintenant de lui donner raison. Ses sandales glissaient sur les pavés. Elle tenait un trousseau de clés dans une main, un rouleau d'affiches sous l'autre bras, et son tee-shirt clair lui collait aux épaules.

À mi-chemin de la placette, une voiture passa trop vite dans la flaque du caniveau.

L'eau jaillit.

Elle s'arrêta net.

Le bas de son short était trempé. Ses jambes aussi. Pendant une seconde, elle resta immobile sous l'averse, les bras légèrement écartés, comme si son corps cherchait une réaction proportionnée à l'injustice.

Puis elle leva la tête vers la voiture déjà loin.

— Formidable, cria-t-elle. Vraiment, grand artiste.

Je ne pus pas m'empêcher de rire.

Pas fort. Juste assez pour qu'elle m'entende.

Elle tourna les yeux vers moi.

Elle avait le visage mouillé, les cheveux collés aux tempes, une expression furieuse et vivante. Pas belle au sens calme du mot. Quelque chose de plus immédiat. Elle était là, entièrement là, avec sa colère, son souffle court, son sac trempé, ses clés serrées dans le poing.

— Ça te fait rire ? demanda-t-elle.

J'aurais pu dire non. J'aurais pu m'excuser. J'aurais pu rentrer dans cette politesse automatique qui me sauvait souvent des conversations.

À la place, je regardai la flaque, puis la voiture disparue, puis elle.

— Un peu, oui.

Elle resta une seconde à m'évaluer. La pluie redoublait autour d'elle.

— Honnête, au moins.

Elle reprit sa course et vint se réfugier sous la marquise du cinéma, juste à côté de moi. Elle sentait la pluie froide, le papier mouillé et quelque chose de sucré, peut-être un shampoing, peut-être une glace mangée trop vite avant l'averse. Elle posa son sac au sol, secoua ses mains, puis constata l'état du rouleau d'affiches avec un soupir dramatique.

— Si elles sont mortes, Marcel va dire que c'est ma faute.

— Marcel ?

— Le gardien du temple.

Elle désigna le cinéma d'un mouvement du menton.

— Enfin, le projectionniste. Mais gardien du temple, ça lui fait plaisir. Il a besoin d'un titre, avec son gilet sans manches.

Je regardai la porte vitrée du Régent. À l'intérieur, les lumières étaient allumées. On distinguait le comptoir, des piles de programmes, une affiche gondolée près de l'entrée.

— Tu travailles ici ?

— Non. Oui. Des fois. Ça dépend de ce que tu appelles travailler.

Elle essora une mèche de cheveux entre ses doigts. De l'eau tomba sur les pavés.

— Là, officiellement, je rends service. Officieusement, je me fais exploiter par un cinéma municipal qui tient debout grâce à trois bénévoles, deux rallonges électriques et la culpabilité des gens qui aiment les vieux bâtiments.

Je souris.

— C'est une structure solide.

— Très. Tant qu'il ne pleut pas.

Elle leva les yeux vers la gouttière fendue de la marquise. Le filet d'eau coulait toujours près de la porte.

— Évidemment, dit-elle. Même l'abri fuit. Port-Luhan dans toute sa splendeur.

Elle ne disait pas ça comme les vacanciers qui se plaignaient de la ville parce qu'elle n'était pas assez propre, pas assez chic, pas assez conforme à l'idée qu'ils avaient achetée avec leur location. Elle disait ça avec une familiarité agacée. Comme on critique quelqu'un qu'on connaît trop bien pour cesser de l'aimer.

Je m'en rendis compte avant même de comprendre pourquoi cela m'importait.

Elle se tourna vers moi.

— Tu attends quelqu'un ou tu fais partie du décor ?

Je pris la question au sérieux, ce qui était déjà une erreur.

— Je marche.

— Ah.

— Enfin, je marchais. Maintenant j'attends que ça passe.

— Réponse passionnante.

— Je peux inventer mieux.

— Trop tard, j'ai déjà jugé.

Elle sourit, très vite, puis se pencha pour ramasser son sac. L'un des papiers dépassait, mouillé sur un coin. Elle grimaça.

— Tu peux tenir ça deux secondes ?

Elle me tendit le rouleau d'affiches avant que j'aie vraiment accepté. Je le pris. Elle ouvrit son sac, fouilla dedans, sortit un téléphone, un paquet de mouchoirs écrasé, un badge attaché à un cordon rouge, puis une clé plus grande que les autres.

— Tu es sûre que ça ne va pas abîmer les affiches ? demandai-je.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu t'inquiètes souvent pour les affiches des cinémas municipaux ?

— Seulement quand on me les confie.

— C'est noble.

Elle inséra la clé dans la serrure, força un peu, jura doucement, puis réussit à ouvrir la porte. Une odeur de salle fermée s'échappa du hall.

Avant d'entrer, elle récupéra le rouleau dans mes mains.

— Merci, monsieur Je Marche.

— Malo.

Elle s'arrêta sur le seuil.

— Quoi ?

— Je m'appelle Malo.

Elle me regarda comme si je venais d'ajouter une information intéressante à un dossier jusque-là mince.

— Alizée.

La pluie tombait derrière elle, dense, froide, parfaitement ordinaire.

Elle poussa la porte du cinéma avec l'épaule, puis me lança, déjà à moitié entrée :

— Tu viens ? Marcel adore les gens qui marchent sans but. Il dit que ça fait des spectateurs faciles.

Je restai une seconde sous la marquise, avec mes chaussures humides, mes mains vides et mon après-midi qui venait de perdre sa forme molle.

Chapitre 2

La fille devant le vieux cinéma

À l'intérieur du Régent, la pluie faisait plus de bruit qu'au-dehors.

Sous la marquise, elle tombait librement sur la placette, les pavés et les capots des voitures.

Dans le hall, elle frappait les vitres, courait dans les gouttières et tambourinait sur le toit plat de l'entrée. Elle avait cessé d'être une météo pour devenir une personne mal élevée qui interrompait tout le monde.

Alizée poussa la porte avec son épaule, posa son sac sur le comptoir, abandonna son rouleau d'affiches près d'une caisse de programmes et cria :

— Marcel ? Je suis vivante, mais l'organisation est morte.

Des pas traînèrent derrière le rideau rouge.

Je restai près de l'entrée.

Trop dedans pour repartir discrètement.

Pas assez pour savoir quoi faire de mes mains.

Le hall était petit. Deux vitrines encadraient la porte. Un présentoir bancal proposait des activités pour chaque jour de la semaine : visite des marais, pétanque, aquarelle, pêche à pied.

Port-Luhan semblait vouloir occuper chaque minute de temps libre, y compris sous la menace d'une noyade lente.

Sur le mur du fond, une affiche annonçait :

AU TEMPS LE TEMPS S'ARRÊTA

Projection exceptionnelle en plein air

Square Bellevue, 22 h

Le titre semblait avoir été traduit deux fois.

Le visuel montrait une horloge noyée dans un ciel rose et une femme de dos, seule au bord d'une route. Le genre de film que presque personne n'avait vu, ce qui lui donnait déjà un certain prestige local.

Un homme apparut derrière le comptoir.

Il avait une soixantaine d'années, peut-être moins, et le visage de quelqu'un qu'un bâtiment vieillissant avait lentement fini par adopter. Il portait un gilet beige rempli de poches gonflées par des objets invisibles. Un stylo dépassait de celle située sur sa poitrine.

— Tu cries avant de dire bonjour, maintenant ? demanda-t-il.

— Bonjour, Marcel. L'organisation est morte.

— Je t'ai entendue la première fois.

— Bien. On gagne du temps.

Marcel regarda les affiches trempées.

Puis Alizée.

Puis moi.

— C'est qui ?

— Malo.

Elle prononça mon prénom comme si mon identité avait été validée en commission.

— Il marche.

Marcel me considéra gravement.

— Ça arrive.

— Je me suis abrité, précisai-je.

— Sous notre fuite principale. Bon choix.

Il indiqua la gouttière fendue devant l'entrée, puis déroula quelques centimètres d'affiche. Le papier avait gondolé sur les bords.

Alizée se pencha vers lui.

— Elles sont sauvables ?

— Ça dépend de ce qu'on appelle sauvable.

— Donc non.

— Donc oui, avec du scotch, du poids et de la foi.

— Tu n'as que deux des trois.

— J'ai beaucoup de scotch.

Elle rit.

Un rire bref, arrivé sans prévenir au milieu du hall.

Je le remarquai.

Puis je me reprochai de l'avoir remarqué.

J'avais tendance à transformer les petits gestes des autres en informations importantes. Une manière de rire, de repousser ses cheveux, de parler à un homme plus âgé sans devenir ni polie ni insolente : tout rejoignait immédiatement un dossier intérieur dont personne n'avait demandé l'ouverture.

Alizée connaissait le passage derrière le comptoir, le tiroir du scotch, la porte qui coïncait près de la salle et le bouton qui faisait clignoter l'enseigne.

Quand elle bougeait, le cinéma avait l'air de la reconnaître.

— On annule ? demanda-t-elle.

Marcel regarda la pluie.

— On ne décide pas à dix-neuf heures.

— Les chaises sont dehors.

— Sous les bâches.

— Une bâche de 1987 ne compte pas comme un bâtiment.

— Il peut y avoir une éclaircie.

— Il peut aussi y avoir une intervention divine. Je ne miserais pas la rallonge électrique dessus.

Marcel fouilla dans les papiers du comptoir.

Alizée trouva la feuille avant lui.

— Le plan B ?

— Il n'y en a pas.

— Marcel.

— Le plan B, c'était que le plan A fonctionne.

Elle ferma les yeux une seconde.

— Magnifique. On dirait la mairie.

Il sourit malgré lui.

La scène avait probablement eu lieu sous plusieurs formes avant mon arrivée.

Alizée insistait.

Marcel résistait.

La pluie décidait.

Ensuite, tout le monde bricolait avec ce qui restait.

— Il faut prévenir les gens, dit-elle. Sinon ils vont arriver à vingt-deux heures avec des enfants, des plaids, des chips et une colère organisée.

— On n'a pas annulé.

— Alors on prévient qu'on risque d'annuler.

— Ça s'appelle ne rien dire.

— Ça s'appelle gérer l'attente. C'est moderne.

Elle sortit son téléphone.

L'écran resta noir.

— Plus de batterie.

Marcel désigna le coin du comptoir.

— Chargeur.

— Celui qui fonctionne une fois sur trois ?

— Deux fois sur cinq.

— Tu as des statistiques ?

— J'ai du vécu.

Elle brancha son téléphone.

Rien.

Elle retourna le câble.

Toujours rien.

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu as un téléphone ?

La question me surprit comme si elle m'avait demandé si je possédais un bateau.

— Oui.

— De la batterie ?

Je vérifiai.

— Quarante-sept pour cent.

Elle hocha la tête avec sérieux.

— Profil fiable.

Je sortis l'appareil sans savoir à quel moment j'avais commencé à participer.

Alizée contourna le comptoir.

— On fait simple. Marcel appelle la mairie pour le panneau lumineux de la place. Moi, je récupère les affiches d'annulation au local municipal.

Elle me regarda.

— Malo, tu viens.

Je clignai des yeux.

— D'accord.

Elle m'examina.

— C'était facile.

— Tu m'as donné une mission avant que je comprenne la phrase.

— Très bonne méthode. Les gens réfléchissent trop quand on leur laisse le temps.

Marcel se pencha légèrement vers moi.

— Elle fait ça à tout le monde.

— Et tout le monde survit, répondit Alizée.

— Pas les affiches.

Elle prit un trousseau de clés dans un tiroir et ouvrit la porte latérale.

— On passe derrière. C'est moins beau, donc plus rapide.

Je la suivis.

Le couloir était étroit. Des cartons de programmes, des lampes, un aspirateur et trois vestes oubliées occupaient les murs. L'air sentait la poussière humide.

Au bout, une sortie de secours donnait sur une petite cour.

Alizée avançait déjà.

— Attention à la marche.

Je baissai les yeux juste à temps.

Elle était haute, sans contraste, parfaitement placée pour provoquer une chute assez stupide pour gâcher une semaine entière.

— Elle est horrible.

— La marche ?

— Oui.

— Tout le monde se la prend. Marcel avait mis du scotch jaune l'année dernière.

— Il n'y est plus.

— Il a tenu trois jours. Grand moment d'optimisme.

La cour donnait sur l'arrière du cinéma, puis sur une ruelle de service. Des poubelles, une palette cassée, quelques vélos et un bac de fleurs noyé occupaient l'espace.

Plusieurs câbles protégés par des gaines couraient vers le square.

Port-Luhan avait deux visages.

Celui des vitrines.

Et celui des passages par lesquels on transportait les choses lourdes.

Alizée connaissait le second.

Elle rabattit ses cheveux en arrière.

La pluie les ramena aussitôt contre son visage.

— Le local est près de l'ancienne poste. On coupe par la ruelle des Oyats.

— Il est ouvert ?

— Non.

Elle agita les clés.

— D'où cette technologie avancée.

Nous partîmes sous l'averse.

Je n'avais pas de veste.

Au bout de dix mètres, mon tee-shirt collait déjà à mon dos. L'eau entraînait par le col et mes baskets absorbaient les flaques avec un enthousiasme désagréable.

Alizée marchait vite.

Elle ne vérifiait pas constamment que je suivais.

Elle lançait seulement des informations par-dessus son épaule.

— Là, ça glisse.

Quelques mètres plus loin :

— Ici, ça sent la frite jusqu'en septembre.

Puis devant une flaque occupant presque toute la ruelle :

— Pas à gauche. C'est beaucoup plus profond que ça en a l'air.

Je contournai l'eau.

— Tu connais toutes les flaques ?

— Seulement les importantes.

Elle emprunta une rue que je n'utilisais jamais.

Je connaissais Port-Luhan depuis l'enfance. Pourtant, certaines parties de la ville m'échappaient.

À force d'emprunter les mêmes trajets, on fabriquait une carte personnelle pleine de zones blanches.

Celle d'Alizée semblait différente.

Elle connaissait les raccourcis, les portes et les personnes auxquelles demander un service sans donner l'impression de demander un service.

Devant une arrière-cuisine ouverte, elle leva la main.

— Karim ! Si quelqu'un demande pour la projection, tu dis qu'on confirme dans vingt minutes !

Un homme en tablier passa la tête par la porte.

— Tu annules ?

— Je confirme dans vingt minutes.

— Donc tu annules.

— Je confirme que je vais probablement annuler. Nuance.

— T'es impossible.

— Merci.

Elle continua sans ralentir.

Chaque échange se produisait à une vitesse légèrement supérieure à la mienne.

Alizée occupait les lieux comme si son droit d'être là allait de soi.

Moi, je suivais, trempé et parfaitement remplaçable.

Je me surpris à vouloir servir à quelque chose.

D'habitude, dans ce genre de situation, j'aurais choisi l'observation.

J'aurais regardé les autres résoudre le problème, identifié ce qui fonctionnait mal et imaginé après coup une méthode plus simple.

À côté d'Alizée, mon silence commençait à prendre de la place.

— Je peux appeler quelqu'un, proposai-je.

Elle se retourna.

— Qui ?

— La mairie. Marcel. Quelqu'un.

— « Quelqu'un », c'est un bon contact. Tu l'as enregistré sous quel nom ?

— Je pourrais appeler le cinéma.

— On vient d'en sortir.

— Oui.

Je réfléchis.

— Mauvaise idée.

Elle éclata de rire.

Plus franchement cette fois.

Une satisfaction immédiate me traversa.

Je détournai les yeux vers le trottoir.

Un avaloir était bouché par des feuilles. Toute l'eau descendait vers l'entrée d'une librairie.

— Tu fais souvent ça ? demanda Alizée.

— Quoi ?

— Regarder les caniveaux comme s'ils t'avaient déçu personnellement.

Je sentis mes oreilles chauffer.

— Celui-là est bouché.

Elle regarda l'avaloir.

Puis la pente.

Puis la flaqué qui s'étendait devant la boutique.

— Ah.

Elle plissa les yeux.

— C'est triste, comme super-pouvoir.

— Je sais.

— Utile, corrigea-t-elle. Triste, mais utile.

Elle reprit sa marche.

Je restai une demi-seconde devant le caniveau.

Puis je la suivis.

L'ancienne poste avait une façade en pierre claire et des volets verts. L'enseigne avait disparu depuis longtemps, mais l'ombre des lettres restait visible sur le mur.

Une affichette indiquait :

LOCAL MUNICIPAL
ACCÈS RÉSERVÉ

Alizée essaya une clé.

Rien.

Une deuxième.

Toujours rien.

La troisième entra dans la serrure, tourna à moitié, puis se bloqua.

Elle tira la porte.

Poussa.

Secoua la clé.

Jura à voix basse.

— Tu veux essayer ?

— Je ne pense pas avoir une relation particulière avec cette porte.

— Personne n'en a. C'est ça, le problème.

Je regardai le battant.

Le bois avait gonflé avec l'humidité. La partie supérieure frottait contre le cadre.

— Attends.

Je posai une main près du montant et poussai pendant qu'elle tournait la clé.

La serrure céda.

Alizée resta immobile une seconde.

— Pardon.

— Quoi ?

— J'ai sous-estimé ta relation avec cette porte.

— C'est le bois qui travaille.

— Bien sûr.

— Avec l'humidité, il gonfle.

— Tu veux rester seul avec lui ou on entre ?

Nous entrâmes.

L'odeur de poussière, de carton humide et de métal rouillé fut immédiate.

La lumière automatique nous laissa quelques secondes dans le noir avant de s'allumer.

Des piles de chaises pliantes occupaient le centre du local. Des caisses transparentes remplissaient les étagères.

Leurs étiquettes formaient une classification inquiétante :

NOËL

SPORT

CINÉMA

FÊTE DE LA MER

DIVERS

DIVERS 2

DIVERS À TRIER

— Le royaume de Marcel, dit Alizée.

— Il n'est pas projectionniste ?

— À Port-Luhan, quand tu sais brancher un projecteur, tu sais aussi ranger des barrières, expliquer à un enfant que le film ne commencera pas plus tôt parce qu'il a sommeil et retrouver une clé qui n'est jamais la bonne.

Elle alla vers l'étagère marquée CINÉMA.

— Les panneaux doivent être là. Feuilles jaunes plastifiées.

— Vous avez déjà des affiches d'annulation ?

— On les utilise tous les ans. On a de l'espoir, mais pas trop.

Elle souleva une caisse.

Pas la bonne.

J'en déplaçai une autre.

Une pile de programmes glissa et tomba sur le sol.

— Pardon.

— Ne t'excuse pas devant le matériel municipal. Il sent la peur.

Je m'accroupis pour ramasser les feuilles.

Elles annonçaient d'anciens événements, des projections oubliées et des festivals dont les logos promettaient tous une expérience inoubliable.

Certains soirs, à Port-Luhan, on allait au cinéma faute de mieux.

L'absence de mieux produisait parfois de bons souvenirs.

— Trouvé, dit Alizée.

Elle tira une petite caisse et en sortit plusieurs panneaux jaunes.

PROJECTION EN PLEIN AIR ANNULÉE

REPORT EN SALLE SELON PLACES DISPONIBLES

RENSEIGNEMENTS AU CINÉMA LE RÉGENT

La mention selon places disponibles avait été imprimée plus petit, comme si réduire les lettres pouvait atténuer la mauvaise nouvelle.

— Il y aura assez de places ? demandai-je.

— Non.

Elle me donna cinq panneaux.

— D'où le mot « selon ».

— C'est violent, comme mot.

— Très municipal.

Elle récupéra deux rouleaux de ruban adhésif.

— On en met un ici, un sur la digue et un chez Baptiste.

— Sous cette pluie ?

— Non. Demain, quand tout le monde sera déjà déçu.

Elle remit son sac sur son épaule.

— Allez, monsieur la porte.

Nous ressortîmes.

L'averse n'avait pas faibli.

Les parasols étaient fermés. Les touristes formaient des groupes sous les porches et des parents négociaient avec des enfants convaincus que la météo constituait une attaque personnelle.

Alizée prit un panneau et me tendit le ruban.

— Toi, tu coupes.

— Avec quoi ?

Elle sortit une petite paire de ciseaux pliants.

— Tu te promènes avec ça ?

— Tu te promènes sans veste. Chacun ses choix.

Nous tentâmes de fixer le premier panneau près du local.

Le ruban refusait de tenir sur le mur mouillé.

Alizée essuya la surface avec son avant-bras, ce qui mouilla principalement son avant-bras.

Elle maintint l'affiche pendant que je déroulais une bande.

— Plus long.

Je tirai.

— Trop long.

Je coupai.

— Trop court.

— Tu as des critères exigeants.

— J'essaie de sauver une projection à moitié.
Au quatrième morceau, le panneau tint.
Il penchait légèrement.
Alizée recula.
— C'est horrible.
— C'est lisible.
— Il penche.
— Les gens pencheront la tête.
Elle me regarda.
Puis le panneau.
— On n'a pas le temps de faire mieux.
Elle repartit.
Cette concession me parut presque plus inquiétante que sa critique.
Sur la digue, le vent envoyait la pluie de côté.
La plage avait disparu derrière un rideau gris. Quelques silhouettes revenaient du sable, chargées de serviettes trempées et de seaux devenus parfaitement inutiles.
Alizée choisit un lampadaire près de la descente principale.
— Ici.
— On a le droit ?
— Probablement pas.
— Ça ne te dérange pas ?
— Si quelqu'un de la mairie nous arrête, je lui donne le scotch et il termine.
Elle se mit sur la pointe des pieds pour tenir le panneau.
Je m'approchai.
Mes doigts touchèrent brièvement les siens.
Ils étaient froids.
Les miens aussi.
Le panneau claquait contre le métal et j'avais de l'eau dans les yeux.
Rien dans la situation ne permettait d'en faire un moment particulier.
— Dépêche-toi, dit-elle.
Je collai le ruban de travers.
— C'est fait.
— Tu appelles ça fait ?
Une rafale arracha le coin du panneau et me le rabattit sur le visage.
Alizée éclata de rire.
Je reculai avec le plastique collé à la joue et probablement un peu d'eau de pluie dans la bouche.
Son rire redoubla.
Il n'avait rien de délicat.
Elle dut se pencher, une main sur le ventre.
Je finis par rire aussi.
Ma dignité n'était plus disponible.
— Ne bouge pas, dit-elle.
— Pourquoi ?
— On lit presque tout.
Elle décolla l'affiche de mon visage.
— Deuxième essai. Je tiens mieux. Tu scotches moins timidement.
— Je ne scotche pas timidement.
— Tu t'es excusé devant une porte.

— Ce n'était pas la même situation.

— Ça ne t'aide pas.

Le panneau tint au deuxième essai.

Deux femmes s'approchèrent aussitôt.

— C'est annulé ? demanda la première.

Le visage d'Alizée changea.

Son rire disparut. Sa voix devint claire et pratique.

— La projection dehors, probablement. On essaie de maintenir une séance au Régent à vingt-deux heures, mais avec moins de places. Vous pourrez passer au cinéma vers vingt heures trente pour la confirmation.

— Mais nous avons réservé.

— Pour le plein air. En salle, il faut recalculer la jauge.

Le mot jauge sembla impressionner les deux femmes.

Moi aussi, légèrement.

— Il pleuvra encore, dit la seconde.

— Oui. C'est notre hypothèse principale.

Elles repartirent en maugréant.

Alizée attendit qu'elles se soient éloignées.

— Première vague de déception.

— Tu fais souvent ça ?

— Décevoir des dames ? Oui.

— Expliquer les annulations.

— Aussi.

Elle coinça le scotch sous son bras.

— Il faut passer chez Baptiste.

Le glacier se trouvait au bout de la rue.

Sa vitrine était couverte de buée. Plusieurs familles mangeaient des glaces en regardant tomber la pluie, comme si modifier leur consommation aurait constitué une victoire de la météo.

Alizée entra sans hésiter.

La clochette tinta.

Un homme brun à la barbe courte leva les yeux.

— Non.

— Bonjour à toi aussi.

— Si tu viens m'annoncer l'annulation, je sais déjà. On me pose la question depuis dix minutes.

Elle lui tendit un panneau.

— Mets-le dans la vitrine.

— Non.

— Baptiste.

— Le scotch laisse des traces.

— La dernière fois, tu l'as retiré avec une spatule à crêpes.

— Ça avait presque marché.

Ils se regardèrent.

Baptiste soupira.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Vingt-deux heures.

— Vingt et une heures.

— Vingt-deux.

— Tu es pénible.

— Je t'évite quarante questions.

Il prit le panneau.

Puis il me regarda.

— C'est qui ?

— Malo.

Je levai légèrement les affiches.

— Il marche.

Alizée se tourna vers moi.

Surprise.

Puis elle sourit.

Baptiste n'essaya pas de comprendre.

— Vous voulez une serviette ?

— Je veux une ville couverte, répondit Alizée.

— J'ai seulement des serviettes.

Il lui en lança une.

Elle s'essuya rapidement le visage, puis me la tendit.

— Prends. Tu ressembles à un dépliant oublié dehors.

Je m'essuyai les cheveux.

Baptiste fixa le panneau dans la vitrine.

— Voilà. Vingt-deux heures.

— Je savais qu'on pouvait compter sur toi.

— Non.

— Trop tard.

Elle récupéra les affiches restantes.

Nous ressortîmes.

La pluie était devenue légèrement plus fine.

Alizée marchait moins vite, ce qui permit à nos pas de se placer au même niveau.

— Tu viens tous les étés ? demanda-t-elle.

— Oui. Mes parents ont une maison rue des Tamaris.

— Celle avec le portail qui grince ?

— Description assez large.

— Les hortensias tristes ?

— Ils ne sont pas tous tristes.

— Malo, ils ont l'air de vivre une séparation.

Je ris.

— D'accord. Cette maison-là.

— Je vois.

Elle repoussa une mèche collée à sa joue.

— Ma mère loue un appartement près du port. Au-dessus de l'ancien magasin de pêche.

Je connaissais la façade.

J'étais passé devant des dizaines de fois sans me demander qui vivait derrière ses volets rouges.

— Tu reviens chaque année ?

— Presque.

— Tu aimes Port-Luhan ?

— Oui.

La réponse fut immédiate.

Elle regarda les façades mouillées.

— Même quand ça fuit. Même quand les gens râlent. Même quand Baptiste refuse une affiche et que la mairie place les bancs face à un mur.

— Les bancs de la place des Halles ?

— Oui. Ils sont nuls.

Je tournai la tête vers elle.

— Complètement.

— Ils sont beaux, pourtant.

— C'est le problème. Quelqu'un s'est arrêté à « beaux ».

— Personne ne veut s'asseoir face à un mur en plein soleil.

— Exactement.

Elle me regarda avec un amusement nouveau.

— Tu vois. Tu peux parler quand on critique du mobilier urbain.

— Je m'intéresse aux usages.

— Aux usages des bancs ?

— Des espaces publics. Les déplacements, les accès, la manière dont les gens utilisent les lieux.

— Les caniveaux tristes.

— Entre autres.

— Les portes gonflées.

— Aussi.

— Métier très vaste.

— Je n'ai pas encore dit que c'était mon métier.

— Tu prends quand même les portes au sérieux.

Nous arrivâmes devant le Régent.

La placette avait pris l'apparence d'une catastrophe modérée.

Trois bénévoles tentaient de replier une bâche au-dessus de piles de chaises. Le vent transformait l'opération en lutte collective.

Un autre homme tenait un projecteur contre sa poitrine comme un animal fragile.

Marcel se trouvait sous la marquise, téléphone à la main.

Il leva les bras lorsqu'il nous vit.

— C'est annulé dehors.

— Quelle surprise, répondit Alizée.

— La mairie autorise le report en salle.

— Combien de places ?

— Cent vingt.

— Et les réservations ?

— Deux cent dix.

Alizée s'arrêta.

Son regard passa du square noyé à la porte du cinéma.

Pendant deux secondes, elle ne dit rien.

Puis :

— Priorité aux réservations les plus anciennes.

— On ne pourra pas vérifier l'heure de toutes les réservations.

— Alors priorité aux familles avec enfants.

— Les gens sans enfants vont hurler.

— Ils vont hurler dans tous les cas.

Marcel rangea son téléphone.

— On peut ajouter dix chaises devant. Pas davantage.

— Il faut dégager le hall et empêcher la file de bloquer la porte.

— On a trois barrières.

— Il en faut quatre.

— On en a trois.

Alizée expira.

— Très bien. On inventera une quatrième frontière avec une table.

Elle regarda les panneaux dans mes mains.

Puis moi.

— Tu peux aider à rentrer les chaises ?

La pluie continuait derrière elle.

Mon téléphone vibra dans ma poche.

Probablement mes parents.

J'étais trempé. J'avais froid. J'avais déjà porté des affiches dans une ville que je connaissais depuis l'enfance avec une fille rencontrée moins d'une heure auparavant.

Rien ne m'obligeait à rester.

J'aurais pu lui rendre les panneaux.

Dire que je devais rentrer.

Reprendre ma journée à l'endroit où elle avait été interrompue sous la marquise.

— Oui, dis-je.

Le mot sortit simplement.

Alizée hocha la tête.

Elle ne me remercia pas.

Ma présence venait seulement d'entrer dans la catégorie des choses utilisables.

Elle prit deux panneaux.

— Pose ceux-là sur le comptoir. Ensuite, les chaises contre le mur du fond. Pas devant l'extincteur, sinon Marcel va faire une attaque civique.

— J'entends tout, dit Marcel.

— C'est le but.

Je déposai les affiches.

Puis je sortis sous la pluie.

Une pile de chaises attendait sous la bâche.

J'en pris deux.

Les montants métalliques étaient froids et glissants.

Alizée tenait la porte ouverte.

— Derrière le présentoir, monsieur la porte.

Je traversai le hall.

Je posai les chaises.

Puis je retournai dehors en chercher d'autres.

Chapitre 3

Les raccourcis d'Alizée

Le lendemain, je retournai au vieux cinéma sans vraiment décider d'y retourner.

C'était la meilleure façon de mentir à soi-même : choisir un trajet qui passait par hasard exactement là où l'on voulait aller. J'avais dit à mes parents que je descendais acheter du pain. La boulangerie se trouvait à huit minutes de la maison. Le Régent, à dix-sept si l'on prenait le chemin direct, vingt-deux si l'on faisait semblant de ne pas être pressé.

Je pris vingt-deux.

La pluie de la veille avait laissé Port-Luhan dans un état provisoire. La ville séchait par morceaux. Les façades gardaient des traces sombres, les stores gouttaient encore sur les passants, les terrasses étaient sorties trop vite et les serveurs essuyaient les tables avec une mauvaise humeur matinale. Sur la place des Halles, les deux bancs neufs brillaient au soleil. Personne ne s'y asseyait. Le muret sous le platane, lui, était déjà plein.

Je faillis photographier la scène, puis je me rappelai que je n'avais personne à qui l'envoyer.

Devant le cinéma, les panneaux jaunes de la veille avaient été retirés, sauf un, oublié sur le côté de la porte. Il ne tenait plus que par un coin de scotch. L'affiche d'Au temps le temps s'arrêta avait retrouvé sa place dans la vitrine, gondolée sur les bords. La femme de dos au bord de la route semblait plus fatiguée qu'hier.

La porte du Régent était ouverte.

J'entendis la voix d'Alizée avant de la voir.

— Marcel, si tu ranges les câbles comme ça, tu crées une installation artistique et un danger public.

— Je les ai toujours rangés comme ça.

— Oui, c'est exactement mon accusation.

Je m'arrêtai sous la marquise.

J'aurais pu continuer. Acheter le pain. Rentrer. Dire que la queue était longue, ce qui était souvent vrai et toujours utile. Au lieu de ça, je regardai à l'intérieur.

Alizée était derrière le comptoir, debout sur la pointe des pieds, en train d'essayer d'attraper une boîte posée trop haut. Elle portait un short en jean, un sweat rouge trop grand et des baskets blanches qui avaient connu la pluie. Ses cheveux, secs cette fois, tombaient sur ses épaules avec une liberté que l'averse de la veille n'avait pas autorisée. Marcel était assis sur un tabouret, une tasse de café à la main, parfaitement inutile.

— Tu pourrais aider, lui dit-elle.

— Je supervise.

— Tu supervises ma chute.

— Tu es jeune, tu rebondis.

Elle attrapa enfin la boîte, la tira vers elle, manqua de faire tomber trois classeurs, rattrapa le tout contre sa poitrine avec une grimace triomphante. Puis elle me vit.

— Ah, monsieur la porte.

Je levai une main.

— Alizée qui annule.

— Tu progresses. C'est toujours faible, mais tu progresses.

Marcel tourna la tête.

— Malo qui marche.

Il avait l'air sincèrement content de me reconnaître, ou du moins content de pouvoir associer mon visage à une fonction.

— Tu viens pour le pain ? demanda Alizée.

Je regardai mes mains vides.

— À la base.

— Mauvaise boulangerie.

— Je fais un détour.

— Évidemment. Les gens passionnés par les caniveaux adorent les détours.

Elle posa la boîte sur le comptoir. À l'intérieur, il y avait des badges, des tickets, des piles, des aimants, trois stylos morts et un petit sachet de bonbons collés entre eux.

— Tu fais quoi, là ? demandai-je.

— Je répare la dignité de ce cinéma.

Marcel souffla dans sa tasse.

— Elle cherche des badges bénévoles.

— Pour quoi ?

— Pour ce soir, dit-elle. La séance annulée dehors, version rattrapage en salle. Les gens qui n'ont pas eu de places hier peuvent revenir aujourd'hui. Il va falloir orienter, gérer, éviter qu'ils s'entre-détestent dans le hall.

— Tu travailles vraiment ici, alors.

— Non. Oui. Toujours cette question agressive.

Elle attrapa deux badges et les observa. L'un portait le prénom MICHEL, l'autre CLAUDINE.

— Claudine, ça t'irait bien ?

— Pas spécialement.

— Dommage. Tu avais une énergie Claudine discrète.

— Je ne sais pas quoi répondre.

— C'est souvent mieux.

Elle reposa les badges et fit le tour du comptoir.

— Je dois aller récupérer deux affiches à la librairie, passer au glacier, vérifier un truc à la digue et trouver Karim avant midi. Tu viens ?

La question ressemblait moins à une invitation qu'à une suite logique. La veille, j'avais porté des chaises. Ce matin, j'étais donc quelqu'un qu'on pouvait emmener dans Port-Luhan.

Je pensai au pain.

— Je dois acheter une baguette.

— On passera devant trois boulangeries.

— Mes parents m'attendent.

— Ils attendront une baguette avec une histoire.

Marcel leva un doigt.

— Ramène-moi un chausson aux pommes si tu passes chez Le Guen.

— Tu vois ? dit Alizée. Maintenant c'est une mission collective.

Je la suivis.

Nous sortîmes dans la lumière humide du matin. Le ciel avait cette clarté instable des lendemains d'averse, comme s'il hésitait encore entre s'excuser et recommencer. Alizée marcha vers la rue principale, puis bifurqua aussitôt dans une venelle que je n'avais jamais prise. Elle passait entre deux maisons basses, longeait un mur couvert de lierre et débouchait derrière la librairie.

— Là, dit-elle, tu gagnes quatre minutes et tu évites les gens qui marchent à trois de front avec des bouées.

— Tu calcules tes trajets contre les touristes ?

— Tout le monde fait ça ici. Même les touristes entre eux.

La librairie ouvrait tout juste. Sa porte grinça quand Alizée entra. Une petite clochette sonna, plus mélancolique que commerciale.

L'intérieur sentait le papier, le sel et une humidité ancienne, presque cultivée. Les livres de poche, près de l'entrée, avaient les coins légèrement relevés. Les tables étaient couvertes de romans, de guides, de cartes marines, de cahiers à rayures bleues, de recueils de poésie locale dont les couvertures montraient des phares, des mouettes ou des cordages. Au fond, un ventilateur brassait l'air avec une conviction modeste.

Une femme aux cheveux courts apparut derrière un présentoir de cartes postales.

— Alizée, ne me dis pas que vous annulez encore quelque chose.

— Rien du tout, Hélène. Aujourd'hui, on répare le moral collectif.

— Avec Marcel ?

— J'ai dit qu'on réparait, pas qu'on réussissait.

Hélène sourit. Elle avait la cinquantaine, des lunettes rouges et l'air de quelqu'un qui avait lu assez de quatrièmes de couverture pour ne plus croire facilement aux promesses.

— Les affiches sont derrière, dit-elle. Je les ai mises à plat sous les cartons de nouveautés.

— Tu es parfaite.

— Je suis organisée, c'est mieux.

Alizée disparut entre deux rayonnages. Je restai à l'entrée, par réflexe, les mains dans les poches.

Hélène me regarda.

— Tu es avec elle ?

La question me traversa trop vite.

— Je marche, répondis-je.

Hélène cligna des yeux.

Alizée, depuis le fond, cria :

— Il fait ça.

— Je vois, dit Hélène.

Je sentis que cette explication ne m'avantageait pas, mais elle avait le mérite d'être stable. Je m'avançai entre les tables. La librairie était plus profonde qu'elle n'en avait l'air depuis la rue. Les étagères formaient des couloirs étroits. À certains endroits, deux personnes ne pouvaient pas se croiser sans négocier les épaules. Une bassine était posée près d'une fenêtre pour recueillir une goutte venue du plafond. Ploc. Ploc. Ploc. Très régulier. Personne ne semblait s'en inquiéter.

Alizée revint avec deux affiches protégées dans une pochette cartonnée.

— Tu vois, dit-elle en désignant la bassine, ici au moins ils ont un plan B.

— Une bassine ?

— C'est déjà plus sérieux que Marcel.

Hélène, derrière son comptoir, leva les yeux.

— Je t'entends.

— Je valorise tes dispositifs d'urgence.

— Tu es trempée hier, tu es insolente aujourd'hui. Belle régularité.

Alizée posa les affiches sur le comptoir pour les vérifier. Je m'approchai d'une table de livres sur les villes et les paysages. Un ouvrage présentait en couverture un front de mer rénové, tout en bois clair, avec des silhouettes heureuses et des bancs orientés vers l'océan. Les projets d'aménagement avaient toujours cette propreté irréaliste sur les images : personne ne trébuchait, personne ne cherchait une poubelle, aucun enfant ne renversait une glace, aucune vieille dame ne pestait contre le vent.

— Tu lis ça ? demanda Alizée derrière moi.

Je reposai le livre un peu trop vite.

— Pas là.

— « Pas là », c'est mystérieux.

— Je regarde.

— Oui, j'avais compris que tu étais fort en regarder.

Elle prit le livre, lut le titre.

— Réinventer les espaces littoraux.

Elle me regarda.

— Ça t'intéresse vraiment ?

— Je crois.

— Tu crois ?

— Je ne sais pas encore comment l'expliquer sans avoir l'air ennuyeux.

— Essaie. Je te dirai à quel moment je décroche.

Hélène fit mine de ranger des marque-pages, mais je compris qu'elle écoutait aussi. C'était injuste. Expliquer sa vie devant une libraire donnait toujours l'impression de passer un oral.

— J'aime bien les lieux quand ils fonctionnent pour les gens, dis-je.

Alizée attendit.

— Pas les grands bâtiments. Pas les trucs impressionnants. Plutôt les endroits où les gens passent tous les jours. Les bancs, les cheminements, les abris, les accès à la plage, les arrêts de bus. Les détails qui font qu'un endroit est agréable sans qu'on sache pourquoi. Ou insupportable sans qu'on sache pourquoi non plus.

Je m'arrêtai. C'était déjà trop long, peut-être.

Alizée regarda autour d'elle, puis la bassine.

— Donc ici, tu diagnostiques quoi ?

— La librairie ?

— Oui.

Je pris la question au sérieux, naturellement.

— Elle est trop étroite près de l'entrée. Les gens restent devant la table centrale parce qu'ils n'osent pas avancer. Le présentoir de cartes postales bloque la vue vers le fond. La bassine signale une fuite, mais elle crée aussi une sorte de seuil, personne ne passe à gauche. Et la caisse est bien placée, parce qu'Hélène voit tout sans donner l'impression de surveiller.

Un silence suivit.

Je regrettai.

Puis Alizée éclata de rire.

Hélène leva les sourcils.

— Il est redoutable.

— J'aime bien, dit Alizée. C'est bizarre, mais précis.

Elle avait dit ça sans se moquer complètement. Bizarre, oui. Précis aussi. C'était plus généreux qu'il n'y paraissait.

Je haussai les épaules.

— Désolé.

— Pourquoi tu t'excuses ? demanda Alizée.

Je ne sus pas répondre.

Elle me regarda une seconde de plus, comme si elle venait de trouver un tiroir mal fermé chez moi. Puis elle se détourna, prit les affiches et lança à Hélène :

— Merci. On repasse plus tard pour t'annoncer une catastrophe.

— Avec plaisir, tant qu'elle ne coule pas du plafond.

Nous ressortîmes.

La rue principale s'était remplie. Le beau temps relatif avait rendu tout le monde courageux. Les touristes avançaient lentement, regardaient les vitrines, s'arrêtaient sans prévenir, repartaient dans des diagonales incompréhensibles. Alizée ne se laissait jamais

prendre dans le flux. Elle glissait entre les groupes, empruntait les bords, traversait au bon moment, ralentissait avant les obstacles, accélérât sans prévenir.

Je suivais moins bien.

— Tu marches comme quelqu'un qui connaît le prochain trou dans le trottoir, lui dis-je.

— Parce que je connais le prochain trou dans le trottoir.

— Celui-là ?

— Non, celui d'après.

J'eus à peine le temps de baisser les yeux. Une dalle descellée dépassait près d'un regard. Je l'évitai.

— Impressionnant.

— Port-Luhan essaie de tuer les inattentifs. C'est une tradition.

Nous arrivâmes devant le glacier de Baptiste. Il était déjà ouvert, évidemment. Trois enfants collaient leurs doigts sur la vitre des parfums. Une femme hésitait entre pistache et caramel beurre salé avec une gravité qui ralentissait toute la file. Baptiste nous vit et soupira avant même qu'Alizée parle.

— Non.

— Tu ne sais pas ce que je vais demander.

— C'est toujours non au début, ça m'économise.

— Tu as gardé le panneau hier jusqu'à quelle heure ?

— Vingt-deux heures cinq.

— Parfait. Merci.

Il parut déçu de ne pas pouvoir résister davantage.

— C'est tout ?

— Non. On a faim.

— Je le savais.

Alizée se tourna vers moi.

— Tu veux une glace ?

Je regardai l'heure sur mon téléphone. Mes parents attendaient probablement encore le pain. Ou ils avaient compris que je n'étais pas fiable. Les deux possibilités se valaient.

— Il est onze heures vingt.

— Et ?

— Ce n'est pas vraiment l'heure.

Elle me regarda comme si je venais de révéler une croyance ancienne et triste.

— Malo.

— Quoi ?

— Il n'y a pas d'heure légale pour une glace en vacances.

Baptiste, derrière le comptoir, hocha la tête.

— Pour une fois, elle dit quelque chose de solide.

— Merci, Baptiste. On avance.

Je pris une glace au café, choix que personne ne fit mine de valider.

Alizée prit citron et fraise.

— Équilibre parfait, dit-elle.

— Acide et sucré ?

— Non. Rouge et jaune. C'est esthétique.

Nous sortîmes avec nos cornets trop chers.

— Tu m'as fait oublier le pain, dis-je.

— Je t'ai offert une expérience.

— Je l'ai payée moi-même.

— Les expériences fortes demandent un engagement personnel.

Nous marchâmes jusqu'à une petite place derrière l'église, à l'écart du flux principal. Je connaissais l'église, pas la place. Elle était minuscule, presque cachée, avec trois marches, une fontaine basse et des chaises en plastique empilées devant un bar dont l'enseigne annonçait Chez Lulu. Les chaises étaient orange, vertes, bleues, dépareillées, légèrement sales. C'était moins joli que les terrasses de la digue, et tout de suite plus accueillant.

Un homme balayait devant le bar. Il leva le menton vers Alizée.

— Déjà levée ?

— Déjà aimable ?

— Jamais avant midi.

— Alors je repasse dans quarante minutes.

Il sourit et continua de balayer.

Alizée s'assit sur les marches de la fontaine. Je fis pareil, à distance raisonnable. Elle mangeait vite, avec une efficacité qui menaçait la structure de son cornet. Un peu de citron coula sur son doigt. Elle le lécha sans y penser.

Je regardai ailleurs.

— Tu viens depuis longtemps ? demandai-je.

— À Port-Luhan ?

— Oui.

— Depuis que je suis petite. Pas bébé, mais presque. Ma mère louait déjà ici avec des amis. Après, les amis ont divorcé, déménagé, arrêté de se parler, mais elle a gardé Port-Luhan. C'est plus stable que les gens, parfois.

Elle dit ça légèrement. Trop légèrement pour que ce soit anodin.

Je ne répondis pas tout de suite.

Autour de nous, la place vivait à bas bruit. Un serveur sortit deux tables. Une vieille femme traversa avec un panier à roulettes. Des couverts tintaient à l'intérieur du bar. On entendait la mer sans la voir, un souffle lointain derrière les rues.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Mes grands-parents ont acheté la maison. Mes parents ont continué. Moi, je suis.

— Tu suis ?

— Oui.

— Comme hier.

Je souris.

— Oui. Je suis assez constant.

Elle pencha la tête.

— Tu n'as jamais eu envie d'aller ailleurs ?

Je regardai ma glace, déjà en train de fondre sur mes doigts.

— Si. Enfin, je crois. Mais venir ici, c'est simple. La maison est là. Ça coûte moins cher. Mes parents aiment bien. Je connais déjà.

— Ce n'est pas pareil que choisir.

Je levai les yeux vers elle.

Elle ne disait pas ça pour m'attaquer. Elle le disait comme on remarque une différence de température entre deux pièces. Je sentis pourtant la phrase toucher quelque chose de plus précis que prévu.

— Non, dis-je. Ce n'est pas pareil.

Elle hocha la tête, puis reprit sa glace.

La pause dura quelques secondes. Elle était différente quand elle ne bougeait plus. Moins solaire, peut-être. Ou plutôt : sa lumière avait des angles. Dans l'action, elle remplissait tout l'espace, lançait des phrases, connaissait les gens, décidait vite. Assise sur cette marche, avec sa glace qui fondait trop vite, elle paraissait plus jeune et plus loin à la fois. Comme si, dès que personne ne lui demandait rien, une partie d'elle s'absentait.

Je le remarquai.

Je ne compris pas quoi en faire.

Alors je parlai du bar.

— Les chaises sont horribles.

Elle éclata de rire.

— Pardon ?

— Les chaises. Elles sont toutes différentes, elles grincent, elles collent probablement aux jambes, mais elles sont au bon endroit. À l'ombre, près du passage, pas trop près de la route. C'est mieux que les bancs neufs.

— Tu viens de complimenter des chaises en plastique ?

— Oui.

— Je retire ce que j'ai dit hier. Ton super-pouvoir n'est pas triste. Il est inquiétant.

— C'est souvent confondu.

Elle rit encore, et quelque chose se détendit.

Je commençais à comprendre que je pouvais la faire rire sans devenir quelqu'un d'autre. C'était nouveau. En général, avec les gens très à l'aise, je me sentais obligé de choisir entre deux rôles : me taire ou tenter de les rejoindre sur leur terrain, ce qui finissait souvent par des phrases trop tardives et des sourires mal placés. Avec Alizée, je n'allais pas plus vite. Elle ralentissait parfois juste assez pour que mes remarques arrivent.

Ou bien elle ne ralentissait pas, et je courais un peu derrière.

Dans les deux cas, je n'étais pas complètement perdu.

Après les glaces, elle m'entraîna vers le port.

— Et les affiches ? demandai-je.

— On les a.

— On ne devait pas les déposer ?

— Si.

— Où ?

— Au cinéma.

— Qui est dans l'autre direction.

— Exactement. Détour.

— Pour quoi ?

— Vérifier la marée.

Je regardai mon téléphone par réflexe.

— Il y a des horaires en ligne.

Alizée s'arrêta, posa sur moi un regard très calme.

— Malo.

— Oui ?

— On ne vérifie pas la marée en ligne quand la mer est à dix minutes.

Je rangeai mon téléphone.

— D'accord.

— Merci.

Nous descendîmes par la rue des Filets. Elle portait bien son nom : des filets de pêche décoratifs pendaient aux murs de certains restaurants, avec des coquillages collés dedans et de fausses bouées. Ce genre de décor m'avait toujours embarrassé. Une ville de bord de mer n'avait pas besoin de se déguiser en ville de bord de mer. Alizée partageait visiblement mon opinion.

— Cette rue est un crime, dit-elle.

— J'allais le penser.

— Tu vois, on gagne du temps.

— Trop de filets ?

— Trop de tout. Les filets, les ancres, les menus à dix-huit euros avec « retour de pêche » écrit en ardoise alors que le poisson arrive en camion.

— Tu es dure.

— Je suis locale trois semaines par an, ça donne des droits limités mais réels.

Le port était petit, plus utile que pittoresque. Quelques bateaux de plaisance se balançaient doucement. Deux pêcheurs réparaient quelque chose sur le quai. Une odeur d'algues, de gasoil et de corde mouillée montait de l'eau. À marée descendante, les coques semblaient s'affaisser sur elles-mêmes, retenues par leurs amarres. Alizée s'approcha du bord.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Elle descend vite.

Je regardai l'eau, incapable d'en tirer une conclusion.

— Oui.

— À dix-sept heures, la plage sera immense. Si tu veux marcher sans croiser trop de monde, il faut y aller vers dix-huit heures trente. Les familles remontent, les gens qui veulent l'apéro remontent, les enfants sont fatigués, les chiens deviennent philosophes.

— Les chiens ?

— Tu verras. À marée basse, les chiens prennent de grandes décisions existentielles.

Je souris.

— Tu as des horaires pour tout ?

— Bien sûr. La mer, les touristes, les glaces, les douches, les embouteillages à la supérette, les moments où il ne faut jamais demander quelque chose à Marcel.

— C'est-à-dire ?

— Avant son café, après son café, pendant qu'il cherche ses lunettes, quand il a ses lunettes sur la tête, et les jours en i.

— Ça laisse peu d'options.

— Il faut le prendre par surprise.

Un pêcheur leva la tête.

— Tu parles encore de Marcel ?

— Toujours, répondit-elle.

— Laisse-le tranquille, ce vieux râleur.

— Jamais. Il deviendrait heureux et personne ne saurait gérer.

Le pêcheur rit, puis retourna à ses cordes.

Encore un visage connu. Encore une phrase lancée sans effort. Je compris qu'Alizée n'occupait pas Port-Luhan comme moi. Je m'y déplaçais dans des couloirs d'habitude. Elle, elle activait la ville en passant. Une porte, une blague, un prénom, une information, une faveur. Là où je voyais des rues, elle voyait des liens.

Cette différence m'intimida plus qu'elle ne m'éblouit.

— Tu connais tout le monde, dis-je.

— Non.

— Beaucoup de monde.

— Des morceaux de monde.

Elle s'appuya contre la rambarde du port.

— C'est facile ici. Les gens reviennent. Ou restent. Ou disparaissent longtemps puis reviennent avec une poussette, un chien, un nouveau conjoint, un air fatigué. Tu finis par connaître des versions d'eux.

— Des versions ?

— Oui. La version juillet. La version août. La version « je suis ici pour oublier mon divorce ». La version « je travaille trop mais je fais semblant d'être détendu ». La version « je viens depuis trente ans donc je crois que la ville m'appartient ».

— Et toi ?

Elle me regarda.

— Moi quoi ?

— Quelle version ?

La question m'échappa.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Un bateau cogna doucement contre le quai. Le ciel s'était éclairci au-dessus de la mer, mais une bande de nuages gris restait accrochée à l'horizon. Alizée baissa les yeux vers son cornet vide, qu'elle tenait encore sans raison.

— Ça dépend des jours.

Puis elle sourit, mais moins vite que d'habitude.

— Aujourd'hui, version coursier municipal bénévole sous-payée.

— Tu es payée en pop-corn.

— Donc sous-payée.

Elle se redressa.

— Allez. On doit rapporter les affiches avant que Marcel pense que j'ai fui avec.

Nous remontâmes vers le centre par un autre chemin. Elle me fit passer derrière le marché couvert, puis sous une arcade que je croyais réservée aux livraisons. Nous longeâmes une cour intérieure où séchaient des nappes de restaurant, puis ressortîmes près de la rue principale, exactement devant la boulangerie Le Guen.

— Voilà, dit-elle. Pain.

— Tu fais ça exprès ?

— Je fais tout exprès. C'est mon défaut le plus reposant.

La boulangerie était pleine. Une file sortait presque sur le trottoir. Alizée regarda l'intérieur, puis consulta une horloge au-dessus de la porte.

— Mauvais timing. Dans sept minutes, ça se vide.

— Comment tu sais ?

— La fournée de midi sort à onze heures cinquante-cinq. Les gens qui veulent le pain chaud attendent. Ceux qui voulaient juste une baguette abandonnent à cinquante. Ceux qui ont une poussette restent parce qu'ils ont déjà trop investi.

Je la regardai.

— Tu es urbaniste de boulangerie.

— Merci. C'est mon master caché.

Elle s'assit sur un rebord de fenêtre, les affiches contre elle. Je restai debout. La file avançait lentement. Un enfant pleurait parce qu'il voulait un éclair au chocolat qui n'était pas à hauteur de décision parentale. Un homme lisait les étiquettes de pains spéciaux avec l'air d'étudier un contrat.

Alizée tapota la place à côté d'elle.

— Tu peux t'asseoir, tu sais. Le rebord ne va pas croire que tu t'engages.

Je m'assis.

Nos épaules ne se touchaient pas. Il y avait entre nous la distance exacte de deux inconnus devenus complices trop vite pour savoir comment se tenir. Je regardai la file, puis les pavés, puis l'affiche cartonnée entre ses mains.

— Tu étudies quoi, toi ? demandai-je.

— Communication, événementiel. Enfin, pour l'instant. À Bordeaux.

— Tu aimes ?

— Ça dépend des jours.

— Version coursier municipal bénévole ?

— Voilà.

Elle fit tourner le coin de la pochette cartonnée entre ses doigts.

— J'aime faire exister des moments, je crois. Même bancals. Même avec de la pluie, des gens qui râlent, des rallonges qui ne marchent pas et Marcel qui supervise l'effondrement général.

— Comme hier.

— Hier, c'était un mauvais exemple qui confirme quand même mon idée.

Elle sourit, puis son visage redevint plus calme.

— J'aime quand les gens se déplacent pour quelque chose. Quand une ville arrête d'être seulement des rues et devient un endroit où il se passe un truc. Un film dehors, un concert, un marché de nuit, n'importe quoi. Même si c'est raté à moitié, ils auront une raison de se souvenir de la soirée.

Je ne dis rien.

Ce qu'elle racontait rejoignait quelque chose en moi, mais par l'autre côté. Moi, je pensais aux lieux qui rendaient les gestes possibles. Elle, aux moments qui donnaient envie d'y être. On parlait peut-être de la même chose avec des outils différents.

— Tu vois, dit-elle, tu fais ta tête de caniveau.

— Je réfléchis.

— Oui. Ta tête de caniveau.

— Je me disais que ça ressemble à ce qui m'intéresse.

— Les soirées annulées ?

— Les lieux qui permettent aux choses d'arriver.

Elle me regarda sans rire cette fois.

— C'est moins bizarre quand tu le dis comme ça.

Je sentis cette phrase se poser quelque part.

Moins bizarre que prévu.

La file de la boulangerie diminuait, comme elle l'avait annoncé. Nous achetâmes une baguette, un chausson aux pommes pour Marcel, et deux chouquettes qu'Alizée ajouta au dernier moment en affirmant que c'était « pour l'équilibre logistique ». Je payai le pain, elle vola presque une chouquette du sachet avant même que nous sortions.

— Ce n'est pas du vol si c'est une décision d'équipe, dit-elle.

— Je n'ai pas voté.

— Tu étais représenté.

— Par qui ?

— Moi. Très bon mandat.

Au Régent, Marcel accueillit son chausson aux pommes avec plus d'émotion que les affiches. Il était presque midi. Le hall avait retrouvé un calme relatif. Les câbles étaient mieux rangés, ou moins dangereusement rangés. Alizée posa les affiches sur le comptoir, fit un compte rendu si rapide que je n'en compris que la moitié, puis annonça qu'elle partait.

— Tu reviens ce soir ? demanda Marcel.

— Oui.

— À l'heure ?

— On ne peut pas tout avoir.

Il grogna, ce qui chez lui semblait signifier merci.

Dehors, Alizée resta sur les marches du cinéma. Je tenais ma baguette sous le bras, déjà légèrement écrasée par mon manque de vigilance.

— Tu rentres ? demanda-t-elle.

— Je devrais.

— Donc non ?

— Donc je vais rentrer par un détour court.

— Très bon concept.

Elle regarda vers la digue.

— Je descends voir la mer cinq minutes. Après, je rentre aussi.

Je compris l'invitation seulement quand elle commença à marcher moins vite.

Nous rejoignîmes la digue par la rue du Casino. Le ciel s'était ouvert. Pas franchement beau. Plutôt lavé. Une lumière pâle tombait sur la plage, immense maintenant, striée de flaques et de reflets. La mer s'était retirée loin, comme elle l'avait prévu. Les silhouettes marchaient sur le sable mouillé. Des enfants creusaient déjà des trous ambitieux. Un chien courait en cercle autour d'une algue, pris dans une crise métaphysique.

— Tu vois, dit Alizée. Les chiens.

Je souris.

Nous nous appuyâmes à la rambarde.

Le vent sentait l'iode et les frites du midi. Derrière nous, la ville faisait son bruit de vacances : couverts, sonnettes de vélos, moteurs lents, discussions en terrasse, cris d'enfants, rires qui montaient trop fort. Devant nous, tout s'élargissait. Le sable, le ciel, l'eau au loin. Port-Luhan avait beau être mal fichue, trop pleine, humide, chère, abîmée, elle savait parfois ouvrir l'espace avec une générosité brutale.

Alizée ne parlait plus.

Je n'osai pas combler le silence. Avec certaines personnes, le silence est une panne. Avec elle, il ressemblait plutôt à une pause dans un trajet. Quelque chose de bref, mais autorisé.

Elle posa ses avant-bras sur la rambarde.

— Quand j'étais petite, je croyais que la marée basse, c'était la mer qui nous laissait plus de place.

Je tournai la tête vers elle.

Elle regardait devant elle, pas moi.

— Je sais que c'est faux, ajouta-t-elle. Enfin, techniquement. Mais j'aime bien l'idée.

Je suivis son regard vers la plage.

La phrase n'avait rien d'extraordinaire. Elle aurait pu disparaître aussitôt, rejoindre les centaines de petites phrases entendues chaque été sur les digues, dans les files d'attente, près des glaciers, au marché, toutes ces paroles sans conséquence qui composent le bruit ordinaire des vacances.

Pourtant, celle-ci resta.

La mer qui nous laisse plus de place.

Je ne savais pas encore pourquoi je la gardais. Je ne savais même pas que je la gardais. Pas consciemment. Je restai seulement à côté d'Alizée, une baguette sous le bras, du sel sur les lèvres, les chaussures encore humides de la veille, et la sensation discrète que Port-Luhan venait de s'agrandir.

Alizée se redressa.

— Bon. Je dois y aller.

— Moi aussi.

— Sinon ta famille va lancer une recherche pour pain disparu.

— Trop tard, probablement.

Elle descendit une marche, puis se retourna.

— À ce soir, peut-être ?

Je ne savais pas si c'était une vraie proposition, une formule, une porte entrouverte ou seulement sa manière de finir les phrases.

— Peut-être, dis-je.

Elle plissa les yeux.

— Réponse de lâche.

— Oui.

— J'apprécie l'honnêteté.

Elle sourit, puis partit vers le port, rapide, sûre de son chemin, déjà reprise par la ville.

Je la regardai s'éloigner moins longtemps que j'en eus envie.

Puis je remontai vers la maison.

En arrivant rue des Tamaris, je constatai que la baguette avait perdu une extrémité. Je ne savais pas quand. Peut-être en sortant de la boulangerie, peut-être devant la mer, peut-être pendant que je tenais trop fort ce matin qui aurait dû être simple.

Ma mère me demanda pourquoi j'avais mis autant de temps.

Je posai le pain sur la table.

— Il y avait du monde.

Ce n'était pas faux.

Chapitre 4

Une promesse vague

Les derniers jours de vacances ont toujours une texture différente.

On continue de faire les mêmes choses, mais elles sonnent plus creux. On va à la plage avec la conscience de ranger bientôt les serviettes. On achète du pain en sachant que le sac de farine oublié dans le placard survivra dix mois de plus. On passe devant les mêmes façades, les mêmes terrasses, les mêmes panneaux de stationnement, et l'on commence déjà à les regarder depuis le départ.

Je n'avais jamais aimé cette période.

Port-Luhan devenait soudain provisoire.

La maison aussi. Ma mère lavait des draps avant même que nous ayons fini de dormir dedans. Mon père réparait enfin des choses qu'il avait repoussées tout l'été, avec l'énergie absurde des gens qui décident d'être efficaces quand il est trop tard. Le parasol, après trois semaines d'agonie dans le jardin, fut attaché correctement la veille du départ. Les volets reçurent un peu d'huile. La machine à laver produisit un dernier bruit inquiétant que tout le monde choisit d'ignorer.

— On verra ça l'an prochain, dit mon père.

Il ne croyait pas si bien dire.

Je croisai Alizée plusieurs fois sans que cela ressemble à des rendez-vous.

Une fois devant la librairie, où elle aidait Hélène à porter une caisse de livres jusqu'à la réserve. Elle m'aperçut à travers la vitrine et leva deux doigts en signe de salut, comme si nous étions complices d'une affaire discrète. J'entrai sous prétexte de chercher un roman pour le retour. Hélène me conseilla un livre dont la couverture représentait une route vide. Alizée dit que c'était parfait pour quelqu'un qui marchait sans but.

J'achetai le livre.

Une autre fois, je la vis près du port avec trois filles de son âge. Elles riaient fort autour d'une barquette de frites, assises sur un muret, les jambes croisées dans tous les sens. Alizée parlait avec les mains, mimait probablement quelqu'un, provoquait chez les autres des éclats de rire qui semblaient lui revenir naturellement. Je passai de l'autre côté de la rue pour ne pas avoir l'air de m'imposer. Elle me vit quand même.

— Malo !

Les quatre têtes se tournèrent.

Je regrettai mon existence.

— Viens, dit-elle. On débat.

Je m'approchai avec prudence.

— Sur quoi ?

— Est-ce qu'un cornet de churros peut compter comme un dîner.

Une fille blonde répondit avant moi :

— Non.

— Elle dit non parce qu'elle a peur de la liberté, dit Alizée.

— Je dis non parce que j'ai un minimum de respect pour mes organes.

Alizée me regarda.

— Toi. Avis scientifique.

— Ça dépend du nombre de churros.

— Merci.

— Et de l'existence ou non d'un accompagnement.

— Traître.

Les filles rient. Je souris, pas très à l'aise, pourtant moins étranger que prévu. Alizée me présenta rapidement : Clara, Inès, Sarah. Des prénoms, des visages, des liens que je ne situai pas. Amies de Bordeaux ? Amies d'été ? Cousines qui n'en étaient pas ? Port-Luhan mélangeait tout.

Je restai cinq minutes, peut-être sept. Pas plus. Je repartis avec une frite qu'Alizée m'avait mise d'autorité dans la main et la sensation étrange d'avoir traversé une pièce de sa vie qui ne m'était pas destinée.

Elle était différente avec elles.

Plus bruyante, plus rapide, plus moqueuse encore. Elle occupait l'espace sans effort. De loin, elle aurait pu paraître simplement solaire. De près, je commençais à voir les micro-pauses, les regards qui partaient une demi-seconde vers le port, la manière dont elle souriait parfois avant d'avoir vraiment envie de sourire. Rien d'inquiétant. Rien que je puisse comprendre. Seulement des variations.

Je les notais.

Je notais trop.

Le surlendemain, nous nous retrouvâmes par hasard au bar Chez Lulu.

Cette fois, le hasard était moins défendable. Il faisait très chaud. Les terrasses de la digue étaient pleines et trop chères. J'avais choisi ce bar parce qu'Alizée m'en avait montré les chaises en plastique et que, depuis, elles me semblaient presque familières. C'était une mauvaise raison, ou une raison parfaitement humaine, ce qui revient souvent au même.

Elle était déjà là, assise avec Marcel et Baptiste autour d'une table orange.

Marcel buvait un café malgré la chaleur. Baptiste avait posé devant lui une limonade. Alizée mangeait des cacahuètes dans un petit bol avec un sérieux d'archéologue.

— Tiens, dit-elle. Malo qui marche vers les chaises moches.

— Elles sont bien placées.

— Il va falloir que tu trouves une autre phrase d'accroche.

Marcel me fit signe de m'asseoir.

— Il nous faut quelqu'un de neutre.

— Sur quoi ?

Baptiste croisa les bras.

— Elle prétend que le glacier devrait fermer une heure plus tard pendant la fête foraine.

— Je ne prétends pas. Je t'offre une vision économique.

— Tu m'offres du travail.

— Nuance capitaliste.

Marcel remua son café.

— Moi, je dis qu'il devrait fermer plus tôt. Les gens avec des glaces dans le cinéma, c'est une catastrophe.

— Les gens avec des glaces partout, c'est mon modèle, dit Baptiste.

Alizée me regarda.

— Malo ?

Je pris le temps d'examiner la rue, comme si l'emplacement du bar détenait une réponse objective. La fête foraine était visible au bout de la perspective, derrière les toits, encore silencieuse à cette heure. Le soir, le flux des familles passerait forcément par ici pour remonter vers le centre. Le glacier se trouvait sur leur chemin, mais pas tout à fait au bon endroit pour capter les retours tardifs.

— S'il ferme plus tard uniquement les soirs de fête foraine, ça peut marcher, dis-je. Mais il faudrait un panneau avant la digue, sinon les gens auront déjà acheté ailleurs.

Alizée me fixa.

— Tu es incapable de donner une réponse simple.

— C'est une réponse simple.

— Non, c'est un plan d'implantation.

Baptiste pointa son verre vers moi.

— Cela dit, il n'a pas tort.

— Ne l'encourage pas, dit Alizée. Après il va déplacer les chaises.

Je passai une partie de l'après-midi avec eux. Ce ne fut ni une scène importante, ni une conversation mémorable. Marcel parla d'un projecteur qui faisait un bruit inquiétant. Baptiste raconta l'histoire d'un enfant qui avait tenté de commander une glace « goût bleu ». Alizée affirma que le goût bleu existait forcément, quelque part entre le médicament et l'anniversaire. Je parlai peu. On me laissa parler peu.

C'était reposant.

À un moment, Alizée se leva pour aller payer. Elle resta au comptoir plus longtemps que nécessaire, penchée vers Lulu, le propriétaire, qui lui montrait quelque chose sur son téléphone. Marcel partit aux toilettes. Baptiste reçut un appel et s'éloigna.

Je me retrouvai seul à la table orange avec quatre verres vides, un bol de cacahuètes presque terminé et les chaises en plastique qui collaient à l'arrière de mes jambes.

Je me surpris à être bien.

Pas heureux au sens spectaculaire. Pas traversé par une révélation. Simplement présent, sans ce léger recul habituel qui me séparait des scènes pendant qu'elles avaient lieu. Depuis que j'avais rencontré Alizée, Port-Luhan semblait demander moins d'effort pour exister. Les rues étaient les mêmes, les défauts aussi, les commerces trop chers, les touristes lents, les bancs absurdes. Pourtant, la ville avait gagné des passages secrets. Des prénoms. Des horaires. Des blagues qui revenaient.

Elle revint avec une expression concentrée.

— Ce soir, fête foraine, dit-elle.

— C'est un ordre ?

— Une information qui espère être comprise correctement.

— Avec qui ?

— Clara, Inès, Sarah, peut-être Baptiste après la fermeture, peut-être Marcel s'il fait semblant de ne pas vouloir venir.

— Je ne viens pas à la fête foraine, dit Marcel en revenant.

— Tu vois, il vient.

Il grogna.

Le soir, j'y allai.

J'avais dit à mes parents que je rejoignais des gens. La phrase avait eu un effet surprenant. Mon père avait levé les sourcils, ma mère avait souri d'une manière trop visible. Ils ne posèrent pas de questions. C'était leur délicatesse ou leur fatigue.

La fête foraine avait pris vie depuis le premier jour.

La grande roue modeste tournait avec ses lumières blanches. Le train fantôme crachait une fumée qui sentait le plastique chaud. Des musiques différentes se superposaient sans trouver d'accord. Les stands de tir promettaient des peluches trop grandes, les machines à pinces retenaient des animaux synthétiques par la tête, les enfants tiraient leurs parents vers des attractions qui coûtaient toujours plus cher qu'on ne l'imaginait.

Il ne pleuvait pas.

C'était presque étrange.

Je retrouvai le groupe près de la pêche aux canards. Alizée portait une veste légère et des boucles d'oreilles que je ne lui avais pas encore vues. Elles attrapaient la lumière quand elle tournait la tête. Je remarquai ce détail, évidemment. Je fis semblant de regarder le stand de churros.

— Tu es venu, dit-elle.

— Tu avais donné une information très claire.

— Je suis douée pour ça.

Clara et Inès se disputaient déjà pour savoir s'il fallait commencer par les autos tamponneuses. Sarah voulait une barbe à papa. Baptiste arriva en retard, encore en tablier sous sa veste, ce qui provoqua trois commentaires. Marcel ne vint pas. Il avait envoyé un message à Alizée : « Je protège le cinéma de vous tous. »

Elle nous le lut avec une affection moqueuse.

La soirée se déroula comme une suite d'événements mineurs.

Baptiste gagna une peluche improbable au tir à la carabine et l'offrit à Clara, qui affirma qu'elle n'avait jamais voulu posséder un dauphin violet mais qu'elle allait apprendre. Inès cria dans le train fantôme avant même le premier virage. Sarah fit tomber une partie de sa barbe à papa sur sa manche et décida que c'était une performance. Alizée monta dans les autos tamponneuses avec une concentration inquiétante. Elle conduisait comme elle marchait dans Port-Luhan : vite, avec des trajectoires qui semblaient improvisées mais ne l'étaient jamais complètement.

Elle me percuta trois fois.

— C'est personnel ? demandai-je après la troisième collision.

— Non, géographique. Tu étais mal placé.

— Je ne conduisais même pas.

— Justement.

Plus tard, nous nous retrouvâmes à l'écart du bruit, près des barrières qui donnaient sur l'arrière de la fête. On voyait les caravanes, les câbles, les groupes électrogènes, l'envers moins brillant des manèges. J'aimais presque toujours mieux les envers. Ils disaient la vérité sans insister.

Alizée mangeait des churros dans un cornet en papier.

— Tu vois, dit-elle, dîner.

— Je maintiens mon doute.

— Tu es très attaché aux institutions.

— L'institution du dîner ?

— Entre autres.

Elle me tendit un churro. Je le pris. Il était brûlant, trop sucré, gras de façon convaincante.

— Tu repars quand ? demanda-t-elle.

Je savais que la question allait venir. Je l'avais attendue sans vouloir qu'elle arrive.

— Après-demain matin.

Elle hocha la tête.

— Déjà.

Le mot ne fut pas dramatique. Elle ne le chargea pas. C'était presque un constat pratique, comme la marée descend à dix-sept heures, Baptiste ferme trop tôt, Malo repart après-demain.

— Et toi ?

— Fin de semaine. Enfin, normalement. Ma mère veut peut-être rester deux jours de plus si son planning le permet.

— Tu retournes à Bordeaux ?

— Oui.

Le bruit de la fête remplissait les silences à notre place. Des cris, des rires, des musiques, des moteurs. J'aurais voulu poser une question qui vaille quelque chose. Sur Bordeaux, sur ses études, sur ce qu'elle aimait là-bas, sur la version d'elle qui existait loin des rues de Port-Luhan. Rien ne sortit.

Elle regarda le dauphin violet que Clara agitait au loin.

— C'est toujours bizarre, les fins d'été, dit-elle.

Je fus surpris qu'elle formule exactement ce que je n'aurais pas su dire.

— Oui.

— Les gens commencent à parler comme s'ils allaient se revoir tout le temps, alors qu'ils savent très bien que non.

— Peut-être qu'ils veulent y croire.

— Peut-être.

Elle mangea un morceau de churro, puis grimaça parce qu'il était trop chaud.

— Ou peut-être qu'ils ne savent pas quoi dire d'autre.

Je la regardai.

La lumière des manèges passait sur son visage par couleurs successives. Rouge, bleu, jaune, puis l'ombre. Elle avait l'air légère, comme toujours, et plus grave dans les intervalles. Je commençais à guetter ces intervalles, ce qui était probablement une très mauvaise habitude à prendre avec quelqu'un qu'on venait de rencontrer.

— On peut dire autre chose, dis-je.

Elle tourna la tête vers moi.

— Comme quoi ?

C'était là, sans doute. Pas une grande déclaration, pas une scène de film. Juste une ouverture minuscule entre deux bruits de fête foraine. J'aurais pu dire que j'étais content de l'avoir rencontrée. Que Port-Luhan m'avait paru différent grâce à elle. Que je ne savais pas très bien ce que cela voulait dire, mais que cela existait. J'aurais pu dire une phrase simple, honnête, pas trop lourde.

Je pris trop de temps.

Alizée sourit, pas moqueuse cette fois.

— Tu réfléchis trop.

— Oui.

— C'est fatigant ?

— Pour les autres ?

— Pour toi.

Je baissai les yeux vers le churro à moitié mangé dans ma main.

— Parfois.

Elle hocha la tête, comme si cela confirmait quelque chose qu'elle avait déjà deviné.

— Moi, je parle trop vite, dit-elle.

— Ce n'est pas toujours un défaut.

— Non. C'est pratique pour éviter certaines choses.

Je ne sus pas si elle venait de me confier quelque chose ou de reprendre une blague. Avec Alizée, les deux pouvaient occuper la même phrase. Elle jeta le papier vide dans une poubelle, le rata, le ramassa aussitôt.

— Port-Luhan essaie de me faire passer pour quelqu'un de sale.

— Tu as raté à trente centimètres.

— Les poubelles sont mal placées.

— Enfin un vrai sujet.

Elle rit.

Le moment passa sans se briser. C'était peut-être ce qui le rendit plus étrange encore. Nous n'avions rien dit d'important, ou presque rien, et pourtant je sentis qu'une phrase était restée en suspens entre nous, une phrase qui aurait pu prendre plusieurs formes et n'en prit aucune.

Clara nous appela pour la grande roue.

Alizée leva les yeux.

— Tu viens ?

Je regardai la roue, ses nacelles lentes, les lumières, la vue probable sur la plage, la ville, le port, tous ces lieux qu'elle avait déplacés en moi depuis quelques jours.

— Oui.

Nous montâmes à quatre dans une nacelle : Clara, Sarah, Alizée et moi. Inès refusa au dernier moment, Baptiste resta en bas avec le dauphin violet, très digne. La roue démarra par à-coups. À mesure qu'elle montait, la fête foraine s'aplatit sous nous. Les cris devinrent plus diffus. Les lumières dessinèrent des cercles, des lignes, des zones de couleur sur l'esplanade. Plus loin, la digue formait un trait sombre. La plage, à marée montante, brillait par endroits. Le vieux cinéma était invisible derrière les toits, mais je savais exactement où le placer.

Alizée était assise en face de moi, coincée entre Clara et la barre de sécurité. Ses genoux touchaient presque les miens. Elle regardait la ville avec une expression calme. Pas émerveillée. Reconnaissante, peut-être. Ou seulement attentive.

— On voit ton royaume, dit Clara.

— Mon royaume a trop de parkings, répondit Alizée.

— C'est moins vendeur, comme devise.

— Port-Luhan : trop de parkings, pas assez de toilettes publiques.

Je souris.

Elle me vit sourire.

— Malo approuve. C'est son domaine.

— Totalement, dis-je.

Sarah se pencha vers la plage.

— C'est beau quand même.

Personne ne répondit tout de suite.

C'était beau, oui.

Même avec les parkings, les toilettes absentes, les bancs mal placés, la digue fatiguée, les restaurants trop chers, les rues saturées, les gouttières fendues. Port-Luhan, vu d'en haut, ressemblait presque à l'idée qu'on se faisait d'elle avant d'y vivre vraiment. Une ville de lumières près de la mer. Une parenthèse propre. Une promesse simple.

Je savais qu'en redescendant, on retrouverait le sol collant de sucre, les files d'attente, les câbles, les flaques, les poubelles trop pleines.

Je crois que je préférerais l'aimer comme ça.

À la fin de la soirée, le groupe se dispersa progressivement. Clara et Sarah partirent vers le port. Baptiste rejoignit son glacier pour vérifier, disait-il, que personne n'avait volé le goût bleu. Inès retrouva son frère près des autos tamponneuses. Alizée et moi marchâmes jusqu'au square Bellevue sans vraiment décider de marcher ensemble.

Le Régent était fermé. Son enseigne rouge clignotait mal. Le Re ent veillait sur la placette. La fontaine sèche était toujours sèche. Le banc bancal était vide.

— Marcel a survécu sans nous, dit Alizée.

— Il va être déçu.

— Il exprimera ça par un reproche.

Nous nous arrê tâmes devant le cinéma.

C'était là que je l'avais vue arriver, trempée, furieuse, vivante, quelques jours plus tôt. Quelques jours seulement. Cette pensée me parut absurde. Dans mon souvenir, l'averse avait déjà pris la patine des événements anciens, alors qu'elle n'avait même pas eu le temps de sécher complètement sur mes chaussures.

— Tu as ton téléphone ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Donne.

Elle tendit la main.

Je lui passai mon téléphone sans comprendre tout de suite. Elle entra son numéro, s'appela, raccrocha après une sonnerie.

— Voilà. Maintenant tu peux me prévenir si tu découvres un banc bien placé.

Je récupérai l'appareil. Son prénom apparaissait dans mes contacts.

Alizée.

Sans nom de famille.

Je le regardai une seconde de trop.

— Tu vas mettre une note ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— « Alizée, fille qui annule des projections et connaît les flaques importantes. »

— C'est long.

— Mais précis.

Je souris.

— Tu reviens l'été prochain ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Normalement. Si ma mère reloue ici. Si je travaille pas ailleurs. Si Port-Luhan n'est pas engloutie par une décision municipale.

— Donc oui ?

— Donc on verra.

Je détestai un peu cette réponse.

Je l'aimai aussi.

Elle ne promettait rien de trop grand. Elle ne transformait pas quelques jours en pacte. Elle laissait les choses respirer, continuer peut-être, ou pas. Moi, j'aurais voulu une phrase plus nette, parce que les phrases nettes donnent l'illusion de tenir le futur. Alizée, elle, semblait se méfier des emballages trop bien faits.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Je pense.

— Tu penses revenir ?

— Oui.

— Tu vois, même pour ça tu hésites.

— Je voulais dire oui sans avoir l'air d'attendre.

Elle me regarda.

Le silence qui suivit fut très court. Une seconde, deux peut-être. Suffisant pour que je regrette d'avoir parlé. Suffisant aussi pour qu'elle entende.

Elle ne se moqua pas.

— Tu peux attendre un peu, dit-elle. Tant que tu fais autre chose entre-temps.

Je ne compris pas immédiatement la phrase. Ou plutôt, je la compris trop bien pour mon âge, trop tard pour répondre.

Elle recula d'un pas.

— Bon. Je rentre. Sinon ma mère va croire que j'ai été kidnappée par Marcel.

— Ce serait un enlèvement très administratif.

— Avec formulaire en trois exemplaires.

Elle sourit.

— À bientôt, Malo.

À bientôt.

Pas adieu. Pas à l'été prochain. Pas écris-moi. À bientôt, cette formule impossible, assez proche pour rassurer, assez vague pour ne rien garantir.

— À bientôt, Alizée.

Elle partit vers le port.

Cette fois, je ne fis pas semblant de ne pas la regarder s'éloigner. Elle traversa le square Bellevue, passa sous un lampadaire, évita la flaque près du passage piéton sans baisser les yeux, puis disparut dans la rue du Casino.

Je restai devant le Régent encore quelques minutes.

La ville était plus calme. Les touristes rentraient, les terrasses se vidaient, les manèges tournaient encore au loin. Une brise fraîche remontait depuis la mer. Il aurait été possible de dire que tout cela ne signifiait rien. Quelques jours de vacances, une fille drôle, une ville humide, des chaises, des affiches, une fête foraine. Rien qui mérite de devenir plus grand que ce que c'était.

Je n'essayai pas de décider.

Le lendemain, je la revis une dernière fois.

C'était bref. Trop bref pour être une scène, assez pour devenir un souvenir.

Je descendais acheter des huîtres avec mon père, qui n'aimait pas les huîtres mais aimait l'idée d'en rapporter pour le dernier dîner. Alizée sortait de la librairie avec Hélène. Elle portait un sac plein de livres contre elle. Quand elle me vit, elle leva le menton.

— Départ demain ?

— Oui.

Mon père, à côté de moi, fit semblant de regarder une vitrine avec une discrétion catastrophique.

— Bonne route alors, dit Alizée.

— Merci.

— Et surveille les bancs sur l'autoroute.

— Je ne crois pas qu'il y en ait.

— Justement. Scandale national.

Hélène rit. Mon père aussi, avec une seconde de retard.

Alizée me sourit.

Puis elle entra de nouveau dans la librairie pour aider Hélène à pousser un présentoir.

Mon père me donna un léger coup de coude.

— Sympa, ta copine.

— Ce n'est pas ma copine.

— J'ai dit « ta copine », pas « ta fiancée ».

— Ce n'est pas...

Je m'arrêtai.

Il sourit avec cette cruauté douce des parents qui comprennent juste assez pour être dangereux.

— On prend une douzaine ou deux ?

— Une douzaine.

— Tu es sûr ? L'été prochain, tu regretteras peut-être.

— Papa.

— Je parle des huîtres.

Il ne parlait pas seulement des huîtres.

Le soir, nous mangeâmes sur la terrasse. Le parasol réparé ne servait à rien puisque le soleil tombait déjà derrière les maisons. Le jardin sentait la terre sèche et le linge propre. Ma mère avait préparé des tomates, du pain grillé, des crevettes, des pommes de terre froides. Les huîtres furent ouvertes avec une violence maîtrisée par mon père, qui n'en mangea qu'une et déclara qu'elles étaient excellentes.

Je regardai la maison avec une attention inhabituelle.

La façade abîmée, les volets bleus, les hortensias en séparation, le vieux barbecue, les chaises pliantes dont l'une menaçait toujours de céder, la fenêtre de ma chambre au-dessus

du garage en tôle. Tout me parut familier et déjà éloigné. Comme si le départ avait commencé avant les valises.

Mon téléphone vibra sur la table.

Je le pris trop vite.

Alizée avait envoyé une photo.

On y voyait un banc. Pas les bancs neufs de la place des Halles. Un autre, près du port, en bois foncé, tourné vers une poubelle débordante et l'arrière d'un camion de livraison.

Message :

Chef-d'œuvre d'urbanisme. Pensée pour toi.

Je fixai l'écran.

Ma mère demanda :

— Tout va bien ?

— Oui.

Je cherchai une réponse.

J'écrivis : Horrible.

J'effaçai.

J'écrivis : Placement audacieux.

J'effaçai.

J'écrivis : On sent une volonté forte de décourager l'assise.

Je relus. Trop long ? Trop sérieux ? Trop moi ? Je gardai le téléphone dans la main pendant que mon père parlait du trajet du lendemain, des horaires à éviter, des bouchons probables autour de Nantes, de la nécessité de partir avant neuf heures.

Alizée envoya un deuxième message :

Ne réfléchis pas autant, c'est un banc.

Je ris malgré moi.

Je répondis :

Il mérite quand même un rapport.

Sa réponse arriva presque aussitôt.

Tu me l'enverras l'été prochain.

Je ne répondis pas tout de suite.

L'été prochain.

Deux mots très simples. Pas une promesse. Même pas une certitude. Une manière de poser quelque chose devant nous, sans le verrouiller. J'aurais voulu écrire oui. J'aurais voulu écrire avec plaisir. J'aurais voulu écrire une phrase assez légère pour ne pas trahir son importance, assez nette pour qu'elle comprenne que je venais de recevoir ces deux mots comme on reçoit une adresse.

Finalement, j'écrivis :

D'accord.

Puis j'ajoutai, après trop d'hésitation :

Mais il faudra que tu me montres d'autres catastrophes.

Elle répondit :

J'en connais plein.

Je posai le téléphone face contre table.

Le lendemain matin, il ne pleuvait pas.

Cela me déçut presque, ce qui était ridicule.

La maison fut fermée selon le rituel habituel. Vider le frigo. Sortir les poubelles. Couper l'eau. Vérifier les fenêtres. Oublier quelque chose, remonter le chercher, découvrir autre chose à vérifier. Mon père fit trois fois le tour du jardin. Ma mère compta les sacs. Je fermai

le volet de ma chambre, celui qui coïncait, en tirant doucement pour ne pas l'abîmer davantage.

Dans l'entrée, le sable résista au dernier coup de balai.

— Laisse, dit ma mère. Il y en aura encore l'an prochain.

Je pensai : oui.

Puis je pensai à autre chose.

La voiture était chargée. Nous quittâmes la rue des Tamaris en fin de matinée. Au coin, les hortensias dépassaient d'une haie. Sur la place des Halles, les bancs neufs affrontaient le soleil avec leur inutilité tranquille. Devant la librairie, Hélène installait une table de livres. Je tournai la tête vers la rue du Casino, vers le Régent, vers la digue que l'on ne voyait pas mais que je savais là, derrière les maisons.

Port-Luhan glissa derrière nous par morceaux.

Le garage en tôle. La supérette. Le rond-point aux lauriers-roses. La zone commerciale à l'entrée de la ville, avec ses enseignes trop grandes et son parking déjà plein. Puis la route plus large, les pins, les champs, les panneaux bleus, le ciel pâle.

Mes parents parlaient à l'avant.

Je ne suivais pas.

Je sortis mon téléphone.

La conversation avec Alizée tenait en quelques messages. Une photo de banc, deux blagues, une promesse vague. Rien d'impressionnant. Rien qui aurait pu expliquer pourquoi je relus l'échange trois fois entre Port-Luhan et la voie rapide.

Tu me l'enverras l'été prochain.

Je posai mon pouce sur l'écran, prêt à écrire quelque chose.

Je ne savais pas quoi.

Un message drôle aurait été mieux. Une photo, peut-être, si je trouvais une aire d'autoroute avec un banc absurde. Une phrase sur le départ. Sur le fait que la ville avait déjà l'air loin. Sur le fait que certaines rencontres sont plus grandes que leur durée. Non, trop lourd. Beaucoup trop lourd.

J'écrivis :

Bonne fin d'été.

Je regardai la phrase.

Elle était polie, faible.

Je supprimai.

J'écrivis :

Garde-moi les pires bancs.

Je souris.

C'était mieux. Pas parfait. Rien ne l'était.

J'envoyai.

La réponse n'arriva pas tout de suite.

Je rangeai le téléphone, puis le ressortis deux minutes plus tard. Rien. Je le posai sur ma cuisse. La route défilait. Mon père râla contre une voiture qui restait sur la voie du milieu. Ma mère chercha une station de radio qui ne grésillait pas.

Le téléphone vibra.

Alizée :

Compte sur moi, Malo qui marche.

Je lus le message plusieurs fois.

Puis je regardai par la fenêtre.

Je n'avais rien commencé. Pas vraiment. Je n'avais pas embrassé Alizée, pas avoué quoi que ce soit, pas même formulé à voix haute que j'avais envie de la revoir. Nous avions

porté des chaises, raté un panneau, mangé des glaces trop tôt, parlé de bancs, regardé la mer, échangé des messages absurdes.

C'était peu.

Ridiculement peu.

Pourtant, en quittant Port-Luhan, j'eus l'impression nette d'y laisser quelque chose.

Pas Alizée. Je ne la connaissais pas assez pour croire ça.

Plutôt une version de moi-même apparue sans prévenir, entre une averse et une affiche mouillée. Un Malo un peu moins flou, un peu moins en retrait, capable de suivre quelqu'un dans des ruelles, de parler trop sérieusement de chaises en plastique, de rire sous la pluie avec un panneau collé au visage.

Je ne savais pas si cette version m'attendrait l'été suivant.

Je ne savais pas non plus si Alizée serait là.

La voiture avançait vers l'intérieur des terres. La mer avait disparu depuis longtemps. Port-Luhan n'était plus qu'un point derrière nous, une ville humide, imparfaite, vivante, déjà occupée à redevenir la ville de ceux qui restaient.

Je relus le message une dernière fois.

« Compte sur moi, Malo qui marche. »

Chapitre 5

Revenir sans attendre, évidemment

La deuxième année, le volet de la chambre du fond ne coinça pas.

Ce fut presque vexant.

J'étais monté avec ma valise, préparé à lutter contre la poignée, à poser le pied contre le mur, à tirer trop fort, à entendre mon père crier depuis le rez-de-chaussée de ne pas tout casser dès le premier jour. J'avais même prévu la phrase intérieure qui accompagnerait l'effort : à Port-Luhan, les choses résistaient avant de reconnaître les gens.

Au lieu de ça, le volet s'ouvrit d'un coup sec, docile, presque neuf.

Je restai bêtement devant la fenêtre, la main encore sur la poignée.

— Ça va ? demanda ma mère depuis l'escalier.

— Oui.

— Tu as réussi ?

— Trop facilement.

— Ne te plains pas, Malo.

Je ne me plaignais pas vraiment. Disons que j'avais compté sur cette résistance. Elle aurait donné au retour une forme connue. Un petit affrontement avec le bois, le sel, l'humidité, quelque chose de banal et rassurant. À la place, j'avais une fenêtre ouverte sans effort et l'impression idiote que la maison avait commencé l'été sans moi.

Elle n'avait pourtant pas beaucoup changé.

La même chambre étroite, le même papier peint pâle, la même armoire qui sentait le renfermé, le même lit dont le matelas semblait garder en mémoire toutes mes mauvaises nuits d'adolescent. Dehors, le garage en tôle était toujours là, les pins maigres aussi, le bout de rue trop étroit pour les voitures trop larges. Les hortensias du jardin avaient survécu à l'hiver avec cette dignité triste qui leur appartenait. La maison restait la maison.

Seulement, elle avait ajouté quelques détails.

Une fissure fine courait maintenant sous l'appui de la fenêtre. Dans le couloir, une tache d'humidité avait pris la forme d'un pays inconnu au plafond. La porte de la salle de bain fermait moins bien. Le carrelage de l'entrée sonnait creux près du meuble à chaussures. Rien de dramatique. Des dégradations discrètes, presque polies. La maison vieillissait comme certaines personnes : sans annonce, par endroits.

— Il faudra vraiment faire venir quelqu'un pour le plafond, dit ma mère en levant les yeux.

Mon père, dans l'entrée, portait deux sacs de courses et un sac de plage.

— On verra ça.

Elle le regarda.

— Ne dis pas « l'an prochain ».

— Je n'ai rien dit.

— Tu l'as pensé trop fort.

Je descendis chercher le reste des valises avant que la conversation ne tourne au diagnostic complet du bâtiment.

J'avais vingt-deux ans.

Cela ne changeait pas grand-chose, en apparence. J'étais toujours étudiant, toujours un peu flou quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, mais moins flou qu'avant. Pendant l'année, mes cours avaient commencé à trouver une cohérence. Je n'aimais pas seulement regarder les bancs mal placés, les rampes absurdes et les arrêts de bus sans abri. J'aimais comprendre pourquoi ces erreurs existaient, qui les décidait, comment les gens les contournaient, comment un lieu pouvait être pensé pour une personne imaginaire et raté pour toutes les vraies.

J'avais même réussi à l'expliquer deux ou trois fois sans perdre mon interlocuteur.

Pas à tout le monde. Il ne fallait pas rêver.

Au deuxième semestre, un enseignant nous avait demandé de réaliser une petite étude d'usage sur une place de quartier à Nantes. Les autres avaient choisi des sujets sérieux, flux piétons, conflits de mobilité, végétalisation. Moi, j'avais compté les gens qui s'asseyaient ailleurs que sur les bancs. Rebords de jardinières, marches, murets, potelets, appuis de vitrines. Les conclusions tenaient en une phrase : les gens s'assoient où l'endroit leur semble juste, pas où le mobilier leur ordonne de le faire.

J'avais obtenu une bonne note.

J'avais failli envoyer une photo du dossier à Alizée.

Je ne l'avais pas fait.

Ou plutôt, j'avais écrit un message, l'avais relu, trouvé trop long, trop content, trop transparent, puis supprimé. À la place, j'avais répondu trois jours plus tard à une photo qu'elle m'avait envoyée d'un banc à Bordeaux, installé face à une grille de chantier.

Moi : Celui-là a une vraie ambition punitive.

Elle : Je savais qu'il te plairait.

Moi : Il me déplait avec précision.

Elle : Tu devrais mettre ça sur ta carte de visite.

Nos échanges avaient été comme ça.

Espacés.

Inégaux.

Assez rares pour ne rien devenir, assez réguliers pour ne pas disparaître.

Une photo de banc. Une affiche de cinéma municipal trouvée à Bordeaux, avec une faute dans le titre. Une vidéo de pluie battante sur une terrasse, accompagnée d'un message : Port-Luhan exporté. Une blague sur Marcel à Noël, parce qu'elle avait vu un homme avec le même gilet sans manches dans un marché couvert. Un message pour mon anniversaire, court, arrivé à vingt-trois heures quarante-deux : Bon anniversaire Malo qui marche. J'espère que tu as trouvé un trottoir à aimer aujourd'hui.

J'avais répondu : Deux passages piétons corrects. Année prometteuse.

Elle avait mis un cœur.

Pas un cœur rouge. Un petit cœur jaune.

Je savais que cela ne voulait rien dire.

Je le savais avec toute la lucidité disponible chez un homme de vingt-deux ans qui avait relu le message quatre fois avant de dormir.

L'année avait existé. Les cours, les examens, les soirées, les trajets en tram, les cafés froids à la bibliothèque, un début d'amitié avec un garçon de ma promo qui parlait trop fort mais partageait mes notes, une fille embrassée en février après une fête et jamais vraiment revue, des semaines entières sans penser consciemment à Port-Luhan.

Consciemment.

Le problème était là.

Je ne pensais pas à Alizée tous les jours. Je ne l'attendais pas comme on attend quelqu'un avec fidélité et grandeur. Ce n'était pas romanesque à ce point, et tant mieux. Il y avait seulement des moments où quelque chose la rappelait sans prévenir : une pluie oblique sur un arrêt de tram, une librairie qui sentait le papier mouillé, une chaise en plastique orange devant un bar, un panneau provisoire mal scotché, une fille qui parlait vite dans une file d'attente.

Alors je pensais : Alizée aurait dit quelque chose.

Puis je pensais à autre chose.

Le problème, c'est que ces petits rappels avaient travaillé plus sûrement que de grands souvenirs.

Après le déjeuner, j'annonçai que j'allais marcher.

Mon père, occupé à comprendre pourquoi la télévision refusait les chaînes publiques et acceptait seulement une chaîne de téléachat espagnole, répondit sans lever les yeux :

— Tu connais le chemin.

Ma mère me lança :

— Prends une veste.

Je regardai le ciel. Il était dégagé, d'un bleu presque insolent.

— Il ne va pas pleuvoir.

Elle sourit.

— C'est mignon, cette foi.

Je sortis sans veste.

Cette fois, je ne pouvais pas prétendre que je marchais sans but. Pas honnêtement. Je pouvais le dire à mes parents, le penser à moitié, le ranger dans la catégorie des habitudes. Mais dès que je poussai le portail, je sus que mes pas avaient déjà choisi leurs vérifications.

La rue des Tamaris d'abord. Puis la place des Halles.

Les bancs neufs étaient toujours là.

Quelqu'un avait ajouté une jardinière entre eux et le mur, comme si cela réglait le problème d'orientation. La jardinière contenait des graminées sèches qui frémissaient au vent avec un air décoratif. Deux adolescents étaient assis par terre, à l'ombre du même platane que l'été précédent. Le muret demeurait plus fréquenté que les bancs. J'eus envie de photographier la scène.

Je pris la photo.

Je l'ouvris dans la messagerie d'Alizée.

Je regardai le cliché, puis la ligne de texte vide.

J'écrivis : Ils ont aggravé la situation avec une jardinière.

J'effaçai.

J'écrivis : Port-Luhan persiste.

J'effaçai.

Je rangeai mon téléphone.

Ce n'était pas attendre quelqu'un, de prendre une photo d'un banc. C'était documenter un phénomène urbain. Presque un devoir civique.

Je continuai vers la rue principale.

Port-Luhan avait changé par détails, ce qui était sa manière la plus agaçante de changer. Le café Le Doris s'appelait maintenant Maison Doris, avec une façade vert sauge et des chaises plus chères qu'avant. L'ancienne boutique de savons avait déjà fermé, remplacée par un magasin de vêtements « inspirés du littoral », expression qui signifiait surtout des chemises blanches froissées à quatre-vingt-dix euros. Une façade près de la pharmacie avait été repeinte en jaune pâle. Le passage vers la plage, celui qui longeait les toilettes publiques jamais ouvertes quand il le fallait, avait reçu une rampe en bois neuve.

Je m'arrêtai devant.

La rampe était jolie, solide, bien intégrée.

Elle finissait sur une marche.

Une seule.

Pas haute, mais suffisante pour rendre l'ensemble absurde.

Je restai là, face à cette petite marche, envahi par une colère professionnelle disproportionnée. Une famille passa près de moi. Le père descendit la poussette en la soulevant à deux mains. La mère dit :

— Ah, pratique.

Elle le dit sans ironie. Ou peut-être avec toute l'ironie disponible après deux heures de plage.

Je pris une photo.

Cette fois, je l'envoyai.

Moi : Port-Luhan a inventé la rampe à obstacle final.

J'attendis.

Non.

Je fis semblant de ne pas attendre.

Je repris ma marche vers la digue avec le téléphone dans la main, ce qui n'était pas attendre mais simplement éviter de le remettre dans ma poche pour le ressortir ensuite. La mer était haute. La plage, réduite à une bande de sable blond, donnait l'impression que Port-Luhan avait moins de place pour respirer. Les vacanciers s'entassaient près des serviettes, les enfants creusaient des trous impossibles à proximité immédiate de pieds adultes, les parasols formaient une petite armée instable.

Je regardai vers le port.

Puis vers le cinéma.

Puis de nouveau vers mon téléphone.

Rien.

Je me dis qu'elle n'était peut-être pas encore là. Qu'elle travaillait peut-être. Qu'elle avait peut-être changé de téléphone. Qu'elle avait peut-être vu le message et souri sans répondre, ce qui était possible, légitime, absolument banal. Je me dis aussi que j'étais ridicule, ce qui avait l'avantage d'être vrai.

Je descendis jusqu'au vieux cinéma.

Le Régent avait reçu un coup de peinture sur les portes. Pas sur toute la façade, bien sûr. Seulement les portes, d'un rouge plus vif que les lettres de l'enseigne, ce qui donnait au bâtiment l'air d'avoir mis du rouge à lèvres sans se laver le visage. Les néons défaillants avaient été remplacés. Le nom s'affichait de nouveau complet : Le Régent. J'en fus presque déçu.

Sur la vitrine, une affiche annonçait :

CYCLE D'ÉTÉ

Films cultes, classiques oubliés, séances jeune public

Et surprises météo

En dessous, quelqu'un avait ajouté au feutre :

On a acheté des bâches.

Je souris.

La porte était fermée. Pas de bruit dans le hall. Pas de voix d'Alizée, pas de Marcel, pas de câbles mal rangés. Je restai devant quelques secondes, le temps exact pour qu'un passant puisse croire que je lisais l'affiche.

Mon téléphone vibra.

Je le sortis trop vite.

Alizée : C'est une rampe philosophique. Elle accompagne l'effort, puis te rappelle que la vie est décevante.

Je souris.

Je voulais répondre immédiatement. Mauvaise idée. J'attendis donc trois secondes, ce qui était presque de la stratégie.

Moi : Ou alors quelqu'un a validé le plan sans aller sur place.

Alizée : Ton explication est plus triste.

Moi : Plus probable.

Alizée : Tu es revenu ?

Je fixai la question.

Tu es revenu ?

Pas « tu arrives quand ? », pas « tu es à Port-Luhan ? », pas « tiens, tu existes encore ». Trois mots simples, presque négligés. Je les reçus comme si elle m'avait vu depuis une fenêtre.

Moi : Ce matin.

Alizée : Et tu inspectes déjà les erreurs publiques.

Moi : Je reprends mes marques.

Alizée : Bienvenue alors.

Je relus « bienvenue alors ».

Je le trouvais léger, amical, sans excès. Je le trouvais aussi scandaleusement insuffisant par rapport à l'effet qu'il produisait.

Moi : Tu es là ?

Alizée : Oui. Depuis hier.

Moi : Ah.

J'effaçai le « Ah » avant de l'envoyer. Il avait l'air blessé, ou idiot, ou les deux.

Moi : Tu travailles au cinéma cette année ?

Alizée : Pas vraiment. Enfin un peu. Enfin pas aujourd'hui.

Moi : Réponse stable.

Alizée : J'ai appris de Marcel. Je suis au port là, mais je dois passer au Régent plus tard.

Moi : Pour annuler quelque chose ?

Alizée : Pour empêcher qu'on annule avant même d'avoir essayé.

Je regardai la porte fermée du cinéma.

Le message suivant arriva.

Alizée : Tu marches toujours ?

Moi : Officiellement.

Alizée : Alors marche vers le port.

Je restai immobile.

Il y eut un moment étrange, presque comique, où mon corps comprit avant moi. Mes pieds avaient déjà commencé à se tourner vers la rue du Casino pendant que ma tête essayait encore de décider s'il fallait répondre avec détachement.

Moi : J'arrive.

J'envoyai.

Trop direct ? Peut-être.

Je rangeai le téléphone, puis le ressortis pour vérifier qu'elle avait lu. Elle avait lu. Pas répondu. Très bien. Les gens n'étaient pas obligés de répondre à « j'arrive ». Surtout quand on arrivait réellement. Je rangeai de nouveau le téléphone avec une fermeté ridicule.

Le trajet jusqu'au port me sembla différent de celui de l'année précédente.

Ce n'était pourtant que la même rue, les mêmes boutiques, les mêmes façades, les mêmes menus écrits sur des ardoises trop décorées. La rue des Filets persistait dans ses crimes : ancrs, cordages, coquillages, promesses de poissons. Chez Lulu avait changé ses chaises. Pas toutes. Juste quelques-unes, remplacées par des modèles gris plus sobres qui donnaient aux anciennes couleurs un air de résistance. La librairie humide avait installé une petite table dehors. Sur la pile du dessus, Hélène avait posé un carton : ROMANS À LIRE QUAND IL PLEUT.

Je ralentis devant, espérant et redoutant qu'Alizée soit là.

Elle n'y était pas.

Évidemment.

Je continuai.

Au port, l'eau était haute contre les quais. Les bateaux montaient doucement, agités par une houle molle. Des enfants observaient des crabes entre les pierres. Deux hommes

fumaient devant l'ancien magasin de pêche, celui au-dessus duquel Alizée logeait parfois. Les volets rouges étaient ouverts.

Je la vis près de la rampe qui descendait vers les pontons.

Elle parlait avec quelqu'un.

Un garçon d'une vingtaine d'années, grand, cheveux bouclés, lunettes de soleil posées sur la tête. Il tenait une caisse contre lui. Alizée lui montrait quelque chose sur son téléphone, rapide, concentrée. Elle portait une jupe noire, un tee-shirt blanc, des baskets, et un sac en toile plus grand que celui de l'année précédente. Ses cheveux étaient attachés cette fois, ce qui dégageait son visage et la rendait presque plus décidée. Elle avait l'air moins sortie d'une averse, plus entrée dans sa propre vie.

Je ralentis.

Je me détestai aussitôt de ralentir.

Elle leva les yeux, me vit, et son visage s'éclaira.

Pas comme dans mes souvenirs.

Mieux, peut-être. Ou moins simple.

— Malo !

Elle fit deux pas vers moi.

Je m'approchai, ne sachant pas s'il fallait lui faire la bise, sourire, lever la main, dire une phrase drôle, ne pas dire de phrase drôle, exister normalement. Elle régla le problème en me faisant la bise, vite, une joue puis l'autre, avec une odeur de crème solaire et de papier chaud. Le contact dura moins d'une seconde. Je mis beaucoup trop de temps à revenir dans mon corps.

— Tu es là, dit-elle.

— Oui.

— Enfin.

Elle l'avait dit naturellement. Enfin. Comme si mon arrivée appartenait à une suite logique. Je voulus garder le mot sans le regarder trop longtemps.

Le garçon derrière elle s'approcha.

— Salut.

— Malo, dit Alizée. Lui, c'est Tom. Il bosse avec moi sur le truc du port.

— Le truc du port ? répétais-je.

— Très officiel, dit Tom.

Alizée leva les yeux au ciel.

— La mairie organise trois soirées autour du port cette semaine. Mini-concerts, projection, stands d'assos, trucs pour les enfants. Officiellement, je donne un coup de main à la coordination. Officieusement, je cours après des tables pliantes depuis hier matin.

— Donc tu travailles.

— Non. Oui. Toujours cette question agressive.

Elle sourit.

La phrase était la même que l'année précédente, mais elle n'arriva pas au même endroit. Elle portait autre chose maintenant. Une assurance plus nette. Elle n'était plus seulement la fille qui rendait service au vieux cinéma dans une averse. Elle avait un badge accroché à son sac, un carnet rempli de listes, quelqu'un qui l'attendait avec une caisse, des choses à faire avant que je n'arrive, des choses qu'elle ferait après mon départ.

L'année avait existé pour elle.

Cette évidence me frappa avec un retard stupide.

Tom ajusta la caisse contre sa hanche.

— On pose ça où ?

Alizée regarda autour d'elle.

— Pas devant la rampe. L'an dernier, ils avaient tout bloqué et Marcel a failli mordre.

— Marcel mord ? demanda Tom.

— Administrativement.

Elle se tourna vers moi.

— Tu as cinq minutes ?

J'aurais pu dire que oui, bien sûr. J'avais toute la journée, ou du moins toute la partie de la journée que je pouvais voler au pain, aux courses, aux parents, au retour normal. Mais je voulais éviter d'avoir l'air trop disponible.

— Oui, dis-je, trop vite.

Elle ne sembla pas le remarquer.

— Parfait. Tiens ça.

Elle me tendit un paquet d'affiches roulées.

Il y avait quelque chose de rassurant dans ce geste. Elle m'intégrait de nouveau par les mains avant les grandes phrases. Porter, tenir, suivre. Avec elle, l'intimité commençait souvent comme une manutention.

Nous longéâmes le quai tous les trois.

Alizée marchait entre Tom et moi, parlant vite, passant d'un sujet à l'autre. Les tables devaient arriver avant seize heures, sauf si Olivier s'était encore trompé de camion. La prise près du stand des associations ne fonctionnait pas, mais Baptiste connaissait quelqu'un qui avait une rallonge. Marcel refusait de prêter le projecteur extérieur sans « garanties écrites », expression qu'Alizée imitait avec un sérieux terrible. Hélène avait accepté de tenir une mini-table de livres marins, à condition qu'on ne la place pas près des churros parce que « le gras voyage ».

Tom riait facilement.

Je riais parfois, avec un temps de retard.

Ils semblaient déjà avoir une dynamique de travail, des références de la veille, des problèmes communs. Je n'étais pas exclu. Alizée me parlait, me regardait, me donnait des choses à porter, me lançait des blagues sur les rampes absurdes. Pourtant, je sentais la place exacte que je n'occupais pas. Une année entière avait ouvert autour d'elle des zones auxquelles je n'avais pas accès.

C'était normal.

Je n'avais aucune raison d'en souffrir.

Je n'en souffrais pas vraiment.

Disons que je prenais note avec une précision désagréable.

Nous arrivâmes près d'un petit local vitré au bout du quai. Il servait l'été de point d'information pour les navettes maritimes. Une affiche annonçait désormais : SOIRÉES DU PORT, INFOS ET INSCRIPTIONS. À l'intérieur, deux tables, des cartons, des rallonges, des gobelets, des flyers, un ventilateur qui ne brassait que son propre échec.

— Pose ça là, dit Alizée à Tom.

Puis, à moi :

— Les affiches ici.

Je déposai les rouleaux sur la table.

Elle ouvrit son carnet. Plusieurs pages étaient couvertes de listes, flèches, horaires, prénoms, petits carrés cochés ou non. Je fus surpris par la netteté du désordre. Elle avait l'air improvisée quand elle bougeait. Sur le papier, elle organisait le chaos avec une rigueur presque féroce.

— Tu fais ça pour tes études ? demandai-je.

Elle releva la tête.

— Un peu. Disons que c'est une bonne excuse. Je dois rendre un dossier sur l'organisation d'un événement local. Autant utiliser Port-Luhan, elle fournit les problèmes gratuitement.

— C'est malin.

— C'est surtout pratique.

Tom posa la caisse, s'essuya le front.

— Je vais chercher les deux tables restantes.

— Tu peux demander à Karim si la sono est chez lui ou chez Lulu ?

— Oui.

— Et si elle est chez Lulu, tu ne laisses pas Lulu dire « je l'ai vue quelque part ». Tu demandes une pièce, un endroit, une preuve.

— Reçu.

Tom sortit.

Je me retrouvai seul avec Alizée dans le local vitré.

Le silence ne dura qu'une seconde. Dehors, le port bougeait, les mouettes criaient, quelqu'un appelait un enfant, un moteur toussait. Alizée écrivit quelque chose dans son carnet, raya une ligne, puis leva les yeux vers moi.

— Alors.

— Alors.

— Tu as survécu à l'année ?

La question était légère. Elle ouvrait pourtant une pièce immense.

— Oui. J'ai même rendu un dossier sur les gens qui refusent les bancs.

Elle sourit.

— Évidemment.

— Et toi ?

— J'ai survécu aussi.

Elle referma son carnet.

— Bordeaux, les cours, les projets de groupe avec des gens qui confondent organisation et création d'un groupe WhatsApp, les stages qu'on nous vend comme des opportunités incroyables et qui consistent surtout à faire des tableaux. Vie passionnante.

— Tu as l'air plus occupée.

Je regrettai la phrase dès qu'elle sortit.

Elle n'était pas fausse, mais elle sonnait comme une accusation molle.

Alizée me regarda, attentive.

— Je crois que je le suis.

— C'est bien.

— Oui.

Elle dit oui sans sourire.

Puis elle ajouta :

— C'est fatigant aussi.

Je cherchai quelque chose d'intelligent à répondre. Je ne trouvais rien. Alors, pour une fois, je ne remplis pas.

Elle regarda dehors, vers les bateaux.

— J'aime bien. Faire des trucs. Avoir des gens qui comptent sur moi. Voir si un plan tient ou s'effondre. Mais parfois, j'ai l'impression que si je m'arrête deux minutes, tout le monde va voir que je ne sais pas vraiment ce que je fais.

Je la regardai.

Ce n'était pas la première fois que j'apercevais chez elle une gravité dans les pauses. Mais là, elle venait de l'ouvrir elle-même, comme une fenêtre très vite entre deux courants d'air.

— Je crois que beaucoup de gens ne savent pas vraiment, dis-je.

— Oui, mais certains le cachent avec moins de bruit.

— Tu le caches avec des affiches.

Elle rit doucement.

— Voilà. Mon grand système défensif : papier A3 et scotch.

Je souris.

Cette fois, le silence resta confortable.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Probablement ma mère, ou mon père, ou le pain abandonné quelque part dans ma mission initiale. Je ne le sortis pas.

Alizée, elle, regarda l'heure.

— Je dois y retourner.

— Oui.

— Tu fais quoi cet été ?

La question me prit de court.

— Ici ?

— Non, dans l'univers.

— Rien de très précis. Je reste trois semaines. Je dois avancer un dossier pour la fac. Peut-être chercher un job pour août à Nantes. Et marcher, apparemment.

— Tu devrais bosser ici.

— Ici ?

— À Port-Luhan. Il y a toujours besoin de saisonniers. Office de tourisme, service technique, accueil, trucs municipaux. Tu pourrais faire un rapport sur chaque banc que tu croises.

— Ce serait mauvais pour la ville.

— Ou excellent. Elle a besoin d'être contrariée.

Elle prit une pile de flyers et me la tendit.

— Tiens. Puisque tu es là.

— Je suis officiellement recruté ?

— Non. Oui. Tu connais la réponse.

Nous sortîmes du local.

Dehors, Tom revenait avec une table pliante coincée sous le bras, suivi de Karim, le restaurateur, qui portait une enciente comme une offrande.

— J'ai trouvé la sono, dit Tom.

Karim souffla.

— Elle était chez Lulu.

— Dans quelle pièce ? demanda Alizée.

Tom sourit.

— Aucune idée. Il a dit « quelque part » et Karim l'a trouvée.

— Donc Tom a échoué et Karim a sauvé la République.

— Exactement, dit Karim.

Alizée leva les bras.

— Très bien. On avance.

Le rythme reprit aussitôt.

On déplaça la table. On vérifia les prises. On colla deux affiches sur la vitre. Je distribuai des flyers à trois passants, avec une maladresse qui fit dire à Alizée que j'avais « une énergie de stagiaire en préfecture ». Tom se moqua de mon sérieux en imitant ma façon de tenir les feuilles à deux mains. Je ris, un peu.

Alizée passa d'une personne à l'autre, plus sûre que l'année précédente, plus rapide aussi. Elle connaissait encore mieux les prénoms, les horaires, les solutions de repli. Elle s'interrompait moins pour expliquer. Elle agissait comme quelqu'un qui avait déjà pris de l'avance sur sa propre hésitation.

J'étais content de la revoir.

Vraiment.

Et pourtant, une partie de moi regrettait la scène que je n'avais jamais eu le droit d'attendre : elle seule devant le cinéma, surprise, trempée peut-être, disant mon prénom comme si l'année s'était suspendue entre deux étés. À la place, je la retrouvais au milieu d'un port, d'un événement, de cartons, d'un Tom sympathique, d'un carnet rempli, d'une vie qui n'avait pas patienté.

C'était mieux ainsi.

Plus réel.

Moins confortable.

Vers midi, Alizée regarda enfin mon sac vide.

— Tu n'étais pas censé acheter du pain ?

Je fermai les yeux une seconde.

— Si.

— Tu es catastrophique.

— On m'a détourné.

— Tu es extrêmement détournable.

Karim pointa la rue derrière lui.

— Va chez Le Guen maintenant, sinon il ne restera que des pains aux noix hors de prix.

— Tu vois, dit Alizée. Conseil local.

Je devais partir. Je le savais. Elle aussi.

Il n'y eut pas de grand moment. Pas de phrase posée avec soin. Tom demandait où ranger l'enceinte. Karim répondait que surtout pas près de l'eau. Des enfants tapaient contre la vitre du local pour demander s'il y aurait des jeux. Le port sentait la marée haute et les frites.

Alizée reprit son carnet, puis me regarda.

— Tu passes ce soir ?

— Aux soirées du port ?

— Non, à l'assemblée générale des rampes ratées.

— Dommage.

— Oui, aux soirées du port.

Je souris.

— Je passerai.

— Réponse plus correcte que « peut-être ».

— J'apprends.

— Lentement, mais j'aime les progrès visibles.

Elle se tourna déjà vers Tom.

Je restai une seconde de plus, attendant je ne savais quoi. Un signe supplémentaire, une phrase, une preuve que la joie de me revoir n'avait pas été seulement pratique. Elle avait été contente, oui. Je l'avais vu. Elle m'avait fait la bise, appelé par mon prénom, intégré dans son chaos avec une facilité qui aurait dû suffire.

Cela ne suffisait pas tout à fait.

Je partis vers la boulangerie.

La file était longue. J'attendis avec les touristes, les locaux, les enfants impatientes, les gens qui prenaient trois minutes pour choisir entre tradition et baguette moulée. Quand ce fut mon tour, il ne restait plus que deux pains aux noix hors de prix.

J'en achetai un.

Sur le chemin du retour, je passai devant la rampe à obstacle final. Une dame avec une canne s'arrêta devant la marche, hésita, puis fit un détour par le côté. Je la regardai s'éloigner, le pain sous le bras.

Mon téléphone vibra.

Alizée : Je t'avais dit d'aller plus vite pour le pain.

Je souris.

Moi : Pain aux noix. Échec partiel.

Alizée : Les missions réussissent rarement complètement ici.

Moi : J'avais remarqué.

Elle répondit :

Contente que tu sois revenu, quand même.

Je m'arrêtai au milieu du trottoir.

Un homme derrière moi dut me contourner en soufflant.

Je relus le message.

Contente que tu sois revenu, quand même.

Il n'avait rien d'une déclaration. Il était même presque jeté là, entre deux tâches, entre une enceinte à brancher et une table à déplacer. Pourtant, je sentis mon attente de l'année entière changer de forme. Elle n'était plus seulement à moi. Elle avait trouvé, quelque part en face, une petite réponse.

Je mis trop longtemps à écrire.

« Moi : Moi aussi. »

Chapitre 6

Horaires décalés

Je trouvais un travail à Port-Luhan en moins de quarante-huit heures, ce qui aurait pu passer pour de l'efficacité si cela n'avait pas reposé sur un malentendu.

Alizée m'avait parlé des services municipaux comme on lance une idée en l'air, entre deux cartons d'affiches et une table pliante. J'avais répondu que oui, pourquoi pas, il faudrait voir. Une réponse sans engagement, donc confortable.

Le lendemain, elle m'avait envoyé un message.

Alizée : La mairie cherche encore quelqu'un pour l'accueil saisonnier. Office + renfort événements + missions floues. C'est ton domaine.

Moi : Les missions floues ?

Alizée : Non. L'accueil de gens perdus dans des lieux mal pensés.

Moi : Je ne sais pas vendre une ville.

Alizée : Personne ne te demande de mentir autant.

J'avais ri. Vingt minutes plus tard, j'envoyai mon CV. Deux heures après, un homme à la voix pressée me demandait si je connaissais Port-Luhan, si je parlais anglais, si j'étais disponible trois semaines et si je pouvais commencer lundi.

Je répondis oui quatre fois.

Le lundi matin, je me présentai à l'office de tourisme à huit heures cinquante. La porte était encore fermée. Derrière la vitre, des présentoirs débordaient de brochures. Une grande carte de la commune occupait le mur du fond. Un autocollant annonçait :

SOURIEZ, VOUS ÊTES EN VACANCES.

Je me demandai si cela s'adressait aux visiteurs ou aux employés.

Une femme arriva avec un trousseau de clés, un tote bag rempli de dossiers et deux cafés posés l'un sur l'autre dans un support en carton.

— Malo ?

— Oui.

— Claire. Désolée, je suis en retard.

Elle ne l'était pas.

Elle ouvrit, alluma les lumières et me tendit un badge trop grand.

MALO

Accueil saisonnier

Mon prénom avait soudain une fonction administrative.

— Bienvenue dans le centre nerveux de la détresse estivale, dit Claire.

Elle avait les cheveux attachés haut, des lunettes rondes et la vitesse d'une personne qui avait cessé d'attendre que les choses soient bien organisées pour commencer à travailler.

— Tu connais la ville ?

— Mes parents ont une maison ici.

— Parfait. Tu sauras expliquer où se trouve la plage sans dire « tout droit, puis vous suivez les autres ».

— Je peux essayer.

— C'est tout ce qu'on demande aux saisonniers : essayer, sourire et ne pas insulter les gens qui demandent si la marée revient tous les jours.

Je crus qu'elle plaisantait.

Elle ne plaisantait pas.

La formation dura moins d'une heure. Port-Luhan, que je connaissais par ses rues, ses raccourcis et ses défauts, existait aussi sous forme de classeurs. Parkings. Marchés. Navettes. Horaires de marée. Accès surveillés, non surveillés, déconseillés ou théoriquement fermés mais empruntés par tout le monde. Toilettes publiques. Toilettes publiques indiquées sur

les plans mais fermées pour « maintenance », mot que Claire prononçait comme une insulte ancienne.

Elle ouvrit devant moi un plan couvert de stabilo.

— En bleu, les parkings gratuits. En jaune, ceux qui deviennent payants en été. En rose, ceux qui existent encore sur les brochures mais plus dans la réalité.

— Il y en a beaucoup, en rose.

— La réalité change plus vite que les marchés publics.

Elle me montra les horaires des navettes, les numéros à appeler quand un panneau tombait et la liste des animations enfants, où trois événements portaient presque le même nom. Je notai tout avec le sérieux d'un homme à qui l'on confiait une ville, alors qu'on me demandait surtout de retrouver les toilettes et de savoir où acheter des cartes postales.

Elle me donna une phrase de survie.

— Je vais vérifier.

— C'est tout ?

— Tu peux tenir presque une journée avec ça. Quand tu ne sais pas, tu vérifies. Quand tu sais, tu vérifies aussi, parce qu'il y a une chance sur deux que ça ait changé depuis hier.

À neuf heures trente, les premiers touristes entrèrent.

Un couple cherchait « la plage principale, mais pas trop fréquentée ». Une femme demanda si le marché acceptait les chiens gentils. Un homme anglais voulait le départ d'une randonnée située à quarante kilomètres. Une famille réclama un plan simple, comme si les rues compliquées pouvaient disparaître au pliage. Un monsieur très bronzé affirma que les horaires de bus étaient faux parce qu'il avait attendu vingt minutes près du rond-point.

Il y avait cinq rond-points à Port-Luhan.

Puis une mère posa un doigt sur la piste cyclable.

— Elle est familiale ?

Je pensai aux deux intersections sans visibilité, à la portion qui disparaissait devant le tabac et au virage près des poubelles du marché.

— Elle est... utilisée par des familles.

Claire toussa derrière moi pour cacher un rire.

À midi, elle me tendit une pile de flyers et un rouleau de ruban adhésif.

— Tu vas respirer.

— C'est une pause ?

— C'est une mission extérieure. Administrativement, c'est de l'air.

Je devais remplacer les affiches des soirées du port. Certaines avaient été posées trop bas, d'autres trop haut. Deux regardaient l'intérieur d'une vitrine fermée.

Port-Luhan, vue depuis un emploi, n'était plus tout à fait la même ville. Je ne la traversais plus seulement pour y être. Chaque poteau devenait un support possible, chaque vitrine un accord à négocier, chaque trajet une réponse plus ou moins honnête au déplacement des autres. Je découvrais une ville fabriquée deux fois : celle des rues, puis celle des indications censées permettre de les comprendre. Les deux se contredisaient souvent.

Poser une affiche à hauteur d'yeux supposait déjà de décider quels yeux on imaginait. Ceux d'un adulte pressé, d'un enfant, d'une personne en fauteuil, d'un vacancier distrait par une glace ?

En pratique, on la mettait surtout là où le scotch acceptait de tenir.

Je passai devant la rampe à obstacle final. Une affiche municipale annonçant un atelier cerf-volant avait été fixée sur la rambarde neuve.

Je pris une photo.

Moi : Affichage culturel sur équipement paradoxal.

Alizée répondit une minute plus tard.

Alizée : Je porte une enceinte dans un escalier. Je refuse de compatir.

Moi : Tu travailles ?

Alizée : Non. Oui. Je deviens une réponse.

Je la croisai devant Chez Lulu vers quatorze heures trente.

Elle sortait du bar avec une caisse de verres contre elle, les cheveux attachés n'importe comment, un stylo derrière l'oreille. Son badge disait ALIZÉE, Coordination.

— Tu es officielle, dis-je.

Elle baissa les yeux.

— C'est une couverture.

— Pour quoi ?

— Activités criminelles autour de tables pliantes.

Elle posa la caisse sur une chaise, puis remarqua mon badge.

— Attends. MALO, accueil saisonnier.

Elle prit un air impressionné.

— On dirait que tu peux autoriser des choses.

— Surtout indiquer des toilettes.

— Grand pouvoir.

— Grande responsabilité.

Son rire bref me revint avec une facilité dangereuse.

— Tu finis quand ? demanda-t-elle.

— Dix-sept heures.

— Moi, vers vingt et une heures. Ou jamais. Répétition ce soir, soirée du port demain, panique continue entre les deux.

— Donc on ne se verra pas.

La phrase sortit trop vite.

Alizée remit une mèche derrière son oreille et fit tomber son stylo. Elle le rattrapa contre sa hanche.

— On se croiera. C'est ce qu'on fait de mieux.

Lulu apparut sur le seuil.

— Alizée, les verres ne vont pas se laver en les séduisant.

— On n'a jamais essayé sérieusement.

— Essaie ailleurs.

Elle reprit la caisse et disparut à l'intérieur.

Je restai avec mes flyers et mon emploi du temps trop simple.

L'après-midi m'apprit qu'une plage pouvait être jugée trop loin à marée basse, qu'une place gratuite devait parfois être réservée sur un parking complet et que le « vieux cinéma moche mais stylé » désignait officiellement le Régent.

À dix-sept heures quinze, je sortis avec la bouche fatiguée d'avoir souri.

Je passai par le port sans intention précise.

C'était faux, mais Alizée n'y était pas. Je ralentis juste assez pour constater son absence, puis je rentrai par la plage en prétendant que le détour avait été choisi pour l'air marin.

À vingt et une heures trente, mon téléphone vibra.

Alizée : Tu es vivant, agent d'accueil ?

Moi : Je crois. J'ai indiqué vingt-sept fois les toilettes.

Alizée : Héros de l'ombre.

Moi : Et toi ?

Alizée : On a imprimé 200 programmes avec la mauvaise heure.

Moi : De combien ?

Alizée : Une heure.

Moi : C'est beaucoup.

Alizée : Merci, expert. On colle des étiquettes sur chaque exemplaire. Tu passes ?

Mes parents regardaient un jeu télévisé qu'ils critiquaient depuis vingt minutes sans accepter de changer de chaîne. J'avais travaillé toute la journée. Le bon sens recommandait de rester assis.

Moi : J'arrive.

Le hall du Régent était éclairé comme un hôpital modeste. Marcel, Tom, Alizée et deux bénévoles collaient des étiquettes sur les programmes. L'ancienne heure, 19 h 30, disparaissait sous la nouvelle, 20 h 30.

— Renfort municipal, annonça Alizée.

Marcel leva les yeux.

— Tu sais coller droit ?

— Non, répondit-elle avant moi.

— Alors il est qualifié.

Je m'assis à côté d'elle.

Pendant une heure, nous primes un programme, décollâmes une étiquette, visâmes l'heure, lissâmes avec le pouce et recommençâmes. L'activité était stupide, répétitive, presque apaisante. Tom raconta son ancien travail dans un camping, où un vacancier avait essayé de brancher un réfrigérateur sur la prise d'un lampadaire. Marcel expliqua qu'autrefois on annonçait les changements au micro sur la plage « et les gens écoutaient », affirmation que personne ne confirma.

Alizée défendit l'idée que certains ratés donnaient du caractère aux événements. Marcel lui rappela que le caractère ne remboursait pas les impressions.

De temps en temps, mon coude touchait celui d'Alizée.

— Tu colles trop bas, dit-elle.

— Ça reste lisible.

— Tu représentes maintenant l'excellence publique.

— Je suis payé au Smic.

— L'excellence morale compense.

— Et toi, tu es payée ?

Elle me regarda.

— Sujet sensible.

Tom éclata de rire.

— Elle est payée en reconnaissance, comme l'an dernier.

— Cette ville veut ma perte, dit Alizée.

— Elle t'a donné un badge.

— Un badge n'achète pas des sandwiches.

Marcel leva un doigt sans quitter son étiquette.

— Si tu avais rempli ton dossier à temps...

— Marcel, je colle la prochaine sur ton front.

Il baissa le doigt.

À vingt-trois heures, les programmes furent corrigés. Marcel resta pour fermer avec la solennité d'un capitaine dans une salle de quarante places.

Alizée sortit avec moi.

— Tu rentres par où ? demanda-t-elle.

— Rue des Tamaris.

— Je vais vers le port.

— Donc pas le même chemin.

Elle observa la placette, puis la rue qui descendait vers la digue.

— On peut faire un mauvais itinéraire.

Nous longeâmes la mer avant de revenir par la rue des Filets, chemin qui n'arrangeait personne. La fatigue ralentissait Alizée. Elle marchait les mains dans les poches, son badge retourné contre son ventre.

— Tu aimes ton travail ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore. Les gens arrivent avec des problèmes concrets. Où se garer, comment descendre à la plage, quoi faire quand il pleut. La ville leur répond plus ou moins bien. Moi, je suis au milieu avec un plan qui prétend que tout est clair.

Elle sourit.

— Tu vas finir par aimer.

— Les plaintes ?

— Le milieu. Être entre les gens et les lieux. Tu as une tête à rester là.

Nous marchâmes quelques mètres. Le glacier était fermé, mais Baptiste avait oublié son ardoise dehors. Quelqu'un avait ajouté GOÛT BLEU à la liste des parfums. L'écriture ressemblait à celle d'Alizée.

— Et toi ? demandai-je. Tu aimes ce que tu fais ?

Elle prit le temps de répondre.

— Oui. J'aime quand ça bouge. Trouver une solution avant que les gens paniquent. Voir un truc qui existait sur une feuille devenir réel.

Elle donna un coup de pied dans un petit caillou.

— Parfois, j'ai l'impression de courir pour que personne ne voie les trous.

— Dans l'organisation ?

— Dans l'organisation.

Elle laissa passer une seconde.

— Et ailleurs, peut-être.

Je ne cherchai pas une phrase brillante.

— Tu les vois avant les autres, dis-je. Les trous. Ça explique pourquoi tu sais où poser les choses.

— Les tables ?

— Les tables, les affiches, les gens.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu as une manière bizarre de faire des compliments.

— J'essaie de rester dans mon domaine.

Elle garda les yeux sur moi. Je détournai les miens.

— Tu fais ta tête, dit-elle.

— Laquelle ?

— Celle où tu prends des notes sans carnet.

— Je réfléchis.

— Je sais.

Au carrefour, nos chemins se séparèrent.

— Demain ? demandai-je.

— Journée port, soirée port, mort symbolique.

— Donc on se croisera.

— C'est ce qu'on fait de mieux.

Les jours suivants trouvèrent ce rythme.

Le matin, je renseignais des familles qui voulaient une plage sauvage avec des toilettes et un glacier. Claire m'envoyait vérifier des panneaux, distribuer des programmes ou photographier les endroits où la signalétique prêtait à confusion. L'accès numéro trois était

indiqué une rue trop tôt. L'arrêt du marché n'avait aucune ombre entre midi et seize heures. Une douche de plage ne fonctionnait qu'en appuyant sur le bouton avec le genou, détail connu des enfants du quartier et d'aucun plan municipal.

Je notais tout.

Pas pour mon travail.

Pas officiellement.

Alizée, je la retrouvais dans les marges. Dix minutes devant le Régent, pendant qu'elle attendait Marcel et que je déposais des brochures. Un quart d'heure chez Baptiste, autour d'une glace café-citron qu'elle déclara « conceptuelle » avant d'admettre qu'elle était mauvaise. Cinq minutes sous l'auvent de la librairie pendant une averse, sous le regard d'Hélène qui menaçait de vendre des serviettes à l'entrée. Un message envoyé entre deux visiteurs, une photographie de câble emmêlé reçue trois heures plus tard.

Un soir, elle passa derrière l'office uniquement pour remplir sa gourde.

— Tu as deux minutes ? demanda-t-elle.

J'en avais six avant la fermeture.

Nous en primes quatre. Elle me raconta qu'un clown avait été installé à côté de la sono, puis déplacé après une négociation qu'elle qualifia de diplomatique. Je lui parlai d'une dame qui cherchait une plage sans sable. Claire ouvrit la porte arrière et annonça :

— Malo, les gens perdus se reproduisent dans le hall.

Alizée leva sa gourde.

— Va sauver la saison.

Puis elle repartit avant moi.

Nos conversations tenaient parfois en quatre phrases.

Tu as mangé ?

Un sandwich debout.

Donc non.

Et toi ?

Trois olives, deux chouquettes et une colère.

Je commençai à reconnaître ses horaires sans les connaître. Si elle ne répondait pas entre quinze et dix-sept heures, elle courait entre le port et le cinéma. Si elle envoyait seulement « jpp », un adulte compétent venait de faire une chose stupide. Elle savait qu'après dix-sept heures quinze, je quittais l'office avec un sac de brochures, et que la porte arrière permettait de remplir une gourde sans demander.

Nous avions rarement plus de quinze minutes. Ces quinze minutes prenaient une place disproportionnée dans mes journées. Je calculais moins qu'autrefois, ou de façon plus discrète. Je n'allais plus attendre devant le Régent sans raison. Je choisisais simplement très souvent les rues qui passaient devant.

Cela me suffisait certains jours.

Le jeudi de la première semaine n'en fit pas partie.

Un enfant se perdit sur le marché. Pendant vingt minutes, nous cherchâmes un petit Gabriel en casquette rouge avant de le retrouver devant le stand de gaufres, très calme, en train d'expliquer à une dame qu'il attendait que sa mère « arrête de paniquer ».

À midi, Claire découvrit que les panneaux de la soirée indiquaient encore l'ancien emplacement du stand des enfants. Elle m'envoya corriger l'affichage. À quinze heures, une pluie brutale vida les terrasses et remplit l'office de gens trempés.

Un homme posa les deux mains sur le comptoir.

— Vous n'aviez pas annoncé la pluie.

Claire le regarda.

— Nous ne sommes pas responsables du ciel.

— Pourtant, vous avez les horaires de marée.

Il fallut toute ma force morale pour ne pas ouvrir mon carnet.

Je terminai à dix-huit heures quarante avec mon badge collé au tee-shirt et l'odeur du papier humide dans les narines.

Dehors, Port-Luhan s'égouttait. Mon téléphone vibra.

Alizée : Journée de l'enfer. Tu finis quand ?

Moi : Maintenant. Toi ?

Alizée : Je crois que j'ai fini. Ou que je me suis échappée. Port dans 5 min ?

Elle était assise sur une borne près du local vitré, les jambes tendues devant elle, la tête renversée en arrière. Ses cheveux encore humides collaient à son cou. À côté d'elle, son sac ouvert laissait dépasser un carnet, un rouleau de gaffer et un paquet de biscuits écrasés.

— Tu as l'air morte symboliquement, dis-je.

Elle ouvrit un œil.

— Je suis morte administrativement, logistiquement et presque moralement.

— C'est plus grave.

— Beaucoup plus.

Je m'assis sur la borne voisine. Le port était calme après la pluie. Une mouette examinait une poubelle avec une concentration professionnelle. Au loin, un technicien répétait « un, deux » dans un micro trop fort.

— L'ambiance ou la liste ? demanda Alizée.

— L'ambiance.

— Une table cassée, deux bénévoles absents, une chanteuse qui réclame une loge entre la capitainerie et la baraque à churros. Marcel a perdu une clé qu'il tenait dans sa main. Tom a coupé les frigos de Karim en branchant la sono. Et une dame m'a dit que le programme manquait de poésie.

— Elle avait raison ?

— Oui, mais ce n'était pas le moment.

Je lui racontai l'homme qui pensait que l'office contrôlait la pluie grâce aux horaires de marée.

— Logique solide, dit-elle. Si les gens apprennent qu'on contrôle le ciel, ils vont exiger des créneaux.

Nous restâmes silencieux quelques instants. Les bateaux grinçaient contre leurs amarres. La sono reprit un accord, puis s'arrêta.

La fatigue retirait le décor. Nous étions deux personnes assises après une journée trop longue, regardant une mouette échouer à ouvrir un emballage. Il n'y avait rien à réussir dans ce silence. Cette idée me reposa presque autant que de m'asseoir.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle.

— Pas depuis midi.

— Moi, un biscuit qui avait le goût de mon sac.

— Chez Lulu ?

— Trop loin.

— C'est à trois minutes.

— Trop loin spirituellement.

Elle se leva quand même.

Lulu nous servit deux assiettes de frites et des verres d'eau en disant que nous avions « des têtes de fin de saison ». La table penchait. Alizée glissa un dessous de verre sous un pied sans interrompre sa phrase.

— Tu fais ça partout ? demandai-je.

— Manger des frites ?

— Empêcher les choses de basculer.

Elle releva les yeux.

— Phrase dangereuse pour quelqu'un qui manque de sommeil.

— Désolé.

— Non. Garde-la. Elle est presque bien.

Nous mangeâmes trop vite. Les frites étaient trop salées, la mayonnaise tiède et l'eau merveilleuse. La soirée du port commençait sans elle. La musique nous arrivait étouffée par les rues. Alizée regardait parfois dans cette direction, comme si un fil la tirait vers chaque problème possible. Chaque fois, elle revenait à la table avec un petit effort visible.

— Tu peux y retourner, dis-je.

— Je sais.

— Tu veux y retourner ?

Elle planta une frite dans la mayonnaise.

— Je veux que ça se passe bien sans avoir à vérifier que ça se passe bien.

— C'est différent.

— Merci, agent d'accueil.

Elle mangea sa frite, puis regarda le port invisible derrière les façades.

— Parfois, j'envie les gens qui profitent des choses sans voir l'envers.

— Moi aussi.

— Toi, tu vois les marches au bout des rampes. On est mal partis pour être détendus.

La phrase glissa sur la table.

— Nous ? demandai-je.

Alizée me regarda assez longtemps pour que la chaleur me monte au visage.

— Les gens comme nous, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Enfin, toi et moi, ça marche aussi.

Je baissai les yeux vers mon assiette vide.

— Tu fais encore ta tête, dit-elle.

— Je cherche quoi répondre.

— Tu ranges la phrase.

— Peut-être.

— Ne la range pas trop loin.

Lulu arriva pour demander si tout allait bien. Alizée déclara que les frites étaient « structurellement nécessaires ». Le moment se dispersa, sans disparaître complètement.

Après avoir mangé, elle proposa la plage.

— J'ai besoin d'un endroit qui n'attend rien de moi.

Nous descendîmes par l'accès numéro trois, celui dont le panneau envoyait encore les gens une rue trop tôt. La pluie avait tassé le sable. La marée descendait, découvrant une étendue sombre où le ciel se reflétait par morceaux.

Nous marchions chaussures à la main, assez loin du bruit pour que Port-Luhan cesse de nous demander quelque chose. C'était la première fois depuis mon arrivée que je l'avais vraiment pour moi, pensée que je repoussai aussitôt. Alizée n'était pas une chose qu'on obtenait en s'éloignant des autres. Elle marchait simplement près de moi, plus lente qu'en ville, le bas de son jean roulé au-dessus des chevilles.

— Tu as pensé à revenir cet été ? demanda Alizée.

— Oui.

— Avant l'annonce du travail ?

— Oui.

Elle regarda ses pieds s'enfoncer dans le sable humide.

— Beaucoup ?

J'aurais pu parler de la maison, de mes parents, de l'habitude. Toutes les réponses vraies qui évitaient la bonne.

— Plus que je voulais l'admettre.

Le vent passa entre nous.

— Moi aussi, dit-elle.

Je fis encore deux pas avant de comprendre.

— Tu voulais revenir ?

— Je reviens presque toujours. Cette fois, il y avait des raisons en plus.

Elle se baissa pour ramasser un coquillage cassé, l'examina, puis le rejeta.

Je sentis la conversation s'approcher d'un endroit plus clair. Aucun de nous ne pressa le pas.

— Des bancs à surveiller, par exemple.

— Bien sûr.

— Et un rapport que tu ne m'as toujours pas envoyé.

— Il est en cours.

— Menteur.

— Oui.

Nous atteignîmes un rocher couvert d'algues. Elle s'assit sans vérifier s'il était propre, puis me fit signe de la rejoindre.

— Tu peux salir ton short. Ça ne compte pas comme une décision de vie.

Je m'assis.

La mer avançait et reculait en petits gestes noirs. Derrière nous, les lumières de la ville tremblaient dans l'humidité.

— Tu sais ce que j'aime ici ? demanda-t-elle.

— La pluie ?

— Parfois. Surtout le fait que les journées ratées deviennent quand même des journées. À Bordeaux, quand une journée est ratée, elle est juste ratée. Ici, tu finis trempé, tu manges des frites, Marcel perd une clé dans sa main, un monsieur accuse la mairie de contrôler la pluie... et ça fabrique quelque chose.

— Une histoire ?

Elle haussa une épaule.

— Peut-être. Ou une raison de ne pas jeter la journée.

Je regardai la mer.

Je savais déjà que j'allais garder la phrase. Elle sembla le savoir aussi.

— Ne fais pas cette tête, dit-elle.

— Laquelle ?

— Celle où tu me transformes en citation.

Je souris.

— Trop tard.

Elle me donna un petit coup d'épaule.

— Tant que tu ne ranges pas les gens avec.

La phrase resta entre nous, plus sérieuse que son geste.

— Je vais essayer.

Elle hocha la tête et regarda de nouveau la mer.

Nous restâmes là jusqu'à ce que le froid remonte par le rocher. Nous parlâmes encore du travail, de l'année écoulée, de choses assez ordinaires pour ne pas avoir besoin d'être retenues et qui, pour cette raison, me plurent davantage. Au loin, une voix remerciait la ville, les partenaires et les bénévoles. Alizée grimaça.

— Ils remercient les bénévoles pendant que je suis assise sur une algue.

— Tu veux y retourner ?

Elle inspira profondément.

— Non.

Puis :

— Oui.

Elle se leva et remit ses chaussures.

— Je vais juste vérifier que personne n'a mis le feu à la capitainerie.

— C'est raisonnable.

— Tu viens ?

Je regardai la mer, la ville, puis elle.

— Oui.

— Évidemment.

Nous remontâmes vers Port-Luhan, les pieds pleins de sable, la fatigue un peu moins lourde. En haut de l'accès, le panneau indiquait toujours le mauvais chemin.

Alizée le regarda.

— Demain.

— Je le déplacerai demain.

— Et moi, je ferai semblant de ne pas travailler.

— Non.

— Oui.

Chapitre 7

La nuit d'orage

L'orage était annoncé depuis le matin.

Pas par la météo.

Elle parlait de « risque localisé » et de « dégradation possible en soirée », expressions suffisamment larges pour permettre à tout le monde d'avoir raison après les faits.

Port-Luhan, elle, était plus directe.

L'air collait aux bras dès neuf heures. Les mouettes criaient davantage. Les commerçants levaient régulièrement les yeux vers le ciel.

Claire avait posé son café sur le comptoir de l'office et déclaré :

— Aujourd'hui, ça va péter.

— La météo ?

— Mon genou gauche.

— C'est fiable ?

— Plus que l'application de la mairie.

À onze heures, le ciel était toujours bleu.

Un bleu trop fixe.

La chaleur restait prise entre les façades. Les touristes entraient avec les épaules rouges, les gourdes vides et des questions dont l'urgence ne dépendait plus d'aucune logique.

Est-ce que les navettes étaient climatisées ?

Pourquoi les douches de plage ne fonctionnaient-elles pas ?

Y aurait-il de l'ombre pendant le concert ?

Les nuages risquaient-ils de gâcher la fête foraine ?

Claire répondit à la dernière question :

— Ils ne nous ont pas envoyé leur programme.

Le monsieur ne sourit pas.

Moi, oui.

Intérieurement.

Je travaillais depuis dix jours à l'office.

Assez pour connaître les horaires, les accès et les toilettes qui n'étaient fermées que certains jours, ce qui les plaçait déjà parmi les infrastructures les plus fiables de Port-Luhan.

Pas assez pour cesser d'être surpris par ce que les vacanciers attendaient d'une ville.

Une plage sauvage, mais surveillée.

Un marché pittoresque, mais sans foule.

Une mer présente, mais pas trop haute.

Du soleil, avec de l'ombre.

Port-Luhan répondait comme elle pouvait.

Souvent de travers.

En début d'après-midi, Claire me tendit trois affiches roulées, un paquet de ruban adhésif et une liste.

— Tu passes au Régent récupérer les panneaux. Tu vérifies l'accès par la digue. Tu demandes à Baptiste s'il garde ouvert après le concert. Et tu me dis si le repli au cinéma est possible.

— Quel repli ?

— Celui que personne ne veut encore envisager.

Je regardai le ciel par la vitrine.

— Il ne pleut pas.

— C'est pour ça qu'on peut encore réfléchir.

— Donc je prépare les conséquences d'un orage qui n'existe pas.

— Bienvenue dans l'action publique.

Je partis.

La rue principale avançait au ralenti. Les gens cherchaient les vitrines climatisées et formaient des bouchons devant chaque marchand de glace.

Chez Baptiste, la file atteignait presque la pharmacie.

Une ardoise annonçait :

GOÛT BLEU

ÉDITION EXPÉRIMENTALE

Je pris une photographie.

Moi : C'est arrivé.

Alizée répondit alors que j'arrivais devant Le Régent.

Alizée : Je refuse toute responsabilité juridique.

Moi : Tu l'as goûté ?

Alizée : Médicament. Anniversaire. Regret.

Moi : Ça fait trois goûts.

Alizée : Le bleu est complexe.

Je rangeai mon téléphone en souriant.

Le cinéma avait les portes ouvertes.

Aucun air ne circulait.

Le hall sentait le tissu chaud, le café froid et la poussière. Un ventilateur tournait dans le couloir en produisant un grincement qui ajoutait surtout du bruit à la chaleur.

Marcel était penché sur une caisse de câbles.

— Tu tombes bien.

Ce n'était jamais rassurant.

— Claire m'envoie pour les panneaux.

— Tout le monde est envoyé par Claire. Moi, j'ai deux rallonges qui ont décidé de devenir une seule entité.

Il souleva une masse noire et emmêlée.

— Celle-ci va avec le projecteur extérieur. Celle-là avec la sono. Elles refusent désormais toute séparation.

Je posai les affiches.

— C'est urgent ?

— Tout est urgent deux heures avant d'être inutile.

Je pris l'un des câbles.

— Alizée est passée ?

Je m'étais promis d'attendre avant de poser la question.

J'avais tenu environ quarante secondes.

Marcel ne releva pas.

— Elle est au port. Elle devait venir chercher les panneaux à dix-sept heures.

Je regardai l'horloge.

— Il est quinze heures vingt.

— Nous avons donc encore deux heures avant qu'elle arrive à dix-sept heures trente en accusant le temps d'être une construction sociale.

Nous démêlâmes les rallonges.

Marcel considérait leur rangement comme une question morale.

— Un câble bien enroulé, dit-il, c'est une soirée qui commence correctement.

— Et un câble mal enroulé ?

— C'est Alizée qui vient te demander ce que tu avais contre la civilisation.

À dix-sept heures vingt-huit, elle entra dans le hall.

Marcel regarda l'horloge.

— Deux minutes d'avance sur mon estimation.

Alizée était trempée de sueur.

Pas de pluie.

Pas encore.

Elle portait un débardeur noir, un short et des baskets couvertes de poussière. Son badge pendait autour de son cou. Ses cheveux étaient attachés haut, avec plusieurs mèches collées à sa nuque.

Elle tenait un carnet dans une main, son téléphone dans l'autre et un crayon entre les dents.

Elle le retira.

— Marcel, si les panneaux ne sont pas prêts, je m'allonge sur ton sol.

— Ils sont prêts.

— Magnifique. Il reste trop sale pour mourir ici.

Elle me vit.

— Malo.

— Alizée.

— Tu es partout maintenant.

— Claire m'envoie.

— Donc Claire est partout.

Elle posa son carnet sur le comptoir, prit le verre d'eau de Marcel sans demander et le vida presque entièrement.

Marcel regarda le verre vide.

— Il était à moi.

— Tu t'hydrates très mal.

— Ce n'est pas une autorisation.

Alizée reprit son souffle.

— Le port est un four. Tom a déplacé les tables vers l'ombre et un élu s'est vexé parce que l'ombre n'était pas prévue sur le plan. Karim menace de débrancher la sono si quelqu'un branche encore un frigo sur la même ligne. Baptiste vend du bleu. Et l'orage va tomber pendant le concert.

— Il faut annuler, dit Marcel.

Alizée tourna la tête vers lui.

— Bonjour à toi aussi.

— Le matériel n'aime pas l'eau.

— Concept innovant.

Elle regarda les panneaux, puis moi.

— Tu m'aides à les poser ?

— Je devais les récupérer pour Claire.

— Tu les récupères en mouvement.

Marcel me tendit les trois flèches plastifiées.

PORT

CONCERT

ACCÈS PAR LA DIGUE

— Je les veux encore vivantes demain, dit-il.

— Ce sont des panneaux.

— C'est ce qu'ils disent au début.

Nous sortîmes.

Le ciel avait changé pendant mon passage au cinéma.

Le bleu s'était terni. Des nuages s'accumulaient au-dessus de l'océan, très sombres à leur base. Le vent arrivait par courtes rafales qui soulevaient la poussière sans rafraîchir l'air.

Alizée marchait vite.

Je portais deux panneaux. Elle gardait le troisième sous son bras et consultait son téléphone en même temps.

— Tu peux ralentir, dis-je.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas tomber.

— Je ne tombe pas.

Elle faillit heurter une poubelle.

— La poubelle a bougé.

— Évidemment.

Devant la librairie, Hélène rentrait les caisses installées devant sa vitrine.

Alizée leva son panneau.

— Tu y crois ?

Hélène observa le ciel.

— Je crois aux livres secs.

— Position raisonnable.

— Et toi, évite de brancher quoi que ce soit dehors.

— On évite toujours juste assez.

Hélène me désigna du menton.

— Tu la surveilles ?

— Non.

— Bonne réponse. Travail impossible.

Sur la digue, le vent était plus fort.

La mer basse paraissait sombre au-delà du sable. Les drapeaux claquaient près du poste de secours. Plusieurs familles commençaient à ranger, avec cette vitesse soudaine des gens qui veulent partir avant que les autres aient la même idée.

Les enfants creusaient plus vite.

L'orage donnait apparemment une urgence nouvelle aux châteaux de sable.

Nous attachâmes le premier panneau près de la descente principale.

— Plus haut, dit Alizée.

Je le remontai.

— Là ?

— Plus droit.

— Il est droit.

Elle recula pour l'observer.

— Il donne l'impression d'avoir renoncé.

Je modifiai l'angle.

— Maintenant ?

— Il doute encore, mais avec dignité.

Un grondement roula au loin.

Les gens levèrent la tête presque ensemble.

Alizée consulta son téléphone.

— On a peut-être une heure.

— Tu devrais annuler.

Elle me lança un regard.

— Marcel t'a contaminé.

— C'est une vraie question.

— Je sais.

Elle regarda les nuages, le port et les câbles déjà installés près de la scène.

— On protège le matériel. On retarde un peu. Si ça passe au large, on maintient.

— Et si ça ne passe pas ?

— On replie au Régent.

— Tu as déjà décidé ?

— Je viens de décider.

Elle rangea son téléphone.

— Ce qui est différent.

Je ne sus pas exactement de quoi.

Nous posâmes les deux autres panneaux.

Chaque fois, des gens s'approchaient.

— Le concert est maintenu ?

— Pour l'instant.

— Il va pleuvoir ?

— Probablement.

— Fort ?

— Nous avons commandé une pluie modérée, mais le fournisseur est peu fiable.

— Les churros seront là ?

— Oui.

Cette réponse parut rassurer davantage que toutes les autres.

Lorsque nous arrivâmes au port, l'équipe déplaçait déjà du matériel.

Tom roulait des câbles. Karim tendait une bâche. Deux bénévoles transportaient une barrière dans deux directions opposées.

Baptiste mangeait une glace bleue.

— Tu testes encore ? demanda Alizée.

— Contrôle qualité.

— Ton visage devient de la même couleur.

— C'est l'engagement artisanal.

Alizée posa son panneau.

Elle devint immédiatement plus rapide.

— Tom, les prises sous la tente.

— Karim, on débranche les frigos supplémentaires.

— Les barrières près de la capitainerie, pas devant la sortie.

— Non, pas cet accès. L'autre.

— Malo, tu peux prendre l'enceinte ?

Je pris l'enceinte.

Puis une caisse de multiprises.

Puis deux sacs de programmes.

Chaque fois que je reposais quelque chose, une autre tâche apparaissait.

Alizée circulait entre elles avec son carnet.

Elle parlait à la mairie, aux bénévoles, aux musiciens, au port. Elle vérifiait le ciel entre deux phrases, puis revenait à l'action comme si regarder plus longtemps risquait de donner davantage de pouvoir aux nuages.

La lumière devint jaune.

Puis grise.

Les conversations se raccourcirent.

Le vent souleva un paquet de serviettes que Tom poursuivit jusqu'à la buvette.

Un éclair apparut très loin au-dessus de la mer.

Alizée décrocha son téléphone.

— Oui.

Elle écouta en regardant la scène.

— Non, on ne peut pas maintenir dehors si la cellule arrive sur nous.

Un silence.

— Je sais ce qui était prévu.

Elle passa une main sur son front.

— Ce qui était prévu ne sera pas électrocuté à la place du clavier.

Elle écouta encore.

Son visage se durcit.

— On replie.

Elle raccrocha.

Pendant une seconde, elle resta immobile.

Puis elle se tourna vers nous.

— On passe au Régent. Concert acoustique, jauge réduite. On prend le matériel sensible et on laisse les tables.

Personne ne bougea immédiatement.

Peut-être parce que tout le monde attendait encore une confirmation plus officielle du ciel.

Le tonnerre éclata.

— Maintenant ! cria Alizée.

Le port se transforma en chantier.

Les câbles furent arrachés du sol. Les enceintes disparurent sous des bâches. On empila les programmes dans des caisses. Les musiciens protestèrent, négocièrent, puis portèrent eux-mêmes leurs instruments.

Les premières gouttes tombèrent.

Grosses.

Espacées.

— Ça va peut-être passer, dit quelqu'un.

La pluie s'ouvrit.

Pas une averse.

Une masse.

Elle effaça la digue et le port en moins d'une minute. Les bâches claquèrent. Une table bascula. Des programmes s'envolèrent sous la tente.

Tom cria quelque chose que personne n'entendit.

Je me retrouvai avec Alizée devant une caisse de câbles.

— On l'emmène au Régent, dit-elle.

— Maintenant ?

— Non. Après la saison des pluies.

Elle prit une poignée.

Je saisis l'autre.

Nous courûmes.

La caisse était trop lourde et trop large. Les câbles bougeaient à l'intérieur. Nos mains glissaient sur le plastique.

L'eau entraît dans mes chaussures.

Alizée riait et jurait en même temps.

Une rafale nous poussa contre une façade.

Nous posâmes la caisse une seconde.

— On aurait dû prendre un bateau, souffla-t-elle.
 — Pour traverser la rue ?
 — Tu manques toujours d'ambition.
 Nous repartîmes.
 Le Régent apparut derrière la pluie.
 Marcel tenait la porte ouverte.
 — Plus vite !
 — Merci pour l'indication ! cria Alizée.
 Un éclair fendit le ciel au moment où nous montions les marches.
 Le tonnerre suivit presque immédiatement.
 Les lumières du hall clignotèrent.
 — Ambiance, dit Marcel.
 Nous posâmes la caisse près du comptoir.
 D'autres arrivèrent derrière nous.
 Tom avec une housse de micro.
 Karim avec deux sacs.
 Baptiste trempé, tenant un carton de serviettes du glacier.
 Le hall se remplit de matériel humide et de personnes qui essayaient de ne pas glisser.
 Alizée reprit son téléphone.
 — Repli au Régent.
 Elle écouta.
 — Non, pas tout le monde. Réservations en priorité, puis dans l'ordre d'arrivée.
 Elle ferma les yeux une seconde.
 — Je sais. Je ne peux pas pousser les murs.
 Elle raccrocha.
 — Concert acoustique dans la salle. Pas de sono complète. Pas d'électrocution. Objectifs simples.
 Marcel hocha la tête.
 — Je prépare les fauteuils.
 — Ils sont déjà là, Marcel.
 — Je prépare les allées.
 Il disparut, soulagé d'avoir une règle à défendre.
 Nous travaillâmes.
 Des chaises furent déplacées. Une affiche manuscrite fut scotchée sur la porte. Tom partit chercher les musiciens. Baptiste distribua des serviettes portant le logo du glacier, ce qui donnait l'impression que l'établissement sponsorisait officiellement la catastrophe.
 Je portais, collais et essuyais.
 C'était suffisant.
 Je n'avais pas besoin de comprendre l'ensemble pour participer.
 À vingt et une heures quinze, la salle était presque prête.
 Le public serait moins nombreux. Le concert commencerait en retard. Les artistes joueraient sans leurs installations prévues.
 La soirée existait encore.
 Autrement.
 Marcel revint dans le hall.
 — Les derniers câbles sont où ?
 Tom regarda autour de lui.
 — Dans la réserve du fond.
 — Pas là, dit Marcel. Elle prend l'eau.

Alizée tourna lentement la tête.

— Depuis quand ?

— Pas longtemps.

— Combien ?

— Ça dépend de ce qu'on appelle longtemps.

— Marcel.

— Quelques mois.

Elle ferma les yeux.

Un éclair fit de nouveau clignoter les lampes.

— Je vais voir.

— Je viens, dis-je.

Elle ne répondit pas.

Elle prit la caisse restée près du comptoir et passa derrière le rideau rouge.

Je la suivis.

Le couloir technique paraissait plus étroit sous les néons. Le sol en lino collait par endroits. L'air sentait la serpillière, la poussière et l'électricité chaude.

La pluie résonnait dans les murs.

— Très glamour, dit Alizée.

— Oui.

— Si quelqu'un écrit une scène romantique ici, il faut prévenir les autorités.

— Claire trouvera le formulaire.

Elle sourit.

La réserve du fond était une petite pièce sans fenêtre.

Des cartons d'anciens programmes occupaient les étagères. Des guirlandes, des housses de fauteuil, deux spots cassés et un panneau FÊTE DE LA SARDINE 2016 attendaient une utilité qui ne viendrait probablement plus.

Une flaque s'étendait près du mur.

Au plafond, une goutte tombait régulièrement.

Ploc.

Ploc.

Ploc.

Alizée posa la caisse.

— Évidemment.

Elle déplaça le seau sous la fuite.

— Il y a déjà un seau, dis-je.

— Donc Marcel avait mis en place un plan d'action.

— Il est mal placé.

— Le plan était mauvais.

Elle poussa le seau avec son pied.

La goutte tomba dedans.

Un carton posé au sol avait pris l'eau.

Alizée s'accroupit et l'ouvrit.

Plusieurs programmes avaient gondolé.

— Merde.

Nous les sortîmes.

Je déplaçai les cartons encore secs. Alizée triait les documents humides, les posait sur la table, revenait aux étagères, regardait la fuite, déplaçait encore le seau alors qu'il était désormais parfaitement placé.

Ses gestes devenaient plus rapides.

Dans la salle, la musique commença.
 Une guitare étouffée traversait les murs.
 Le concert avait lieu.
 Alizée continua à déplacer des choses.
 Un coup de tonnerre éclata au-dessus du cinéma.
 Les lumières s'éteignirent.
 Deux secondes.
 Elles se rallumèrent plus faiblement.
 Alizée s'immobilisa avec une pile d'affiches contre elle.
 — D'accord.
 Sa voix n'était plus la même.
 — Ça va ?
 — Oui.
 Elle posa les affiches.
 — Non.
 Puis :
 — Je ne sais pas.
 Elle s'assit sur une caisse fermée.
 Comme si ses jambes avaient pris la décision avant elle.
 Je restai debout avec plusieurs programmes humides dans les mains.
 — Tu veux que j'appelle quelqu'un ?
 — Non.
 — Marcel ?
 — Surtout pas.
 Elle passa ses mains sur son visage.
 — J'ai juste besoin de trente secondes pendant lesquelles personne n'a besoin de moi.
 Je posai les programmes.
 — D'accord.
 Je m'adossai à l'étagère en face d'elle.
 La réserve était trop petite pour créer une vraie distance.
 Entre nous, il y avait le seau, une flaque et deux cartons ramollis.
 Ploc.
 Ploc.
 Ploc.
 Alizée regardait le sol.
 Son badge s'était retourné contre son ventre. Ses cheveux se défaisaient. Ses mains reposaient maintenant sur ses genoux.
 Je comptai les secondes sans vraiment le vouloir.
 À douze, elle parla.
 — Je déteste attendre.
 Je ne répondis pas.
 — Les réponses de stage. Les validations. Les budgets. Les horaires. Les gens qui doivent décider si tu peux faire un truc que tu as déjà passé trois semaines à préparer.
 Elle regarda le seau.
 — Même ce soir. J'ai attendu que le ciel prenne la décision à notre place.
 — C'est toi qui as annulé.
 — Trop tard.
 — Le concert a lieu.
 — Parce qu'on a couru partout après.

Elle frotta ses paumes sur son short.

— Je fais toujours ça.

— Quoi ?

— J'attends jusqu'au moment où je ne supporte plus d'attendre. Ensuite, je décide tout d'un coup et je transforme les autres en employés de ma panique.

— Les bénévoles avaient déjà signé.

Elle leva les yeux vers moi.

Je ne savais pas si la plaisanterie était acceptable.

Un sourire très court passa sur son visage.

— Oui. Conditions générales abusives.

La goutte tomba.

Ploc.

— J'ai peur de devenir quelqu'un qui laisse les autres choisir sa vie, dit-elle.

Elle parlait moins vite maintenant.

— Les gens qui disent toujours « on verra ». « Si ça marche, tant mieux. » « Je prendrai ce qui vient. » Ça a l'air calme. Et puis un jour, tu te retrouves quelque part sans savoir à quel moment tu as dit oui.

Je baissai les yeux vers le seau.

Je connaissais bien « on verra ».

C'était une réponse utile.

Elle ne fermait rien.

Elle n'ouvrait rien non plus.

— Je crois que je fais souvent ça, dis-je.

— Quoi ?

— J'attends que les choses soient assez claires pour ne pas pouvoir me tromper.

Alizée me regarda.

— Ça arrive rarement.

— Je commence à le remarquer.

— Bienvenue.

Je passai une main sur le bord de l'étagère.

— Je ne sais pas toujours si je suis prudent ou si j'ai seulement peur.

La phrase me surprit après être sortie.

Alizée réfléchit.

— Les deux peuvent porter les mêmes vêtements.

— Pratique.

— Très.

Dans la salle, les spectateurs applaudirent.

Le son arriva affaibli jusqu'à nous.

Alizée tourna légèrement la tête vers le mur.

— Moi, je décide trop vite pour ne pas avoir peur.

— Ça ressemble davantage à du courage.

— C'est l'avantage.

Elle prit une inspiration.

— Je parle fort, je fais des listes et je donne des consignes. Les gens pensent que je sais où je vais.

— Tu sais souvent.

— Pas autant qu'ils le croient.

— Tu pourrais le leur dire.

Elle eut un rire bref.

— Et perdre ma seule compétence professionnelle ?

— Tu en as d'autres.

— Lesquelles ?

Je cherchai.

Elle attendit.

— Tu sais où placer les panneaux.

— Énorme.

— Et tu as sauvé un concert.

— À moitié.

— Il existe à moitié.

— C'est déjà très Port-Luhan.

Elle sourit.

Le silence qui suivit fut plus léger.

Pas vide.

Alizée observa le seau.

— Tu vois, c'est pour ça que j'aime bien te parler.

Je cessai presque de respirer.

Elle continua avant que je trouve quoi faire de la phrase.

— Tu ne réponds pas toujours correctement.

— Merci.

— Mais tu écoutes vraiment. C'est reposant.

Elle leva les yeux vers moi.

Il y avait plusieurs réponses possibles.

J'aimais lui parler aussi.

J'aimais être avec elle.

Je l'avais cherchée chaque fois que j'entrais au Régent.

Je pouvais au moins dire :

— C'est pareil pour moi.

La phrase était courte.

Disponible.

Je dis :

— Tant mieux.

Alizée resta immobile une seconde.

Son expression ne se ferma pas.

Elle perdit seulement quelque chose.

Très peu.

Assez pour que je le voie.

— Oui, dit-elle.

La pluie remplit l'espace après cela.

Je compris que ma réponse n'était pas fausse.

Elle était insuffisante.

Cette différence me parut importante.

Je n'en fis rien immédiatement.

Alizée se leva.

— Bon. Il faut sauver le patrimoine humide avant que Marcel organise des funérailles.

— Oui.

Nous reprîmes les cartons.

La conversation ne disparut pas.

Elle se rangea dans les gestes.

Nous posâmes les affiches sur les étagères hautes. Nous étalâmes les programmes humides sur la table. Alizée vida une caisse, puis s'arrêta avant de déplacer une seconde fois le seau.

Dans le couloir, Marcel cria :

— Tout va bien ?

— Non, répondit Alizée. Mais rien de nouveau.

— La salle est pleine.

Elle s'immobilisa.

— Le concert marche ?

— Les gens écoutent.

Alizée me regarda.

Le soulagement apparut sur son visage avant qu'elle le corrige.

Nous retournâmes dans le hall.

La porte de la salle était entrouverte. À l'intérieur, deux musiciens jouaient près du bord de la scène, sans micro. Les spectateurs remplissaient les fauteuils. Certains portaient encore les serviettes de Baptiste sur les épaules.

Personne ne parlait.

Les gens écoutaient vraiment.

Alizée resta dans l'embrasure.

— Ça existe, dis-je.

— Oui.

— Tu as réussi.

Elle secoua la tête.

— On a bricolé.

— Ce n'est pas incompatible.

Elle tourna les yeux vers moi.

Son sourire revint.

Fatigué.

Vrai.

— Tu deviens optimiste.

— Je manque de sommeil.

Nous restâmes quelques minutes derrière la porte.

Tom s'assit par terre près du comptoir. Baptiste arriva avec un carton de petits pots bleus qu'il distribua comme une aide humanitaire.

Marcel en goûta un.

— Ça a le goût d'une erreur.

— Merci, répondit Baptiste.

L'orage s'éloigna vers vingt-trois heures.

La pluie diminua.

Les spectateurs quittèrent le cinéma par petits groupes, heureux d'avoir assisté à une soirée différente de celle qu'ils avaient payée.

Une femme remercia Alizée.

— C'était plus intime comme ça.

Tom dut s'éloigner pour rire sans être vu.

Nous rangeâmes le hall.

Encore.

Les mêmes gestes revenaient.

Essuyer.

Empiler.

Enrouler.

Vérifier.

À minuit, Marcel nous chassa.

— Vous mettez de l'eau partout.

Alizée regarda ses vêtements trempés.

— Il pleut, Marcel.

— Allez être mouillés dehors.

Nous sortîmes.

La pluie était devenue fine.

La chaleur avait disparu. Les rues brillaient sous les enseignes. L'eau avançait lentement dans les caniveaux.

Tom partit avec Baptiste et Karim vers le port.

Alizée resta sous la marquise.

Moi aussi.

— Tu rentres ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Moi aussi.

— Ce n'est pas le même côté.

— Détail géographique.

Nous marchâmes.

La ville était presque vide. Quelques terrasses finissaient de ranger. La fête foraine avait éteint la moitié de ses lumières.

Alizée ne parlait pas.

Je pensais à la réserve.

À la phrase qu'elle avait dite.

À ma réponse.

Tant mieux.

Deux mots parfaitement corrects.

Deux mots inutiles.

Devant la librairie, Alizée ralentit.

— Je n'aurais peut-être pas dû raconter tout ça.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais fatiguée.

— Tu l'es toujours.

— Merci, accueil touristique.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle attendit.

Je pris une respiration.

— J'étais content que tu me le racontes.

Alizée me regarda.

La pluie formait de petits points sur ses épaules.

— D'accord.

— Et j'aime bien te parler aussi.

La phrase ne produisit aucun phénomène visible.

Pas de tonnerre.

Pas de lumière qui s'éteignait.

Seulement Alizée devant la librairie, les cheveux mouillés et le visage soudain plus calme.

— Tu as eu besoin du trajet, dit-elle.

— Il était long.

— Deux rues.

— J'ai progressé.

— Modérément.

Nous reprîmes notre marche.

À l'angle de la rue des Filets, nos chemins se séparaient.

Le port d'un côté.

La rue des Tamaris de l'autre.

Alizée s'arrêta.

— Je commence à onze heures demain.

— Moi à dix.

— Petit déjeuner de survivants avant ?

J'aurais normalement demandé où, à quelle heure, si elle était certaine, si elle avait peut-être autre chose à faire.

— Neuf heures quinze chez Lulu, dis-je.

Elle cligna des yeux.

— C'était presque rapide.

— J'avais anticipé l'existence possible du matin.

— Très bien.

Elle recula vers la rue du port.

— Neuf heures quinze.

— Oui.

— Si tu arrives à neuf heures, je repars.

— Menace crédible.

Elle sourit.

— Bonne nuit, Malo.

— Bonne nuit.

Elle partit.

Après quelques pas, elle se retourna.

— Et ne deviens pas quelqu'un qui attend que tout soit clair.

Je la regardai.

La réponse ne l'était pas encore.

Cette fois, je n'attendis pas de la trouver.

— J'essaie demain à neuf heures quinze.

Alizée sourit, leva la main et continua vers le port.

Chapitre 8

Moins triste quand tu oublies ta tête

Après l'orage, Port-Luhan prit l'habitude de vérifier le ciel avant chaque décision.

Les commerçants sortaient leurs tables comme s'ils posaient une question. Les touristes regardaient leur application météo plus souvent que la mer. Marcel avait installé dans le hall du Régent une bassine « au cas où », très loin de l'endroit qui avait réellement fui.

Claire avait ajouté sur le comptoir de l'office une feuille plastifiée :

QUE FAIRE À PORT-LUHAN QUAND IL PLEUT ?

Les gens la demandaient avant même la première goutte.

Alizée disait que la ville était devenue superstitieuse.

— Elle se protège, répondis-je.

Nous étions chez Lulu, le lendemain de l'orage.

Il était neuf heures seize.

J'étais arrivé à neuf heures quatorze, ce qui constituait une avance raisonnable, presque sociale.

Alizée était entrée à neuf heures dix-neuf.

Elle avait consulté l'horloge au-dessus du comptoir, puis moi.

— Presque.

— Tu avais dit neuf heures quinze.

— J'ai dit que je partirais si tu arrivais à neuf heures.

— Je ne suis pas arrivé à neuf heures.

— Voilà. Tu progresses par interprétation littérale.

Lulu posa deux cafés devant nous.

— Vous avez l'air fatigués si tôt.

— C'est une réunion de retour d'expérience, dit Alizée.

— Sur quoi ?

— L'orage, le concert, les programmes noyés, la faillite des infrastructures et la vitesse de réponse émotionnelle de Malo.

Lulu me regarda.

— Je vais rester sur les infrastructures.

Il repartit.

Alizée goûta son café.

Elle grimaça.

— Il est immonde.

— Tu l'as commandé ici.

— J'espérais une évolution morale.

— En une nuit ?

— J'accorde beaucoup de confiance aux crises.

Elle but de nouveau.

Elle avait quinze minutes avant de rejoindre le port.

J'en avais dix avant l'ouverture de l'office.

Ces marges devinrent rapidement nos endroits les plus sûrs.

Des morceaux de temps trop courts pour exiger une décision, assez longs pour créer une habitude.

— Marcel a vraiment installé une bassine, dit-elle.

— C'est prudent.

— Sous la mauvaise partie du plafond.

— C'est une prudence expérimentale.

— Se protéger avec une bassine reste une stratégie modeste.
— Les grandes stratégies commencent souvent par une bassine.
Elle me regarda.
— Tu devrais dire ça à Marcel. Il en ferait une devise.
À neuf heures vingt-huit, elle se leva.
— Je dois y aller.
— Oui.

Elle resta debout une seconde, son sac sur l'épaule.

— Merci pour hier.

— Pour quoi ?

— D'avoir fini ta réponse avant la fin de la ville.

Je compris qu'elle parlait de la rue, après l'orage.

De mon deuxième essai.

J'aime bien te parler aussi.

— Il m'a fallu deux rues.

— Je sais. On part de loin.

Elle sortit.

Je terminai mon café, puis traversai la place jusqu'à l'office.

Les jours suivants ne formèrent pas une histoire nette.

C'était peut-être pour cela que je commençai à les retenir avec autant d'attention.

Ils n'avaient pas de scène centrale.

Seulement des horaires, des rues, des messages et des rencontres suffisamment courtes pour que personne ne soit obligé de demander ce qu'elles signifiaient.

Le matin, je travaillais avec Claire.

Je savais désormais répondre à presque toutes les questions sans me tourner vers elle.

Je connaissais les toilettes ouvertes, fermées et théoriquement ouvertes mais déconseillées après dix-sept heures. Je savais expliquer la différence entre la plage surveillée, la plage familiale et la plage « plus sauvage », qui était surtout plus éloignée du parking.

Je savais aussi dire :

— Je vais vérifier.

Avec assez de calme pour que les gens imaginent que je possédais une procédure.

Claire m'envoyait souvent dehors.

— Tu vois les problèmes avant qu'ils deviennent des formulaires, disait-elle.

Je ne savais toujours pas si c'était un compliment.

Je vérifiais les panneaux déplacés, les accès encombrés, les poubelles débordantes et les affiches annonçant des événements terminés depuis trois jours.

Je commençais à comprendre la ville par ses heures.

À onze heures, le marché bouchait le centre.

À quatorze heures, les accès de plage devenaient des entonnoirs.

À dix-neuf heures, les familles remontaient vers les restaurants avec du sable dans les chaussures et des enfants proches de la rupture diplomatique.

À vingt-deux heures, les bancs de la place des Halles devenaient enfin utilisables parce que le soleil avait disparu.

Je commençais à aimer ce travail.

Pas les réclamations sur les algues.

Pas les personnes persuadées que le mot public signifiait personnellement disponible pour moi.

Mais j'aimais les petits changements qui rendaient un endroit plus simple.

Une flèche déplacée.

Une chaise remise à l'ombre.
 Un obstacle retiré d'une rampe.
 Des choses que personne ne remarquait lorsqu'elles fonctionnaient.
 Le soir, je retrouvais Alizée par morceaux.
 Pas tous les jours.
 Rarement longtemps.
 Assez pour que mon corps apprenne ses horaires avant que j'admette les connaître.
 Elle m'écrivait :

Alizée : Pluie dans douze minutes. Confirmation du genou municipal ?
 Moi : Claire annonce huit minutes. Son genou est prioritaire.
 Alizée : Je cours au Régent. Si je meurs, dis à Marcel que ses bâches sont nulles.
 Ou :

Alizée : Tu finis quand ?
 Moi : 18 h 30.
 Alizée : 18 h 34 devant la librairie. Hélène possède des biscuits.
 Moi : Pourquoi 18 h 34 ?
 Alizée : 18 h 30 est faux et 18 h 35 trop rond.
 J'arrivais à dix-huit heures trente-quatre.
 Elle arrivait à dix-huit heures quarante et une.
 — Je respecte mon propre rapport au temps, disait-elle.
 Hélène nous laissait parfois rester dans la librairie pendant qu'elle rangeait.
 Alizée et moi nous asseyions sur les marches du fond avec des biscuits mous. La boutique sentait le papier, l'humidité et la patience.
 La bassine près de la fenêtre était devenue un élément du mobilier.
 — Vous transformez mon escalier en permanence municipale, dit Hélène un soir.
 Alizée croqua dans un biscuit.
 — Il est mieux aménagé que la moitié de Port-Luhan.
 Hélène me regarda par-dessus ses lunettes.
 — C'est toi qui parles à travers elle ?
 — Non, répondit Alizée. Je progresse.
 — Il contamine.
 — Je préfère sensibilise, dis-je.
 — C'est pire.
 Alizée rit la bouche pleine.
 J'aimais ces moments.
 Pas seulement parce qu'elle était là.
 Parce que nous étions tous les deux trop fatigués pour essayer de produire une version intéressante de nous-mêmes.
 Elle racontait une dispute autour d'un branchement électrique, une réunion improvisée ou un bénévole disparu avec une clé.
 Je lui parlais de Claire, des touristes et de l'accès numéro trois, dont le panneau indiquait encore la mauvaise direction.
 — Ton grand combat, dit-elle.
 — Je l'ai déplacé de deux mètres.
 Elle posa une main sur son cœur.
 — La ville tremble.
 — Deux mètres, c'est considérable.
 — Pardon. Je respecte la révolution.
 Le lendemain, elle m'envoya une photographie du panneau.

Il avait légèrement tourné avec le vent, mais restait visible.

Alizée : On reconnaît ta patte.

Moi : Parfaitement lisible et légèrement trop bas ?

Alizée : Obstiné.

Je gardai le message.

Je gardais trop de choses.

Les horaires.

Les fautes de frappe.

Les photographies inutiles.

La manière dont elle écrivait tu passes ? sans préciser l'endroit parce qu'elle savait que je devinerais.

Je gardais aussi les différences dans sa façon de prononcer mon prénom.

Elle disait Malo pour se moquer.

Elle disait Malo lorsqu'elle était fatiguée.

Ce n'était pas le même prénom.

Je m'en rendais compte.

Je refusais seulement d'en faire une théorie complète.

Un soir, elle me demanda de venir au Régent pour la projection des films réalisés par les adolescents de l'atelier vidéo.

— Marcel prétend qu'il est prêt émotionnellement, dit-elle.

— Il ne l'est pas ?

— Il y a une course-poursuite dans le hall. Il parle déjà de patrimoine attaqué.

— Je finis à dix-neuf heures.

— La séance commence à vingt heures. Tu as largement le temps d'arriver en avance.

— Tu me connais mal.

— Je te connais assez pour savoir que tu seras là à dix-neuf heures cinquante-deux et que tu trouveras ça audacieux.

J'arrivai à dix-neuf heures cinquante-deux.

Alizée était assise au fond de la salle sur un strapontin.

Elle avait retiré son badge. Sans lui, elle paraissait moins responsable de l'existence générale du bâtiment.

Elle me désigna la place près d'elle.

— Tu as failli être normal.

— Je peux attendre dehors huit minutes.

— Assieds-toi.

Les films étaient inégaux.

Un garçon avait transformé la digue en paysage de fin du monde. Une fille avait filmé les commerçants saisonniers ; Baptiste apparaissait trois fois et répétait chaque fois qu'il n'avait pas le temps de parler.

La course-poursuite dans le hall fit applaudir tout le monde.

Marcel croisa les bras très fort.

Pendant un film beaucoup trop long sur une mouette symbolisant probablement quelque chose, l'épaule d'Alizée toucha la mienne.

Aucun de nous ne bougea.

Peut-être parce que la salle était pleine.

Peut-être parce que le strapontin grinçait.

La mouette continua de voler pendant six minutes.

Je ne compris rien au film.

À la sortie, nous aidâmes Marcel à ranger les chaises.

- Techniquement discutable, répétait-il.
- Il est ému, traduisit Alizée.
- Je suis préoccupé par l'usage de mon hall.
- Très ému.

Il grogna.

Ses yeux brillaient un peu.

Dehors, une pluie fine avait recommencé.

Alizée leva le visage.

- Elle fait exprès.
- La pluie ?
- Elle veut participer au bilan.
- De la projection ?
- De tout.

Je la regardai.

Elle avait prononcé la phrase légèrement.

Elle resta pourtant entre nous.

- Tu repars quand ? demanda-t-elle.
- Dimanche matin.
- Elle baissa le visage vers moi.
- Dans trois jours.
- Oui.
- Moi, mardi.
- Bordeaux ?

— Pré-rentree. Réunion. Plusieurs mails de gens qui écrivent bien cordialement tout en détruisant mon planning.

Nous marchâmes vers la digue.

La mer était haute derrière le muret. On l'entendait heurter doucement les rochers.

- Tu as hâte ? demandai-je.
- Oui.

Elle réfléchit.

- Et non.
- Réponse efficace.

— J'aime reprendre. Les projets, les gens, les journées qui ne sentent pas la frite. Mais partir d'ici me donne toujours l'impression d'abandonner une version de moi.

Je regardai les lumières sur le sol mouillé.

- Laquelle ?
- Celle qui connaît les flaques importantes.
- Perte considérable.

Elle sourit.

- Et toi, tu es comment à Nantes ?
- Pareil.
- Mensonge pratique.
- Pourquoi ?

— Parce qu'ici, tu prends plus de place.

- Je porte davantage de chaises.
- Pas seulement.

Je ne répondis pas.

— Tu parles aux gens, reprit-elle. Tu proposes des choses avant d'avoir construit une étude comparative. Tu as même déplacé un panneau sans autorisation écrite.

— Claire était au courant.

— Je retire tout ce que je viens de dire.

— Merci.

Elle s'appuya contre la rambarde.

— Tu es différent quand tu oublies de vérifier l'effet que tu produis.

— Je vérifie l'effet que je produis ?

— Presque constamment.

— C'est faux.

Elle me regarda.

— Tu viens de réfléchir avant de répondre que c'était faux.

Je baissai les yeux.

— Peut-être.

— Tu vois.

Le vent poussa la pluie contre nous.

Alizée remit sa capuche, puis l'enleva aussitôt parce qu'elle emprisonnait ses cheveux de travers.

— À Nantes, dis-je, je travaille. Je rentre chez moi. Je vois des amis.

— Des vrais ?

— Certains sont encore en évaluation.

— Terrible.

— Je parle moins.

— Tu parles déjà peu.

— Voilà.

— Donc, à Nantes, tu communique par panneaux.

— Parfois par mail.

— Ça explique beaucoup.

Elle sourit.

Nous reprîmes notre marche.

À l'angle de la rue, elle s'arrêta.

— Tu viens samedi soir ?

— Où ?

— Chez Lulu. Pot de fin d'été. Rien d'officiel, donc probablement beaucoup trop de monde.

— Oui.

La réponse sortit sans délai.

Alizée leva les sourcils.

— Encore un progrès.

— Je vais finir par devenir imprudent.

— Ne va pas trop vite. Ça pourrait inquiéter Claire.

Le samedi, ma dernière journée à l'office fut absurde et légèrement triste.

Claire m'offrit un croissant écrasé.

— Cadeau de fin de mission.

— Il a souffert.

— Il est sincère.

À dix-huit heures, je lui rendis mon badge.

Elle le contempla avec une gravité exagérée.

— Malo. Accueil saisonnier. Il aura servi honorablement.

— Il a surtout indiqué les toilettes.

— Fonction essentielle dans une démocratie.

Elle glissa le badge dans un tiroir, puis me tendit une enveloppe contenant mes papiers.
 — Tu devrais continuer là-dedans.
 — Les toilettes ?
 — Les lieux. Les usages. Tout ce qui énerve les gens alors qu'il aurait suffi de déplacer quelque chose de deux mètres.
 La phrase me toucha davantage que prévu.
 — Merci.
 — Et apprends à dire quand tu as envie de revenir quelque part.
 Je relevai les yeux.
 Claire rangeait déjà des prospectus.
 — Ça évite aux autres d'avoir à le deviner sur un plan, ajouta-t-elle.
 — Tu parles professionnellement ?
 Elle sourit.
 — Bien sûr.
 Je sortis.
 Alizée m'attendait sur la place des Halles.
 Elle était assise sur l'un des bancs neufs.
 Face au mur.
 En plein soleil.
 Je m'arrêtai devant elle.
 — Non.
 Elle leva une main pour protéger ses yeux.
 — Je voulais comprendre.
 — Et ?
 — C'est nul.
 — Merci.
 — On se sent puni.
 Je m'assis près d'elle.
 Le bois chaud traversa immédiatement mon short. Devant nous, le mur jaune reflétait la lumière. Sous le platane, trois personnes occupaient le muret à l'ombre.
 — C'est vraiment très mauvais, dit-elle.
 — Je sais.
 — On dirait un banc pour réfléchir à ses erreurs.
 — Tu veux te lever ?
 — Pas encore. Je respecte ton deuil professionnel.
 Nous restâmes quelques secondes face au mur.
 Deux étés plus tôt, j'aurais seulement remarqué le problème.
 À présent, Alizée s'était assise volontairement au mauvais endroit pour comprendre ce que je voyais.
 Ou pour me faire rire.
 Les deux intentions me convenaient.
 — Ta dernière soirée familiale ? demanda-t-elle.
 — Ma mère veut faire une dernière promenade. Mon père compte vérifier les pneus pendant toute sa durée.
 — Organisation équilibrée.
 — Et toi ?
 — Rangement au port, puis Lulu.
 Elle tourna la tête vers moi.
 — Tu passes après ?

— Oui.

— Tu ne demandes pas l'heure ?

— Tu me l'enverras.

— Tu deviens dangereusement confiant.

— J'expérimente.

Elle se leva.

— Bien. Quittons ce banc avant de perdre définitivement la vue.

La soirée commença derrière le bar de Lulu, sur la petite place près de l'église.

Les tables étaient bancales.

Les chaises en plastique formaient des groupes sans logique.

Des guirlandes traversaient la place. Le ciel restait gris clair, avec une menace si modérée que personne ne la prenait au sérieux.

Marcel était venu, évidemment.

Il portait son gilet sans manches comme une provocation climatique.

Claire discutait avec Hélène. Baptiste avait apporté des mini-pots de glace. Tom déplaçait les chaises sans que personne lui ait demandé quoi que ce soit.

Lorsque j'arrivai, Lulu me tendit immédiatement une pile de gobelets.

— Pose-les là où personne ne les renversera.

— Donc à l'intérieur ?

— Débrouille-toi.

Je ne fus pas présenté.

Plus vraiment.

Claire me salua depuis l'autre côté de la place. Marcel me demanda de vérifier si une table empêchait le passage. Baptiste voulut savoir où installer sa glacière sans bloquer la porte.

Je n'étais pas un habitué.

Plus tout à fait un visiteur non plus.

Quelqu'un d'utilisable.

Cela me convenait.

Alizée circulait entre les tables.

Elle portait une robe verte simple et des baskets.

— On ne sait jamais quand un meuble devra être déplacé, expliqua-t-elle lorsque je regardai ses chaussures.

— Tu as prévu une crise ?

— Je coordonne préventivement.

Elle avait l'air légère.

Pas reposée.

Légère.

Elle riait avec Claire, volait des chips à Tom et défendait le goût bleu contre Baptiste, qui regrettait déjà d'avoir créé quelque chose que les enfants réclamaient désormais par principe.

Je la regardais trop.

Je m'en apercevais.

Je détournais les yeux.

Puis je recommençais.

Lulu mit de la musique.

Claire se leva la première et entraîna Hélène dans une danse sans structure. Tom applaudit. Baptiste siffla. Marcel observa la scène comme s'il assistait à l'effondrement final de la culture locale.

Alizée posa son verre.
Puis elle me tendit la main.
— Viens.
— Non.
— Si.
— Je ne danse pas.
— Personne ne danse. C'est précisément ce qui rend la situation accessible.
— Je peux garder les sacs.
— Tu gardes surtout tes excuses.
Elle attrapa ma main.
Je me levai.
Parce qu'elle tirait.
Et parce que je n'avais pas réellement envie de résister.
Nous nous retrouvâmes entre les tables et les chaises en plastique.
La chanson était ancienne. Tout le monde semblait la connaître sans savoir pourquoi.
Alizée bougeait sans chercher à bien faire.
Elle possédait cette liberté rare des personnes qui acceptent d'être ridicules avant d'avoir vérifié si les autres le seraient aussi.
Elle leva les bras, tourna, puis revint vers moi.
— Malo, tu as le rythme d'un panneau municipal.
— Je t'avais prévenue.
— Un panneau mal fixé.
— C'est pire ?
— Beaucoup plus inquiétant.
Je bougeais à peine.
Je pensais à mes bras.
À mes pieds.
À mon visage.
À la distance entre nous.
Alizée imita mon immobilité avec une précision cruelle.
— Je ne fais pas ça.
— Exactement. Tu ne fais rien.
Je ris.
— Voilà, dit-elle.
— Quoi ?
— Continue.
Elle inventa un pas solennel et inutile.
Je l'imitai.
Elle me fit tourner.
Je faillis heurter une chaise.
Quelqu'un cria :
— Attention !
Lulu protesta depuis le bar.
Baptiste annonça que la sécurité événementielle était défaillante.
Je cessai progressivement de réfléchir à la manière dont j'étais vu.
Je suivis Alizée.
Mal.
Mais réellement.
Je riais.

Pas seulement avec ma bouche.

Mes épaules avaient fini par descendre. Mes mains n'attendaient plus d'instruction précise. Une bruine légère commençait à tomber et personne ne rentrait.

Alizée s'arrêta une seconde devant moi.

Son expression changea.

Elle avait remarqué quelque chose.

— Voilà, répéta-t-elle.

— Tu dis beaucoup ça.

— Parce que tu compliques les démonstrations.

La chanson ralentit.

Claire déclara qu'il s'agissait d'un piège émotionnel et retourna s'asseoir.

Les autres se dispersèrent en riant.

Alizée et moi restâmes debout.

Un peu trop proches pour prétendre que la musique n'avait rien modifié.

Elle avait les cheveux légèrement humides. La bruine brillait sur ses épaules.

— T'es moins triste quand tu oublies de surveiller ta tête, dit-elle.

Elle souriait.

Pas pour réduire la phrase.

Pour lui éviter d'exiger une réponse parfaite.

Le mot triste me surprit.

Je ne me pensais pas triste.

Distract, silencieux, parfois trop loin de ce qui m'arrivait.

Mais pas triste.

Alizée me regardait depuis un angle auquel je n'avais pas accès.

Je pouvais répondre par une remarque technique.

C'était mon premier réflexe.

Je laissai passer une seconde.

Pas deux rues.

Une seule seconde.

— Je crois que je l'oublie plus facilement ici.

Son sourire resta.

— Ici ?

La question était petite.

Précise.

Je sentis mon esprit chercher une sortie latérale.

— Et avec toi, ajoutai-je.

Alizée ne rit pas.

Son regard resta sur moi quelques secondes.

— D'accord, dit-elle.

— C'est tout ?

— Tu viens de faire le travail. Je ne vais pas le refaire à ta place.

— Très généreux.

— Je suis connue pour ça.

Quelqu'un relança une chanson plus rapide.

Tom passa entre nous en portant deux chaises sans raison identifiable.

Le moment changea de forme sans disparaître.

Alizée reprit son verre.

Je restai près d'elle.

La bruine devint une petite pluie vers minuit.

Lulu rentra les coussins. Hélène protégea ses cheveux avec un magazine. Claire annonça qu'elle avait passé l'âge de tomber malade pour une ville incapable de placer correctement ses poubelles.

Les gens partirent par vagues.

Ils promettaient de se revoir avant la fin.

Cela signifiait parfois la semaine suivante.

Parfois l'été suivant.

Alizée et moi restâmes avec Marcel pour empiler les chaises sous l'auvent.

— Vous êtes jeunes, dit-il. Vous portez.

— Très beau projet intergénérationnel, répondit Alizée.

Une chaise me glissa des mains et tomba avec un bruit plastique.

Alizée leva les yeux.

— Moins triste, toujours dangereux pour le mobilier.

— Je suis polyvalent.

— Ajoute-le à ton CV.

Marcel repartit vers le Régent avec son gilet posé sur la tête.

Lulu verrouilla la porte du bar.

La place devint silencieuse.

Il restait les gouttes suspendues aux guirlandes et la pluie devant l'auvent.

Alizée croisa les bras.

— Tu pars demain.

— Oui.

— Quelle heure ?

— Neuf heures.

Elle attendit.

— Neuf heures trente, corrigeai-je.

— Dix heures.

— Probablement.

Elle sourit.

— Tu apprends.

La rue luisait devant nous.

— Je ne sais jamais comment dire au revoir aux gens d'été, dit-elle.

— Moi non plus.

— Toi, tu ne sais pas toujours comment dire grand-chose.

Sa voix était douce.

— C'est vrai.

— Progrès en lucidité.

Je regardai les chaises derrière la vitre.

— Tu vas répondre aux messages cette année ?

Elle tourna la tête.

— Attaque directe.

— Question directe.

— J'aurai beaucoup de travail.

— Moi aussi.

— Ce qui ne répond pas.

— Non.

Je pris une respiration.

— J'ai envie qu'on continue à s'écrire.

La phrase était simple.

Elle ne produisit aucun événement visible dans la rue.

Alizée hochait lentement la tête.

— Moi aussi.

— D'accord.

— Mais pas seulement des photographies de panneaux.

— Je peux diversifier avec des caniveaux.

— Je regrette déjà.

— Tu m'enverras un message quand tu seras arrivée à Bordeaux ?

— Oui.

— Vrai oui ?

— Vrai oui.

Elle sortit son téléphone.

— Attends.

Elle me prit en photo avant que j'aie le temps de préparer mon visage.

— Non.

— Trop tard.

— Supprime.

— Jamais.

Elle me montra l'image.

Elle était floue. La lumière mauvaise. J'avais les cheveux humides, les mains dans les poches et le visage à moitié tourné.

— Elle est ratée.

— Oui.

Alizée rangea le téléphone.

— Je l'aime bien.

Nous quittâmes l'auvent.

Nos chemins se séparaient au bout de la rue.

Le port pour elle.

La rue des Tamaris pour moi.

Nous ralentîmes au croisement.

— Bonne route, dit-elle.

— Bon retour mardi.

— Tu me l'as déjà dit.

— Je sécurise l'information.

Elle sourit.

Puis elle me fit la bise.

Une joue.

L'autre.

Son visage était froid à cause de la pluie.

— À bientôt, Malo.

Les mots avaient déjà servi l'année précédente.

Ils semblaient moins fragiles cette fois.

Pas solides.

Seulement réutilisables.

— À bientôt, Alizée.

Elle partit vers le port.

Je rentrai rue des Tamaris.

Dans ma chambre, mon téléphone vibra.

Alizée avait envoyé la photographie.

Alizée : Preuve.

Moi : Preuve de quoi ?

Alizée : Existence temporaire de Malo sans surveillance.

Moi : Image floue. Dossier irrecevable.

Alizée : Au contraire. Très fidèle.

Je regardai la photographie.

Je ne me trouvais pas moins triste.

Je me trouvais moins préparé.

C'était peut-être ce qu'elle avait vu.

Le lendemain matin, il faisait beau.

Un ciel net, presque insultant après la pluie.

Ma mère vérifiait les placards. Mon père tentait de faire entrer dans le coffre un sac qui ne pouvait objectivement pas y tenir.

— Tu as ton chargeur ? demanda ma mère.

— Oui.

— Tes chaussures mouillées ?

— Dans un sac.

— Ton livre ?

Je pensai à la librairie, à Hélène et aux biscuits mous.

— Oui.

Je fermai la fenêtre de ma chambre.

Le volet ne coïncâ pas.

Cette fois, je ne lui en voulus pas.

Dans l'entrée, le sable résistait encore au balai.

— Il en restera, dit mon père.

— Comme toujours, répondit ma mère.

Je descendis mon dernier sac.

Mon téléphone vibra.

Alizée : Vous partez ?

Moi : Dans cinq minutes.

Alizée : Donc vingt.

Moi : Probable.

Alizée : Je suis au port. Cartons humides. Adieu sobre à distance.

Elle joignit une photographie.

Un carton éventré reposait au milieu d'une flaque. À côté, on voyait son pied, un rouleau de scotch et plusieurs programmes gondolés.

Alizée : L'été refuse de partir correctement.

Moi : Standard local.

Mon père réussit enfin à fermer le coffre.

Ma mère verrouilla la maison.

Je montai à l'arrière.

La voiture quitta la rue des Tamaris.

Je regardai la place des Halles et ses bancs toujours tournés vers le mur. La librairie d'Hélène. Les portes rouges du Régent. La marquise encore brillante. Chez Lulu, fermé à cette heure, avec ses chaises empilées derrière la vitre.

Nous passâmes devant l'accès numéro trois.

Le panneau que j'avais déplacé indiquait désormais le bon chemin.

Une famille le suivit sans hésiter.

Mon téléphone vibra encore.

Alizée : À l'année prochaine pour le rapport complet.

Je lus la phrase deux fois.

Pas peut-être.

Pas on verra.

Pas une promesse non plus.

Une année prochaine posée entre un carton mouillé et une flaque.

Moi : À l'année prochaine.

J'envoyai avant de pouvoir compliquer les trois mots.

Port-Luhan disparut progressivement derrière les pins.

La route s'élargit.

Mes parents parlaient à l'avant de lessives, de reprise et d'une fuite sous l'évier qu'il faudrait vérifier l'année suivante.

J'ouvris de nouveau la conversation.

Dans la zone de message, j'écrivis :

« Je suis content de t'avoir revue cet été. »

Chapitre 9

Arriver avec une scène en tête

La troisième année, j'arrivai à Port-Luhan avec une phrase prête.

Ce n'était pas une déclaration.

Pas même quelque chose de particulièrement courageux, si l'on prenait le temps de l'examiner avec cruauté.

Je suis content de te revoir.

Voilà.

Six mots.

Cinq, si l'on refusait au « je » le statut de mot autonome, ce qui aurait été mesquin mais arrangeant.

J'avais préparé la phrase dans le train, puis dans la voiture de mes parents, entre Nantes et la côte.

Je suis content de te revoir.

Simple.

Je suis vraiment content de te revoir.

Trop appuyé.

Ça me fait plaisir de te revoir.

Une ancienne collègue devant un buffet de séminaire.

Tu m'as manqué.

Impossible.

Je revins donc à la première version.

Elle avait l'avantage de pouvoir sortir sans entraîner immédiatement une discussion sur les douze mois précédents, la fréquence de nos messages et le sens exact du mot content.

Le problème était qu'une phrase préparée trop longtemps finissait par appartenir davantage à la scène imaginée qu'à la personne à qui elle devait être adressée.

Dans ma tête, je retrouvais Alizée devant Le Régent.

Elle arrivait seule par la rue du Casino.

Elle me voyait.

Elle souriait.

Je disais la phrase.

Elle répondait quelque chose d'Alizée, probablement une moquerie assez douce pour me laisser debout.

Puis la vie continuait, mais légèrement mieux orientée.

J'avais honte de cette scène.

Pas assez pour cesser de la répéter.

L'année, entre nous, n'avait pas été vide.

Elle n'avait pas été pleine non plus.

Alizée m'avait envoyé des photographies de bancs mal placés, de rampes interrompues et de panneaux municipaux dont la flèche indiquait un mur.

J'avais répondu avec la gravité professionnelle que ces catastrophes méritaient.

En novembre, elle avait envoyé une photographie du port sous la pluie.

Port-Luhan fait sa dramatique.

En janvier, je lui avais montré une rampe menant à une porte verrouillée.

On tient une métaphore, avait-elle répondu.

Puis, en mars, elle avait disparu pendant trois semaines.

J'avais attendu.

Ensuite, j'avais écrit :

Tout va bien de ton côté ?

Elle avait répondu plusieurs heures plus tard.

Oui, oui. Année nulle. Rien de grave.

J'avais considéré rien de grave comme une invitation à ne pas entrer.

Je m'étais dit qu'il fallait respecter ses silences.

C'était vrai.

Je m'étais aussi dit qu'elle parlerait lorsqu'elle le voudrait.

C'était possible.

Je ne m'étais pas demandé si ma prudence m'arrangeait.

Les silences préservaient la version d'Alizée que je connaissais. Une version qui riait de Port-Luhan, travaillait trop l'été et revenait chaque année avec les mêmes raccourcis.

Le reste aurait exigé des questions.

Ou des réponses que je n'aurais pas su recevoir correctement.

Nous arrivâmes en début d'après-midi.

Mon père conduisait avec la méfiance d'un homme qui connaissait trop bien une route pour accepter qu'on la modifie.

À l'entrée de la ville, le rond-point avait reçu une sculpture métallique appelée, selon le panneau, L'ÉLAN MARITIME.

Elle ressemblait à trois cintres en train de se battre.

— C'est nouveau, dit ma mère.

— C'est moche, répondit mon père.

Je trouvai cela rassurant.

Le centre avait changé par morceaux.

Une boutique avait fermé. Un panneau annonçait une future résidence touristique. Sur la place des Halles, l'un des bancs face au mur avait été déplacé en diagonale.

Pas suffisamment pour devenir utile.

Assez pour prouver qu'une réunion avait eu lieu.

Le Régent apparut au bout de la rue.

Je cherchai Alizée devant la façade.

Elle n'y était pas.

Évidemment.

Le cinéma avait perdu une partie de sa peinture et presque toute l'assurance de son enseigne. Le G clignotait, transformant parfois LE RÉGENT en LE RÉ ENT.

Je sortis mon téléphone.

Une photographie du bâtiment aurait constitué un message facile.

Je le rangeai.

Je ne voulais pas commencer par le cinéma.

Je voulais commencer par elle.

Cette pensée me sembla belle pendant une seconde.

Puis légèrement inquiétante.

À la maison, le portail grinça au même endroit.

Le volet de ma chambre coinça.

Je tirai.

Il résista.

Une partie de moi en éprouva une satisfaction disproportionnée.

— Au moins toi, dis-je.

Le volet céda brusquement et frappa le mur extérieur.

La chambre s'ouvrit sur le toit du garage, les pins maigres et le morceau de rue qui avait occupé une place excessive dans mes souvenirs.

Je posai ma valise sur le lit.
 Alizée savait que j'arrivais ce jour-là.
 Deux semaines plus tôt, je lui avais écrit :
 On arrive probablement le 12. Trois semaines, comme d'habitude.
 Elle avait répondu le lendemain.
 Port-Luhan tremble déjà.
 Puis :
 Moi, j'arrive le 13 ou le 14. Normalement.
 Je n'avais pas aimé ce mot.
 Normalement.
 Le mot des trains, des familles et des gens qui possédaient un emploi du temps
 indépendant de vos attentes.
 Je relus la conversation.
 J'écrivis :
 Bien arrivé.
 Trop message familial.
 Je supprimai.
 Diagnostic initial : la ville tient toujours debout, mais de moins en moins par choix.
 Trop préparé.
 Je supprimai.
 J'écrivis finalement :
 Le G du Régent ne fonctionne plus.
 J'envoyai.
 La réponse n'arriva pas.
 En bas, mes parents commençaient le rituel d'ouverture de la maison.
 Ma mère inspectait le réfrigérateur avec la lampe de son téléphone. Mon père tentait de
 relancer le chauffe-eau en appuyant sur un bouton qu'il appelait « le bouton », bien que
 l'appareil en possédât trois.
 — Tu peux aller chercher du pain ? demanda ma mère.
 Cette demande avait survécu à trois étés et plusieurs illusions sentimentales.
 — Oui.
 — Et des tomates.
 — D'accord.
 — Pas les tomates touristiques.
 — Comment je les reconnais ?
 — Au prix.
 Je pris un sac et descendis vers le centre.
 Le ciel était clair. Il faisait chaud sans excès. Les rues sentaient le sel, la poussière et la
 crème solaire.
 Devant le passage vers la plage, je trouvai la rampe construite l'année précédente.
 La marche absurde qui en bloquait l'extrémité existait toujours.
 Quelqu'un l'avait peinte en jaune.
 Je pris une photographie.
 Ils ont peint le problème.
 Alizée répondit presque immédiatement.
 Magnifique. Port-Luhan entre dans l'art conceptuel.
 Mon cœur produisit une réaction beaucoup trop importante pour un message sur une
 marche.
 Je me décalai du milieu du trottoir.

Tu arrives quand ?
J'envoyai avant d'avoir le temps de transformer la question en procédure.
Les trois petits points apparurent.
Ce soir tard. Peut-être demain matin. C'est un peu le bazar.
Je répondis :
Tout va bien ?
Cette fois, je n'attendis presque pas avant d'envoyer.
La réponse arriva une minute plus tard.
Oui. Année nulle, saison 2. Février surtout. Je te raconterai. Ou pas. C'est compliqué.
Février.
Je regardai le mois posé seul dans la phrase.
Je pouvais demander ce qui s'était passé.
Je pouvais aussi répondre par une formule neutre et lui laisser l'espace de ne rien dire.
Je tapai :
D'accord. Je serai là.
Je relus.
Je serai là.
Beaucoup plus grand que la question posée.
Je voulus ajouter quelque chose pour réduire la phrase.
Je n'en eus pas le temps.
Le message partit.
Je repris ma marche.
À la boulangerie, je réussis à acheter deux baguettes avant qu'il ne reste uniquement des pains contenant des noix, des graines ou une philosophie de vie.
Mon téléphone vibra lorsque je sortis.
Je sais.
Je m'arrêtai.
Je serai là.
Je sais.
Mon esprit commença immédiatement à ranger les deux phrases dans une scène.
Je remis le téléphone dans ma poche.
J'avais encore les tomates à acheter.
Devant l'office de tourisme, Claire transportait une caisse de brochures.
Elle me reconnut.
— Malo.
— Bonjour.
— Tu es revenu.
— Oui.
— J'aurais dû m'en douter. Les toilettes publiques sont en panne depuis ce matin. La ville rappelle ses spécialistes.
— Je suis en vacances.
— Personne ne reste en vacances ici. On finit toujours par porter une table.
Elle posa la caisse sur une borne.
— Alizée arrive ce soir.
— Elle m'a écrit.
— Bien.
Claire continua de me regarder.
— Quoi ?
— Rien.

— Ton rien contient une réunion complète.

Elle reprit sa caisse, puis ajouta :

— Son année a été compliquée.

— Elle m'a dit.

— Elle t'a raconté ?

— Non.

Claire acquiesça.

— Alors elle ne t'a pas encore dit.

— Tu sais ce qui s'est passé ?

— Un peu.

— Et ?

— Et ce n'est pas à moi de te le raconter.

La réponse me déplut.

Elle était pourtant correcte.

Une famille approchait de l'office avec une carte dépliée à l'envers. Claire les observa avec la résignation d'une personne voyant arriver son destin sous forme touristique.

— Ne lui demande pas un compte rendu dans les cinq premières minutes, dit-elle.

— Je n'allais pas faire ça.

— Je préfère prévenir. Tu as un potentiel de formulaire.

Elle reprit la caisse.

— Et si elle commence à déplacer des meubles, fais-la boire.

— Pourquoi déplacerait-elle des meubles ?

Claire entra dans l'office.

— Tu verras.

Je rentrai à la maison avec le pain, les tomates et une inquiétude moins agréable que l'attente.

Ma mère valida les tomates.

Mon père annonça que le chauffe-eau fonctionnait « en principe ».

Je passai l'après-midi à ne pas attendre.

Je lus quatre pages sans savoir ce qu'elles contenaient. Je rangeai ma valise avec une précision excessive. J'aidai mon père à déplacer une chaise longue d'un mauvais endroit vers un autre.

À dix-neuf heures, je descendis vers le centre.

— Tu vas où ? demanda mon père.

— Marcher.

Ma mère regarda le ciel.

— Prends une veste.

Il ne menaçait pas de pleuvoir.

Je pris une veste.

Le Régent était encore ouvert.

Marcel se tenait devant l'entrée sur un escabeau, le visage levé vers l'enseigne.

— Bonsoir.

Il baissa les yeux.

— Le marcheur.

— Malo.

— Je sais.

Il désigna le G.

— Il clignote ?

Le G s'éteignit.

Puis se ralluma.

— Oui.

— Saloperie.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Pas pour ça. Je voudrais conserver quelques lettres jusqu'à demain.

Il descendit de l'escabeau.

Il posait le pied gauche plus lentement que l'été précédent.

Peut-être l'avait-il toujours fait.

— Alizée doit passer ici ? demandai-je.

Marcel me regarda.

— Vous avez monté une agence de renseignement ?

— Elle m'a dit qu'elle arrivait.

— Elle passera si elle n'est pas trop fatiguée. Il y a les affiches du cycle à préparer.

Il replit l'escabeau.

— Et comme personne ne sait organiser un rouleau de scotch sans elle, tout le monde attend.

— Elle travaille encore avec vous ?

— Elle travaille avec tout le monde. C'est son problème.

Il rentra dans le cinéma.

Je continuai vers la digue.

La mer était haute. Des adolescents occupaient la rambarde malgré le panneau d'interdiction. Un chien tirait sur sa laisse avec un projet beaucoup plus précis que celui de son propriétaire.

Je m'assis sur le muret.

À vingt heures trente, mon téléphone vibra.

Je suis là.

Je me levai.

Où ?

La réponse arriva aussitôt.

Au Régent. Dedans. Partout. Tu connais.

Je marchai vite vers le cinéma.

Pas en courant.

Je conservais une dignité extérieure minimale.

Intérieurement, j'avais la stabilité d'un panneau dans le vent.

Ma phrase revint.

Je suis content de te revoir.

Je la répétais en traversant la place des Halles.

Je suis content de te revoir.

Je tournai dans la rue du Casino.

La porte du Régent était ouverte.

Des voix remplissaient le hall.

Je ralentis.

La scène que j'avais préparée venait de perdre toutes ses conditions d'utilisation.

Alizée n'était pas seule.

Marcel se trouvait derrière le comptoir. Tom était accroupi près d'une caisse de câbles. Claire buvait de l'eau devant une pile d'affiches.

Deux personnes que je ne connaissais pas occupaient le reste de l'espace : une fille aux cheveux très courts assise sur le comptoir et un garçon en tee-shirt noir qui tenait plusieurs rouleaux de ruban adhésif.

Alizée était au milieu.
 Je la vis avant qu'elle me remarque.
 Elle portait un pantalon large, un débardeur sombre et une veste en jean trop grande.
 Ses cheveux étaient attachés haut. Quelques mèches collaient à son front.
 Elle tenait son téléphone dans une main, un stylo entre les dents et cherchait quelque chose dans un sac ouvert au sol.
 Elle avait l'air plus fine.
 Ou seulement plus fatiguée.
 Je n'aurais pas su dire.
 Elle retira le stylo de sa bouche.
 — Les affiches du port, pas dans la caisse du cinéma. Sinon Marcel va encore prétendre qu'on lui vole du patrimoine.
 — On me vole du patrimoine, protesta Marcel.
 — Personne ne veut de tes programmes de 2009.
 — Ils sont datés, pas utiles.
 — C'est la définition de beaucoup de patrimoine.
 La fille sur le comptoir riait.
 Le garçon en noir tendit un rouleau à Alizée.
 — Celui-là ?
 — Non, le large.
 — Ils ont la même largeur.
 — Sami.
 — Je pose une question technique.
 — Et je te réponds avec mon désespoir.
 Alizée se pencha de nouveau vers le sac.
 Puis elle releva les yeux.
 Elle me vit.
 Son visage s'ouvrit.
 Pas comme dans ma scène.
 Pas lentement.
 Son sourire arriva avant qu'elle ait le temps de remettre quoi que ce soit en place.
 — Malo.
 Mon prénom produisit son effet habituel sur l'air.
 Elle posa son téléphone sur le comptoir, contourna la caisse et vint vers moi.
 Je m'attendis à une bise.
 Elle me prit dans ses bras.
 Le geste fut bref.
 Assez long pour me surprendre.
 Son épaule toucha mon torse. Ses cheveux frôlèrent ma joue. Elle sentait le trajet, la lessive et un parfum presque disparu.
 Mes mains mirent trop de temps à trouver son dos.
 Lorsqu'elles y arrivèrent, elle se détachait déjà.
 — T'es là, dit-elle.
 La phrase était heureuse.
 Et épuisée.
 La mienne attendait.
 C'était le moment.
 Je dis :
 — Oui.

Alizée sourit.

— Réponse massive.

— Je suis content de te revoir.

La phrase sortit enfin.

Pas comme prévu.

Un peu tard.

Sans lumière précise ni silence autour.

Alizée me regarda.

Son sourire changea.

Quelque chose de plus doux passa dans ses yeux, puis la fatigue revint.

— Moi aussi.

Elle prit une respiration.

— Même si tu arrives au milieu d'une crise adhésive.

— J'avais demandé une scène plus simple.

— Il fallait réserver.

Tom se releva.

— Malo. Le spécialiste des rampes absurdes.

— Titre non officiel.

La fille aux cheveux courts descendit du comptoir.

— C'est lui, Malo ?

La question s'adressait à Alizée.

C'est lui.

Je n'aimai pas immédiatement tout ce que cette formule pouvait contenir.

Elle prouvait que j'avais existé dans des conversations auxquelles je n'avais pas assisté.

Alizée se tourna vers elle.

— Oui. Malo, Nora. Nora, Malo.

— Salut, dit Nora.

— Salut.

Le garçon leva un rouleau.

— Sami. Valeur humaine temporairement fondée sur la possession d'une voiture.

— Il nous a conduites, expliqua Alizée.

— Et depuis, on m'exploite.

— C'est un système économique ancien.

Son téléphone vibra sur le comptoir.

Alizée le regarda.

Le sourire disparut presque complètement.

Elle retourna l'écran sans lire le message.

— Bon. Les affiches.

Le groupe se remit en mouvement.

Alizée aussi.

Elle distribuait les tâches rapidement.

Plus rapidement que l'année précédente.

Ses phrases n'avaient presque plus de marge.

— Nora, les petites dans le hall.

— Sami, tu prends celles du port.

— Tom, trouve le cutter.

— Marcel, ne dis pas que tu l'as prêté si tu ne sais plus à qui.

— Je sais à qui.

— À qui ?

Marcel réfléchit.

— Quelqu'un de fiable.

— Donc tu ne l'as pas prêté.

Tout le monde rit.

Alizée aussi.

Son rire s'arrêta avant celui des autres.

Elle prit une pile d'affiches.

Puis une deuxième.

Claire lui en retira une des mains.

— Tu peux en laisser.

— Je les porte jusqu'au comptoir.

— Le comptoir ne va pas fuir.

— Tu ne connais pas Marcel.

Claire garda la pile.

Alizée ne protesta pas.

Son téléphone vibra encore.

Elle le retourna cette fois.

Son visage changea d'un millimètre.

Elle décrocha et s'éloigna vers la porte latérale.

— Oui ?

Sa voix était plus basse.

Elle écouta.

— Je viens d'arriver.

Un silence.

— Non.

Un autre.

— On en parle plus tard.

Elle regarda le sol.

— S'il te plaît. Pas maintenant.

Elle raccrocha.

Pendant quelques secondes, elle resta près de la porte, téléphone dans la main.

Puis elle se retourna.

Le sourire revint.

Remis en place.

— Qui a le cutter ?

— Il n'a jamais existé, répondit Tom.

— Je vais tous vous étiqueter.

Nora lui lança l'objet.

Alizée le rattrapa mal. Il heurta sa paume et tomba au sol.

— Parfait, dit-elle.

Elle se baissa pour le récupérer.

Claire s'approcha.

— Bois.

— Je vais bien.

— Ce n'était pas une question.

Elle lui tendit sa bouteille.

Alizée but deux gorgées, puis la lui rendit.

Je compris la phrase de Claire.

Lorsqu'Alizée ne voulait pas s'arrêter, elle organisait.

Une affiche.

Un câble.

Une personne.

Puis la suivante.

Il suffisait que le monde contienne encore une tâche pour qu'elle n'ait pas à décider ce qu'elle ressentait.

Cette compréhension me parut très juste.

Elle l'était peut-être.

J'en fis aussitôt une théorie complète.

Mauvaise habitude.

— Malo, tu peux tenir ça ? demanda Alizée.

Elle me tendit une affiche.

Je la pris.

— Toujours recruté sans consentement.

— Tu es très consentant dès qu'il y a du papier municipal.

— C'est mon point faible.

— Je sais.

Le mot me toucha trop fort.

Nous plaçâmes l'affiche contre la vitre du hall.

Alizée la maintenait à deux mains. Je déroulai le ruban.

Mes doigts frôlèrent les siens.

Le contact dura moins d'une seconde.

Je lui accordai malgré tout une importance intérieure déraisonnable.

— Plus haut, dit-elle.

Je remontai l'affiche.

— Là ?

— Un peu à gauche.

— Ta gauche ou la gauche institutionnelle ?

— Malo.

— Là ?

— Oui.

Je collai le ruban de travers.

Elle regarda le résultat.

— Tu as progressé dans d'autres domaines, j'espère.

— J'ai validé mon année.

Elle tourna la tête vers moi.

— Vraiment ?

— Oui. Je passe en master.

— Master bancs ?

— Usages et espaces publics.

— Master bancs avec vocabulaire.

— C'est plus compliqué à imprimer sur un mug.

Son sourire resta quelques secondes.

— Ça te plaît ?

— Oui.

Elle leva légèrement les sourcils.

— Réponse directe.

— Je m'entraîne.
 — Ça se voit.
 Cette remarque me fit beaucoup trop plaisir.
 Le téléphone vibra dans sa poche.
 Elle ne le sortit pas.
 — Et toi ? demandai-je.
 La question était trop large.
 Je le compris lorsqu'elle atteignit son visage.
 — Moi quoi ?
 — Ton année.
 Elle regarda l'affiche.
 — Elle est droite ?
 — Presque.
 — Donc elle me ressemble.
 Elle appuya une dernière fois sur le ruban.
 — Mon année était presque droite.
 Nora appela Alizée depuis la réserve.
 Elle partit l'aider.
 Je restai devant l'affiche.
 La phrase préparée avait été dite.
 Je n'éprouvais pourtant pas la sensation qui devait suivre.
 Pas de soulagement net.
 Pas de reprise.
 Alizée m'avait serré dans ses bras. Elle avait dit moi aussi. Elle avait remarqué que je répondais plus directement.
 Tout fonctionnait.
 Rien ne correspondait.
 Vers vingt-deux heures, le hall se vida.
 Nora et Sami partirent déposer les affiches du port. Tom emporta une caisse. Claire annonça qu'elle refusait de perdre sa soirée pour un cycle de films contenant « trop de bateaux tristes ».
 Marcel disparut dans la salle principale.
 Alizée rangeait les derniers rouleaux derrière le comptoir.
 J'en pris un.
 — Où ?
 — Dans le tiroir.
 Je l'ouvris.
 Il contenait des piles, des clés, des bonbons fondus, trois stylos sans capuchon et aucun espace disponible.
 — Quel tiroir ?
 — L'autre.
 — Information importante.
 — J'évalue ta capacité d'adaptation.
 Je rangeai le rouleau.
 Alizée s'appuya contre le comptoir.
 Pour la première fois depuis mon arrivée, elle ne tenait rien.
 Ses mains restèrent immobiles quelques secondes.
 Puis elle commença à aligner les stylos.
 — Claire m'a dit que ton année avait été compliquée.

Ses doigts s'arrêtèrent.

— Claire parle trop.

— Elle ne m'a rien raconté.

— Parce qu'elle parle trop avec éthique.

— C'est une forme rare.

Alizée prit l'un des stylos, vérifia s'il fonctionnait, puis le reposa.

— Le stage était mauvais.

— Mauvais comment ?

— Le genre d'endroit où on dit qu'on est une famille avant de te demander de refaire un tableau à vingt et une heures.

— Tu es partie ?

— À la fin prévue.

— Pourquoi ?

Elle eut un rire sans joie.

— Parce que partir avant aurait ressemblé à un échec.

— Et rester ?

— À une autre forme d'échec. Très équilibré.

Elle recommença à aligner les stylos.

— J'ai aussi raté un oral que je pensais réussir. Ma mère a changé de travail. Nora a eu des problèmes avec notre groupe de projet.

— Et février ?

Sa main s'arrêta.

Je regrettai presque immédiatement d'avoir posé la question.

Pas parce qu'elle était interdite.

Parce que je l'avais posée comme si le mois était un dossier dont elle avait oublié de fournir l'annexe.

Alizée regarda le hall vide.

— Février était moche.

— D'accord.

— Très moche.

J'attendis.

Elle ne continua pas.

— Tu veux m'en parler ? demandai-je.

— Pas ce soir.

— D'accord.

Elle me regarda.

— Tu l'as dit normalement.

— Je peux le répéter d'une façon plus inquiétante.

— Non, garde celle-là.

Un silence passa.

Alizée prit les trois stylos et les jeta ensemble dans le tiroir, détruisant l'organisation qu'elle venait de créer.

— J'ai dit oui à trop de choses cette année, dit-elle.

— Au stage ?

— À tout. Les projets. Les gens. Ma mère. Nora. Des événements. Des trucs que personne ne m'avait vraiment demandé de régler.

Elle haussa une épaule.

— Tant que j'avais quelque chose à organiser, j'avais l'impression que ça tenait.

— Et ça tenait ?

— Non.

La réponse fut immédiate.

Elle regarda les affiches.

— Surprise générale.

Je compris que je devais probablement dire quelque chose.

Une phrase juste.

Pas une solution.

Pas une question déguisée en formulaire.

— Tu n'es pas obligée de me raconter tout ce soir.

Alizée leva les yeux vers moi.

— Je sais.

Je sentis la porte se refermer poliment.

Je repris :

— Mais je veux savoir.

Son visage changea légèrement.

— Quoi ?

— Pas pour résumer ton année. Pour te connaître maintenant.

La phrase était presque trop réussie.

Je l'entendis.

Elle aussi.

Je faillis l'expliquer.

Je m'arrêtai.

Alizée regarda ses mains.

— Maintenant, je suis fatiguée.

— Je vois.

— Non.

Elle leva les yeux.

— Tu observes que j'ai l'air fatiguée. Ce n'est pas exactement pareil.

Je pris le coup.

— D'accord.

Elle eut un petit sourire.

— Et un peu en morceaux.

Elle le dit plus bas.

— Donc si je suis bizarre, si je réponds mal ou si je pars au milieu d'une phrase, ce n'est pas forcément contre toi.

La précision me fit mal avant même que quelque chose se soit produit.

— D'accord.

— Tu refais ta tête.

— Quelle tête ?

— Celle qui essaie déjà de comprendre comment réagir correctement à tout l'été.

Je regardai le tiroir.

— J'avais effectivement commencé un protocole.

— Je sais.

— J'essaie de moins faire ça.

— Tu essaies très fort, ce qui crée un nouveau problème.

Je souris.

Elle aussi.

Son téléphone vibra sur le comptoir.

Le sourire disparut.

Alizée retourna l'écran.

— Je peux être là sans comprendre tout de suite, dis-je.

Elle ne prit pas immédiatement le téléphone.

Elle me regarda.

— C'est une phrase préparée ?

— Non.

— Dommage. Elle était meilleure que la première.

— Je peux prétendre l'avoir répétée dans le train.

— Inutile.

Elle prit son téléphone.

— On va voir si elle tient.

L'écran vibra encore dans sa main.

Elle lut le nom affiché.

Je ne le vis pas.

— Je dois répondre.

— Oui.

— Désolée.

Le mot me donna envie de dire que ce n'était pas grave.

Je savais déjà que cela sonnerait faux.

— On se voit demain ? demandai-je.

Alizée resta immobile une seconde.

— Oui.

Le mot modifia la scène.

Pas beaucoup.

Assez.

— Petit déjeuner ? ajouta-t-elle.

— Chez Lulu ?

— Trop facile.

Je réfléchis.

— Devant l'office. Neuf heures trente.

— Tu proposes un lieu professionnel.

— C'est mon charme.

— Il faudra développer d'autres qualités.

Elle se dirigea vers la porte latérale, puis se retourna.

— Neuf heures trente.

— Oui.

— Pas huit heures cinquante.

— Je ne peux rien promettre.

— Très inquiétant.

Elle revint vers moi et me fit la bise.

Une joue.

Puis l'autre.

Le geste fut rapide.

Réel.

— À demain, Malo.

— À demain.

Elle sortit en décrochant.

Sa voix s'éloigna dans la rue.

— Oui. Je t'écoute.
Je restai près du comptoir.
La scène que j'avais préparée n'avait pas échoué.
C'était presque plus dérangeant.
J'avais prononcé la phrase.
Alizée avait souri.
Elle m'avait pris dans ses bras.
Puis elle était repartie avec février, son téléphone, Nora, son stage, sa fatigue et tout ce que je n'avais pas prévu de faire entrer dans le hall.
Marcel apparut derrière le rideau rouge avec un carton.
— Tu es encore là.
— Oui.
Il me le tendit.
— À la réserve.
— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?
— Les anciens programmes.
Je pris le carton.
— Pourquoi moi ?
Marcel ouvrit le rideau.
— Parce que tu es là.
Le carton était plus lourd qu'il n'en avait l'air.
Je le portai vers la réserve.
Sur la marche, le ruban jaune se décollait.
Je ralentis.
Mon téléphone vibra.
Alizée : Demain. 9 h 30. Essaie de ne pas arriver avant l'ouverture de l'office.
Je répondis :
Je ne peux pas lutter contre ma nature entière en une nuit.
Les trois petits points apparurent.
Fais un effort sur dix minutes.
Je rangeai le téléphone.
Le ruban attendait toujours sur la marche.
Je montai le carton.

Chapitre 10

Elle avec les autres

Je fus devant l'office à neuf heures douze.

Le rendez-vous était à neuf heures trente.

Cela me donnait dix-huit minutes d'avance ou, si l'on préférait être honnête, dix-huit minutes de ridicule organisé.

Je m'assis sur le muret devant la vitrine, près d'un pot de lavande qui avait renoncé à sentir bon.

La ville s'éveillait avec la fausse lenteur des lieux touristiques.

Tout paraissait calme.

Derrière chaque grille à moitié ouverte, quelqu'un portait pourtant une caisse, lavait une terrasse ou insultait un parasol.

Sur la porte de l'office, un panneau indiquait :

OUVERTURE À 9 H 30

À neuf heures vingt, Claire arriva avec un café dans une main et un trousseau de clés dans l'autre.

Elle me vit.

Elle ralentit.

— Ah.

— Bonjour.

— Tu es en avance.

— Un peu.

Elle consulta sa montre.

— Dix minutes, chez toi, ça compte comme un peu ?

— Dix-huit.

— Pardon. Dix-huit. On est dans la pathologie fine.

Elle ouvrit l'office.

Le volet métallique remonta sur une vitrine remplie de cartes postales, d'horaires de marée, de prospectus de croisières et de programmes culturels.

Tout ce que Port-Luhan proposait pour occuper les visiteurs lorsque la mer était trop basse, trop froide ou trop remplie d'autres visiteurs.

Claire posa son café sur le comptoir, puis ressortit la tête.

— Elle viendra.

— Je n'ai rien demandé.

— Tu es assis devant une porte fermée avec l'air d'attendre une greffe.

— J'apprécie les offices de tourisme.

— Personne n'apprécie les offices de tourisme. Même nous, on fait semblant.

Elle disparut à l'intérieur.

Je restai sur le muret, ma dignité posée à une distance respectable.

Il ne pleuvait pas.

Le ciel était presque bleu.

J'en fus légèrement déçu.

La météo refusait de collaborer à ma mythologie personnelle. C'était probablement sain. Cela restait vexant.

À neuf heures trente-deux, Alizée arriva par la place des Halles.

Elle marchait vite, un sac en toile sur l'épaule, un pull noué autour de la taille et des lunettes de soleil dans les cheveux.

Elle avait l'air moins fatiguée que la veille.

Ou mieux assemblée.

Je commençais à comprendre que, chez elle, la différence entre aller bien et tenir debout pouvait être difficile à voir.

Elle leva la main.

Je me levai avec une vitesse que j'espérai raisonnable.

— Salut.

— Salut.

Elle regarda l'office, puis moi.

— Tu attends depuis longtemps ?

— Non.

La porte s'ouvrit derrière nous.

Claire passa la tête.

— Il ment.

Alizée sourit.

— Combien ?

— Dix-huit minutes.

— Trahison, dis-je.

Claire leva son café.

— Service public.

Elle rentra.

Alizée me regarda.

— Dix-huit minutes, Malo ?

— J'évaluais la qualité de l'attente devant un équipement touristique.

— Conclusions ?

— Le muret est trop bas. La lavande manque d'ambition.

— Rapport solide.

— Je peux développer.

— Je n'en doute pas. Mais j'ai faim.

Nous allâmes chez Lulu.

Le bar avait changé de store.

L'ancien, rayé rouge et blanc, s'était délavé jusqu'à ressembler à un torchon triste. Le nouveau était bleu marine, avec le nom de l'établissement imprimé en lettres blanches.

Chez Lulu n'avait pas la carrure morale nécessaire pour un store bleu marine.

Le lieu restait composé de tables bancales, de verres rayés et d'habitues capables d'identifier les chaises dangereuses sans les regarder.

Le store donnait l'impression d'un homme en tongs portant une veste de costume.

Lulu remplissait la machine à café.

Il nous vit entrer.

— Voilà la catastrophe.

Alizée posa une main sur sa poitrine.

— Tu parles de moi ou de ton store ?

— Mon store est magnifique.

— Ton store possède une résidence secondaire à La Baule.

Lulu se tourna vers moi.

— Elle est revenue depuis douze heures, elle attaque déjà le mobilier.

— Je rends service, dit Alizée.

— Elle rend toujours service en insultant les choses.

Elle choisit une table près de la fenêtre.

Lulu nous apporta deux cafés sans prendre de commande.

— Tu manges ? demanda-t-il à Alizée.

— Un croissant.
 — Il m'en reste un beau et un traumatisé.
 — Donne le traumatisé à Malo. Il est sensible aux objets en difficulté.
 Lulu posa devant moi une viennoiserie écrasée sur un côté.
 — On va vérifier.
 Alizée rit.
 Son rire resta quelques secondes.
 Je compris que j'avais attendu ce son depuis la veille.
 Pas seulement son sourire ou sa présence.
 Ce rire sans précaution, qui ne demandait rien et donnait soudain envie de prolonger un moment banal.
 Pendant quelques minutes, tout fut facile.
 Elle me demanda mon année.
 Je lui parlai de mon master, des dossiers, des stages à trouver et d'un professeur qui utilisait le mot marchabilité avec l'intensité d'un prêtre devant un miracle.
 — Donc tu vas être payé pour expliquer aux gens que leurs bancs sont mal placés ?
 — Avec des graphiques.
 — Un rêve d'enfant.
 — J'avais des rêves sobres.
 — Tu devais vouloir un classeur.
 — Un classeur bien organisé.
 — Avec des intercalaires.
 — Évidemment.
 Elle émietta son croissant, puis regarda dehors.
 — Ça te va bien.
 — Le classeur ?
 — Le reste. Les usages, les trajets, les petites erreurs qui fatiguent les gens. Tu avais déjà la tête là-dedans avant de savoir que ça pouvait devenir un métier.
 Le compliment n'avait rien de spectaculaire.
 Il ne contenait aucune promesse.
 Il me toucha précisément pour cela.
 — Merci.
 Elle haussa une épaule.
 — C'est juste vrai.
 Son téléphone vibra sur la table.
 Elle l'avait posé écran contre le bois.
 Son regard descendit malgré tout vers l'appareil.
 Puis remonta.
 La conversation changea légèrement de densité.
 — Et toi ? demandai-je.
 — Moi quoi ?
 — Tu dois trouver un autre stage ?
 — Oui. Normalement.
 Le même mot que dans ses messages.
 — Tu sais où ?
 — Pas encore. J'essaie de trouver un endroit qui ne donne pas envie de se jeter dans une corbeille à papier.
 — Le précédent était à ce point-là ?
 Elle prit sa tasse.

— Il avait beaucoup de qualités. Toutes inutiles.

J'attendis.

Je ne voulais pas transformer son regard en formulaire.

Je ne voulais pas non plus utiliser la prudence pour éviter une vraie question.

— Tu peux demander, dit-elle.

— Quoi ?

— Tu fais cette tête quand tu cherches la bonne distance. C'est presque bruyant.

Je regardai mon croissant.

— Je ne veux pas être lourd.

— Tu ne l'es pas.

Elle réfléchit.

— Pas encore.

— Merci.

Son sourire passa, puis son visage redevint plus calme.

— Le stage s'est mal passé. Un responsable avait décidé que mon temps lui appartenait. Rien de spectaculaire. Des horaires changés le soir pour le lendemain. Des missions données à dix-huit heures trente. Des messages le dimanche. Des remarques quand je partais à l'heure.

Elle parlait sans chercher à produire une émotion particulière.

— Et lorsque je refusais quelque chose, il disait que je manquais d'engagement. Au bout d'un moment, je dormais quatre heures et je devenais désagréable avec tout le monde sauf avec lui.

Je sentis une colère immédiate chercher une cible.

— Tu en as parlé à quelqu'un ?

Son regard se posa sur moi.

La question avait pris la forme d'une inspection avant que je l'entende moi-même.

— Oui, Malo.

— Pardon.

Elle but une gorgée.

— Nora m'a aidée. Sami aussi. Ma mère un peu, même si elle voulait surtout appeler directement l'entreprise et provoquer un incident diplomatique.

Je souris faiblement.

Les prénoms occupaient déjà des places dans son histoire.

Des gens avaient été là pendant les semaines qu'elle appelait maintenant février.

Je pouvais m'en réjouir.

Une partie de moi ressentit malgré tout leur présence comme la preuve de mon absence.

— Tant mieux, dis-je.

Alizée me regarda.

Elle avait entendu quelque chose.

— Tu ne pouvais pas savoir.

— Je sais.

— Et je ne voulais pas forcément raconter ça par message entre une photographie de trottoir et une critique de caniveau.

— Bien sûr.

Elle posa sa tasse.

— Tu le fais encore.

— Quoi ?

— Tu me donnes raison avant de savoir ce que ça te fait.

Je restai silencieux.

Alizée souffla.

— Pardon. Je suis brusque.

— Un peu.

Elle releva les yeux.

Un vrai sourire apparut.

— Progrès. Tu n'as pas dit non.

— Mon master produit déjà des résultats.

— Formation rentable.

Lulu arriva avec une assiette de tartines.

— Cadeau de la maison.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Erreur de stock.

Alizée prit une tartine.

— C'est une très belle définition de l'hospitalité.

Lulu la regarda.

— Mange. Tu as une tête de festival annulé.

— Tout le monde commente ma tête cette année ?

— Ton caractère est trop vaste. On travaille avec ce qu'on a.

Il repartit.

Nous mangeâmes un moment sans parler.

Dans la rue, un camion reculait avec un signal sonore assez agressif pour annoncer une évacuation nationale.

Alizée retourna enfin son téléphone.

Elle lut le message affiché, répondit rapidement, puis releva la tête.

— Ce soir, on se retrouve sur la plage après les services.

— On ?

— Nora, Sami, Tom, des saisonniers, Baptiste s'il survit aux enfants qui commandent des parfums inexistants. Rien d'officiel.

— Tu m'invites ?

— Oui.

La réponse fut immédiate.

— À moins que tu aies prévu de mesurer des pentes.

— Je peux faire les deux.

— Je n'en doute pas.

J'étais content.

D'abord simplement.

Puis l'inquiétude arriva.

Un groupe signifiait des gens qui connaissaient Alizée sans introduction.

Des personnes capables de comprendre ses références, ses humeurs et les noms apparaissant sur son téléphone.

Des gens ayant vu les morceaux de l'année qu'elle n'avait pas voulu raconter par message.

Je dis oui.

Parce que j'en avais envie.

Et parce que rester à l'extérieur en imaginant leur proximité aurait été une forme de lâcheté très confortable.

La journée passa lentement.

J'aidai mes parents à faire des courses. Mon père acheta un tuyau d'arrosage deux fois trop long parce qu'il était en promotion. Ma mère entreprit de laver les housses des chaises longues et découvrit qu'une fermeture éclair avait perdu sa tirette plusieurs années plus tôt.

Je commençai un mail de candidature.

Je l'abandonnai après Madame, Monsieur, ce qui constituait un niveau d'échec administratif honorable.

Vers dix-neuf heures, la ville changea de rythme.

Les familles revenaient de la plage, chargées de sacs, de serviettes et de sable dans des endroits où le sable n'avait aucune légitimité.

Les restaurants allumaient leurs guirlandes.

La fête foraine commençait à clignoter près du port.

Après le dîner, je partis avec une bouteille de jus de pomme.

Ma mère avait demandé :

— Tu n'apportes rien ?

J'avais paniqué devant le placard.

Elle avait proposé des chips.

J'avais répondu qu'il y en aurait sûrement.

Elle avait déclaré qu'il n'y avait jamais trop de chips, avec la certitude tranquille d'une personne ayant traversé davantage de soirées que moi.

J'étais tout de même parti avec le jus de pomme.

Le groupe s'était installé près de la cale, à l'endroit où les rochers commençaient et où la plage devenait plus étroite à marée montante.

Des serviettes formaient un cercle approximatif dans le sable.

Quelques sacs, des bouteilles et une enceinte occupaient le milieu.

Je reconnus Alizée immédiatement.

Elle était debout, pieds nus, en train de raconter quelque chose avec les mains.

Nora était assise sur une glacière.

Sami essayait d'allumer une petite lampe.

Tom fouillait dans un sac.

Baptiste portait encore la casquette du glacier.

Il y avait aussi deux filles que je ne connaissais pas et un garçon tenant une guitare sans en jouer.

Cette retenue me parut encourageante.

Alizée me vit.

— Malo !

Elle prononça mon prénom assez fort pour que les autres se retournent.

Je levai la main.

Il y eut ce bref examen que tout groupe impose au nouveau venu, même lorsqu'il possède d'excellentes intentions.

Je me sentis soudain très grand, très immobile et très porteur d'un jus de pomme.

Tom regarda mon sac.

— Il a apporté du jus.

— Je voulais créer la surprise.

Nora se pencha vers Alizée.

— C'est très lui, non ?

— Terriblement, répondit-elle.

Je posai la bouteille parmi les autres.

Alizée fit rapidement les présentations.

Léna travaillait chez Lulu.

Camille, à l'école de voile.

Le garçon à la guitare s'appelait Jules.

Je connaissais déjà Nora, Sami, Tom et Baptiste.

En théorie.

Connaître un prénom et avoir déjà vu un visage constituait une forme assez administrative de connaissance.

Alizée désigna une place près d'elle.

Je m'assis.

Nos épaules pouvaient se toucher si l'un de nous bougeait légèrement.

Elles ne se touchèrent pas.

— Tu connais tout le monde ? demanda-t-elle.

— Depuis quarante secondes.

— C'est davantage que certains membres du groupe.

Sami lança une chips vers Tom.

Tom la rata.

— On possède un fonctionnement très haut de gamme, dit Sami.

— On possède surtout trois paquets goût barbecue, répondit Camille. Ça crée une structure.

Les bouteilles circulèrent.

Les conversations partirent dans plusieurs directions.

On parla des touristes, du nouveau store de Lulu, d'un paddle introduit dans une supérette et d'un client ayant demandé à Baptiste si le parfum vanille contenait « vraiment de la vanille ou seulement l'idée de la vanille ».

— J'ai répondu que je vendais de la glace, dit Baptiste. Pas une crise philosophique.

Alizée riait.

Avec Nora.

Avec Sami.

Avec Tom.

Pas seulement à mes phrases.

Pas principalement à mes phrases.

Elle connaissait le rythme du groupe.

Elle répondait avant la fin de certaines anecdotes, reprenait une plaisanterie commencée ailleurs et savait exactement à quel moment l'un d'eux exagérerait.

Tom entreprit de raconter comment il avait retrouvé un portefeuille l'été précédent.

— Tu étais coincé dans une poubelle de tri, corrigea Alizée.

— Je récupérais le portefeuille.

— Il n'était même pas le bon.

— L'intention compte.

— L'odeur aussi, dit Baptiste.

Tout le monde rit.

Je ris une demi-seconde après les autres.

Personne ne me rejetait.

Au contraire.

Nora me posa des questions sur Nantes. Tom me raconta plusieurs anecdotes sans début identifiable. Camille demanda si j'étais « le type des bancs », avec une douceur relative qui, dans ce groupe, devait constituer un véritable effort d'accueil.

J'étais dans le cercle.

Je sentais pourtant son bord.

Alizée ne traduisait pas les références pour moi.

Elle ne vérifiait pas systématiquement que je suivais.

Elle existait au milieu des autres sans devoir me ramener avec elle.

J'avais désiré connaître sa vie réelle.

Je découvrais que cela ne signifiait pas nécessairement y recevoir immédiatement une place centrale.

Jules posa les doigts sur sa guitare.

Léna lui lança un bouchon.

— Non.

— Je n'ai encore rien joué.

— Moment idéal pour t'arrêter.

Alizée éclata de rire.

La tête légèrement en arrière, les cheveux attachés de travers.

Elle paraissait plus jeune que le matin.

Puis plus âgée lorsqu'elle se tourna vers Nora et lui demanda à voix basse si elle avait reçu une réponse de sa mère.

Mon souvenir d'Alizée avait un âge stable.

La femme devant moi changeait selon la personne à laquelle elle parlait.

Elle se tourna soudain vers moi.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu es silencieux.

— C'est assez habituel.

— Pas celui-là.

Je fus surpris qu'elle puisse différencier mes silences dans tout ce bruit.

— J'écoute.

— Tu analyses.

— Un peu.

— Sois gentil dans le rapport.

— Il me manque des données.

Elle plissa les yeux.

— Voilà. Inquiétant.

Elle donna un léger coup d'épaule contre la mienne.

Le contact me soulagea avec une force disproportionnée.

Une seconde plus tôt, elle m'échappait dans le groupe.

À présent, elle venait de rouvrir un petit espace entre nous.

Je retrouvai ma place comme on retrouve une marche dans le noir.

Puis Sami l'appela.

— Alizée, le parking du port avait une barrière rouge avant ?

— Bleue.

— Rouge.

— Bleue. Rouge, c'était le mini-golf.

Nora leva son gobelet.

— J'avais raison.

— Tu avais dit verte, répondit Sami.

— J'avais raison sur l'existence d'une couleur.

Alizée se leva pour prendre son pull près de la glacière.

En passant, elle ébouriffa les cheveux de Sami.

Il protesta.

Elle rit.

Le geste était rapide.

Automatique.

Une familiarité formée par des trajets en voiture, des courses faites trop tard, des services et des disputes dont je ne connaissais rien.

Une jalousie vague monta en moi.

Elle me fit honte parce qu'elle n'avait aucun objet clair.

Sami ne regardait pas Alizée comme on regarde quelqu'un que l'on espère embrasser.

Il la regardait comme une personne qui lui avait probablement déjà volé des frites et tenu son téléphone pendant qu'il cherchait ses clés.

Une intimité sans drame.

Donc impossible à transformer en rivalité acceptable.

Alizée se rassit près de Nora.

À un mètre de moi.

La distance parut plus grande.

Baptiste vint prendre la place laissée vide.

— Tu reviens pour longtemps ? demanda-t-il.

— Trois semaines.

— Comme Alizée ?

— Je ne sais pas.

Il hocha la tête.

— Elle non plus.

— Elle ne sait pas quand elle repart ?

— Elle sait probablement. Elle ne veut juste pas encore regarder tous ses horaires en même temps.

Il prit une poignée de chips.

— Elle fait ça. Elle dit oui à quatre trucs, puis elle découvre que les journées n'ont toujours que vingt-quatre heures.

— Elle a pourtant l'air de savoir dire non.

Baptiste eut un rire bref.

— Aux mauvaises questions, oui.

Il ne parlait pas méchamment.

Il connaissait simplement quelque chose d'elle que j'étais en train d'apprendre.

Nora l'appela.

Baptiste repartit vers le centre du cercle.

Camille ouvrit un paquet de chips à côté de moi.

— Tu as la tête du nouveau qui croit interrompre une réunion d'anciens combattants.

— C'est assez précis.

— On dramatise beaucoup. En réalité, on est seulement des gens mal payés qui travaillent dans des bâtiments humides.

— C'est rassurant.

Elle regarda Alizée.

— Elle vérifie si tu t'en sors.

Je faillis avaler mon jus de travers.

— Pardon ?

— Depuis que tu es arrivé. Elle regarde de temps en temps.

Je tournai la tête.

Alizée parlait avec Nora.

— Elle fait ça avec tout le monde ?

Camille réfléchit.

— Pas de la même manière.

La phrase me procura un soulagement immédiat.

Puis mon esprit essaya d'en tirer davantage.

Pas de la même manière.

Cela pouvait vouloir dire beaucoup.

Ou presque rien.

Je décidai de ne pas interroger Camille comme un témoin.

C'était déjà un progrès très spécialisé.

Au centre du cercle, Nora disait :

— Reconnais quand même qu'après Bordeaux, tu es devenue une dictatrice de projet.

Alizée attrapa une bouteille.

— J'étais déjà pénible avant.

— Avant, tu faisais des pauses, répondit Sami.

— Faux.

— À partir de février, reprit Nora, tu répondais aux messages avec des listes à puces.

— Les listes sont pratiques.

— Tu as créé un document partagé pour organiser un apéro.

Tom leva la main.

— Avec un onglet « risques ».

Tout le monde rit.

Alizée aussi.

Moins longtemps.

— Et vous avez oublié les gobelets, dit-elle. Le document avait raison.

Léna leva son verre.

— Aux onglets risques.

Les gobelets se rapprochèrent.

Je souris.

Je comprenais la plaisanterie.

Pas ce qui se trouvait autour.

Je voyais une silhouette de février.

Alizée fatiguée, organisant tout avec une précision excessive pendant que ces personnes assistaient au changement.

Elles avaient eu peur pour elle.

Elles l'avaient probablement agacée.

Elles étaient restées.

Alizée tourna la tête.

Nos regards se croisèrent.

Elle vit probablement la question sur mon visage.

Elle posa son gobelet.

— Je vais marcher.

Nora ouvrit la bouche.

Puis se ravisa.

Alizée se leva et partit vers la limite humide du sable.

Elle ne me demanda pas de la suivre.

Je restai dans le cercle.

Pendant presque une minute.

Les conversations reprirent autour de moi.

Tom contestait encore l'utilité réelle de l'onglet risques. Léna soutenait que tout apéro sérieux devait anticiper « les blessures, les ruptures et le humour insuffisant ».

Je regardai Alizée près de l'eau.
 Je ne savais pas si elle voulait être seule.
 Je ne savais pas si je voulais aller vers elle pour l'aider, pour comprendre ou seulement pour réduire la distance devenue visible.

Camille croisa mon regard.

— Elle ne va pas disparaître dans la mer.

— Je sais.

— Je te le dis parce que tu la regardes comme si elle avait signé un contrat avec l'océan.

— C'est mon visage normal.

— Non.

Elle prit une chips.

— Ton visage normal est moins marin.

Je souris malgré moi.

— Je peux aller lui parler ?

— Je ne suis pas son secrétariat.

— Bonne réponse.

— Merci.

Je me levai.

Alizée se tenait là où les vagues mouraient en lignes fines.

La fête foraine lançait des lumières rouges et jaunes derrière la digue.

Le ciel était sombre.

Toujours sans pluie.

Elle m'entendit approcher.

— Tu as survécu au groupe ?

— Pour l'instant.

— Ils peuvent être beaucoup.

— Oui.

Elle gardait les yeux sur la mer.

— Ils t'aiment bien, dit-elle.

— Ils ne me connaissent pas.

— Ici, ça n'a jamais empêché personne d'aimer ou de détester.

Je m'arrêtai à côté d'elle.

Pas trop près.

Je remarquai aussitôt que je calculais la distance.

— Nora plaisantait, dit-elle.

— Je sais.

Elle tourna légèrement la tête.

— Non. Tu ne sais pas tout. Mais tu sais qu'elle ne voulait pas me faire mal.

— Oui.

— C'est suffisant pour ce soir.

La réponse me laissa insatisfait.

C'était peut-être son objectif.

Je regardai le sable.

— Tu étais revenue en mai ?

Alizée ferma brièvement les yeux.

— Comment tu sais ?

— Baptiste a dit que tu étais venue deux jours.

— Il t'a raconté quoi ?

— Rien. Seulement que tu étais là.

Elle observa la mer.

— Oui. Je suis revenue.

— Pourquoi ?

— J'avais besoin de partir de Bordeaux.

— Et tu ne m'as rien dit.

La phrase sortit avant que je décide si elle était juste.

Alizée se tourna vers moi.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'avais pas envie.

La réponse était nette.

Je la reçus presque comme une attaque.

Elle n'en était pas une.

— D'accord.

— Tu voulais une autre raison ?

— Je ne sais pas.

— Je suis venue voir mes parents, Nora et quelques amis. J'ai dormi. J'ai pleuré chez Baptiste parce qu'il fermait le glacier et que je n'avais pas envie de rentrer chez moi tout de suite.

Elle frotta le sable de son pied.

— Ce n'était pas une visite secrète organisée contre toi.

— Je ne pense pas ça.

— Un peu.

— Peut-être.

Alizée me regarda.

— Voilà.

J'entendis ce que venait de contenir ma question.

Pas seulement pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Aussi :

Pourquoi quelqu'un d'autre était-il là ?

Pourquoi cette version de toi existe-t-elle sans moi ?

— Je crois que j'ai l'impression d'être arrivé après quelque chose, dis-je.

— Tu es arrivé après quelque chose.

Elle ne chercha pas à adoucir.

— L'année a eu lieu.

— Je sais.

Elle me lança un regard.

— Pardon.

Je repris :

— Je le comprends. Mais je crois que je traite encore les morceaux que je ne connais pas comme si on me les avait retirés.

Alizée resta silencieuse.

La vague suivante atteignit ses pieds.

Elle ne recula pas.

— Je ne t'ai rien retiré, dit-elle.

— Je sais.

Cette fois, elle ne corrigea pas le mot.

— Je ne t'ai pas raconté certaines choses. Ce n'est pas pareil.

— Oui.

— Et parfois, je les ai racontées à d'autres.
 La phrase me fit mal.
 Elle resta vraie.
 — Oui.
 — Nora était là. Sami aussi. Baptiste parfois. Ils n'ont pas gagné quelque chose contre toi.
 — Je sais.
 Elle inspira.
 — Malo.
 — Je sais vraiment. Enfin...
 Je regardai le groupe derrière nous.
 — Je ne sais pas encore comment ne pas compter.
 — Compter quoi ?
 — Les moments. Les gens. Ceux qui savaient. Ceux qui étaient là.
 Alizée croisa les bras.
 — Ne commence pas.
 Sa voix n'était pas dure.
 Elle contenait une fatigue très précise.
 — Ne fais pas de ma vie un tableau avec des colonnes présence et absence.
 — Ce n'est pas ce que je veux.
 — Mais c'est ce que tu fais quand tu regardes Nora comme si elle avait reçu une information qui te revenait.
 — Je ne pense pas qu'elle me revenait.
 — Tu le ressens un peu.
 Je ne répondis pas.
 Alizée hocha la tête.
 — C'est ce que je pensais.
 Les voix du groupe montaient derrière nous.
 Quelqu'un venait probablement d'autoriser Jules à jouer un accord.
 Puis Léna cria :
 — Non, finalement !
 Plusieurs personnes rirent.
 Alizée sourit malgré elle.
 Ce sourire n'était pas pour moi.
 Il ne m'était pas non plus retiré.
 Il existait simplement dans une autre direction.
 — Je n'ai pas envie de te faire un résumé complet de l'année, dit-elle.
 — Je ne te le demande pas.
 — Pas avec des mots.
 Je regardai la mer.
 — D'accord.
 — Je veux pouvoir être avec toi sans devoir expliquer tous les gens autour.
 — D'accord.
 Elle me regarda.
 — Et sans que tu cherches tout de suite la version de moi que tu reconnais.
 La phrase entra plus profondément que les précédentes.
 Je faillis répondre que je ne faisais pas cela.
 Le mensonge aurait été trop visible.
 — J'essaie, dis-je.

— Je sais.

— Ça ne suffit pas encore.

— Non.

Elle ne sourit pas.

Elle n'avait pas besoin de récompenser la réponse correcte.

Nora appela depuis les serviettes :

— On va à la fête avant que Tom mange toutes les provisions !

— Accusation grave ! protesta Tom.

Alizée leva la main.

— On arrive !

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu viens ?

La question n'était pas tendre.

Elle n'était pas froide non plus.

Elle me laissait seulement choisir ce que je faisais maintenant.

Je regardai le groupe.

Le cercle avait déjà commencé à se démonter.

Sami secouait une serviette. Nora rangeait les bouteilles. Tom portait trois sacs avec une efficacité née de la culpabilité. Baptiste cherchait ses clés alors qu'elles étaient probablement dans sa main.

Je pouvais rentrer.

J'aurais eu une raison acceptable.

La soirée avait été fatigante. La conversation, difficile. Alizée voulait peut-être retrouver ses amis.

J'aurais ensuite passé la nuit à reconstruire ce que chacun savait d'elle.

— Oui, dis-je.

Alizée hocha la tête.

Nous revînmes vers les autres.

Elle ne ralentit pas pour rester à côté de moi.

Nora lui tendit son pull. Sami lui demanda si elle avait récupéré ses chaussures. Tom annonça qu'il refusait toute responsabilité concernant la disparition des chips.

Alizée retourna dans leurs phrases.

Je restai debout quelques secondes avec mon gobelet.

Camille ramassa sa serviette.

— Tu viens à la fête ?

— Oui.

— Alors prends ça.

Elle me tendit le sac de bouteilles.

Je le pris.

Le groupe commença à remonter la plage.

Il n'y avait plus de place exactement dessinée près d'Alizée.

Je marchai là où il restait de la place.

Chapitre 11

Pas un rendez-vous annuel

La fête foraine avait l'air plus grande depuis la plage.

De loin, ses lumières tremblaient dans l'air du soir comme les contours d'une petite ville. En arrivant, elle redevint ce qu'elle était : trois allées mal alignées, quelques stands serrés entre des camions, des câbles protégés par des tapis de caoutchouc et une grande roue dont la taille reposait surtout sur l'absence de concurrence.

L'air sentait le sucre, la friture et le gasoil.

Je suivais le groupe.

Cette phrase résumait assez bien ma soirée.

Nora disparaissait régulièrement pour parler à quelqu'un, puis revenait avec une information urgente dont personne n'avait besoin. Tom assurait connaître le forain du tir à la carabine. Sami saluait une personne différente tous les vingt mètres. Baptiste regardait les stands de nourriture avec la méfiance d'un professionnel face à des concurrents moins regardants sur les règles sanitaires.

Alizée se trouvait devant moi.

Pas toujours. Parfois à côté. Parfois plus loin, absorbée par une conversation. Elle revenait alors vers moi avec une remarque, une moquerie, un sourire, puis repartait dans le mouvement général.

Ses cheveux sortaient de son élastique. Elle avait noué son pull autour de sa taille. À plusieurs reprises, des personnes que je ne connaissais pas lui prirent le bras ou l'embrassèrent sur la joue.

— Alors, ça va mieux ? lui demanda une fille près du stand de churros.

Alizée sourit.

— Ça dépend de l'heure.

La fille rit comme si la réponse était une plaisanterie attendue.

Elles échangèrent encore quelques mots. Une soirée à Bordeaux. Un certain Olivier. Un trajet annulé en février. Des éléments d'une vie que je ne connaissais pas, reliés entre eux par des références que personne ne songea à expliquer.

Alizée revint vers nous.

— Qui est Olivier ? demanda Tom.

— Un être humain avec une voiture, répondit-elle.

— Donc une ressource stratégique.

— Exactement.

Tout le monde sembla comprendre.

Je souris avec eux.

Ça va mieux.

La phrase resta pourtant dans ma tête.

Mieux que quoi ? Depuis quand ? Quelle version d'Alizée ces gens avaient-ils vue pour être capables de mesurer une amélioration ?

Je savais que ces réponses ne m'étaient pas dues.

Le savoir ne les rendait pas moins bruyantes.

Devant le stand de tir, Tom posa plusieurs pièces sur le comptoir.

Un énorme dauphin violet pendait au-dessus de nous. Son sourire mal cousu lui donnait l'air d'avoir accepté depuis longtemps qu'il ne quitterait jamais cet endroit.

— Cette année, je le gagne, annonça Tom.

— Tu dis ça tous les ans, répondit Alizée.

— Tous les ans, je progresse.

— L'an dernier, tu as touché la bêche.

— C'était un tir de réglage.

Le forain lui tendit la carabine avec l'expression d'un homme qui avait déjà vu trop de clients confondre confiance et précision.

Tom rata la première cible.

— Beau tir d'intimidation, commenta Sami.

Le deuxième plomb toucha une cible, qui bascula à moitié avant de revenir en place.

— Elle est fixée, protesta Tom.

Le forain ne leva même pas les yeux.

— Oui. Sinon elle part.

Alizée éclata de rire.

Je la regardai avec les autres, le visage éclairé par les lumières rouges du stand.

Elle avait cette capacité à être présente dans un groupe sans donner l'impression de le diriger. Elle attrapait le ridicule, le renvoyait, saluait quelqu'un, se penchait pour écouter une phrase, reprenait une conversation interrompue depuis un an.

Je comprenais pourquoi les gens la cherchaient.

Je comprenais moins bien ce que je faisais là.

Tom rata le dernier tir.

Le forain lui donna une petite balle antistress portant le logo d'une assurance locale.

Tom me la tendit.

— Pour toi.

— Pourquoi ?

— Tu as l'air de serrer beaucoup de choses intérieurement.

Je pris la balle.

— Merci. Je me sens observé avec finesse.

Alizée me lança un sourire.

Je m'y raccrochai avec une satisfaction dont je ne fus pas fier.

Nous quittâmes le stand.

— Tu viens ? me demanda-t-elle.

— Oui.

Elle marcha quelques mètres près de moi.

— Tu es silencieux.

— Il y a beaucoup de bruit.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je regarde.

— Je sais.

Elle prononça ces deux mots sans reproche.

Ils me gênèrent quand même.

— Tu connais vraiment tout le monde ? demandai-je.

— Non.

— Tu as salué quatorze personnes.

— Tu comptes ?

— Pas volontairement.

Elle leva les yeux au ciel.

— Il y a des gens que je connais depuis l'enfance, d'autres par Nora, d'autres parce qu'on a travaillé ensemble. Et beaucoup dont j'ai oublié le prénom mais qui ont gardé le mien.

— Pratique.

— Très. Jusqu'au moment où ils me demandent des nouvelles de choses dont j'ai oublié leur avoir parlé.

Elle regarda devant elle.

— Ce soir, tout le monde veut savoir si je vais mieux.

— Oui.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu l'as remarqué.

Ce n'était pas une question.

— Un peu.

— Tu veux demander ?

Je répondis trop vite.

— Non.

Son regard resta sur moi une seconde.

— D'accord.

Puis Tom cria son nom depuis un stand de loterie. Alizée repartit vers lui.

Je la suivis des yeux.

J'aurais pu poser une question.

Je ne l'avais pas fait par prudence. Ou par peur d'obtenir une réponse qui ne me donnerait aucune place.

La différence devenait difficile à mesurer.

Au bout de l'allée, Le Régent avait installé un écran contre la façade arrière d'un bâtiment municipal. Marcel projetait une boucle d'extraits de films liés à la mer sur un drap tendu entre deux structures métalliques. L'image tremblait. L'enceinte saturait dès qu'un acteur élevait la voix.

Marcel se tenait près du projecteur, les bras croisés.

Alizée alla immédiatement vers lui.

— Ça tient ?

— Ça tient.

— Tu dis ça comme une constatation ou comme une prière ?

— Les deux.

Elle vérifia le câble qui courait sous un tapis.

— Tu as protégé la prise ?

— Oui.

— Avec le tapis qui glisse quand il pleut ?

Marcel regarda le ciel.

— Il ne pleut pas.

Alizée leva la tête.

— Phrase dangereuse.

Au-dessus des stands, les nuages avaient avancé depuis l'océan sans que personne les remarque. Une masse sombre recouvrait déjà une partie du ciel.

Une première goutte tomba sur la joue de Sami.

Il leva un doigt.

— Trop tard.

Une deuxième frappa le drap de projection.

Marcel jura.

— On coupe, dit Alizée.

— Attends.

— Non.

Le ton ne laissait aucune place à une discussion.

Elle se baissa vers la multiprise. Sami et Tom saisirent la bâche roulée près du projecteur. Nora regroupa les programmes.

La pluie tomba réellement.

Pas une pluie fine. Une averse lourde, rapide, qui transforma la fête en mouvement désordonné. Les parents attrapèrent les enfants. Les forains rabattirent les volets. Les peluches du stand de tir commencèrent à se balancer dans le vent avec l'air de créatures abandonnées en mer.

Alizée passa devant moi avec un câble dans les mains.

— Malo, tiens le pied.

Je saisis la structure métallique.

L'eau coulait déjà dans mon cou. Le sable se transformait en boue sous mes chaussures. Une flaque avançait vers le tapis protégeant la prise.

— L'eau arrive sous le câble.

— Je sais. Tiens plus fort.

Son ton était sec.

Je fis ce qu'elle demandait.

Pendant deux minutes, tout le monde devint utile.

Tenir.

Porter.

Couvrir.

Débrancher.

La pluie décidait des gestes à notre place. Je n'avais pas besoin de savoir où me mettre dans le groupe, ni comment parler à Alizée. Il suffisait d'empêcher la structure de tomber.

La bâche fut enfin fixée.

Le projecteur disparut sous sa protection. L'écran s'éteignit sur l'image d'un homme en ciré regardant la mer, comme s'il avait prévu la situation.

Nous courûmes nous abriter sous l'avancée d'un stand fermé.

L'espace était trop étroit. Nous nous retrouvâmes serrés les uns contre les autres, mouillés et essoufflés. Tom secoua ses cheveux comme un chien.

— Non, dirent Nora, Baptiste et Alizée en même temps.

Il s'arrêta.

— Je suis victime d'une censure collective.

Alizée s'appuya contre le mur.

Son débardeur avait foncé sous la pluie. Une mèche restait collée contre sa tempe. Elle regardait l'allée avec le visage de quelqu'un qui calculait déjà ce qu'il faudrait sauver ensuite.

Sami se pencha vers elle.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui, Sami.

La réponse était plus sèche que nécessaire.

Sami leva les mains et recula légèrement.

Il ne sembla pas vexé.

Il savait probablement que certaines réponses d'Alizée ne parlaient pas vraiment à la personne qui les recevait.

Moi, j'aurais voulu le savoir aussi naturellement.

Nora posa une main sur son épaule.

— On va au Régent ?

Alizée se dégagea presque imperceptiblement.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es trempée.

— Vous êtes tous trempés.

— Oui, mais...

— Nora.

Le prénom suffit à interrompre la phrase.

Nora retira sa main.

La pluie frappait le toit de l'abri avec un bruit de tambour.

Marcel, réfugié sous le stand voisin, leva son trousseau de clés.

— Le cinéma est ouvert.

Le groupe se remet en mouvement.

Nous traversâmes deux rues en courant. Les lumières de la fête continuaient de clignoter derrière nous comme si rien n'avait échoué.

Marcel ouvrit la porte latérale du Régent.

Nous entrâmes par le couloir des cartons, des affiches roulées et de la poussière humide. Le cinéma nous reçut sans chaleur particulière, mais avec un toit, ce qui suffisait.

Une dizaine de personnes s'entassèrent dans le hall.

— Personne ne s'assoit avec des vêtements mouillés, annonça Marcel.

— On reste debout toute la nuit ? demanda Tom.

— Tu peux sécher par respect pour le patrimoine.

— Le patrimoine a une tache de soda depuis 2014.

— Historique.

Alizée passa derrière le comptoir.

— Il reste des serviettes dans la réserve ?

— Peut-être.

— Donc oui.

Elle disparut dans le couloir. Nora la suivit.

J'aurais pu parler avec les autres. Tom tentait d'essorer ses chaussettes près du présentoir. Baptiste demandait si le cinéma possédait du café. Sami racontait que l'eau était entrée dans sa chaussure gauche mais pas dans la droite, ce qui semblait lui poser une question philosophique.

Je gardais encore la balle antistress dans la main.

Alizée revint avec une pile de serviettes.

Nora marchait derrière elle.

— Assieds-toi deux minutes, dit-elle.

Alizée posa les serviettes sur le comptoir.

— Je vais bien.

— Tu fais ta tête de février.

Le hall ne s'arrêta pas complètement.

Tom cessa pourtant de parler.

Sami regarda le sol.

Alizée resta immobile.

— Merci pour le diagnostic, répondit-elle.

Nora se raidit.

— Ce n'était pas...

— Je sais.

Les mots avaient des dents.

Alizée passa une main sur son visage.

— Pardon. Laisse tomber.

— Je voulais juste t'aider.

— Oui. Tout le monde veut m'aider depuis que je suis revenue.

Le silence s'élargit autour d'elles.

Nora baissa la voix.

— Parce qu'on s'est inquiétés.

— Et maintenant, je dois prouver toutes les dix minutes que l'inquiétude est terminée ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Non. Tu as dit que j'avais ma tête de février devant tout le monde.

Nora jeta un regard rapide vers le groupe.

— Presque personne n'écoutait.

— Bien sûr.

Alizée prit une serviette et la posa sur le comptoir avec plus de force que nécessaire.

— Je vais prendre l'air.

— Sous la pluie ?

— Sous la marquise.

Elle se dirigea vers l'entrée.

J'attendis quelques secondes.

Pas assez.

Je la suivis.

La gouttière du Régent fuyait toujours au même endroit. L'eau tombait près de la porte dans un filet régulier. La pluie avait vidé la placette. La fontaine sèche recevait l'averse avec une ironie parfaite.

Alizée gardait les bras croisés.

— Tu vas me demander si ça va ? dit-elle sans me regarder.

— Non.

Un souffle sortit par son nez.

— Progrès.

Je me plaçai à côté d'elle.

— Nora s'inquiète.

Elle tourna immédiatement la tête.

— Merci, porte-parole.

— Ce n'était pas...

— Tu n'es pas obligé de traduire les autres pour moi.

— Je sais.

— Voilà.

Je serrai la balle antistress dans ma poche.

— Tu veux que je parte ?

— Je ne sais pas.

La réponse me blessa davantage qu'elle n'aurait dû.

Alizée regarda la pluie.

— J'ai l'impression d'avoir une étiquette sur le front depuis mon arrivée. Attention fragile. Va mieux, mais pas complètement. Peut refaire sa tête de février.

— Qu'est-ce qui s'est passé en février ?

Elle eut un rire bref.

— Évidemment.

— Quoi ?

— C'est la première chose que tu demandes.

— Tu viens de le mentionner.

— Nora l'a mentionné.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Oui.

Elle se tourna enfin vers moi.

— Toi aussi, tu veux mesurer.

— Mesurer quoi ?

— La différence.

Je ne répondis pas.

— Tu cherches la version d'avant, continua-t-elle.

— Ce n'est pas vrai.

La réponse sortit immédiatement.

Alizée eut un mouvement de tête presque fatigué.

— Tu vois.

— Quoi ?

— Tu réponds avant même de regarder si c'est vrai.

— Je ne cherche pas une ancienne version de toi.

— Alors pourquoi tu as cette tête chaque fois que je ne réagis pas comme tu l'avais prévu ?

La pluie s'écrasait contre les pavés derrière elle.

— Je n'ai pas de tête particulière.

— Malo.

— D'accord. Je suis un peu perdu.

— Parce que je parle à mes amis ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Tu n'as rien dit. C'est presque le problème.

Je sentis la chaleur monter dans mon visage malgré mes vêtements froids.

— Je fais attention.

— Oui.

— Je ne veux pas te brusquer.

— Oui.

— Et tu me le reproches ?

Elle passa ses mains sur ses bras.

— Je te reproche de me regarder comme si tu attendais que je redevienne quelqu'un que tu reconnais.

— Je te reconnais.

— Tu reconnais des morceaux.

— C'est normal, je ne t'ai pas vue depuis un an.

— Voilà.

Sa voix était restée calme.

Cela rendait chaque phrase plus nette.

— Je suis revenue avec une année entière, Malo. Elle ne va pas disparaître parce que nous sommes à Port-Luhan.

— Je ne te demande pas qu'elle disparaisse.

— Non. Tu attends juste que les morceaux qui t'intéressent reprennent leur place.

— C'est injuste.

— Peut-être.

Je reculai légèrement.

— Tu dis ça comme si j'avais fait quelque chose de mal en pensant à toi.

— Je ne te reproche pas d'avoir pensé à moi.

— Alors quoi ?

— D'avoir préparé mon retour sans moi.

Je la regardai.

— Je n'ai rien préparé.

— Tu es arrivé avec des phrases en tête.

— Une phrase.

— Tu savais où tu voulais me voir, comment tu voulais que je sois, ce que cela devait te faire.

— Je voulais seulement te retrouver.

— Non.

Sa voix monta légèrement.

— Tu voulais que les choses reprennent.

La phrase trouva immédiatement sa place.

Je tentai de la repousser.

— Parce qu'elles comptent.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Alors pourquoi est-ce que tout est aussi compliqué ?

Le visage d'Alizée changea.

La phrase n'était pas celle que j'avais voulu dire.

Elle ressemblait pourtant assez à ce que je pensais pour qu'il soit impossible de la retirer.

— Pardon, repris-je. Je veux dire...

— Laisse.

Elle regarda la placette.

— Au moins, c'est sorti.

— Je ne voulais pas dire que tu étais compliquée.

— Tu voulais dire que c'était plus simple avant.

— Non.

— Quand tu ne savais pas pour février, pour mon stage, pour les gens que j'ai vus, pour ce qui m'a fatiguée.

— Je ne sais toujours rien.

La colère monta avec la phrase.

— Tout le monde semble savoir sauf moi.

Alizée se retourna brusquement.

— Parce qu'ils étaient là.

Je me tus.

Elle aussi entendit la violence de la réponse. Son visage vacilla une seconde.

— Je veux dire...

— Non. Tu as raison.

— Malo.

— Nora connaît février. Sami sait quand il doit arrêter de poser des questions. Tout le monde te parle de choses que je découvre au milieu d'une phrase. Je suis à côté.

— Oui.

Elle ne chercha pas à me rassurer.

— Tu étais à côté.

— Merci.

— Ce n'est pas une attaque. Tu étais dans une autre ville. On s'écrivait trois messages tous les deux mois. Ma vie n'a pas attendu juillet pour se produire.

— Je n'ai jamais demandé ça.

— Mais tu arrives en ayant l'air surpris qu'elle ait eu lieu sans toi.

La phrase me coupa.

— Je ne suis pas dérangé par ta vie.

— Les morceaux qui ne rentrent pas dans ce que tu avais gardé te dérangent.

— Ce n'est pas vrai.

— Arrête.

Sa voix trembla.

— Arrête de me corriger quand je te dis ce que ça me fait.

Je me tus.

La gouttière tombait entre nous et la rue. Derrière la porte vitrée, les silhouettes de nos amis bougeaient dans le hall. Personne ne sortait.

— Tu crois que tu ne demandes rien parce que tu ne poses pas les questions, dit Alizée. Mais tu arrives avec une ambiance entière autour de moi. Des souvenirs. Des phrases préparées. Des endroits où je suis censée réapparaître.

— Je ne t'ai jamais demandé de jouer un rôle.

— Pas avec des mots.

— Alors comment je peux répondre à quelque chose que je n'ai pas dit ?

Elle détourna les yeux.

— Tu n'as pas à te défendre de m'avoir aimée dans ta tête.

Sa colère baissa d'un ton.

— Je ne te reproche pas d'avoir pensé à moi. Je te reproche de ne pas voir que je ne peux pas vivre dans ce que tu as pensé.

Je regardai l'eau couler le long du trottoir.

— Je ne sais pas faire autrement.

La phrase était misérable.

Alizée l'entendit quand même.

— Je sais.

Je n'aimai pas la fatigue contenue dans sa réponse.

— Alors dis-moi comment faire.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas à moi de t'apprendre à me laisser exister.

Elle avait parlé doucement.

La phrase atteignit pourtant un endroit plus profond que les autres.

Alizée se tourna à moitié vers la porte, puis resta sous la marquise.

— Je suis revenue contente de te voir, reprit-elle. Vraiment.

Je relevai les yeux.

— Quand je t'ai vu hier, j'étais heureuse. Aujourd'hui aussi, par moments. Et c'est précisément pour ça que ça m'énerve.

— Quoi ?

— Je sens ton attente partout. Alors je me surveille. Je me demande si je suis assez comme avant. Si je ne suis pas trop fatiguée, trop distante, trop avec les autres. Si je ris au bon moment. Si tu vas comprendre une réponse de travers.

— Je ne veux pas que tu fasses ça.

— Mais tu me regardes comme si tu prenais des notes.

La honte fut immédiate.

Observer avait toujours été ma manière d'entrer dans le monde. Je regardais les passages, les pentes, les usages, les détails que les autres ne voyaient pas. J'avais cru que regarder Alizée avec la même attention était une forme d'amour.

Peut-être que cela l'avait été.

Peut-être qu'à force, j'avais fini par lui demander de ne pas bouger pendant l'observation.

— Je suis désolé.
Alizée ferma les yeux.
— Je ne veux pas seulement que tu sois désolé.
— Qu'est-ce que tu veux ?
Elle les rouvrit.
— Je veux pouvoir revenir sans devoir ressembler à celle que tu as attendue.
La pluie redoubla contre la marquise.
Une goutte passa par la fissure et éclata sur son épaule. Elle ne bougea pas.
Je cherchai une réponse.
Mon corps trouva un geste avant moi. Ma main se leva légèrement vers son bras.
Alizée recula.
Pas brusquement.
Assez.
Je laissai ma main retomber.
Le mouvement interrompu resta entre nous.
— Je ne suis pas un rendez-vous annuel, Malo.
Elle ne cria pas.
La phrase n'en avait pas besoin.
Elle entra en moi sans résistance.
Un rendez-vous annuel.
Une apparition prévue.
Une case dans le calendrier intérieur de ma vie. Le vieux cinéma, la pluie, les bancs, la maison et Alizée revenant à sa place pour vérifier que quelque chose existait encore.
— Je ne te vois pas comme ça, dis-je.
Ma voix manquait de force.
Elle me regarda.
Elle aurait voulu me croire.
— Pas toujours, répondit-elle. Mais trop souvent.
Derrière nous, la porte du cinéma s'ouvrit.
Nora apparut sur le seuil.
Elle regarda Alizée, puis moi.
— Je peux te raccompagner, dit-elle.
Alizée hésita.
Une seconde seulement.
— Oui.
Nora hocha la tête et retourna chercher leurs affaires.
— Je ne voulais pas te faire du mal, dit Alizée.
— Je sais.
Cette fois, le mot sortit de ma bouche.
Elle eut un sourire triste.
— Il faut vraiment qu'on trouve autre chose à dire.
Je baissai les yeux.
Nora revint avec deux sacs. Sami se tenait derrière elle, les clés de sa voiture à la main.
— Je peux vous déposer.
— Merci, répondit Alizée.
Elle remit son pull encore humide.
— À demain ? demanda-t-elle.
La question me surprit.

Je ne sus pas si elle venait de l'habitude, de la prudence ou d'une volonté de ne pas tout rompre.

— Je ne sais pas.

Elle acquiesça.

— D'accord.

La réponse lui fit mal.

Je le vis.

Une partie de moi en éprouva une satisfaction brève et laide.

Puis seulement de la tristesse.

Alizée descendit les marches. Nora ouvrit un parapluie trop petit. Elles rejoignirent la voiture de Sami en courant.

Alizée ne se retourna pas.

Je restai sous la marquise.

La fête foraine recommençait déjà à produire du bruit au loin. Un manège repartit. Sa musique traversa la pluie, déformée mais reconnaissable.

Je ne suis pas un rendez-vous annuel.

La phrase revint.

Je quittai le cinéma.

La pluie me prit immédiatement. Je rentrai par les petites rues sans ouvrir ma veste.

Sur la place des Halles, les bancs étaient vides.

Ils faisaient toujours face au mur.

Je m'arrêtai devant eux.

Ils étaient neufs, solides, correctement fixés au sol. Quelqu'un les avait choisis, transportés, installés. Tout avait été fait avec sérieux.

Il aurait seulement fallu les tourner.

Pas beaucoup.

Un autre angle.

Une attention portée aux personnes qui devaient s'y asseoir plutôt qu'à l'idée que quelqu'un s'était faite de leur place.

Je restai là sous la pluie.

Chapitre 12

Le baiser qui n'arrive pas

Je ne vis pas Alizée le lendemain.

Ce n'était pas un exploit.

Port-Luhan possédait assez de rues, d'horaires et de mauvaises coïncidences pour permettre à deux personnes de s'éviter sans avoir à reconnaître qu'elles le faisaient.

Je passai pourtant trois fois devant Le Régent.

La première, j'allais acheter des sacs-poubelle pour ma mère.

La deuxième, je revenais sans les sacs-poubelle, parce que j'avais oublié pourquoi j'étais sorti.

La troisième, j'avais les sacs et aucune raison valable de repasser par la placette.

Chaque fois, je ralentis.

Chaque fois, je regardai la vitrine, l'affiche de la prochaine projection, la gouttière, le présentoir à moitié visible derrière la porte.

Jamais l'intérieur.

Mon téléphone vibra plusieurs fois au cours de la journée.

Ce ne fut jamais Alizée.

Tom m'envoya une photo de la balle antistress que j'avais laissée au cinéma. Elle reposait sur le comptoir, coincée sous un vieux programme.

Otage en bonne santé. Moral variable.

Je souris, puis rangeai le téléphone sans répondre.

J'avais longtemps cru que mon silence constituait une forme de prudence. Une manière de ne pas peser sur les autres avec mes questions ou mes émotions.

Certains silences étaient seulement de la lâcheté bien habillée.

Le lendemain matin, je croisai Nora devant la librairie.

Elle tenait un sac de livres sous un bras et un café dans l'autre main. Lorsqu'elle me vit, elle s'arrêta avec l'expression de quelqu'un qui avait déjà décidé de ne pas me détester.

— Salut.

— Salut.

La vitrine derrière elle était couverte de buée. Une affiche annonçait une rencontre avec l'auteur de Meurtre à marée basse, ce qui semblait être le titre obligatoire de tout roman policier vendu à moins de cinq kilomètres d'une plage.

Nora regarda le paquet que je portais.

— Tu lis ?

— Sacs-poubelle.

— Genre exigeant.

— Ma mère est très engagée dans l'amélioration de nos déchets.

Elle but une gorgée de café.

Le silence arriva rapidement.

Je savais qu'elle avait parlé à Alizée.

Elle savait que je le savais.

— Elle n'est pas fâchée comme tu crois, dit-elle.

— Tu sais ce que je crois ?

— Non. Mais ton visage est très bavard lorsque tu fabriques une catastrophe.

Je regardai la rue.

— Elle t'a raconté ?

— Oui.

Une partie de moi aurait préféré qu'Alizée n'ait parlé à personne. Que la dispute soit restée entre nous, intacte, privée.

Cette pensée me fit honte dès qu'elle apparut.

— Elle avait besoin d'en parler, ajouta Nora. Ce n'était pas une réunion d'évaluation.

— Je n'ai rien dit.

— Tu as fait ta tête.

— J'ai une tête normale.

— Malo.

— D'accord.

Nora adoucit légèrement son regard.

— Elle ne regrette pas tout ce qu'elle a dit.

— Moi non plus.

— Tu ne regrettes pas ce qu'elle a dit ?

— Je veux dire que je pense qu'elle avait raison.

— Sur certaines choses.

— Sur beaucoup.

Nora observa le couvercle de son café.

— Tu es surtout en retard.

La phrase ne me plut pas.

Elle entra quand même.

En retard.

Pas absent.

Pas cruel.

Simplement arrivé après les faits, après les mauvaises semaines, après les personnes qui avaient été là, puis surpris de ne pas reconnaître entièrement le paysage.

— Elle va bien ? demandai-je.

Nora releva les yeux.

— Tu veux une vraie réponse ou tu veux que je te dise oui pour que tu puisses respirer ?

— Une vraie.

Elle réfléchit.

— Elle va mieux qu'en février. Moins bien qu'elle le montre quand dix personnes lui demandent si elle va mieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé en février ?

— Demande-lui.

— Elle ne veut peut-être pas me le dire.

— Alors tu respectes ça.

La réponse était simple.

Je hochai la tête.

— Tu vois, dit Nora, le problème n'est pas que tu ne saches pas tout. Personne ne sait tout. Le problème, c'est que tu transformes chaque information manquante en preuve que tu n'as pas de place.

Je la regardai.

— Elle t'a dit ça ?

— Non. Ça, c'est moi.

— Vous avez préparé une argumentation commune ?

— Oui. Avec un diaporama. Sami fait les transitions.

Je souris malgré moi.

Nora réajusta son sac.

— Marcel maintient la projection sur la digue demain. Ils ont besoin de bras.

Je regardai l'affiche derrière elle.

— Alizée y sera ?

— Oui.

— Elle t'a demandé de me prévenir ?

— Non.

— Alors pourquoi tu le fais ?

Nora me fixa.

— Parce qu'il y aura des chaises à porter. Tu sais faire.

— Je progresse.

— Et parce que si tu viens, il faudra venir pour aider. Pas pour l'isoler derrière un projecteur et obtenir une scène de réconciliation.

— Je n'avais pas prévu ça.

— Très bien.

— Enfin, j'y avais peut-être pensé maintenant que tu le dis.

— Je sais.

Elle commença à partir, puis se retourna.

— Elle ne veut pas que tu disparaisses non plus.

— Elle a dit ça ?

— Non.

— Nora.

— Elle n'a pas dit l'inverse.

Elle leva son café en guise de salut.

— Seize heures au Régent. Mets des chaussures qui supportent la boue.

Elle partit.

Je restai devant la librairie avec mes sacs-poubelle et une invitation qui n'en était pas une.

Porter des chaises.

C'était peu.

C'était peut-être la bonne quantité.

Le lendemain, j'arrivai au Régent à quinze heures cinquante-deux.

Marcel était assis devant l'entrée sur un carton retourné, en train de manger un sandwich emballé dans du papier aluminium.

Il leva les yeux.

— Le marcheur.

— Malo.

— Je conserve mon système.

— On m'a dit que vous cherchiez de l'aide.

Marcel regarda derrière lui.

Le hall était rempli de chaises pliantes, de câbles, de pieds métalliques et de caisses de programmes. Une bâche reposait sur le comptoir avec l'air d'avoir déjà perdu contre la météo.

— Nous cherchons surtout des gens capables de soulever quelque chose sans organiser une réunion.

— Je peux essayer.

— Mauvaise réponse. Prends les chaises.

Je le suivis à l'intérieur.

L'air sentait le carton humide et la poussière. Les programmes annonçaient :

MÉMOIRES DE MER

ARCHIVES ET COURTS FILMS DE PORT-LUHAN

PROJECTION SUR LA DIGUE — 22 H

Quelqu'un avait ajouté à la main :

SI LE CIEL ACCEPTE.

Je reconnus l'écriture d'Alizée.

Tom apparut dans le couloir avec deux chaises sous chaque bras.

— Il est revenu.

— Qui ? demanda Marcel.

— Le propriétaire de la balle dépressive.

Tom posa les chaises et fouilla dans sa poche. Il me rendit la balle antistress.

— Elle a refusé de coopérer pendant l'interrogatoire.

— Je comprends. Elle a des droits.

— Elle dit que tu la serres trop fort.

Marcel referma son papier d'aluminium.

— Vous pourriez tenir une conversation encore moins utile ?

— Probablement, répondit Tom.

— Faites-le en portant.

Je pris une première pile.

Les chaises pliantes avaient une honnêteté que j'appréciais. Elles étaient lourdes, froides et capables de pincer les doigts. Il n'y avait rien à interpréter. Il fallait les transporter jusqu'à la camionnette, les charger, puis les aligner sur la digue.

Pendant près de deux heures, je fus utile.

Pas courageux.

Pas transformé.

Utile.

Je portai des chaises, déroulai des câbles et poussai une enceinte sur un diable dont la roue gauche refusait de suivre la droite. Je signalai à Marcel que la pente envoyait l'eau vers l'emplacement prévu pour la multiprise.

— Je sais, répondit-il.

Puis il la déplaça.

Alizée arriva peu après dix-huit heures avec Nora et Léna.

Elles descendaient la rue du Casino, chacune portant une caisse de programmes.

Je tenais quatre chaises contre moi lorsque nos regards se croisèrent.

Les chaises me servirent de contenance.

Alizée ralentit à peine.

— Salut.

— Salut.

Nos voix furent normales.

Ni chaleureuses ni froides.

Normales.

Nora passa entre nous avec sa caisse.

— Il est venu pour porter.

Alizée lui lança un regard.

— Merci, service de certification.

— Je protège la qualité de l'événement.

Léna posa sa caisse dans la camionnette.

— Il reste des barrières, dit-elle. Pour la prochaine phase de son parcours moral.

— Je préfère avancer progressivement, répondis-je.

— Bonne méthode. Les barrières révèlent le caractère.

Alizée sourit.

Un petit sourire.

Je le vis.

Je n'essayai pas de le garder.

Nous partîmes vers la digue.

Marcel conduisait la camionnette avec une lenteur destinée à préserver le matériel et à exaspérer les voitures derrière lui. Les autres suivirent à pied en transportant les panneaux et les affiches.

Alizée coordonnait l'installation.

Elle parlait avec Sami, vérifiait les horaires avec Nora, répondait au téléphone, puis revenait déplacer une caisse de quelques centimètres parce qu'elle bloquait le passage.

Je m'entraînai à ne pas transformer chacun de ses gestes en message.

Lorsqu'elle riait avec Nora, leur rire leur appartenait.

Lorsqu'elle regardait son téléphone, le geste n'était pas nécessairement lié à une personne dont je devais avoir peur.

Lorsqu'elle ne me regardait pas, cela ne signifiait pas qu'elle m'évitait.

C'était fatigant.

Il y avait quelque chose de presque musculaire dans le fait de laisser une personne exister hors de l'espace qu'elle occupait pour vous.

À vingt heures, les rangées de chaises étaient en place.

Le mur clair de l'ancien bâtiment des douanes servirait d'écran. La mer descendait derrière nous, découvrant des rochers sombres et des flaques où le ciel se reflétait mal.

Alizée essayait de fixer une affiche au pied d'un lampadaire.

Le ruban adhésif se décollait à chaque bourrasque.

Je m'approchai.

— Tu veux que je tienne ?

Elle leva les yeux vers moi.

Il y eut une hésitation.

— Oui.

Je plaquai le papier contre le métal pendant qu'elle coupait une bande avec les dents. Le coin inférieur battait dans le vent.

— Plus haut, dit-elle.

Je remontai ma main.

— Là ?

— Oui.

Elle colla le ruban en diagonale.

Nous reculâmes.

— C'est moche, dis-je.

— C'est fixé.

— Le rêve municipal.

Elle eut un sourire.

Nous restâmes devant l'affiche après que le geste fut terminé.

Les mots PATRIMOINE, MÉMOIRE et PARTAGE occupaient beaucoup d'espace. Les collectivités utilisaient souvent ces termes avant de louer des chaises pliantes.

— Merci d'être venu, dit Alizée.

— Nora a été très claire sur le cadre de ma présence.

— Elle adore les cadres.

— Je crois qu'elle avait peur que je prépare une embuscade sentimentale près des rallonges.

— C'était une possibilité.

— Pas une très bonne.

Alizée regarda l'affiche.

— Non.

Le silence qui suivit n'était pas confortable.

Il ne nous était pas hostile non plus.

— J'ai pensé à ce que tu as dit, commençai-je.

Son visage se referma légèrement.

Pas par colère.

Par fatigue de devoir revenir dans la dispute.

Je continuai avant que le courage ne commence à rédiger une meilleure version.

— Tu avais raison.

Alizée ne répondit pas.

— J'avais préparé ton retour sans toi.

Elle tourna les yeux vers moi.

— C'est précis.

— J'essaie.

— Continue.

Je passai un doigt sur le bord de l'affiche. Le ruban tenait.

— Je ne pensais pas te demander de jouer un rôle. Dans ma tête, j'étais seulement heureux de te revoir. Mais j'attendais les mêmes endroits, les mêmes blagues, la même manière d'être ensemble.

Je cherchai mes mots.

Pas longtemps.

— Et quand ce n'était pas exactement pareil, je me sentais exclu. Alors que je découvrais seulement que tu avais une vie entière que je ne connaissais pas.

Alizée ramena sa chemise contre elle à cause du vent.

— Oui.

— Je ne sais pas encore comment faire mieux.

— Je ne te demande pas de tout savoir maintenant.

— Hier, tu as dit que tu ne voulais pas m'apprendre à te laisser exister.

— Je le pense toujours.

— Je sais.

Elle leva un sourcil.

— Mauvais choix.

— D'accord. Je l'entends toujours.

— Mieux.

Je respirai.

— Je ne te demande pas de m'expliquer février.

Elle baissa légèrement les yeux.

— Tu peux me poser la question.

— Tu as envie de me répondre ?

Elle réfléchit.

— Pas vraiment.

— Alors je n'insiste pas.

Alizée hocha la tête.

Le geste était petit.

Il desserra pourtant quelque chose.

— J'ai été injuste aussi, dit-elle.

Je ne m'attendais pas à cette phrase.

— Comment ?

— Je t'ai reproché de ne pas avoir été là alors que je ne t'avais pas demandé de venir. Je ne t'avais presque rien raconté.

Elle joua avec un morceau de ruban collé à son index.

— Une partie de moi voulait que tu comprennes quand même. Que tu voies qu'il s'était passé quelque chose sans que j'aie à le dire.

— C'était possible ?

— Non.

— Ambitieux.

— Très.

Elle sourit à peine.

— J'en ai assez qu'on me traite comme si j'allais casser. Alors parfois, je deviens coupante avant que quelqu'un approche. Ça me donne l'impression de contrôler la distance.

— Avec Nora.

— Avec Nora. Avec Sami. Avec toi.

— Ça explique certaines choses.

— Ça ne les rend pas agréables.

— Non.

Alizée m'observa.

— Tu peux dire que j'ai été pénible.

— Tu as été pénible.

Elle resta immobile une seconde, puis éclata de rire.

Le rire me fit un bien immédiat.

Je sentis l'envie de le transformer en signe. En preuve que tout était réparé.

Je la laissai passer.

— Voilà, dit-elle. Là, tu ressembles davantage à une personne.

— Je vais travailler mes insultes.

— Avec modération.

Elle tenta d'arracher le ruban resté sur son doigt. Il se replia contre sa peau.

Je tendis la main.

— Attends.

Elle me laissa prendre son index.

Je décollai doucement le morceau de scotch et le roulai entre mes doigts.

Nos mains se séparèrent.

Aucun de nous ne commenta.

Je mis le ruban dans ma poche.

Alizée regarda le geste.

— Tu viens encore de collectionner un morceau de scotch.

— Jusqu'à la prochaine poubelle.

— J'espère.

— J'essaie de moins garder les choses.

Elle me regarda un peu plus longtemps.

— C'est bien.

Tom cria depuis les rangées :

— Les experts du lampadaire, vous pouvez nous dire si ce passage respecte les conventions internationales ?

Alizée se tourna vers lui.

— Je propose qu'on l'abandonne à marée montante.

— Il sait nager ? demandai-je.

— Nous allons le découvrir.

Nous rejoignîmes les autres.

La projection commença à vingt-deux heures quinze, ce qui comptait comme une ponctualité agressive pour Port-Luhan.

Les chaises étaient presque toutes occupées. Des enfants grelottaient sous des serviettes. Plusieurs retraités avaient apporté leurs propres coussins, preuve qu'ils connaissaient mieux que nous la violence du mobilier municipal.

Marcel lança les images.

Les films montraient Port-Luhan dans les années soixante, puis quatre-vingt, puis au début des années deux mille. La digue était plus étroite. Le casino existait encore. Le Régent avait une façade blanche et des néons qui fonctionnaient tous, ce qui lui donnait une arrogance presque inquiétante.

Les spectateurs commentaient à voix basse.

— C'est la maison des Le Bihan.

— Là, regarde, le vieux port.

— Ce n'est pas Marcel, à gauche ?

— Marcel était déjà vieux.

Sans se retourner, Marcel leva un doigt.

Le public rit.

Je regardai les bâtiments disparus, les enseignes remplacées, les rues avant les travaux. Port-Luhan n'avait jamais été intacte. Elle avait changé sans attendre mon accord.

Deux rangées devant moi, Alizée était assise entre Nora et Léna.

À un moment, elle se retourna.

Nos regards se croisèrent dans la lumière tremblante de l'écran.

Elle sourit légèrement.

Je répondis de la même manière.

Rien de plus.

À la fin de la projection, il n'avait pas plu.

Tout le monde commenta cette absence comme une réussite collective.

Nous rangeâmes les chaises.

Les choses concrètes avaient cette bonté de posséder un poids stable. Un câble mal enroulé faisait un nœud. Une caisse restait lourde, quelles que soient les personnes qui la portaient.

Vers minuit, Marcel ferma la camionnette.

— Il reste les programmes, annonça-t-il.

Une caisse se trouvait encore près du mur.

— Je les ramène au Régent, dit Alizée.

— Demain, répondit Marcel.

— Il va y avoir de l'humidité cette nuit.

— Alizée, tout prend l'humidité ici. Nous compris.

Elle saisit une poignée de la caisse.

Je pris l'autre.

— Je t'aide.

Elle hésita, puis acquiesça.

Nous remontâmes vers le centre.

La fête foraine fermait ses derniers stands. Les lumières tournaient encore, sans musique. Le sol collait sous nos chaussures près de la baraque à churros.

La caisse n'était pas conçue pour être portée à deux. Nos mains se rapprochaient à chaque changement de pente.

Près de la descente de plage, Alizée ralentit.

— Pause ?

— Oui.

Nous posâmes la caisse sur le petit muret.

La marche signalée en jaune se trouvait juste devant nous.

Alizée la regarda.

— Ils ont vraiment peint le problème.

— C'était plus simple que le réparer.

— C'est presque une philosophie locale.

Nous nous assîmes.

La mer était trop loin pour être visible dans l'obscurité. On entendait seulement son bruit bas. La fête s'éteignait derrière nous.

Alizée frotta ses mains l'une contre l'autre.

— Je pars après-demain.

Je tournai la tête.

Je savais qu'elle partirait.

La date me parut quand même inattendue.

— Déjà ?

— J'ai un entretien à Bordeaux.

— Pour le stage ?

— Un autre. L'ancien ne veut plus de moi et le sentiment est devenu réciproque.

— Tu le veux, celui-là ?

— Je ne sais pas encore. Mais il a l'avantage d'être ailleurs.

Elle regarda la marche jaune.

— J'ai besoin de rentrer avant que Marcel me nomme officiellement responsable des événements humides.

— Il ne survivra pas.

— Il trouvera une autre personne facile à culpabiliser.

Le silence revint.

Cette fois, il était vivable.

— Ça m'a fait du bien, ce soir, dit-elle.

— La projection ?

— Aussi.

Je ne demandai pas ce qu'elle mettait dans le reste.

Elle sembla apprécier.

— Tu étais là, ajouta-t-elle.

Deux mots.

Pas une promesse.

Une constatation.

J'avais été là pour les chaises, l'affiche, les câbles et la caisse. Une présence avec un horaire et des bras.

— J'ai essayé.

— Oui.

Son regard resta sur moi.

L'espace entre nous changea.

Rien autour ne s'arrêta. Un volet se ferma plus haut dans la rue. Un scooter passa au bout de la place. Une goutte tomba d'une gouttière alors qu'il ne pleuvait plus.

Alizée sourit.

— Même quand le ciel s'arrête, cette ville trouve un moyen de goutter.

— C'est une compétence.

Elle rit doucement.

Puis elle se leva.

— On devrait rapporter la caisse avant que Marcel lance une opération de secours.

Je me levai à mon tour.

Nous reprîmes les programmes.

Quelque chose était revenu entre nous.

Pas l'ancien été.

Pas encore une autre histoire.

Seulement assez d'espace pour marcher côte à côte sans que chaque silence ressemble à une fermeture.

Le lendemain, nous nous vîmes avec les autres.

Jamais seuls.

Il y eut le marché, un café devant Chez Lulu et un passage au Régent. Baptiste nous imposa une glace qu'il appelait « caramel diplomatique » et qui avait exactement le goût du caramel habituel.

Alizée me parlait normalement.

Elle riait parfois.

À plusieurs reprises, je sentis qu'une conversation plus importante aurait pu commencer. Elle ne la commença pas pour nous deux.

Je compris qu'elle ne le ferait plus.

Le matin de son départ, j'arrivai à l'arrêt du car avec huit minutes d'avance.

Le soleil venait de se lever derrière les maisons. La pluie des jours précédents restait dans les caniveaux. Port-Luhan sentait le pain, le bitume humide et les livraisons du matin.

L'arrêt se trouvait devant l'office de tourisme.

Le banc était trop loin sous l'abri pour protéger réellement de la pluie et assez près de la route pour recevoir les éclaboussures des voitures. Il faisait face à une publicité pour des appartements neufs « à deux pas de l'océan ».

Alizée arriva avec un sac de voyage bleu et son sac en toile.

Elle portait un sweat gris. Ses cheveux étaient détachés, son visage encore froissé par le sommeil.

Pas la fille qui revenait avec l'été.

Une personne qui avait mal dormi et qui devait prendre un car.

Je la trouvai plus difficile à regarder que toutes les versions imaginées.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

Je pris son sac de voyage.

Elle me laissa faire.

— Il est lourd, prévint-elle.

— Ça va.

— Il y a des livres.

— Je retire ce que j'ai dit.

Elle sourit.

Nous nous assîmes sur le banc.

— Il est nul, dit-elle.

Je la regardai.

— Je n'avais encore rien dit.

— Il émet une détresse.

— D'usage.

— Exactement.

Le car devait arriver à huit heures vingt-cinq.

Il nous restait douze minutes.

Je regardai son sac.

— Tu as tout ?

Alizée tourna la tête vers moi.

— Malo.

— Mauvais début ?

— Si tu fais l'inventaire de ma valise, je repars à pied.

— D'accord.

Elle sourit.

— Ne t'excuse pas. Reste seulement là.

Je posai les mains sur mes genoux.

Un camion passa. Le banc vibra légèrement.

Le tabac ouvrait de l'autre côté de la rue. Un homme installait des présentoirs de cartes postales devant la boutique de souvenirs.

— Pour l'autre soir, dit Alizée.

— La dispute ?

— Non. Après. La digue.

Je la regardai.

— Oui.

Elle jouait avec la lanière de son sac.

— Je crois qu'on allait dire quelque chose.

La phrase entra doucement.

— Oui.

— Tu le crois aussi ?

— Oui.

Elle hocha la tête.

— Je ne veux pas te forcer à devenir quelqu'un de rapide.

— Merci.

— Enfin, parfois, si. Ce serait reposant.

Je souris.

— Je peux accélérer sur de courtes distances.

— Ce n'est pas exactement ce que je veux dire.

Son sourire disparut peu à peu.

— Je ne peux pas toujours venir chercher les phrases à ta place.

— Je sais.

Elle me regarda.

— Celui-là, je le retire, dis-je.

— Bonne décision.

Je cherchai une autre réponse.

— Tu ne devrais pas avoir à le faire.

Alizée attendit.

Je poursuivis.

— Je ne veux plus attendre juillet pour découvrir des morceaux de ta vie.

Sa main cessa de bouger sur la lanière.

— D'accord.

— Et je ne veux pas seulement dire ça parce que tu pars.

— Tu le dis quand même parce que je pars.

— Oui.

Elle ne sembla pas m'en vouloir.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle.

La question était plus difficile que les autres parce qu'elle ne demandait ni regret ni explication.

Elle demandait une action.

— T'écrire.

— Tu le fais déjà parfois.

— Plus que parfois.

— Combien ?

— Je ne sais pas.

— Malo.

— Une fois par semaine ?

Elle eut un rire surpris.

— Tu veux établir un quota ?

— Non. Mauvaise idée.

— Très.

— Je veux dire que je ne veux plus attendre d'avoir une phrase parfaite ou une photo de banc absurde pour te parler.

— C'est mieux.

— Et j'ai envie de venir à Bordeaux.

Je le dis avant d'avoir le temps de vérifier les trains, les horaires ou le prix.

Alizée me regarda longtemps.

— Tu as envie ou tu vas venir ?

La différence me frappa immédiatement.

— J'ai envie.

— D'accord.

— Et je vais regarder comment venir.

— D'accord.

Elle ne me donna pas davantage.

C'était juste.

Le car n'était pas encore visible.

Il restait peut-être cinq minutes.

— Je ne ferme pas la porte, dit-elle.

Je cessai de bouger.

— Je ne sais pas exactement quelle porte. Ni ce qu'il y a derrière. Et elle coince probablement avec l'humidité, comme tout ici.

— Probablement.

— Mais je ne la ferme pas.

Ma gorge se serra.

Il fallait répondre.

Pas avec la même phrase retournée vers elle.

— J'ai envie de t'embrasser, dis-je.

Les mots sortirent bas.

Alizée ne bougea pas.

Son regard descendit vers ma bouche, puis remonta.

— D'accord, répondit-elle.

Je n'avais pas prévu qu'elle dise cela.

Mon corps prit une seconde d'avance sur le reste.

Je me tournai vers elle.
 Alizée resta assise.
 Elle ne plaisanta pas.
 Elle ne détourna pas le visage.
 Je levai une main vers sa joue, puis m'arrêtai avant de la toucher.
 Pas parce qu'elle reculait.
 Parce qu'un moteur apparut au bout de la rue.
 Le car blanc et vert tourna derrière la boulangerie.
 Il avançait lentement, clignotant à droite, parfaitement indifférent à tout ce qui se trouvait sur ce banc.
 Alizée regarda le véhicule.
 Puis moi.
 — Il a un très mauvais sens du timing, dit-elle.
 Je laissai retomber ma main.
 — C'est un service régional.
 — Ils sont formés.
 Le car s'arrêta dans un souffle hydraulique.
 Les portes s'ouvrirent.
 Le conducteur se pencha légèrement.
 — Bordeaux ?
 — Oui, répondit Alizée.
 Je me levai et portai son sac jusqu'à la soute.
 Le geste était rapide, pratique, familier. Je savais toujours quoi faire des bagages lorsque je ne savais plus quoi faire de mes mains.
 Lorsque je revins, Alizée se tenait devant la porte ouverte.
 Il restait quelques secondes.
 Assez.
 Elle me regarda.
 Je fis un pas.
 Elle ne recula pas.
 Le conducteur se tourna vers nous.
 — On doit partir.
 Le moment changea.
 Pas complètement.
 Assez.
 Alizée se pencha et posa ses lèvres sur ma joue.
 Le contact fut bref et froid.
 — Écris-moi, dit-elle.
 — Avant juillet.
 Elle me regarda.
 — Oui. Avant juillet.
 Elle monta.
 Je restai sur le trottoir pendant qu'elle trouvait une place côté fenêtre. Elle posa son sac sur ses genoux et fouilla quelques secondes à l'intérieur.
 Le moteur redémarra.
 Alizée leva enfin les yeux vers moi.
 Je levai la main.
 Le car s'éloigna dans la rue principale, passa devant la boulangerie, puis disparut derrière le rond-point.

Je restai devant l'arrêt.

Une femme arriva quelques minutes plus tard et consulta les horaires.

— Le car pour Nantes est passé ?

— Non.

Elle s'assit sur le banc, regarda la publicité en face et fronça les sourcils.

— Il est très mal placé.

— Oui.

Je sortis mon téléphone.

La conversation avec Alizée était ouverte.

J'écrivis :

Je suis content d'être venu porter les chaises.

Je relus.

Ce n'était pas une déclaration.

C'était vrai.

J'ajoutai :

Et je ne veux pas attendre l'été prochain pour te parler.

Mon pouce resta au-dessus de l'écran.

Je pouvais encore corriger. Ajouter quelque chose de plus drôle. Atténuer.

J'envoyai.

La réponse arriva avant que la femme à côté de moi ait terminé de lire les horaires.

Alors n'attends pas.

Je rangeai mon téléphone.

Le banc était toujours mal placé.

Je restai assis dessus quand même.

Chapitre 13

Être adulte ne suffit pas

Je n'avais pas attendu Alizée toute l'année.

J'aurais préféré une version plus nette.

Le garçon rentré de Port-Luhan avec un baiser manqué dans la gorge, puis resté douze mois à regarder la pluie tomber sur Nantes en pensant à une fille partie dans un car pour Bordeaux. Cette histoire aurait eu une belle cohérence. Elle aurait donné à mon attente une dignité que la vraie vie ne lui avait pas toujours laissée.

La vraie vie avait continué.

J'avais rendu des dossiers, appris à détester plusieurs logiciels de cartographie et passé trois mois en stage dans une petite collectivité au bord de la Loire. On m'avait demandé d'étudier les déplacements autour d'une médiathèque dont l'entrée principale était moins utilisée que la porte de service, parce que la porte de service donnait directement sur l'arrêt de bus.

J'avais écrit quarante-deux pages pour expliquer qu'un être humain choisit souvent le chemin le plus court.

La conclusion aurait pu bouleverser l'histoire de l'urbanisme si quelqu'un avait eu le courage de lire l'annexe.

J'avais aussi été avec quelqu'un.

Elle s'appelait Jeanne.

Elle était dans mon master. Cheveux bruns coupés au carré, rire bas, manière très efficace de poser les bonnes questions en séminaire et de commander une bière sans consulter trois fois l'ardoise. Nous avons commencé par travailler ensemble sur un dossier autour des places de village. Puis nous avons bu un verre. Puis plusieurs. Un soir, dans la cuisine trop petite d'un ami, elle avait posé sa main sur mon avant-bras en me disant que j'avais l'air moins absent quand je parlais des sols perméables.

Jeanne me plaisait vraiment.

Elle aimait les marchés couverts, les carnets avec du papier épais et les villes moyennes que tout le monde traversait sans les regarder. Elle détestait les gens qui parlaient au cinéma. Quand elle voulait me voir, elle le disait. Quand quelque chose la vexait, elle le disait aussi.

Nos rendez-vous n'avaient pas besoin d'attendre une météo favorable.

Pendant trois mois, j'avais cru que cette simplicité pouvait m'apprendre à être présent.

Elle m'avait surtout permis de comprendre à quel point je ne l'étais pas encore.

Un soir de mars, après un film japonais très lent que nous avons tous les deux prétendu avoir compris, elle m'avait raccompagné jusqu'à mon arrêt de tram. Une pluie fine s'installait sur ses cheveux.

— Tu es gentil, Malo.

J'avais compris immédiatement que la phrase n'était pas un compliment.

— Mais ?

Elle avait souri.

— Tu vois, tu sais déjà qu'il y a un mais.

Le tram était annoncé dans six minutes.

Jeanne regardait les rails.

— Parfois, tu es vraiment avec moi. Et puis tu pars dans une pièce où je ne peux pas entrer.

Elle n'avait pas parlé d'Alizée.

Je lui en avais peu parlé. Pas par mensonge. Je ne savais pas comment présenter une fille que je voyais quelques semaines par an, que je n'avais jamais embrassée et dont une phrase pouvait encore me réveiller plus sûrement qu'une alarme.

Jeanne ne demandait aucune explication romanesque.

Elle voulait seulement éviter que nous devenions deux personnes déçues par politesse.

Nous nous étions quittés quelques jours plus tard. Elle m'avait rendu un livre. Je lui avais rendu un pull. Il avait gardé son odeur, ce qui m'avait rendu triste d'une manière propre et brève.

Je n'étais donc pas revenu à Port-Luhan comme un saint de l'attente.

Je revenais avec une relation derrière moi, un stage presque réussi, un sujet de mémoire et une idée plus nette de ce que je voulais faire. Je revenais aussi avec des messages d'Alizée dans mon téléphone, des silences entre eux et la sensation que nous avions laissé quelque chose au bord d'un arrêt de car mal fichu.

Nous avons écrit après son départ.

Davantage qu'avant.

Pas assez pour appeler cela une habitude.

Elle m'avait parlé de son entretien, puis du stage qu'elle avait obtenu dans une association culturelle à Bordeaux. Elle organisait des concerts, des projections et des ateliers sur des quais, des places et des friches. Elle râlait contre les dossiers de subvention, les prestataires en retard et les élus qui voulaient « du participatif visible sur les photos ».

Le chaos semblait lui convenir.

Je lui racontais mes cours, mon stage, les absurdités administratives et les plans imprimés dans des formats trop grands pour les tables disponibles. J'envoyais moins de photos de bancs. Je craignais que chaque image devienne une manière de la maintenir dans notre ancien vocabulaire.

Parfois, nous parlions longtemps.

Parfois, la conversation s'arrêtait sans raison visible.

Je m'entraînais à ne pas paniquer.

Cela consistait surtout à paniquer en silence pendant des délais plus raisonnables.

En juin, elle m'avait écrit :

Alizée : Tu reviens quand à Port-Luhan ?

Je n'avais pas entouré la date sur mon calendrier.

Je tenais à cette précision.

Je l'avais seulement mémorisée de manière intégrale.

Moi : Le 10 juillet normalement.

Alizée : Ah, tu reviens avec le grand mot des gens qui ont une vie souple.

Moi : Je progresse.

Alizée : Méfie-toi. La souplesse, ça mène aux loisirs.

Moi : Je vais essayer de rester tendu.

Sa réponse était arrivée quelques minutes plus tard.

Alizée : Moi je serai déjà là, je pense. Avec du monde.

Avec du monde.

Je m'étais demandé qui.

Je ne l'avais pas demandé.

J'avais trouvé cela adulte.

C'est fou le nombre de choses qu'on peut appeler adulte quand on veut éviter d'avoir peur.

Nous arrivâmes à Port-Luhan un jeudi après-midi.

Mon père conduisait plus lentement que d'habitude. Selon lui, la faute revenait aux touristes, aux vélos, aux nouveaux dos-d'âne et à la voiture devant nous, qui « n'avait visiblement aucun projet ».

Toutes ces raisons étaient valables.

Une autre attendait peut-être derrière.

La maison vieillissait plus vite que nous.

Dès le portail, quelque chose avait cessé de faire semblant. La peinture bleue des volets partait par plaques. Une fissure descendait depuis l'angle de la fenêtre du salon. Le parasol avait disparu de la terrasse, laissant derrière lui un pied métallique planté dans le sol comme un vestige d'apéritifs anciens.

Ma mère resta devant la façade, les clés à la main.

— Il faudra vraiment faire venir quelqu'un pour la fissure.

Mon père regarda le mur.

— Elle n'a pas bougé.

— Tu dis ça parce que tu n'as pas envie qu'elle ait bougé.

— Une fissure ne bouge pas comme un animal.

— Justement, on ne sait pas.

Dans le salon, une auréole pâle marquait le plafond près de la baie vitrée.

Ma mère leva les yeux.

— Ah non.

Mon père la rejoignit.

— C'était déjà là ?

— Non.

— Un peu.

— Paul, une tache au plafond ne devient pas « un peu déjà là » parce que tu l'as regardée vite l'an dernier.

Il alla ouvrir les volets avec l'énergie des hommes qui préfèrent attaquer une poignée plutôt qu'un devis.

Je montai dans la chambre du fond.

Elle m'attendait avec sa fenêtre, son toit de garage, ses pins maigres et son odeur de drap propre. Le volet coinça. Je tirai plus fort. Il céda en frappant contre la façade.

Rien n'était vraiment différent.

Tout l'était un peu.

En redescendant, j'entendis mes parents dans la cuisine.

— Le devis pour les gouttières était déjà élevé, disait ma mère.

— On n'a pas encore demandé pour le toit.

— Justement.

— On verra.

— Ça devient compliqué de toujours voir plus tard.

Un silence passa.

Mon père reprit plus bas :

— On ne vient plus autant, non plus.

Je m'arrêtai sur la troisième marche, celle qui craquait.

Ma mère répondit quelque chose que je ne compris pas. Une phrase courte, sans doute. Il suffisait qu'ils commencent à parler de la maison de cette façon pour que toutes les autres phrases deviennent possibles.

Je descendis bruyamment les dernières marches.

— Je vais marcher.

Mes parents levèrent la tête ensemble, comme si j'avais de nouveau vingt et un ans.

Ma mère regarda le ciel.

— Prends une veste.

Il faisait beau.

Je pris une veste.

Dans la rue, Port-Luhan était déjà pleine.

La boutique de savons artisanaux était devenue une boutique de CBD au nom très zen, avec une feuille blanche dessinée sur la vitrine. La supérette avait repeint sa façade en vert sauge, couleur probablement choisie par quelqu'un qui disait « authentique » en réunion. La librairie humide résistait encore entre le glacier et une agence immobilière dont la vitrine présentait des maisons éclairées par des couchers de soleil agressifs.

Sur la place des Halles, les bancs face au mur avaient disparu.

Je m'arrêtais.

Une longue banquette courbe entourait désormais le platane. Elle était trop haute d'un côté et ses accoudoirs semblaient avoir été placés après une dispute. Pourtant, des gens l'utilisaient. Des adolescents, une vieille dame, un couple chargé de sacs de plage, un enfant allongé sur le dos.

Le muret autrefois pris d'assaut était presque vide.

Quelqu'un avait déplacé le problème.

Pas entièrement.

Pas parfaitement.

Assez pour que la place fonctionne autrement.

Je pris une photo.

J'ouvris la conversation avec Alizée.

Moi : Ils ont bougé les bancs.

Je continuai vers la digue.

La rampe à la marche jaune avait également été refaite. La pente était plus douce, la marche avait disparu et une rambarde métallique bordait le passage. Une mère descendait avec une poussette sans ralentir. Un homme âgé montait en s'aidant de la rampe.

Personne ne pestait.

Les gens passaient.

Je ressentis une joie disproportionnée, suivie d'une tristesse plus difficile à nommer.

La ville corrigeait certaines choses pendant que je comprenais encore celles que j'avais ratées.

Mon téléphone vibra.

Alizée : QUOI.

Puis :

Alizée : Ils ont donc compris l'idée de tourner un banc vers des êtres humains ?

Moi : Ne nous emballons pas. Il y a encore des accoudoirs discutables.

Alizée : Ton expertise reste nécessaire. Soulagement général.

Je regardai la mer à marée basse, les flaques brillantes et les pêcheurs à pied penchés sur les rochers.

Puis j'écrivis :

Moi : Tu es où ?

La question partit avant que j'aie le temps de la déguiser.

Sa réponse arriva presque aussitôt.

Alizée : Au port. Enfin entre le port et le chaos. On installe pour demain.

Alizée : Tu peux passer. Il y a des caisses, donc Marcel a probablement invoqué ton nom.

Je descendis vers le port.

J'avais vingt-quatre ans. J'avais eu une relation qui avait compté. J'avais quitté quelqu'un correctement. J'avais réfléchi pendant un an à ce qu'Alizée m'avait dit.

Je n'allais pas arriver avec une scène déjà construite.

Je me répétais cela tout le long du chemin.

C'était peut-être le premier signe que je n'étais pas aussi prêt que je le pensais.

Plusieurs barnums occupaient l'esplanade. Des tables pliantes s'empilaient près d'un camion. Des guirlandes électriques dormaient en nœuds dans des caisses. Une banderole

annonçait PORT-LUHAN EN SCÈNE, trois jours de concerts, de cinéma, de lectures, d'ateliers et de marché nocturne.

Tom portait un carton contre lui, casquette à l'envers, expression de martyr logistique.

— Malo !

Il posa le carton sur une table.

— Tu tombes bien. J'allais commencer à porter des choses moi-même.

— Je suis arrivé à temps.

— Tu protèges mon image.

Il me donna une tape sur l'épaule, puis cria vers un barnum :

— Alizée ! Le type des bancs est là !

Elle sortit de derrière une pile de caisses.

Toutes les résolutions prises sur le trajet devinrent soudain très théoriques.

Elle portait une salopette en jean sur un débardeur blanc, les cheveux attachés avec un foulard rouge. Un stylo dépassait derrière son oreille. Un rouleau de ruban adhésif entourait son poignet comme un bracelet municipal.

Elle avait l'air fatiguée, concentrée, vivante.

Elle me vit.

Son visage s'éclaira.

Pas comme dans mes souvenirs. D'une façon plus retenue et plus réelle.

— Salut.

— Salut.

Nous avançâmes l'un vers l'autre.

Je ne savais pas si nous allions nous prendre dans les bras ou nous saluer comme deux collègues de chantier affectif. Elle décida avant moi. Ses bras passèrent brièvement autour de mon dos. Je la serrai sans paniquer.

Presque.

Elle se recula pour me regarder.

— Tu as l'air adulte.

— C'est la fatigue.

— Non. Tu as une tête de quelqu'un qui remplit des tableaux avec résignation.

— Stage en collectivité.

— Mes condoléances.

Elle observa mon visage une seconde de plus.

— Ça va ?

La question était simple.

Je répondis simplement.

— Oui. Et toi ?

Elle hésita.

Je laissai le silence tranquille.

— Là, oui.

J'acceptai ce là sans demander le reste.

Tom repassa entre nous avec une caisse.

— Je déteste interrompre ces retrouvailles subtilement chargées, mais le barnum trois a décidé de mourir.

Alizée leva les yeux.

— Il ne meurt pas. Il refuse sa vocation.

— La toile pend sur l'emplacement de la friteuse.

— Il n'y a pas encore de friteuse.

— Anticipons le drame.

Elle se tourna vers moi.

— Tu aides ?

— Oui.

— Je demande pour de vrai. Pas pour te donner un rôle symbolique.

— Je peux porter autre chose que mes projections.

La phrase atterrit entre nous.

Un peu plus lourdement que prévu.

Un sourire passa dans ses yeux.

— Bien. On commence par les pieds du barnum. C'est plus sain.

Pendant une heure, nous montâmes des structures, transportâmes des caisses et déroulâmes des rallonges. Tom donnait des ordres qu'il ne suivait pas. Claire circulait avec plusieurs badges autour du cou et menaçait de renommer tout le monde « ressource non fiable ». Marcel arriva avec un projecteur sous le bras, déjà furieux contre une prise électrique.

Je travaillais à côté d'Alizée sans suivre chacun de ses déplacements.

Elle venait me demander de l'aide, repartait, revenait. Parfois nos phrases se répondaient comme avant. Parfois elle parlait avec d'autres et je continuais simplement ce que j'étais en train de faire.

Je remarquai mes progrès avec une petite fierté.

On ne devrait jamais se féliciter trop tôt de sa maturité.

La vie le prend personnellement.

Vers dix-neuf heures, les barnums tenaient avec assez de conviction pour que la mairie puisse prétendre avoir un plan.

Alizée consulta une liste sur son téléphone.

— Il manque les affiches du concert de demain.

Marcel répondit depuis le camion :

— Elles sont au Régent.

— Pourquoi ?

— Parce que tout finit au Régent.

— Ce n'est pas une méthode de classement.

— C'est une philosophie.

Elle soupira.

— Je vais les chercher.

— Je peux venir, dis-je.

Elle me regarda.

— Oui.

Nous remontâmes vers le centre par les petites rues.

Le soleil commençait à descendre. Les façades prenaient une couleur dorée. Les touristes portaient dîner avec les cheveux encore salés. L'air portait une humidité basse, une promesse de pluie que personne ne prenait encore au sérieux.

— Alors, dit Alizée. Stage en collectivité.

Je lui racontai la médiathèque, la porte de service et les trajets que les gens inventaient quand les plans ne les respectaient pas.

— Donc ton rapport disait que les gens ne sont pas des flèches sur une carte.

— En quarante-deux pages.

— C'est bien. Il faut parfois quarante-deux pages pour dire une phrase que personne ne veut entendre.

— Et toi ? L'association ?

Elle souffla.

— Chaos vivant. On fait des concerts, des projections, des ateliers. J'ai passé deux semaines à expliquer à un élu qu'un projet participatif ne consiste pas à photographier des citoyens devant des post-it.

— Il a compris ?

— Il a dit « co-construction » avec beaucoup d'émotion.

Je ris.

Elle aussi.

— Ça te plaît, dis-je.

— Oui.

Ce oui-là ne portait aucune réserve.

Elle ne se contentait pas d'aller mieux. Elle avançait vers quelque chose qui lui appartenait.

Nous arrivâmes devant le Régent.

La façade avait encore perdu de la peinture. Le G clignotait avec une obstination presque émouvante. Alizée ouvrit la porte latérale sans hésiter.

À l'intérieur, le cinéma sentait toujours la poussière chaude, le tissu humide et le vieux papier.

Marcel avait laissé les affiches sur le comptoir avec une feuille marquée en lettres capitales :

NE PAS OUBLIER.

La feuille reposait sur les affiches oubliées.

— Marcel est un poème administratif, dit Alizée.

— Un recueil entier.

Elle prit la pile. Je remarquai qu'elle boitait légèrement.

— Tu t'es fait mal ?

— J'ai marché sur un câble ce matin.

— Je peux porter les affiches.

— Malo, ce sont des affiches.

Elle m'en tendit quand même la moitié.

— Tiens. Comme ça, tu te sens indispensable.

— Très aimable.

Nous ressortîmes sur la placette.

La fontaine sèche avait été nettoyée, ce qui lui donnait un air encore plus inutile. Deux petites filles mangeaient des glaces avec la concentration de scientifiques devant une expérience instable.

Alizée resta sous la marquise.

— Ça fait bizarre de te revoir là.

Je regardai le Régent.

— Oui.

— Tu viens de penser une phrase très longue ?

— Plusieurs.

— Tu en gardes une ?

Je pris le temps.

— Je suis content qu'on puisse être ici sans rejouer exactement la même scène.

Elle tourna la tête vers moi.

— Pas mal.

— Merci.

— Un peu travaillé.

— Je progresse lentement.

— C'est ton rythme naturel.

Le moment était doux.

Respirable.

Je me dis que devenir adulte ressemblait peut-être à cela. Laisser une minute exister sans lui demander de décider de tout le reste.

Un homme traversa alors la placette en courant légèrement. Il portait un sac de courses dans une main et une veste sur l'épaule. Cheveux noirs bouclés, barbe courte, chemise claire ouverte sur un tee-shirt bleu.

Il s'arrêta devant nous, un peu essoufflé.

Son sourire alla directement vers Alizée.

— J'ai trouvé les piles. Enfin, j'ai trouvé des piles. Compatibles moralement. Techniquement, je ne promets rien.

Il brandit un petit paquet.

Le visage d'Alizée changea.

Son sourire devint plus immédiat.

Plus familier.

— Tu es un héros.

— Je sais. Je veux une statue près du rond-point.

— Il y a déjà l'élan maritime.

— Justement, je ne peux pas faire pire.

Je restai près d'elle, ma moitié d'affiches contre moi.

L'homme me remarqua.

— Salut.

— Salut.

Alizée se redressa légèrement.

— Diego, Malo. Malo, Diego.

Diego.

Le prénom entra dans la scène avec une simplicité presque vexante.

Je tendis la main.

— Enchanté.

Il la serra normalement.

Même sa poignée de main refusait de m'offrir un motif valable de le détester.

— Ah, Malo. Le fameux Malo.

Je souris par réflexe.

— J'espère que le fameux reste raisonnable.

— Plutôt. J'ai surtout entendu parler d'un type qui repère les bancs mal foutus.

— C'est une version assez fidèle.

Diego montra les affiches.

— Vous retournez au port ?

— Oui, répondit Alizée. Marcel avait encore organisé un jeu de piste.

— Je peux prendre ça.

Il tendit les mains vers ma pile.

— Ça va, dis-je.

Trop vite.

Alizée me regarda.

— Merci, ajoutai-je, mais elles ne sont pas lourdes.

— Les affiches municipales ont surtout un poids moral, dit Diego.

— Exactement, répondit Alizée.

Ils se comprenaient.

La phrase me traversa avant que je puisse l'arrêter.

Nous repartîmes tous les trois vers le port.

Diego connaissait les horaires, les bénévoles et les problèmes en cours. Il demanda si Claire avait retrouvé les badges artistes. Il savait que Baptiste arriverait après sa fermeture. Il parla d'une enceinte défectueuse, d'un groupe de musiciens et de Tom qui avait confondu deux caisses de câbles.

Alizée marchait près de lui.

Elle se tournait régulièrement vers moi pour m'inclure dans la conversation.

Cette attention ne rendait rien plus facile.

— Tu travailles avec l'association ? demandai-je à Diego.

— Non. Je suis surtout le renfort voiture, piles, café et mauvaise foi.

— Il donne un coup de main sur le festival, précisa Alizée.

— Et je connais deux membres du groupe de demain. J'ai une valeur diplomatique.

— Très temporaire.

— Toute valeur humaine est temporaire, Alizée.

Elle lui donna un petit coup d'épaule.

Le geste était léger.

Familier.

Je me concentrai sur le bord des affiches contre mon torse.

Je n'avais aucun droit.

La phrase arriva avec la sécheresse d'un panneau d'interdiction.

Aucun droit sur son année, son sourire ou les gens qu'elle avait rencontrés pendant que je remplissais des tableaux, embrassais Jeanne devant un arrêt de tram et apprenais péniblement à être moins absent.

J'étais revenu avec l'idée que mes progrès finiraient forcément par modifier notre histoire.

Alizée n'avait aucune raison d'attendre ma maturité.

Au port, l'installation avait avancé. Les guirlandes étaient suspendues. Les barnums tenaient encore. Sami arriva depuis le quai avec une caisse contre lui.

— Diego ! Tu as les piles ?

— Oui. Je sauve encore la culture locale.

Sami rit et prit le paquet.

Lui aussi connaissait Diego.

Bien sûr.

Diego existait dans le réseau réel des gens. Les services rendus, les problèmes pratiques, les blagues déjà commencées. Il n'était pas un rival sorti d'une scène préparée pour me faire souffrir. Il était présent.

Alizée posa les affiches sur une table.

— On les met où ?

Claire répondit sans lever les yeux de son téléphone :

— Trois au port, deux au Régent, une chez Lulu, une devant l'office. Une sur Baptiste s'il continue à dire qu'il ne voit pas les visuels.

Diego prit deux affiches.

— Je vais chez Lulu.

— Attends, dit Alizée. Je viens avec toi, il faut récupérer les jetons boissons.

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu restes ?

La question était sincère.

— Oui. Je vais aider Marcel.

Marcel grogna à quelques mètres :

— Je n'ai rien demandé.

— C'est sa manière d'accepter, dit Alizée.

— Je commence à la connaître.

Diego et elle partirent vers la rue principale. Ils parlaient déjà des jetons, des verres consignés et d'une rallonge que le restaurant pouvait peut-être leur prêter.

Je les regardai tourner au coin de la rue.

Tom s'arrêta près de moi, toujours occupé par un cadenas qui semblait gagner leur conflit.

— Ça va ?

— Oui.

Son regard suivit le mien.

Son visage changea.

À peine.

Assez.

— Ah.

Ce ah fut désastreux.

— Quoi ?

Tom passa une main dans ses cheveux.

Il hésitait, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

— Elle ne t'a pas dit ?

Je connaissais déjà la réponse.

Je posai quand même la question, parce que les êtres humains ont parfois besoin de se regarder marcher dans une porte vitrée.

— Dit quoi ?

— Diego. C'est son copain.

Copain.

Le mot arriva sans pluie, sans musique et sans effet particulier.

Il y avait seulement la mer à marée basse, les barnums, une guirlande suspendue de travers et Marcel qui jurait contre un pied de projecteur.

Je regardai la rue vide.

— Ah.

Tom grimaça.

— Désolé. Je pensais que tu savais.

Tout le monde pense toujours que quelqu'un sait déjà, jusqu'au moment où son visage prouve le contraire.

— Non.

— Je crois que c'est assez récent. Enfin, pas hier. Je ne sais pas vraiment.

— T'inquiète.

La formule servait surtout à le libérer de la scène.

Il hocha la tête.

— Je vais trouver une pince.

Il partit.

Je n'avais pas été trahi.

C'était la première chose à admettre.

Alizée ne m'avait rien promis. Nous n'avions rien défini. Un baiser n'avait pas eu lieu. Une porte était peut-être restée entrouverte, elle n'avait jamais été réservée.

Elle avait vécu.

Moi aussi.

Je pensai à Jeanne, à sa main sur mon avant-bras et à cette pièce où elle ne pouvait pas entrer.

Je n'avais pas attendu Alizée toute l'année.

Alizée ne m'avait pas attendu non plus.

Logique parfaite.

Insupportable symétrie.

— Le marcheur ! cria Marcel.

Je me tournai.

— Oui ?

— Si tu comptes rester planté là, fais au moins contrepoids sur le pied gauche.

La structure du projecteur penchait légèrement.

Je m'approchai.

— Celui-là ?

— L'autre gauche. Évidemment.

Je posai la main sur le pied métallique.

Le ciel au-dessus du port commençait à se couvrir. Le vent souleva une affiche posée sur la table. Elle glissa au sol, face contre terre.

Je la ramassai et lissai le papier.

MÉMOIRES DE MER, CONCERTS, CINÉMA, RENCONTRES.

Port-Luhan en scène.

La réalité avait un sens de la programmation que je n'aurais pas osé inventer.

Je remis l'affiche en place.

Puis je retournai tenir le projecteur, parce que Marcel avait besoin de moi et qu'une structure qui penche finit toujours par tomber si personne ne la retient.

Pendant quelques minutes, je fus encore utile.

C'était déjà ça.

Ce n'était plus assez.

Chapitre 14

Diego, le mardi soir

Je crois que j'aurais préféré que Diego soit désagréable.

Pas horrible. Je ne souhaitais pas qu'Alizée soit avec quelqu'un d'horrible. Même dans mes élans les moins élégants, il me restait assez de décence pour ne pas espérer qu'elle souffre afin de donner un rôle plus flatteur à ma tristesse.

Désagréable aurait suffi.

Légèrement suffisant. Trop bruyant. Méprisant avec les serveurs. Le genre d'homme qui explique les films après les avoir mal compris, appelle les femmes « ma grande » et serre les mains trop fort parce qu'il a confondu l'assurance avec une guerre des phalanges.

J'aurais pu m'accrocher à ça.

Un défaut visible.

Un endroit où poser ma douleur.

Diego ne me donna presque rien.

C'était vexant.

Après la révélation de Tom, je passai vingt minutes à tenir un pied de projecteur pendant que Marcel tentait de fixer une structure avec une vis qui ne lui appartenait probablement pas.

— Ne bouge pas, dit-il.

— Je ne bouge pas.

— Tu bouges intérieurement.

— C'est difficile à éviter.

Il leva les yeux vers moi.

— Tant que ça ne dérègle pas le niveau.

Je fixai la barre métallique.

Autour de nous, le port continuait à s'organiser. Les guirlandes se tendaient entre les barnums. Claire distribuait des badges. Sami transportait des caisses de verres. Tom négociait encore avec un cadenas qui semblait avoir pris une décision personnelle contre lui.

J'étais utile avec une précision presque agressive.

Quand on me demandait si ça allait, je répondais oui. Quand Marcel voulait une rallonge, je trouvais la rallonge. Quand Claire m'envoyait déplacer une affiche, je la déplaçais exactement à l'endroit indiqué.

La souffrance avait au moins amélioré mon efficacité logistique.

Alizée et Diego revinrent de Chez Lulu avec les jetons boissons, des serviettes et une caisse de verres consignés.

Ils ne se tenaient pas par la main.

Ce détail me procura un soulagement ridicule, aussitôt annulé par tout le reste.

Ils marchaient à une distance naturelle. Diego portait la caisse contre lui. Alizée tenait une boîte transparente remplie de jetons. Il lui disait quelque chose en se penchant légèrement vers elle à cause du bruit. Elle répondit, leva les yeux au ciel, puis rit.

Rien de spectaculaire.

La réalité choisit rarement les scènes les plus faciles à détester.

Elle préfère les gestes ordinaires, ceux qu'on ne peut pas dénoncer sans avoir l'air mesquin.

Ils posèrent le matériel sur une table.

Alizée chercha mon regard.

Je ne l'évitai pas.

Elle s'approcha pendant que Diego rejoignait Sami.

— Ça va ?

La question avait changé de sens en moins d'une heure.

— Oui.

Elle me regarda.

— Malo.

Je pouvais encore mentir. Pas longtemps, mais suffisamment pour ajouter un malaise inutile à la journée.

— Je ne savais pas.

Elle baissa les yeux.

— Pour Diego.

— Oui.

— Je pensais que Tom t'avait peut-être...

— Non.

Elle passa une main sur son front.

— J'aurais dû te le dire.

Son aveu ne réparait rien.

Il m'empêchait seulement de lui reprocher d'éviter l'évidence.

— On s'écrivait, dis-je.

— Je sais.

— Tu aurais pu le placer quelque part.

— Oui.

Encore ce oui qui n'essayait pas de gagner.

Alizée regarda derrière elle. Diego comptait les verres avec Sami, très occupé par une opération que personne n'aurait pu interpréter comme une provocation.

— Je ne savais pas comment te l'annoncer sans donner l'impression que...

Elle s'interrompit.

— Que quoi ?

— Que je te devais une annonce.

La phrase me piqua précisément parce qu'elle était juste.

Nous n'étions pas ensemble. Nous ne l'avions jamais été. Elle n'avait aucune obligation de rédiger un communiqué chaque fois que sa vie changeait.

Cela n'empêchait pas le silence d'avoir compté.

— Tu ne me devais rien, dis-je.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit.

— Non.

Elle inspira.

— Je ne voulais pas créer un truc entre nous.

Je regardai les barnums, les câbles, la boîte de jetons.

— C'est réussi. Il n'y a aucun truc.

Elle encaissa la phrase.

Je la regrettai presque immédiatement.

Pas parce qu'elle était entièrement fausse.

Parce qu'elle cherchait à salir quelque chose qui avait existé sous prétexte qu'il ne m'appartenait pas.

— Pardon.

— Tu as le droit d'être blessé.

— Je n'aime pas beaucoup cette version du droit.

Un petit sourire passa sur son visage.

Il disparut vite.

— Je ne voulais pas te faire mal.

Je regardai Diego.

Il riait avec Sami, deux piles à la main, comme s'il venait de résoudre un problème d'importance régionale.

— Je sais.

Elle suivit mon regard.

— Il est bien.

Je ne savais pas pourquoi elle avait besoin de le dire.

Peut-être pour ne pas le laisser devenir un symbole entre nous. Peut-être parce qu'elle refusait de s'excuser d'avoir choisi quelqu'un de bien.

— Ça se voit.

Diego leva la tête.

— Alizée ? Claire demande si les badges artistes vont avec les bénévoles ou si on recrée une société de classes en plastique.

Alizée ferma les yeux.

— J'arrive.

Puis elle revint vers moi.

— Tu restes ce soir ?

Le festival commençait réellement ce soir-là. Un petit concert sur le port, une buvette, quelques stands et des courts métrages projetés tard contre le mur du bâtiment des associations. Rien de suffisamment important pour justifier le niveau de panique général, ce qui permettait à chacun de paniquer librement.

J'aurais pu rentrer.

J'avais découvert l'existence de son copain depuis moins d'une heure. Personne ne m'aurait reproché d'aller marcher seul sur la digue, d'écouter mon orgueil construire un dossier à charge, puis de fermer le volet de ma chambre contre le bruit.

Je regardai le port.

Les tables.

Les guirlandes.

Diego.

— Oui, dis-je.

Alizée hocha la tête.

Je ne sus pas si elle était soulagée.

Moi non plus.

La soirée commença dans une lumière dorée.

Le genre de lumière qui rend tout plus fréquentable. Les barnums avaient l'air moins bancals. Les câbles semblaient presque disposés avec méthode. Le port prenait une beauté simple, avec ses bateaux serrés les uns contre les autres, ses mâts qui tintaient dans le vent et ses flaques de gazoil irisé près des bornes électriques.

Les gens arrivèrent par petits groupes. Des familles, des retraités venus vérifier ce que la mairie avait encore inventé, des vacanciers en polos trop propres, des adolescents qui prétendaient être là par hasard, des saisonniers déjà fatigués.

Claire m'affecta à la buvette.

Avec Diego.

Il n'y avait aucune raison dramatique à cela. Elle avait simplement réparti les gens selon ceux qui savaient compter, ceux qui pouvaient porter les caisses et ceux qu'on ne devait surtout pas laisser seuls face à une tireuse à bière.

Diego savait rendre la monnaie.

Moi aussi.

Nous nous retrouvâmes donc côte à côte derrière une table recouverte d'une nappe en papier, avec une caisse, des jetons, des gobelets consignés et un bac de glaçons qui fondait déjà avec un pessimisme remarquable.

Alizée travaillait à l'accueil des artistes, quinze mètres plus loin.

Assez loin pour que je n'entende pas ses conversations.

Assez près pour que je puisse lever les yeux vers elle sans même tourner la tête.

Diego rangea des bouteilles sous la table.

— Tu as déjà fait une buvette ?

— Non.

— C'est comme une réunion de crise, avec du sirop.

— Je suis prêt.

— Personne ne l'est vraiment.

Il sourit.

Pas un sourire de conquérant. Celui d'un homme qui avait déjà passé plusieurs soirées à servir des boissons tièdes à des gens persuadés d'être prioritaires parce qu'ils avaient soif.

La première vague arriva rapidement.

Deux enfants demandèrent des limonades, changèrent d'avis, puis décidèrent d'en partager une, ce qui déclencha une négociation diplomatique autour du nombre de pailles. Une femme demanda s'il y avait du sans gluten, alors que nous vendions surtout des boissons. Un homme voulut payer en espèces parce qu'il « ne croyait pas aux jetons ». Diego accueillit cette conviction avec beaucoup de respect avant de l'envoyer vers la caisse située trois mètres plus loin.

Il était efficace.

Pas brillant.

Pas en représentation.

Efficace.

Il savait où trouver les gobelets, comment calmer un client qui jugeait le prix des bières « un peu festival », comment faire rire une enfant déçue par l'absence de grenadine. Il se penchait, expliquait, servait, rendait la monnaie sans donner aux gens l'impression qu'ils étaient trop lents.

Plusieurs personnes l'appelaient par son prénom.

Une fille portant un badge technique passa devant la table.

— Diego, tu sais si Alizée a mangé ?

Il regarda vers l'accueil des artistes.

— Pas depuis ce midi, je pense.

— Évidemment.

— Je lui prendrai quelque chose quand ça se calme.

La fille hocha la tête et repartit.

Je restai avec une bouteille de limonade ouverte dans la main.

Pas depuis ce midi.

Je ne le savais pas.

Je n'avais même pas pensé à me demander si elle avait mangé.

Ce n'était pas spectaculaire, savoir qu'Alizée oubliait les repas lorsqu'elle travaillait. C'était plus banal que ça.

Donc plus difficile à combattre.

Diego connaissait son fonctionnement dans des lieux que je ne partageais pas. Il savait probablement ce qu'elle commandait lorsqu'elle était trop fatiguée pour choisir. Il connaissait les messages qu'elle envoyait lorsqu'elle avait besoin d'aide sans vouloir la demander. Il savait peut-être où elle rangeait ses clés, quelle chanson l'agaçait en voiture et à quelle heure son énergie cessait brusquement de tenir.

— Malo ?

Je revins à la table.

Diego montrait le gobelet que je remplissais.

La limonade débordait doucement sous le regard fasciné d'un petit garçon.

— Pardon.

Le garçon leva les yeux.

— C'est beaucoup.

— Service généreux.

Diego glissa un second gobelet sous la bouteille et récupéra l'excédent.

— Première règle de la buvette, dit-il. Les liquides sentent la faiblesse.

— Je note.

— Deuxième règle : quand quelqu'un demande si la bière est fraîche, tu dis oui avant de réfléchir.

— Elle l'est ?

— Ne réfléchis pas.

Je souris malgré moi.

J'aurais pu le détester pour sa gentillesse.

Je n'y arrivais pas.

Vers vingt et une heures, le concert commença.

Un groupe local monta sur la petite scène. Trois garçons, une fille, deux guitares, un clavier et une batterie réduite. Ils firent des balances trop longues, puis lancèrent une chanson qui parlait probablement de partir, revenir ou vendre un scooter. Le son ne permettait pas de trancher.

Les gens se rapprochèrent de la scène.

La buvette connut quelques minutes de répit.

Diego ouvrit une bouteille d'eau.

— Tu en veux ?

— Non, merci.

Il but, puis regarda vers Alizée.

Elle discutait avec Claire et un musicien, un dossier ouvert dans les mains. Elle parlait vite, montrait une ligne sur une feuille, écoutait la réponse tout en surveillant autre chose derrière l'épaule de l'homme.

— Elle a l'air de tenir, dit Diego.

Je ne savais pas si la phrase s'adressait à moi ou à lui-même.

— Oui.

Il sourit.

— Elle peut gérer dix problèmes à la fois, puis chercher son téléphone pendant cinq minutes alors qu'elle le tient dans sa main.

Je regardai Alizée.

Elle porta justement une main à sa poche arrière, fronça les sourcils, puis baissa les yeux vers le téléphone qu'elle tenait.

Diego eut un petit rire.

— Voilà.

Il y avait dans ce rire une tendresse tranquille.

Pas une revendication.

Une habitude.

— Vous vous êtes rencontrés comment ? demandai-je.

La question sortit plus naturellement que prévu.

Peut-être parce qu'une partie de moi voulait en finir avec les angles morts. Peut-être parce que Diego était là, humain et disponible, et que refuser de lui parler aurait été une manière de le transformer en rival alors qu'il ne jouait aucune compétition.

Il ne sembla pas gêné.

— À Bordeaux. Par Nora, plus ou moins. Enfin, par un projet où Nora devait venir et n'est jamais venue, ce qui est très Nora.

— Je confirme de loin.

— On montait une soirée dans une friche. Projections, concerts, structures qui ne rentraient pas dans les portes. Je donnais un coup de main à un ami qui faisait la régie. Alizée est arrivée avec un plan imprimé, trois stylos et la tête d'une personne qui venait de comprendre que personne n'avait mesuré l'accès camion.

Je souris.

— Je vois très bien.

— Elle a dit bonjour, puis elle a insulté la largeur du portail. J'ai trouvé ça prometteur.

— Elle fait bonne première impression sur les bâtiments.

— Toujours.

Il but une autre gorgée.

— Après, on s'est recroisés sur des événements et chez des amis. Puis elle m'a demandé si je pouvais l'aider à transporter des structures un mardi soir parce que la personne prévue avait annulé.

Mardi soir.

Les deux mots me traversèrent avec une précision désagréable.

Diego continua :

— J'avais une voiture. C'était mon entrée dans la légende.

— Elle valorise beaucoup les voitures.

— Oui. Je suis principalement un utilitaire avec barbe.

Je ris.

Le mardi soir resta pourtant là.

Un soir sans pluie mémorable.

Sans maison de vacances.

Sans projection au Régent.

Un soir où la personne prévue avait annulé et où Alizée avait besoin de quelqu'un pour transporter des structures.

Diego avait répondu.

Il n'avait pas attendu que juillet commence ou que Port-Luhan redevienne un décor. Il existait dans le temps ordinaire, celui où les événements n'étaient pas encore des souvenirs et où l'on avait simplement besoin d'une voiture.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Moi ?

— Vous vous êtes rencontrés ici, c'est ça ?

J'entendis le vous.

Simple.

Sans méfiance.

— Devant le Régent. Il pleuvait.

— Évidemment.

— Elle avait des affiches trempées. J'étais sous la marquise.

— Ça ressemble à une scène d'origine.

— Oui.

Le mot me gêna dès que je l'eus prononcé.

Scène d'origine.

Je pouvais encore transformer notre rencontre en récit, face à celui qui partageait désormais les mardis soirs.

Diego regarda vers le cinéma, invisible derrière les bâtiments.

— Elle parle souvent du Régent.

Je ne savais pas si cela devait me faire du bien.

— Oui ?

— Du cinéma, de Marcel, de la gouttière qui fuit. Des projections qui finissent en déménagement.

Il marqua une courte pause.

— De toi aussi.

Je fixai la table, les jetons et la nappe en papier qui commençait à se déchirer près du bac de glaçons.

Je ne voulais pas qu'il me donne cela.

C'était trop généreux.

— Elle exagère.

— Sur la forme, souvent. Pas tellement sur le fond.

Il disait les choses sans marquer de territoire. Il n'essayait pas de prouver qu'il connaissait Alizée mieux que moi.

Il la connaissait autrement.

Les faits travaillaient pour lui. Il n'avait pas besoin de les commenter.

Alizée arriva vers nous.

— Vous complotez ?

— On échange des informations sensibles sur ton rapport aux portails trop étroits, répondit Diego.

— Sujet central de ma vie.

Elle attrapa un gobelet d'eau et but rapidement.

Diego la regarda.

— Tu as mangé ?

Elle fit une grimace.

— Oui.

— Alizée.

— Des chips.

Il sortit de sous la table un petit sandwich enveloppé dans une serviette.

— Tiens.

Elle le regarda avec un mélange de résistance et de reconnaissance.

— Tu es pénible.

— Mange.

Elle prit le sandwich.

— Tu vois, Malo ? Il est tyrannique.

— Terrible.

Elle mordit dans le pain sans cesser de regarder vers l'accueil des artistes. Diego remplaça simplement une bouteille dans le bac.

Le geste le plus intime fut peut-être son absence de geste.

Il ne la surveillait pas pour vérifier qu'elle obéissait. Il savait qu'elle mangerait. Il n'avait pas besoin de transformer son attention en démonstration.

Alizée mâcha, puis se tourna vers moi.

— Ça va, la buvette ?

— Je suis officiellement dangereux avec la limonade.

— Je t'aurais plutôt imaginé dangereux avec le sirop de menthe.

— Je commence petit.

Elle sourit.

Une vieille complicité passa entre nous.

Elle n'était pas morte parce que Diego existait.

Diego ne disparut pas parce qu'elle existait.

Pendant une seconde, nous fûmes simplement trois personnes autour d'une table trop basse, avec un sandwich, une bouteille d'eau et un bac de glaçons condamné.

Claire appela Alizée depuis l'accueil.

— J'arrive, répondit-elle.

Elle regarda son sandwich.

— Je le mange.

Diego leva les deux mains.

— Je n'ai rien dit.

— Ton visage est oppressant.

Elle repartit.

La soirée continua.

Le chanteur annonça une pause et deux cents personnes découvrirent simultanément qu'elles avaient soif. Diego et moi servîmes des bières, de l'eau, des jus de pomme et des limonades dont je contrôlais désormais le niveau.

Un homme d'une cinquantaine d'années s'énerva parce qu'il devait prendre ses jetons à l'autre table.

— C'est mal organisé, votre truc.

Je commençai à lui expliquer que le système avait été annoncé à l'entrée.

Diego posa une main légère sur mon avant-bras.

— Je m'en occupe.

Il se pencha vers l'homme.

— Vous avez raison, ce n'est pas limpide. Je vous échange vos pièces ici et je le signale pour demain. Ça vous va ?

L'homme grogna, mais accepta.

Lorsqu'il partit, je regardai Diego.

— Tu as menti.

— Oui.

— Tu ne vas rien signaler.

— Je vais noter mentalement qu'il nous a pris quatre minutes.

— Technique efficace.

— Dans l'événementiel, il faut savoir absorber l'absurde. Alizée m'a beaucoup entraîné.

Le prénom revint.

Pas comme une arme.

Comme une habitude de phrase.

Je servis deux eaux et un jus d'orange.

Le concert reprit. Les guirlandes tremblaient dans le vent. Alizée passa près de la scène pour parler au régisseur, puis retourna vers l'accueil. Diego leva une main pour lui demander de loin si tout allait bien.

Elle répondit par un pouce levé, puis montra le sandwich à moitié mangé.

Il applaudit silencieusement.

Elle lui tira la langue.

Je vis la scène.

Je ne pus rien en faire.

Elle était douce.

Bête.

Réelle.

Vers vingt-trois heures, Claire nous libéra.

— Vous avez été moins catastrophiques que prévu.

— Merci, répondit Diego. C'est notre niveau d'excellence.

— Ne recommence jamais à parler comme un dossier de subvention.

Elle emporta la caisse des jetons et disparut vers un problème de micro.

Diego souleva deux caisses vides.

— Tu m'aides à les ramener ?

Nous traversâmes l'esplanade jusqu'à la camionnette garée derrière le bâtiment des associations.

À l'arrière des stands, le festival perdait sa façade. Des câbles couraient au sol. Les cartons s'empilaient près des poubelles. Des bénévoles fumaient en consultant leur téléphone. Une flaque s'étendait sous un réfrigérateur dont personne ne voulait connaître l'état réel.

Diego posa les caisses dans le coffre.

— Tu reviens tous les étés ?

— Oui.

— Ça doit faire bizarre.

— Quoi ?

— D'avoir un endroit qui revient.

Je regardai les lumières du port.

— Il revient et il change.

— Comme les gens.

Je souris.

— Tu avais préparé cette phrase ?

— Non. J'en suis le premier désolé.

Il me tendit une petite caisse.

— Celle-là va derrière le barnum deux.

Nous repartîmes.

Diego ne cherchait pas à marquer son territoire. Il ne m'interrogeait pas comme un suspect. Il me laissait exister dans la soirée d'Alizée sans m'y pousser davantage ni m'en chasser.

Cela aurait dû rendre les choses plus simples.

Quand quelqu'un se comporte mal, la souffrance trouve un dossier à ouvrir. Quand tout le monde se comporte correctement, elle tourne sans savoir où s'asseoir.

À la fin du concert, les applaudissements furent suivis de remerciements, d'un discours de l'adjoint à la culture que personne n'écouta et d'un mouvement général vers la buvette.

Puis la foule commença à partir.

Les enfants dormaient contre les épaules de leurs parents. Les adolescents traînaient près du port. Les bénévoles repliaient les tables avec cette fatigue particulière qui rend chaque vis personnellement offensante.

Alizée arriva avec deux sacs de déchets.

— Si quelqu'un me parle encore de jetons boissons, je pars vivre dans une grotte.

Diego prit un sac.

— Il y a des grottes à Bordeaux ?

— Je trouverai.

Je pris l'autre.

— Je reste utile.

Alizée me regarda.

— J'ai vu.

Son ton était simple.

La phrase me toucha malgré moi.

Nous portâmes les sacs jusqu'aux conteneurs derrière le bâtiment. Ils étaient déjà trop pleins. Une bouteille roula près de mes pieds. Diego souleva un couvercle pendant qu'Alizée et moi vidions les sacs.

Son téléphone vibra.

— Mathis, dit-il en regardant l'écran. Trois appels. Il est probablement perdu avec la voiture.

Alizée soupira.

— Il devait se garer près du port.

— C'est pour ça qu'il est probablement à Royan.

— Va le chercher avant qu'il rejoigne une autre région.

Diego se tourna vers elle.

— Tu rentres comment ?

— Chez mes parents. Je peux marcher.

— Je reviens.

Puis il me regarda.

— Content de t'avoir rencontré, Malo.

Il me tendit la main.

Je la serrai.

— Moi aussi.

C'était vrai.

Diego partit vers le parking en appelant Mathis.

Alizée et moi restâmes près des conteneurs.

L'endroit sentait le carton humide et la bière renversée. Une lampe extérieure clignotait au-dessus d'une porte de service. Au loin, Tom riait beaucoup trop fort pour quelqu'un qui portait probablement quelque chose de dangereux.

Alizée croisa les bras.

— Tu as été bien avec lui.

Je regardai Diego disparaître entre les voitures.

— Il est facile d'être bien avec.

— Oui.

Nous restâmes silencieux.

Je n'avais pas besoin qu'elle m'explique Diego. La soirée l'avait fait.

— J'aurais dû te le dire, reprit-elle.

— Oui.

Elle accepta le mot.

— Je suis désolée.

— Ça m'a fait mal.

Elle baissa les yeux.

— Je sais.

— Mais tu n'as rien fait de mal.

Le soulagement ne passa pas sur son visage. Pas entièrement. Elle savait que les deux phrases pouvaient être vraies ensemble.

— Il n'est pas là pour remplacer ce qu'on a eu, dit-elle.

— Je sais.

Elle releva les yeux vers moi.

— Tu ne le dis pas comme d'habitude.

— J'essaie de varier.

Un petit sourire apparut.

— Et toi, reprit-elle, tu comptes toujours.

Je regardai les lumières du port.

La phrase aurait autrefois suffi à alimenter plusieurs mois de possibilités. Je l'entendis autrement.

Compter n'était pas occuper une place réservée.

— D'accord, dis-je.

Elle attendit peut-être une autre réponse.

Je n'en avais pas.

Diego l'appela depuis le parking.

— Alizée ? On a retrouvé Mathis et presque la voiture.

Elle leva la tête.

— J'arrive.

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu reviens aider ?

Je regardai les tables à replier, les caisses et les chaises éparpillées.

— Oui.

Nous retournâmes vers le port.

Diego nous rejoignit quelques minutes plus tard avec Mathis, un grand garçon blond qui avait l'air perdu même lorsqu'il suivait quelqu'un. Personne ne reparla de notre conversation.

Tom me confia une pile de chaises.

— Tu peux les mettre dans le camion ?

— Oui.

— Fais attention, la troisième est traîtresse.

— Une chaise peut être traîtresse ?

— Celle-là, oui.

Je soulevai la pile.

À quelques mètres, Diego portait une caisse avec Sami. Alizée pliait une banderole avec Claire. Elle riait d'une phrase que je n'entendis pas.

Je pensai au mardi soir.

À une friche de Bordeaux.

À des structures trop lourdes.

À une personne prévue qui avait annulé.

Diego avait eu une voiture.

Il était venu.

Cela ne rendait pas notre rencontre sous la marquise moins réelle. Cela ne supprimait ni les messages, ni les étés, ni ce qu'Alizée venait de me dire.

Cela pesait autrement.

Moi, j'étais arrivé dans sa vie par la pluie, les affiches et un cinéma qui fuyait.

Diego y était entré un mardi soir parce qu'elle avait besoin d'aide.

Je portai les chaises jusqu'au camion.

La troisième glissa légèrement.

Tom avait raison.

Je la rattrapai avant qu'elle tombe.

Puis je retournai en chercher d'autres.

Chapitre 15

Les yeux pleins de roman

Le lendemain, j'eus mal aux bras.

Ce n'était pas une douleur noble.

Rien qui puisse être présenté comme la manifestation physique d'un grand chagrin. Seulement la conséquence de chaises portées trop longtemps, de caisses soulevées sans méthode et d'un pied de barnum retenu contre le vent avec une énergie que mon corps n'avait pas validée.

Je mis une minute entière à atteindre mon téléphone.

Aucun message d'Alizée.

Tom m'avait écrit à deux heures dix-sept.

Marcel a gagné contre le projecteur. Personne ne sait à quel prix.

Puis deux minutes plus tard :

Diego dit que tu sers mieux la limonade quand tu regardes la bouteille.

Je fixai le message.

Ce n'était pas méchant.

C'était même assez drôle. Une plaisanterie de groupe, suffisamment légère pour prouver que Diego ne me considérait pas comme une menace ou un problème. Je figurais désormais dans la circulation normale de leurs phrases.

J'aurais voulu que cela me fasse seulement plaisir.

Je posai le téléphone sur le lit.

En bas, mon père parlait au téléphone dans le jardin.

Sa voix remontait par la fenêtre entrouverte.

— La tache est près de la baie vitrée. Non, pas énorme. Enfin, ça dépend de ce qu'on appelle énorme.

Un silence.

— Non, on ne veut pas refaire toute la toiture si ce n'est pas nécessaire.

Je levai les yeux.

Une trace sombre courait près de l'angle du plafond, au-dessus de la porte. Elle avait peut-être toujours été là. J'atteignais simplement l'âge auquel les taches cessaient d'appartenir au décor pour devenir des montants, des devis et des décisions.

Lorsque je descendis, ma mère était assise devant son café. Mon père regardait la baie vitrée comme si la fissure de la façade risquait de s'enfuir dans le jardin.

— Bien dormi ? demanda ma mère.

— Oui.

Mensonge suffisamment petit pour entrer dans la cuisine.

Mon père se retourna.

— Tu aides encore au festival aujourd'hui ?

— Je pense.

— Ils ont de la chance.

Je crus qu'il plaisantait.

Son visage disait autre chose. Une douceur fatiguée, sortie presque par accident.

— Ils ont surtout beaucoup de chaises.

Il sourit.

Ma mère fit tourner sa tasse entre ses mains.

— On va peut-être demander une estimation des travaux.

Je m'assis.

— Quels travaux ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— C'est justement ce qu'on essaie de comprendre.

Mon père reprit :

— On ne décide rien maintenant.

— Je n'ai pas dit qu'on décidait, répondit-elle.

— On fait les choses dans l'ordre.

— Depuis quinze ans, l'ordre consiste surtout à repousser.

Le silence tomba sur la table.

Il y avait un paquet de biscottes ouvert, de la confiture d'abricot et un couteau posé trop près du bord. Des objets ordinaires, parfaitement calmes, alors que la maison devenait autre chose autour d'eux.

Plus un décor imparfait.

Un problème avec un prix.

— Vous pensez à vendre ? demandai-je.

Mes parents échangèrent un regard.

Ma mère répondit :

— Pas aujourd'hui.

Certaines phrases ne niaient rien.

Mon père ramassa une miette avec le bout de son doigt.

— On va déjà regarder les devis.

Je hochai la tête.

Le monde aurait pu avoir la politesse de ne déplacer qu'une structure à la fois. Alizée, Diego et la maison me semblaient déjà constituer une quantité suffisante de réalité.

Après le déjeuner, je descendis vers le port.

La deuxième journée du festival avait commencé sous un ciel clair. Personne n'en profitait vraiment. À Port-Luhan, une longue période de beau temps était moins considérée comme une chance que comme une préparation sournoise.

Les gens levaient régulièrement les yeux.

— Ça devrait tenir, disaient-ils.

Le ton signifiait l'inverse.

Tom se trouvait près de la scène, une guirlande emmêlée entre les mains.

— Ne dis rien, lança-t-il lorsque j'approchai.

— Je n'ai rien dit.

— Ton visage explique déjà qu'il fallait la ranger autrement.

— C'est la guirlande qui le dit.

— Tu vois ? Violence gratuite.

Je pris l'autre extrémité.

La guirlande formait un nœud suffisamment dense pour développer bientôt sa propre administration.

Plus loin, Diego parlait avec Claire devant le tableau des horaires. Il portait un tee-shirt noir et semblait parfaitement opérationnel malgré la soirée de la veille.

Alizée était assise sur une caisse, son téléphone contre l'oreille et un carnet ouvert sur les genoux. Elle écrivait en même temps qu'elle parlait, fronçait les sourcils, rayait quelque chose, puis reprenait.

Je la regardai.

Une seconde.

Un peu plus.

Puis je revins à la guirlande.

— Je peux dire quelque chose ? demanda Tom.

— Tu le feras même si je réponds non.

— J'apprécie qu'on commence à se connaître.

Il tira sur un fil.

Le nœud se resserra.

— Merde.

Je récupérai la guirlande.

— Donne.

— Tu vas m'expliquer la patience ?

— Non. Je vais empêcher un homicide sur objet lumineux.

Nous travaillâmes quelques secondes en silence.

— Je suis désolé pour hier, dit Tom.

Je gardai les yeux sur le câble.

— De quoi ?

— De t'avoir parlé de Diego comme ça. Je pensais que tu savais.

— Tu ne pouvais pas savoir que je ne savais pas.

— Oui, mais j'ai quand même la délicatesse d'une étagère montée à l'envers.

— Une étagère utile.

— C'est presque touchant.

Le nœud céda enfin.

Tom regarda vers Alizée.

— Il est bien, tu sais.

— Tout le monde tient beaucoup à me le préciser.

— C'est pénible quand les gens sont bien.

Je levai les yeux vers lui.

— Tu préférerais qu'il soit horrible ?

— Pour toi, narrativement, ce serait plus pratique.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne raison.

— Voilà. Tu gères mieux que prévu.

— C'est gentil ou vexant ?

— Oui.

Alizée raccrocha.

Elle resta un instant assise, téléphone dans une main, stylo dans l'autre.

Diego s'approcha avec un verre d'eau. Elle le prit et posa brièvement les doigts sur son poignet pour le remercier.

Un geste rapide.

Sans déclaration.

Il me fit plus mal que s'ils s'étaient embrassés.

Tom détourna les yeux avant moi.

Je lui en fus reconnaissant.

La journée se remplit de tâches.

Je déplaçai des tables pour un atelier d'écriture, puis des chaises parce que le soleil tombait directement sur les enfants. Je récupérai un câble au mauvais endroit sur les instructions de Marcel, qui expliqua ensuite qu'il avait « confondu deux souvenirs ».

Port-Luhan fonctionnait beaucoup par approximations successives.

Alizée et moi échangeâmes seulement des phrases pratiques.

— Tu as vu les programmes ?

— Dans la caisse bleue.

— Le ruban adhésif ?

— Avec Claire.

— Marcel cherche la rallonge noire.

— Diego l’a prise pour la scène.

Le prénom se posa entre nous sans bruit.

C’était presque plus difficile ainsi.

À dix-huit heures, le ciel changea.

Le vent se leva. Les feuilles du planning battirent contre leur support. Les nuages arrivèrent depuis l’océan, sombres et rapides.

Baptiste regarda le ciel depuis son stand de glaces.

— Nous allons mourir.

— Toujours précis, répondit Claire.

— Je travaille avec des sorbets. Je connais la fragilité de l’existence.

Alizée consulta son téléphone.

— L’application annonce la pluie dans trente minutes.

Marcel ricana.

— L’application n’a jamais rencontré cette ville.

Une goutte tomba sur le tableau de Claire.

Tout le monde la regarda.

— Je vais tuer l’application, dit-elle.

Le concert commença malgré tout.

Le chanteur s’approcha du micro.

— On va passer entre les gouttes !

Marcel, derrière moi, murmura :

— Phrase de mort.

Le premier morceau se joua sous une pluie fine.

Au milieu du deuxième, le ciel lâcha tout.

Une pluie lourde, froide, brutale s’abattit sur le port. Les gens se levèrent d’un seul mouvement. Des gobelets tombèrent. Des enfants furent tirés sous les barnums. Les musiciens protégèrent leurs instruments. Les bâches se mirent à claquer dans le vent.

— On débranche ! cria Alizée.

Diego et Sami coururent vers le tableau électrique. Tom attrapa une enceinte. Marcel donnait des instructions que personne ne comprenait mais dont le volume suffisait à créer une hiérarchie.

Je me retrouvai avec une pile de programmes dans les bras.

Je ne savais pas qui me les avait confiés.

Les objets choisissent parfois leur propriétaire dans les moments de crise.

La pluie me traversa en quelques secondes.

Alizée surgit devant moi, les cheveux plaqués contre son visage.

— Les programmes vont être détruits !

Je regardai la pile serrée contre mon torse.

— Mon instinct de conservation avait anticipé.

— Magnifique. Suis-moi.

Elle prit la moitié des feuilles et partit vers la rue principale.

Je courus derrière elle.

Courir sous une averse avec des programmes municipaux n’était pas une activité pour laquelle l’évolution humaine nous avait préparés. Le papier glissait. Mes chaussures se remplissaient d’eau. Derrière nous, le festival disparaissait dans les bâches, les cris et les lumières floues.

— Où est-ce qu’on va ? criai-je.

— À l’arrêt !

Je compris avant de le voir.

L'arrêt du car.

Le banc mal placé.

L'abri trop ouvert sur le côté, trop éloigné de la chaussée pour certaines personnes et trop proche pour leurs jambes lorsqu'une voiture traversait une flaque.

Nous arrivâmes en courant.

L'abri protégeait mal.

Évidemment.

La pluie entrainait par l'ouverture latérale et rebondissait sur le trottoir. Le banc était humide. Le panneau publicitaire éclairait l'ensemble d'une lumière froide.

Une résidence neuve y promettait :

UN ART DE VIVRE À L'ANNÉE

La photographie montrait une femme en robe blanche devant une mer probablement ajoutée après coup.

Alizée posa les programmes contre la paroi la moins mouillée.

Je plaçai les miens à côté.

Nous restâmes quelques secondes à reprendre notre souffle.

Au loin, le port n'était plus qu'un amas de lumières troubles et de silhouettes courant sous des bâches.

— Les programmes sont vivants, dis-je.

Alizée examina le papier.

— C'est plus qu'on peut dire du concert.

Une voiture traversa une flaque et projeta de l'eau jusqu'à nos chaussures.

Elle ferma les yeux.

— Cet arrêt est toujours aussi nul.

— Oui.

— Il faudrait le refaire.

Elle entendit sa propre phrase.

Moi aussi.

Il faudra le refaire.

Le message après son départ.

Le car.

Le baiser qui n'avait pas eu lieu.

Le silence se forma entre nous.

Pas un silence romantique. La lumière publicitaire rendait nos visages trop pâles et la pluie frappait le toit en plastique avec un bruit beaucoup trop fort.

Nous ne pouvions simplement pas repartir tout de suite.

Alizée croisa les bras.

Elle avait froid. Ses épaules tremblaient légèrement.

J'enlevai ma veste.

Elle était déjà mouillée.

— Tu veux ?

Elle regarda le tissu.

— Malo, elle est trempée.

— Moins que ton tee-shirt.

— C'est une victoire de très peu.

Elle la prit malgré tout et la posa sur ses épaules.

— Merci.

— De rien.

Nous regardâmes la route.

Le panneau changea d'image.

La femme en robe blanche fut remplacée par une représentation en trois dimensions de la future résidence. Façades claires, arbres parfaitement réguliers, promenade sans flaques. Un couple marchait main dans la main au centre de l'image.

— Ils vendent vraiment ça ? demanda Alizée.

— On dirait.

— Ils vendent du vrai avec des images fausses.

Je tournai la tête vers elle.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— C'est une phrase dangereuse.

Elle regarda de nouveau l'affiche.

— Oui.

La pluie redoubla.

Nous déplaçâmes ensemble les programmes de quelques centimètres. Nos mains se touchèrent sur la pile.

Aucun de nous ne retira la sienne immédiatement.

Aucun de nous ne transforma le contact en geste.

Le téléphone d'Alizée vibra.

Elle le sortit.

Je détournai les yeux vers la route.

— C'est Diego, dit-elle.

— Tu devrais répondre.

Elle me regarda une seconde.

— Oui.

Elle écrivit.

Je ne cherchais pas à lire. Quelques mots entrèrent tout de même dans mon champ de vision.

À l'arrêt avec Malo. Programmes sauvés. Ça va.

Mon prénom n'était ni caché ni justifié.

La transparence de la phrase rendait les limites de la scène parfaitement visibles. Nous étions deux personnes trempées dans un abribus. Diego existait au port. Il demandait où elle se trouvait. Elle lui répondait.

Alizée rangea son téléphone.

— Il aide Marcel avec l'enceinte.

— Elle survivra ?

— Son état émotionnel est incertain.

Je souris.

Puis le silence revint.

Alizée resserra ma veste autour d'elle. Elle ne ressemblait pas à l'image que j'avais gardée d'un été. Elle avait froid, les cheveux collés aux tempes et un copain en train de protéger du matériel électrique.

Elle était trop réelle pour que je continue à attendre une phrase parfaite.

— J'ai pensé à toi, dis-je.

Elle resta immobile.

La pluie occupa quelques secondes à notre place.

— Je sais.

— Pas seulement quand il pleuvait.

— C'est rassurant.

— Ni seulement devant des bancs absurdes.

— Il resterait peu de jours disponibles.

Je souris.

— J'ai pensé à toi pendant mon stage. Dans le tram. Pendant des réunions. Avec Jeanne. Alizée tourna la tête.

— Jeanne ?

— Une fille avec qui je suis sorti.

Je m'entendis aussitôt corriger :

— Une femme. Enfin, elle avait notre âge. Trois mois.

Alizée ne réagit pas immédiatement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle a compris avant moi qu'une partie de moi était ailleurs.

— Tu lui avais parlé de moi ?

— Pas vraiment.

— Comment elle a compris, alors ?

Je regardai les programmes.

— Je garde beaucoup de choses dans des pièces fermées. Ensuite, je suis surpris lorsque quelqu'un remarque la porte.

Alizée baissa les yeux.

— Elle avait l'air intelligente.

— Elle l'est.

Jeanne avait mérité mieux que la place secondaire que mon récit venait encore de lui donner. Cette pensée arriva tard.

Comme beaucoup d'autres.

Alizée serrait les bords de ma veste entre ses doigts.

— Moi aussi, j'ai pensé à toi, dit-elle.

La phrase me fit du bien et du mal au même endroit.

Je ne répondis pas immédiatement.

— Quand ? demandai-je.

Elle eut un petit rire.

— Tu veux un inventaire ?

— Non.

Je réfléchis.

— Un peu.

Elle regarda le rideau de pluie devant l'abri.

— À Bordeaux. Quand je voyais une rampe mal faite. Quand quelqu'un disait qu'on réglerait un problème plus tard en réunion. Quand j'ai vu un banc face à un mur et que j'ai pensé à t'envoyer une photo.

— Tu ne l'as pas fait.

— Non.

— Pourquoi ?

— J'étais avec Diego.

Son prénom entra calmement dans la phrase.

Alizée continua :

— J'ai pensé à toi ici aussi. Après le car. Quand il pleuvait contre ma fenêtre. Quand j'allais mal.

Elle s'arrêta.

— Et quand ça allait bien.

Cette précision me toucha davantage que les autres.

Je n'avais pas été seulement un refuge pour ses jours difficiles.

— Alors pourquoi lui ? demandai-je.

La question était sortie avant de recevoir une forme plus juste.

Alizée ne sembla ni surprise ni offensée.

Seulement fatiguée.

— Parce qu'il était là.

La réponse ne contenait aucune cruauté.

Elle était posée entre nous comme les programmes sur le banc.

— Physiquement ? demandai-je.

— Pas seulement.

Elle regarda le port.

— Dans les semaines. Dans les journées mauvaises. Quand je finissais tard. Quand il fallait faire des courses, conduire Nora ou m'écouter parler d'un problème sans décider que ce problème signifiait quelque chose de plus grand.

Je restai silencieux.

— Et parce que je l'aime bien, ajouta-t-elle. Vraiment.

Elle se tourna vers moi.

— Je ne veux pas que tu le réduises à quelqu'un de pratique parce que ce serait plus facile pour toi.

Je pris la phrase.

Elle avait raison.

Diego n'était pas un obstacle, une voiture disponible ou l'homme arrivé avant moi. Il était une personne qu'Alizée avait choisie.

— Je ne veux pas faire ça.

— Tu pourrais le faire sans être méchant.

— Oui.

L'eau passait sous la paroi arrière et dessinait une ligne irrégulière près du banc.

Alizée observa les programmes.

— Ça m'a fait quelque chose de te voir avec lui hier.

— J'ai été poli.

— Justement.

Je ne compris pas.

Elle reprit :

— J'étais soulagée que tu ne rendes pas la soirée affreuse. Et en même temps, ça m'a fait mal de te voir tout garder à l'intérieur.

— Tu aurais préféré que je fasse quoi ?

— Rien de mauvais.

— C'est précis.

— Je sais.

Elle passa une main mouillée sur son visage.

— Je ne voulais pas que tu attaques Diego, que tu me demandes de choisir ou que tu transformes le festival en scène. Mais parfois, j'aimerais que tu arrêtes d'être digne assez longtemps pour dire ce qui t'arrive.

Je regardai la pluie.

— J'ai mal.

La phrase sortit presque sans voix.

Alizée ferma les yeux.

Je continuai avant de pouvoir retirer les mots.

— Pas parce que tu as fait quelque chose de mal. Et pas contre Diego. Enfin, sa présence fait partie du problème, évidemment, mais il n'est pas le problème.

Je cherchais.

— J'ai l'impression d'arriver toujours après la forme réelle des choses. Après ton année. Après février. Après Diego. Après ce qu'il aurait fallu dire.

Elle m'écoutait sans bouger.

— Chaque été, je reviens avec une version légèrement améliorée de moi-même. Comme si l'effort devait compter.

— Il compte.

— Pas assez.

Elle ne répondit pas.

Je sus alors que la phrase ne pouvait pas être corrigée par de la gentillesse.

— Je t'ai attendue mal, dis-je.

— Oui.

Son accord ne me détruisit pas.

Il rendit seulement la situation plus nette.

— Et je crois que je t'aime mal aussi.

Alizée se raidit.

Le mot était sorti.

Aimer.

Pas dans un endroit silencieux. Pas accompagné de musique. Entre une publicité immobilière et des pneus qui traversaient l'eau.

Je voulus immédiatement le reprendre.

Il était trop tard.

— Malo...

— Je ne te demande rien.

Je parlai trop vite, puis ralentis.

— Je sais que tu es avec Diego. Je ne dis pas ça pour que tu choisisses ou pour que tu fasses quelque chose. Je voulais seulement arrêter de prétendre que le mot n'était pas là.

Alizée regarda le sol.

Ses doigts se refermèrent sur ma veste.

Lorsqu'elle releva les yeux, son visage avait changé.

— Tu ne m'aimes pas mal, dit-elle.

Sa voix tremblait légèrement.

— Tu m'aimes de loin.

Je ne respirai pas tout de suite.

— Et de loin, ça peut être beau, continua-t-elle. Je l'ai senti aussi. Les messages, les étés, les détails que tu remarques, la façon dont tu vois les lieux.

Elle inspira.

— Je ne vais pas faire comme si ça n'avait rien été. Comme si je n'avais rien imaginé moi aussi.

Je la regardai.

— Tu as imaginé quoi ?

— Si le car n'était pas arrivé. Si tu avais parlé. Si on s'était retrouvés à Nantes ou ailleurs.

Un sourire triste traversa son visage.

— Tu n'as pas le monopole du roman.

Elle regarda la route.

— Mais je ne peux pas vivre dans un regard.

La douceur de la phrase la rendit plus douloureuse.

— Je sais.

Alizée secoua la tête.

— Pas seulement savoir.

Elle posa une main contre sa poitrine, puis désigna vaguement le monde autour de nous.

— Comprendre ici. Dans ton emploi du temps. Dans ce que tu fais quand ce n'est pas juillet.

Un car passa devant nous sans s'arrêter.

Son souffle fit vibrer les programmes. Une vague d'eau monta contre le trottoir.

Alizée reprit :

— Tu ne peux pas revenir chaque été avec les yeux pleins de roman et disparaître le reste de l'année.

La phrase entra sans violence.

Comme une lumière trop blanche.

Les yeux pleins de roman.

Je voyais exactement ce qu'elle décrivait.

J'arrivais avec des scènes, des lieux chargés de sens et des phrases gardées pendant des mois. J'étais sincère. Attentif. Ému par tout ce que j'avais conservé.

Puis je repartais.

J'écrivais parfois.

J'attendais beaucoup.

Je laissais l'année avancer sans vraiment entrer dans sa matière ordinaire.

Je ne disparaissais pas complètement.

Assez pour que d'autres personnes occupent la place.

— Tu as raison, dis-je.

Alizée ferma les yeux.

— Je ne veux pas avoir raison contre toi.

— Je sais.

Elle rouvrit les yeux.

— Malo.

Je souris faiblement.

— Celui-là était encore mauvais ?

— Un peu.

— D'accord.

Elle eut presque un rire.

Puis son visage redevint sérieux.

— Penser à moi n'était pas rien.

— Je sais.

Je levai une main avant qu'elle proteste.

— Je recommence. Penser à toi comptait pour moi. Mais cela ne faisait pas de moi quelqu'un de présent dans ta vie.

— Oui.

— Et t'aimer ne me donne rien.

Alizée fronça légèrement les sourcils.

— Comment ça ?

— Cela ne me donne aucun droit sur toi. Aucun résultat. Je peux comprendre quelque chose trop tard et ne pas recevoir une récompense parce que j'ai enfin compris.

La phrase me fit mal en sortant.

Elle était pourtant nécessaire.

Alizée resserra la veste autour de ses épaules.

— Tu apprendras à faire autrement.

— Avec toi ou sans toi.
 Elle me regarda.
 Je vis qu'elle s'apprêtait à prononcer cette phrase elle-même.
 — Oui, répondit-elle. Avec moi ou sans moi.
 Le monde ne fonctionnait donc pas comme un récit de progression personnelle.
 On pouvait devenir meilleur trop tard.
 On pouvait comprendre une erreur sans que sa compréhension oblige les autres à rester pour vérifier les progrès.
 Je regardai le slogan publicitaire.
 UN ART DE VIVRE À L'ANNÉE
 Un rire bref m'échappa.
 — Quoi ? demanda Alizée.
 Je lui montrai le panneau.
 Elle lut.
 Puis elle rit à son tour, fatiguée.
 — Ils sont très forts.
 — Ils promettent beaucoup pour un bâtiment qui n'existe pas.
 — C'est pratique. Personne ne peut se plaindre des défauts.
 La pluie commença enfin à faiblir.
 Le port réapparut peu à peu derrière le rideau d'eau. Les bénévoles soulevaient les bâches remplies. Des silhouettes revenaient vers la scène.
 Le téléphone d'Alizée vibra.
 Elle lut le message.
 — Diego demande si nous pouvons rapporter les programmes au Régent.
 Elle me montra l'écran.
 Marcel dit qu'ils seront mieux au sec. Je termine avec l'enceinte. Vous pouvez les ramener ?
 Nous existions dans la phrase comme deux personnes chargées de transporter du papier.
 Rien de plus.
 Rien de moins.
 — On y va ? demanda-t-elle.
 — Oui.
 Je pris la première pile.
 Alizée retira ma veste de ses épaules.
 — Tiens.
 — Garde-la jusqu'au cinéma.
 — Non. Ça va.
 Elle me la donna.
 Je l'enfilai. Elle était lourde, froide et presque inutile. Le tissu conservait un peu de sa chaleur.
 Je décidai de ne pas transformer cela en signe.
 Nous sortîmes de l'abri.
 La pluie fine nous reprit. Nous marchions côte à côte, chacun avec une pile de programmes.
 Pas trop près.
 Pas trop loin.
 Devant le Régent, Marcel nous attendait sous la marquise.
 — Vivants ? demanda-t-il.
 Alizée posa sa pile sur le comptoir.

— Humides, mais administrativement exploitables.

— Comme la ville.

Marcel étala les programmes pour les faire sécher.

La lumière jaune du hall nous enveloppa. L'odeur de poussière et de tissu humide était la même que les autres années.

Elle ne résolvait rien.

Les lieux ne résolvaient jamais les scènes qu'on leur confiait.

Diego arriva quelques minutes plus tard avec Sami. Ils portaient l'enceinte sous une bâche.

Diego avait les cheveux collés au front et de la boue jusqu'aux chevilles.

— Victoire, annonça-t-il. Elle fonctionne encore. Ou elle produit un bruit inquiétant, ce qui peut être son fonctionnement normal.

Alizée se tourna vers lui.

Son visage s'adoucit.

Je le vis.

Je ne cherchai pas à l'interpréter autrement.

Diego posa l'enceinte, puis s'approcha.

— Ça va ?

— Oui.

Il l'observa plus attentivement.

— Vraiment ?

Alizée jeta un regard vers moi.

Pas comme quelqu'un pris en faute.

Comme quelqu'un qui savait que plusieurs vérités pouvaient se trouver dans la même pièce.

— Je suis fatiguée, répondit-elle. On a parlé.

Diego resta silencieux une seconde.

— D'accord.

Il ne demanda pas de quoi.

Sa confiance me fit presque plus mal que sa présence.

Alizée lui rendit un petit sourire.

— On termine et on rentre ?

— Oui.

Nous rangeâmes le matériel.

Tom enroula une rallonge. Sami essuya l'enceinte. Baptiste arriva avec plusieurs glaces fondues qu'il présentait comme une nouvelle gamme de boissons expérimentales.

Alizée resta près de Diego.

Pas collée contre lui.

Avec lui.

La douleur occupa sa place en moi sans accuser personne.

Lorsque tout fut terminé, nous nous retrouvâmes devant le cinéma.

Diego avait garé sa voiture plus bas.

Alizée se tourna vers moi.

— Tu rentres à pied ?

— Oui.

— Ça va aller ?

J'aurais pu répondre avec une plaisanterie.

— Oui, dis-je. Pas immédiatement. Mais oui.

Elle comprit la différence.

— D'accord.

Diego me tendit la main.

— Bon courage pour le séchage.

— À toi aussi.

— On recommence demain si Marcel trouve encore du matériel à mettre sous la pluie.

— Il en trouvera.

Diego sourit et descendit les marches.

Alizée resta une seconde.

— Malo.

— Oui ?

Elle chercha ses mots.

— Merci de ne pas avoir essayé de prendre quelque chose dans l'abri.

Je savais ce qu'elle voulait dire.

La pluie, l'aveu, son émotion auraient pu me servir d'arguments. J'aurais pu considérer qu'un amour sincère autorisait un geste ou exigeait une réponse.

— Ce n'était pas à prendre, dis-je.

Son visage se détendit légèrement.

— Oui.

Elle rejoignit Diego.

Il lui ouvrit la portière parce qu'elle avait les mains pleines. Elle monta. Il fit le tour du véhicule et s'installa au volant.

Les phares s'allumèrent.

La voiture partit doucement et disparut dans la rue du Casino.

Je restai seul sous la marquise.

Quelques gouttes traversaient encore la fissure au-dessus de l'entrée. Elles éclataient près de mes chaussures.

Je sortis de l'abri.

La pluie me mouilla.

Je ne lui demandai rien d'autre.

À la maison, toutes les lumières étaient éteintes.

Je montai dans la chambre du fond.

Le volet était resté entrouvert. Une fine ligne d'eau avait coulé sur le rebord intérieur de la fenêtre.

Je pris une serviette.

J'essayai.

Le geste ne réparait ni le volet ni la maison.

Il empêchait seulement l'eau de rester là toute la nuit.

Je m'assis sur le lit et sortis mon téléphone.

La conversation avec Alizée était ouverte.

J'écrivis d'abord :

Je suis désolé pour tout.

Je supprimai.

Trop grand.

Trop pratique aussi. Une phrase capable de donner l'impression qu'une conversation avait été réglée parce que quelqu'un avait formulé des excuses générales.

J'écrivis :

Je suis bien rentré. Merci de m'avoir parlé franchement.

Je m'arrêtai.

Puis j'ajoutai :

Ton entretien pour le stage, c'est quand ?
Ce n'était ni beau ni chargé de pluie.
C'était une question sur sa vie après Port-Luhan.
J'envoyai.
La réponse n'arriva pas immédiatement.
Je posai le téléphone près de moi sans retourner l'écran.
Quelques minutes plus tard, il vibra.
Mardi matin. Dix heures.
Puis :
Je te dirai comment ça s'est passé.
Je relus le message.
— D'accord, murmurai-je.
Je pris le calendrier et notai simplement :

Alizée

Mardi • De 10:00 à 11:00

Chapitre 16

Aucun droit

Le festival ne s'arrêta pas après la pluie.

À Port-Luhan, ce n'était presque jamais la catastrophe qui mettait fin aux choses. On bâchait, on déplaçait, on mentait un peu dans les annonces, puis on recommençait. La ville survivait par bricolage, fatigue et attachement. Les événements locaux ressemblaient à ces vieux meubles dont personne ne voulait se débarrasser parce qu'on savait exactement où appuyer pour que le tiroir accepte de s'ouvrir.

Le troisième jour, tout le monde avait l'air usé.

Les barnums gouttaient encore, malgré le retour d'un soleil presque insolent. Les affiches avaient gondolé. L'encre avait bavé autour de certaines dates, donnant au programme une allure de prophétie mal imprimée. Marcel disait que le projecteur avait « pris l'humidité dans l'âme », ce qui signifiait qu'il fallait taper deux fois dessus pour obtenir une image stable. Claire avait perdu sa voix à force de demander aux gens de passer par l'accueil, phrase que personne ne semblait comprendre dans aucune langue.

Moi, j'étais encore là.

C'était devenu un fait pratique.

On me donnait des caisses sans vérifier si j'étais disponible. Tom m'appelait « le service technique sensible ». Baptiste me tendait des glaces ratées en disant que j'avais « une tête à comprendre les produits déclassés ». Marcel me confiait des rallonges avec une confiance qu'il aurait niée sous serment.

Alizée et Diego étaient là aussi.

Ensemble, souvent.

Pas constamment.

Diego tenait la buvette, portait du matériel, conduisait des musiciens, retrouvait des clés, réparait un pied de table avec du ruban adhésif et une définition assez souple de la sécurité. Alizée passait d'un endroit à l'autre, un carnet à la main, le téléphone contre l'oreille, la fatigue visible dans ses épaules.

Ils se croisaient, échangeaient quelques mots, se touchaient parfois à peine.

Une main sur un bras.

Un regard pour vérifier que l'autre suivait.

Rien qui puisse mériter une scène.

Tout ce qui rendait une scène impossible.

Je les vis sans chercher à ne pas les voir.

C'était une nuance difficile.

Je ne détournais pas les yeux dès qu'ils apparaissaient dans le même espace. Je ne les fixais pas non plus. Je les laissais exister dans le paysage de la journée, avec les câbles, les chaises pliantes, les bénévoles qui portaient le mauvais badge et les touristes qui demandaient si la projection en salle avait toujours lieu dehors.

Cela n'empêchait pas la douleur.

Cela lui retirait seulement une partie de sa mise en scène.

Je découvris qu'on pouvait souffrir très fort et continuer à donner un carton à la bonne personne.

En fin d'après-midi, le dernier concert fut avancé à cause d'un nouveau risque d'averse. Le groupe protesta mollement, puis accepta, parce qu'il voulait surtout être payé avant que le ciel ne devienne un interlocuteur. La projection finale, un documentaire sur les ports de pêche, fut déplacée au Régent.

Marcel accueillit la décision avec la satisfaction sombre d'un homme persuadé que les salles existaient pour une raison.

— Le plein air, c'est une maladie estivale, déclara-t-il en chargeant le projecteur dans la camionnette.

Tom montra l'une des affiches du festival.

— Tu peux dire ça devant trois projections en extérieur ?

— Les affiches ont déjà beaucoup souffert.

Je portais deux caisses de programmes lorsque Alizée arriva derrière moi avec une pile de panneaux.

— Ceux-là vont au Régent aussi. On annule l'extérieur pour de vrai.

— Le mot « annule » est autorisé maintenant ?

— Il a été validé par la météo, la mairie et mon envie de ne pas mourir électrocutée.

Elle avait les yeux cernés, un trait de stylo sur l'avant-bras et une mèche collée à la joue. Son tee-shirt portait une trace de café. Elle tenait encore debout par volonté et par oubli de vérifier si son corps était d'accord.

Diego passa à côté d'elle avec une caisse de bouteilles vides.

— Tu as mangé ?

Elle leva les yeux.

— Oui.

Il s'arrêta.

Elle soupira.

— Pas encore.

Il posa la caisse, sortit de son sac une barre de céréales écrasée et la lui tendit.

— Provisoire.

— Tu as un problème avec les solutions provisoires.

— Je fréquente des gens qui oublient les définitives.

Elle prit la barre.

— Merci.

Il repartit.

Je regardai la scène.

Pas longtemps.

Alizée ouvrit l'emballage, mordit dans la barre, puis surprit mon regard.

— Quoi ?

— Rien.

Elle haussa un sourcil.

— Malo.

Je réajustai la caisse contre moi.

— Je pensais que c'était bien qu'il y pense.

Une attention plus profonde passa dans ses yeux.

— Oui, dit-elle.

Un mot simple.

Je pris le chemin du Régent avec Tom et Marcel.

La rue principale était encore pleine. Les gens se croisaient sans savoir si le festival continuait, s'il fallait aller au port, au cinéma, à la fête foraine ou simplement rentrer manger des pâtes dans une location qui sentait le linge humide.

Claire avait scotché des affiches de changement de lieu sur les vitrines. Certaines tenaient. D'autres se décollaient déjà, soulevées par le vent. Un enfant lisait à voix haute « projection maintenue en salle » avec le sérieux d'un petit greffier.

Le Régent nous accueillit avec sa lumière jaune.

Je posai les caisses dans le hall.

Marcel partit inspecter la cabine. Tom s'allongea trois secondes sur le comptoir.

- Si quelqu'un demande, je suis un flyer.
- Un flyer très mal placé.
- Tu ne peux pas t'empêcher.
- Non.

Il se redressa et regarda vers la porte.

- Ça va, toi ?
- Je porte des programmes périmés dans un cinéma qui fuit. Tout est normal.
- Je demandais vraiment.

Je rangeai quelques brochures sur le présentoir.

Une à une.

Elles ne serviraient probablement plus à rien, mais les aligner me calmait.

- Je tiens, dis-je.

Tom hocha la tête.

- Diego repart demain matin.

Je posai un programme.

- D'accord.

- Alizée reste encore un ou deux jours.

- D'accord.

Il m'observa.

- Tu ne vas rien faire ?

- Si. Ranger ça.

- Tu sais ce que je veux dire.

Je repris une pile.

- Justement.

Tom resta silencieux une seconde.

- C'est peut-être un truc à faire, du coup.

Je souris.

- Tu deviens très profond en fin de festival.

- Je mûris mal.

Marcel cria depuis la salle :

- Tom ! Si tu as fini de mûrir, viens déplacer le premier rang.

Tom ferma les yeux.

- Je regrette mon ancienne jeunesse.

Il disparut dans la salle.

La pluie recommença quelques minutes plus tard.

Une pluie fine, presque prudente, qui semblait venir vérifier les dégâts avant de s'engager davantage.

Alizée et Diego arrivèrent avec les derniers cartons. Ils n'étaient mouillés qu'aux épaules. Elle entra la première, lui derrière. Pas de course. Pas de programmes serrés contre nos torsos. Pas d'abri de bus chargé de rejouer quoi que ce soit.

- Où on met ça ? demanda Diego.

- Dans la réserve.

- Celle avec la marche criminelle ?

Alizée le regarda.

- Tu connais déjà la marche ?

- Elle m'a attaqué hier.

- Elle attaque tout le monde.

Je pris la caisse qu'Alizée portait.

Elle me laissa faire.

Dans la réserve, il y avait déjà trop d'objets pour l'espace disponible. Des affiches roulées, des câbles, des guirlandes, des projecteurs hors d'usage et une machine à café cassée que personne n'avait le courage de déclarer morte.

Diego observa les étagères.

— Si je pose ça là, est-ce qu'on tue quelqu'un dans les six prochains mois ?

Je réfléchis.

— Seulement s'il ouvre la porte avec enthousiasme.

— Probabilité forte.

Il déplaça deux cartons avant de trouver un emplacement plus sûr.

Même dans une réserve de cinéma, il était présent de façon concrète. Il ne cherchait pas à dominer la pièce. Il regardait seulement où poser les choses pour qu'elles ne tombent sur personne.

À force, cela devenait presque comique.

Son téléphone sonna.

— Mathis, dit-il en regardant l'écran. S'il est encore perdu, je le laisse fonder une civilisation.

Alizée sourit.

— Réponds.

Il décrocha en retournant dans le hall.

Alizée et moi restâmes près de la marche. Le ruban jaune qui devait la signaler se décollait déjà sur un coin.

— Tu tiens ? demanda-t-elle.

— Je tiens.

Elle acquiesça.

— Moi aussi.

Un néon bourdonnait au-dessus de nous. Dans la salle, Marcel déplaçait quelque chose avec une méthode qui produisait beaucoup de bruit pour un résultat encore incertain.

Alizée posa la main sur le bord d'une caisse.

— Merci pour hier.

— Tu n'as pas à me remercier.

— Je sais.

Elle regarda vers le hall, puis de nouveau vers moi.

— Je le fais quand même.

Je hochai la tête.

Il n'y avait rien à ajouter.

Ou plutôt, il y avait beaucoup de choses à ajouter. Elles se présentaient déjà, bien rangées, prêtes à donner une conclusion plus brillante à la conversation.

Je les laissai passer.

— Ton entretien est toujours mardi ? demandai-je.

Son visage se détendit légèrement.

— Dix heures.

— Tu me raconteras ?

— Je t'ai dit que oui.

— Je vérifie la solidité du contrat.

— Très mauvaise stratégie. Je travaille dans l'événementiel, aucun contrat n'est solide.

Diego reparut au bout du couloir.

— Mathis a retrouvé sa voiture.

— La bonne ? demanda Alizée.

— L'enquête continue.

Elle se tourna vers moi.

— On y va ?

Nous retournâmes dans le hall.

Le monde avait encore des cartons à déplacer.

La projection commença avec vingt minutes de retard, ce qui, selon Marcel, constituait une avance remarquable compte tenu des circonstances.

La salle était presque pleine. Les gens étaient venus pour se mettre au sec, pour finir le festival ou pour voir des images de bateaux après avoir passé trois jours à empêcher des prises électriques de baigner dans l'eau.

Je m'assis à côté de Baptiste, qui tenait une glacière sur ses genoux.

— J'ai apporté des glaces, murmura-t-il. Mauvaise idée. Tout fond.

— C'est cohérent avec le festival.

Alizée était deux rangées devant, à côté de Diego.

Au bout d'une vingtaine de minutes, elle posa la tête contre son épaule. Un geste de fatigue plus que de démonstration. Diego ajusta légèrement sa posture pour qu'elle soit mieux.

Je regardai.

Puis je revins à l'écran.

Un vieux pêcheur parlait des ports qui changeaient. Des bateaux partaient à la casse, des quais étaient reconstruits, des habitudes disparaissaient avec les hommes qui les avaient apprises. Les images montraient des mains réparant un filet, des casiers empilés et des coques repeintes.

Le film n'était pas extraordinaire.

Il avait seulement la patience des choses vraies.

Lorsque la lumière se ralluma, Claire dormait au dernier rang. Elle ouvrit les yeux et dit :

— Les badges.

— C'est fini, répondit Alizée.

Claire regarda la salle.

— Magnifique. Je pars à la retraite.

Nous rangeâmes quand même.

Toujours.

Les fauteuils n'avaient pas besoin de nous, mais les programmes, les enceintes, les rallonges et les panneaux, si.

Diego partit un peu avant minuit pour récupérer Mathis, sa voiture et les morceaux encore identifiables de leur organisation. Avant de sortir, il embrassa Alizée sur la tempe.

Je le vis. Je ne m'effondrai pas.

C'était déjà une forme de civilisation.

Lorsque tout fut terminé, Marcel nous chassa.

— Dehors. Je ne veux plus voir aucun jeune avant demain.

Tom leva la main.

— Marcel, j'ai trente ans dans deux ans.

— Justement. Prépare-toi à la honte ailleurs.

Les autres partirent boire un dernier verre Chez Lulu.

Je refusai.

Alizée aussi.

Nous restâmes sous la marquise du Régent.

La pluie avait cessé. Le sol brillait sous les lampadaires. La fontaine sèche était entourée de flaques, ce qui lui donnait enfin une fonction esthétique involontaire. Le G du cinéma clignotait avec sa fidélité habituelle.

— Tu pars demain ? demanda Alizée.

— Huit heures trente, selon ma mère. Donc neuf heures quinze.

— Le rituel familial résiste.

— Certains éléments sont classés.

Elle s'adossa au mur.

— Je ne voulais pas que l'été se termine comme ça.

— Avec Marcel qui nous met dehors ?

— Principalement avec les trois jours précédents.

Je regardai la placette.

— Il ne se termine pas seulement là-dessus.

— Non ?

— Il y a eu des chaises, un projecteur humide dans l'âme et Baptiste qui a essayé de vendre de la glace liquide.

— Il a parlé de boisson glacée artisanale.

— Je respecte la stratégie commerciale.

Elle sourit.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Oui.

Son sourire disparut lentement.

— Je ne regrette pas de t'avoir parlé.

— Moi non plus.

— Même si ça ne rend rien plus simple ?

— La simplicité était déjà assez compromise.

Elle baissa les yeux vers ses chaussures.

— J'aurais aimé qu'on arrive à être dans la vie l'un de l'autre autrement.

La phrase trouva sa place entre nous.

Je ne cherchai pas à la transformer en promesse.

— Moi aussi.

Une voiture passa au bout de la rue sans ralentir. Pendant une seconde, ses phares éclairèrent la façade du Régent, les affiches humides et les marches devant nous.

— Tu vas continuer à m'écrire ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Même quand tu n'auras pas trouvé une phrase parfaite ?

Je souris.

— Ça risque de réduire beaucoup le délai entre les messages.

— C'est l'idée.

— Alors oui.

Elle releva les yeux.

— Et mardi ?

— Dix heures.

— Tu as vraiment noté ?

— Sur le calendrier de la chambre.

— C'est presque inquiétant.

— Je peux oublier si tu préfères.

— Non.

Une voiture apparut dans la rue du Casino. Diego ralentit devant le cinéma et se gara le long du trottoir. Il ne klaxonna pas. Il attendit, moteur allumé.

Alizée se détacha du mur.

Je sentis l'ancien réflexe se lever en moi.

Il voulait mesurer les secondes. Chercher ce que ce dernier moment pouvait encore produire. Attendre une phrase ou un geste capable de rendre le départ différent.

Je le laissai s'épuiser seul.

— Bon retour, dit-elle.

— Toi aussi.

La phrase était étrange, puisque nous étions encore tous les deux à Port-Luhan. Nous savions pourtant ce qu'elle signifiait.

Bon retour dans ta vie.

Elle s'approcha.

Je ne bougeai pas.

Elle me prit dans ses bras.

Pas brièvement.

Une vraie étreinte, droite et triste. Ses bras autour de moi, les miens dans son dos, sa joue près de mon épaule. L'odeur de pluie, de cinéma et de fatigue.

Je ne resserrai pas pour la retenir.

Je ne cherchai pas ce que le geste promettait.

Je la tins simplement.

Elle se détacha la première.

Ses yeux brillaient.

— Mardi, dit-elle.

— Mardi.

Elle descendit les marches et monta dans la voiture.

Diego me fit un signe depuis le volant.

Je répondis.

La voiture repartit, puis disparut vers le port.

Je restai quelques secondes sous la marquise.

Pas jusqu'à ce que les feux rouges soient devenus un souvenir précis.

Seulement le temps de sentir le froid entrer sous ma veste.

Puis je rentrai.

La maison était silencieuse.

Dans la cuisine, une feuille avait été laissée sur la table. Mon père y avait noté plusieurs montants, le nom d'un couvreur et celui d'une entreprise spécialisée dans l'humidité. En bas de la page, ma mère avait ajouté :

Faire estimer ?

Les deux mots étaient suivis d'un point d'interrogation.

Je montai dans ma chambre.

Le volet était resté entrouvert. Une fine ligne d'eau avait coulé sur le rebord intérieur de la fenêtre. Je pris une serviette et l'essuyai.

Le geste ne réparait ni le volet ni la maison.

Il empêchait seulement l'eau de rester là toute la nuit.

Le lendemain matin, mon père chargea la voiture avec une concentration excessive. Ma mère vérifia deux fois les fenêtres. Dans le salon, l'auréole au plafond paraissait presque discrète sous la lumière claire.

Je montai fermer le volet de ma chambre.

Il coïça.

Évidemment.

Je posai la main sur la poignée écaillée. D'habitude, je tirais plus fort, comme si le bois avait besoin d'être vaincu.

Cette fois, je poussai légèrement vers le haut. Je cherchai l'angle. Je sentis le point de friction et accompagnai le mouvement.

Le volet se ferma presque sans bruit.

Ce fut une petite victoire ridicule.

En descendant, la troisième marche craqua.

Tout ne se corrigeait pas en même temps.

Dans la voiture, mes parents parlèrent des travaux. Toiture, gouttières, façade, humidité, coût. Le mot vente n'apparut pas. Tous les autres tournaient autour.

Je regardai Port-Luhan défiler.

La place des Halles et sa banquette courbe.

Chez Lulu, store encore baissé.

Le Régent, façade fatiguée, G clignotant en plein jour.

L'arrêt du car et son banc toujours aussi mauvais.

La rampe enfin praticable.

Le port, débarrassé des barnums, avec quelques barrières empilées sur le côté.

Je ne vis pas Alizée.

Je n'en avais pas besoin.

À la sortie de la ville, mon téléphone vibra.

Alizée : Bien partis ?

Moi : Depuis sept minutes. Mon père a déjà contesté deux fois l'itinéraire du GPS.

Alizée : Le GPS doit apprendre l'humilité.

Je souris.

Un autre message arriva.

Alizée : Mardi. Dix heures.

Moi : C'est noté.

Alizée : Je vérifierai.

Je rangeai le téléphone.

Les pins cédèrent la place aux champs, puis aux zones commerciales et aux directions d'autoroute.

Les autres années, je quittais Port-Luhan avec une scène manquée. Un baiser qui n'avait pas eu lieu. Une phrase que j'aurais pu prononcer. Une autre version de l'été, soigneusement conservée parce que personne ne pouvait prouver qu'elle aurait échoué.

Cette fois, les phrases avaient été dites.

Le monde n'avait pas changé de forme pour me récompenser.

Alizée était repartie avec Diego.

Le festival était terminé.

La maison vieillissait.

Je n'avais rien obtenu.

J'avais seulement compris que revenir chaque été ne suffisait pas à entrer dans une vie.

Une vie se rejoignait ailleurs.

Un mardi matin, avant un entretien. En février, quand personne n'attendait de déclaration. Dans un train choisi sans que la pluie ait besoin de commencer.

Mon père rata la sortie qu'il voulait prendre.

Ma mère soupira.

— Tu avais dit que tu savais où tu allais.

— Je sais.

— Justement.

Je souris contre la vitre.

Chapitre 17

La maison qu'on pourrait vendre

Je faillis rater le train pour Port-Luhan à cause d'une réunion sur des bordures.

À vingt-cinq ans, cette phrase décrivait assez bien ma vie.

La réunion avait commencé à seize heures dans une salle trop vitrée du bureau d'études où je travaillais depuis quatre mois. Nous devions valider le réaménagement d'une rue près de Nantes. La discussion s'était arrêtée sur la hauteur exacte d'une bordure entre une place piétonne et une voie partagée.

Huit centimètres pour certains.

Six pour d'autres.

Zéro pour l'élú chargé de défendre « un espace fluide », avec la confiance des gens qui n'avaient jamais dû franchir un pavé humide avec une poussette.

À dix-sept heures vingt-trois, mon téléphone vibra sous la table.

Maman : On est arrivés. La maison sent moins le renfermé que prévu. Ton père dit que c'est bon signe. Moi je dis que c'est suspect.

Un second message apparut.

Rendez-vous avec l'agence lundi matin. On t'expliquera.

Je relus la phrase.

Autour de moi, quelqu'un proposait de marquer l'entrée de l'espace apaisé sans créer de rupture dans le parcours. J'aurais dû prendre des notes.

Je fixai le mot agence.

Pas artisan.

Pas couvreur.

Pas monsieur Le Goff, qui examinait les fissures en soufflant par le nez avant d'annoncer qu'il faudrait « surveiller ça ».

Une agence immobilière, probablement.

Il existait peu d'autres raisons d'en inviter une dans une maison où les problèmes se réglaient jusque-là avec du ruban adhésif, des bassines et la promesse de s'en occuper l'année suivante.

Ma cheffe leva les yeux vers moi.

— Malo ? Tu confirmes le relevé mercredi prochain ?

Je revins dans la salle.

— Oui. Huit heures trente.

— Tu seras rentré ?

— Oui.

Elle acquiesça et reprit la discussion.

J'étais chargé d'études junior en aménagement des espaces publics. Je mesurais des trottoirs, relançais des gens qui ne répondaient pas à leurs mails et défendais avec une passion excessive l'idée qu'un banc placé en plein vent ne créait pas automatiquement du lien social.

J'aimais ce travail.

Ce vendredi-là, je n'entendis pourtant presque plus rien jusqu'à la fin de la réunion.

Je pensais à la chambre du fond, au volet qui coînçait, à la troisième marche et à la tache au plafond du salon.

La maison n'avait jamais eu besoin d'être belle pour devenir importante.

Elle avait seulement été là assez longtemps.

La réunion se termina à dix-sept heures cinquante-sept.

Mon train partait à dix-huit heures vingt-neuf.

Je rassemblai mes affaires en faisant tomber un stylo, deux feuilles et ce qui me restait de calme.

Ma cheffe me regarda fermer mon sac.

— Tu pars combien de temps ?

— Dix jours.

— Essaie de couper vraiment.

— Oui.

Elle attendit.

Je détestais quand les gens me laissaient assez de silence pour corriger mes propres mensonges.

— Je regarderai mes mails une fois par jour.

— Malo.

— Deux fois uniquement s'il pleut.

Elle leva les yeux au ciel.

— Pars avant de rater ton train pour une bordure.

Je partis.

J'atteignis le quai pendant le signal de fermeture des portes. Je montai dans la première voiture, trouvai une place près d'une fenêtre et gardai mon sac sur les genoux.

Mon ordinateur formait contre mes côtes un angle suffisamment dur pour me rappeler que je l'avais emporté malgré mes promesses.

Le train démarra.

Je sortis mon téléphone.

Aucun nouveau message de ma mère.

Aucun message d'Alizée non plus.

Elle ne savait peut-être pas que je revenais.

Depuis l'été précédent, nous nous écrivions par intermittence. Des photos de gares routières absurdes, un article sur la fermeture d'un vieux cinéma, des remarques sur des aribus qui protégeaient mieux les publicités que les voyageurs.

Nous nous écrivions assez pour ne pas disparaître.

Pas assez pour connaître nos journées.

Diego apparaissait parfois au détour d'une phrase. Un week-end à La Rochelle. Un déménagement aidé par des amis. Une remarque qu'il avait faite sur mon obsession des bancs mal placés.

Ces fragments me faisaient encore quelque chose.

Je ne leur demandais plus de devenir des arguments.

Je remontai jusqu'à notre dernière conversation.

Alizée : Si un jour tu écris un guide des lieux mal pensés, j'ai un chapitre entier sur les gares routières.

Moi : Titre provisoire : Attendre debout dans l'absurde.

Alizée : Très vendeur.

Moi : Je vise un marché de niche. Les gens fatigués et les urbanistes tristes.

Alizée : Donc toi.

Moi : Je suis mon propre public cible.

La conversation s'arrêtait là.

J'aurais pu lui annoncer mon arrivée.

Je ne le fis pas.

Je ne savais pas encore si je voulais l'informer ou provoquer une rencontre. La différence comptait suffisamment pour attendre de la comprendre.

Je rangeai le téléphone.

Pour la première fois, Alizée n'occupait pas tout le trajet.

Il y avait mon travail.

Mes parents.

L'agence.

La maison, qui avait commencé à changer de statut avant même mon arrivée.

Mon père m'attendait devant la gare de Saint-Brieuc-des-Sables, garé sur un emplacement réservé aux taxis. Il se tenait près de la voiture, les bras croisés, comme si son attitude pouvait transformer une infraction en arrêt provisoire.

Ses cheveux avaient blanchi sur les temps.

Pendant l'année, mes parents existaient surtout dans des appels rapides et des repas pris entre deux obligations. À Port-Luhan, je les retrouvais sous une lumière plus crue.

Ils vieillissaient par saisons.

— Bon voyage ? demanda-t-il en prenant mon sac.

— Oui.

— Pas trop de monde ?

— Si.

— Ah.

Conversation complète.

Il chargea mon sac dans le coffre. La voiture sentait le tissu chaud, les miettes anciennes et la crème solaire oubliée.

Nous quittâmes la gare.

Mon père conduisait en silence.

Je le connaissais assez pour comprendre qu'il attendait que je pose la question.

— Maman m'a parlé d'une agence.

Ses mains se resserrèrent légèrement sur le volant.

— Oui.

— Une agence immobilière ?

— On veut surtout une estimation.

— Pour vendre ?

Il regarda la route.

Une caravane avançait devant nous avec une lenteur philosophique. Mon père ne tenta pas de la dépasser. Cela m'inquiéta davantage que le message de ma mère.

— On ne peut plus faire comme si la maison ne coûtait rien, dit-il.

— Elle n'a jamais rien coûté.

Il tourna brièvement la tête vers moi.

Je compris ce que je venais de dire.

La maison n'avait jamais rien coûté à la version de moi qui arrivait avec une valise, mangeait les courses achetées par ses parents et se plaignait lorsque le Wi-Fi fonctionnait mal.

Eux payaient les taxes, l'assurance, les travaux et les réparations repoussées d'un été à l'autre.

Moi, j'avais reçu les vacances et cru qu'elles constituaient le fonctionnement naturel du lieu.

Mon père énuméra calmement :

— La toiture. La façade côté rue. L'humidité dans le salon. Les fenêtres. Le jardin. On y vient trois semaines par an. Certaines années moins.

— On pourrait louer.

— Après les travaux. Ensuite, il faudrait gérer les locataires, les clés, les pannes et le volet du haut que quelqu'un finira forcément par arracher.

— Il existe des agences.

— Elles ne travaillent pas par attachement familial.

Je regardai les pins défiler.

— Vous en parlez depuis longtemps ?

— Depuis l'automne.

La réponse me blessa avec une rapidité injuste.

Ils avaient parlé de la maison sans moi.

Une pensée moins confortable suivit : je n'avais posé aucune question.

Je ne pouvais pas réclamer une place dans la décision au moment précis où elle commençait à me faire peur.

— On ne veut pas vendre à tout prix, ajouta mon père. On veut savoir ce qu'on fait.

— D'accord.

Le mot ne signifiait pas que j'acceptais.

Seulement que j'avais entendu.

La maison apparut au bout de la rue des Tamaris.

Elle me sembla plus basse.

Les volets bleus étaient toujours écaillés. Le portail résistait avant de s'ouvrir. Les hortensias débordaient du jardin, magnifiques et malades. Une fissure descendait près de la fenêtre du salon.

Ou peut-être étais-je arrivé avec des yeux capables d'en lire le prix.

Ma mère ouvrit la porte avant que nous ayons sorti les sacs.

— Tu as mangé ?

— Bonsoir.

— Bonsoir. Tu as mangé ?

— Un sandwich dans le train.

Elle grimaça comme si j'avais avoué avoir avalé mon billet.

— Il reste du riz.

Elle m'embrassa, recula et m'examina.

— Tu as l'air fatigué.

— Je travaille.

— C'est nouveau.

— Un peu.

Dans le salon, la tache au plafond était toujours là.

Elle avait pâli.

Pas disparu.

Ma mère suivit mon regard.

— On a fait venir quelqu'un en mai.

— Et ?

— Il a dit que ça pouvait attendre.

Mon père posa ses clés dans la coupelle.

— Il a dit qu'il ne fallait pas attendre trop longtemps.

— C'est ce que je viens de dire.

— Pas exactement.

— Avec moins de plaisir dans l'annonce, alors.

Ils avaient eu cette conversation auparavant.

Plusieurs fois, probablement.

Ils avaient lu des devis, comparé des montants et commencé à regarder la maison comme un ensemble de problèmes concrets pendant que je lui demandais seulement de rester disponible pour l'été suivant.

Je montai poser mon sac.

La troisième marche craqua sous mon pied.

Je m'étais pourtant décalé pour l'éviter.

Dans la chambre du fond, le lit était fait avec des draps jaunes à fleurs. Le volet était ouvert. Le toit en tôle du garage voisin avait été remplacé par une couverture sombre et propre.

Les deux pins trop maigres restaient là.

Je posai mon sac au pied du lit.

Mon ordinateur formait une bosse dure contre le tissu.

Je me promis de ne pas l'ouvrir.

Je savais déjà que je mentais.

Le dîner commença avec du riz réchauffé, des tomates trop mûres et un couteau qui coupait mal.

Les conversations importantes arrivaient toujours ainsi dans ma famille. Elles se glissaient entre des choses ordinaires jusqu'à ce que quelqu'un pose sa fourchette.

Ce fut ma mère.

— On n'a pris aucune décision.

— D'accord.

— On veut connaître nos options.

Mon père but une gorgée d'eau.

— Il faut être rationnels.

Ma mère se tourna vers lui.

— Quand tu dis ça comme ça, j'ai envie de vendre la maison et toi avec.

Je faillis rire.

Mon père aussi.

— On sait que ça te fait quelque chose, reprit-elle.

— Vous me l'annoncez comme si j'avais douze ans.

— Tu réagis peut-être un peu comme si tu en avais douze, dit mon père.

La phrase sortit trop vite.

Il le regretta presque aussitôt.

Quelques années plus tôt, je serais resté silencieux. J'aurais préparé une réponse parfaite seul dans ma chambre, lorsque plus personne ne pouvait l'entendre.

— Peut-être, dis-je.

Ils me regardèrent tous les deux.

Je poursuivis avant que mon courage change d'avis.

— Je sais que c'est votre maison. Financièrement, surtout. Je ne paie ni les taxes, ni les travaux, ni les joints de la salle de bains que papa promet de refaire chaque dimanche depuis quinze ans.

— Pas chaque dimanche.

— Beaucoup de dimanches théoriques.

Il sourit.

La pièce respira un peu.

— Je viens seulement dix jours cette année. L'année prochaine, je ne sais pas combien de temps je pourrai rester. Je comprends pourquoi vous y pensez.

Ma mère attendit.

— Mais ?

Je regardai la baie vitrée. Le vieux parasol avait disparu de la terrasse. À sa place, un cercle plus clair restait dessiné dans le sol.

— J'avais rangé cette maison dans les choses qui ne demandaient pas de décision.

Le silence changea.

Mon père posa son verre.

— Nous aussi.

Il regarda autour de lui.

— Tes grands-parents l'ont achetée parce qu'elle ne valait presque rien. On l'a gardée parce qu'elle était là. Toi, tu y viens parce qu'on l'a gardée. À un moment, quelqu'un doit choisir autrement que par habitude.

Dans cette maison, l'habitude avait longtemps servi de système de conservation. Elle maintenait les volets, les objets, les vacances et certaines conversations à peu près à leur place.

— Vous voulez vendre ? demandai-je.

Ma mère passa les doigts sur le bord de son assiette.

— Certains jours, oui.

Mon père regarda la table.

— D'autres, non.

Ils n'étaient pas en train de décider contre moi.

Ils étaient perdus avant moi.

Cette découverte ne rendait rien plus simple. Elle rendait seulement la situation moins injuste.

— Je viendrai à l'agence lundi.

Ma mère acquiesça.

— D'accord.

Personne ne trouva de phrase plus grande.

Nous terminâmes le riz.

Le rendez-vous avec Madame Lenoir dura quarante minutes.

Son agence occupait l'ancienne boutique de souvenirs de la rue du Casino. La vitrine présentait des maisons blanches, des appartements « vue mer » où l'océan apparaissait sous la forme d'un triangle bleu entre deux immeubles et des résidences neuves portant des noms sûrs d'elles-mêmes.

VILLA SALINE.

HORIZON LUHAN.

LES TERRASSES DE L'OCÉAN.

Une affiche promettait :

VIVEZ L'ATLANTIQUE À L'ANNÉE.

Madame Lenoir avait des lunettes rouges, une voix douce et une manière de prononcer le mot potentiel qui donnait envie de vérifier ses poches.

Mon père avait préparé ses questions.

Combien de temps pouvait prendre une vente ?

Quels travaux étaient réellement nécessaires ?

Fallait-il réparer avant de vendre ?

Quel serait le prix en l'état ?

Ma mère corrigea deux fois l'âge des fenêtres et une fois la date de la dernière réparation du toit.

Je les regardai parler de la maison comme d'un problème qu'ils essayaient de résoudre ensemble.

Madame Lenoir proposa de venir jeudi matin pour l'estimation.

— On ne publie rien sans votre accord, précisa-t-elle.

Ma mère acquiesça.

Mon père rangea son carnet.

En sortant, nous restâmes quelques secondes sur le trottoir.

Des vacanciers passaient avec des sacs de plage et des glaces. Le monde ignorait qu'une maison venait de devenir une fourchette de prix possible dans un bureau climatisé.

— On réfléchit, dit ma mère.

— Oui, répondit mon père.

Je regardai derrière la vitrine la photographie d'une famille souriant sur la terrasse d'une maison sans fissure, sans volet coincé et sans troisième marche.

Tout paraissait habitable.

Rien ne semblait avoir été vécu.

Le mercredi, Alizée devait arriver vers seize heures.

Je le savais grâce au groupe du festival.

Tom : ALIZÉE ARRIVE VERS 16 H. Deux personnes nécessaires pour les tables à 17 H. Arrêtez de répondre « ok » sans lire.

Puis :

Malo, je sais que tu lis. Respire normalement.

Moi : Je respire avec une grande maturité.

Tom : Donc mal.

À quinze heures trente, j'étais au Régent.

Officiellement, Marcel m'avait demandé de l'aider à récupérer des programmes.

En réalité, certains lieux possédaient encore une force d'attraction à laquelle mon évolution personnelle résistait assez mal.

Marcel ne fit aucun commentaire. Il me donna une caisse, puis une autre, avant de m'envoyer dans la réserve avec pour consigne de ne pas mourir sous les archives.

La marche trop haute était toujours là.

Un ruban jaune récent tentait de la signaler.

Il tenait mal.

Dans la réserve, les étagères débordaient de programmes, d'affiches anciennes, de guirlandes et de projecteurs hors d'usage. Une caisse portait l'étiquette DIVERS URGENT avec la date de 2018.

Je rangeai quelques piles.

Je trouvais une affiche du festival de l'année précédente. Le papier avait gardé une trace d'humidité sur un coin.

Je la reposai.

La porte du hall s'ouvrit.

Une voix dit :

— Marcel ? Si ton carton est encore dans le coffre, je repars et je te laisse vivre avec tes décisions.

Je restai immobile.

Marcel répondit quelque chose que je ne compris pas.

Des pas approchèrent dans le couloir.

Alizée apparut dans l'encadrement de la réserve.

Elle portait un short noir, un tee-shirt blanc et un sac en toile sur l'épaule. Ses lunettes de soleil étaient remontées dans ses cheveux, plus courts que dans mon souvenir.

Ou peut-être les avais-je imaginés trop longtemps avec une précision qui ne leur appartenait pas.

Elle s'arrêta en me voyant.

La réserve sentait le carton, la poussière et l'humidité ancienne. Le néon bourdonnait. Dans le hall, Marcel se plaignait d'une clé.

Rien ne s'interrompit pour nous.

J'en fus soulagé.

— Monsieur la porte, dit-elle.

— Gardienne du temple.

— Le gardien, c'est Marcel. Moi, j'ai quitté le culte.

— Il a accepté ?

— Marcel n'accepte rien. Il attend que les gens se fatiguent.

Elle entra et posa son sac sur une caisse.

— Toujours aussi accueillant.

— Ils ont ajouté une catégorie DIVERS URGENT.

— Elle existe depuis six ans.

— L'urgence devient sérieuse.

Elle sourit.

Je remarquai ses traits fatigués, une petite marque rouge sur son épaule et la poussière sur ses sandales.

Je ne cherchai pas à retenir l'image.

Elle était là.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Ça dépend des heures.

Elle reconnut sa propre réponse.

— Honnête et moyennement exploitable.

— J'apprends.

Son sourire changea légèrement.

— J'ai entendu pour la maison.

— Oui.

— Vous vendez ?

— On fait estimer. Madame Lenoir vient demain.

Elle souffla.

— Violent.

— Oui.

— Et toi, le spécialiste des lieux qui changent, tu gères ça comment ?

— Je suis plus compétent sur les lieux des autres.

— C'est souvent plus pratique.

Elle prit une affiche dans une caisse, lut le titre et la reposa.

— Tu as peur ?

Je faillis répondre que je ne savais pas.

J'avais utilisé cette phrase assez longtemps pour connaître sa capacité à repousser n'importe quelle conversation.

— Oui.

Elle releva les yeux.

— J'ai peur qu'ils vendent. J'ai aussi honte d'avoir peur alors que je ne paie rien et que je viens de moins en moins.

Alizée s'appuya contre une caisse.

— Ça n'annule pas ce que ça te fait.

— Je pensais que la maison continuerait simplement à être là.

— Elle avait pourtant une méthode assez démonstrative pour te prévenir.

— Les fissures ?

— Les fissures. Le toit. La plomberie. Ton père parlant des gouttières dès qu'il ne voulait pas parler d'autre chose.

Je souris.

Alizée baissa les yeux vers l'affiche qu'elle tenait.
 — Diego et moi, on n'est plus ensemble.
 La phrase arriva calmement.
 Elle ne ressemblait pas à une ouverture.
 Elle appartenait d'abord à sa vie.
 Mon corps réagit avant moi.
 Un allègement bref.
 Puis la honte de l'avoir ressenti.
 — Je suis désolé, dis-je.
 Alizée m'observa.
 — Tu l'es ?
 Sa question ne contenait aucun reproche.
 Je pris le temps de répondre.
 — Je suis désolé que ça ait été difficile. Et je ne vais pas prétendre que l'apprendre ne me fait rien.
 Elle hocha lentement la tête.
 — Merci.
 — Je ne sais pas si c'était la bonne réponse.
 — C'était une réponse.
 Ses doigts suivirent le bord de l'affiche.
 — Ça s'est fait correctement. Presque trop.
 — Il avait l'air doué pour ça.
 Elle leva les yeux.
 — C'était de la jalousie ?
 — Une petite remontée tardive.
 Elle rit.
 Le son me traversa avec une chaleur immédiate. Je ne lui demandai pas de signifier davantage.
 — On tenait l'un à l'autre, dit-elle. On ne voulait plus la même vie. Il n'y a pas eu de trahison ni de scène sous la pluie.
 — Désolé pour mon sens du récit.
 — Il survivra.
 Elle reposa l'affiche.
 — Je ne veux pas qu'on fasse comme si tout reprenait là où ça s'est arrêté.
 La phrase était préparée.
 Pas répétée.
 Elle avait probablement vécu avant mon arrivée.
 — Moi non plus.
 Elle attendit.
 Je compris que la réponse était juste et encore trop facile.
 — Je suis content de te voir, repris-je. Je ne sais pas ce que ta rupture change pour moi.
 Je ne veux pas en faire une place qui se libère.
 Ses épaules se détendirent légèrement.
 — Bien.
 — C'est tout ?
 — Tu veux un certificat ?
 — Un petit document municipal.
 — Budget supprimé.
 Je souris.

Alizée regarda vers le couloir.

— Je suis revenue pour voir ma mère, Nora et les autres. Pour aider au festival, même si Marcel va essayer de me faire porter une scène entière. Et pour réfléchir à la suite.

— Tu quittes Bordeaux ?

— Peut-être. Mon stage s'est terminé. Ils voulaient me garder sur un poste qui consistait surtout à organiser les urgences créées par des gens mieux payés que moi.

— Port-Luhan avec moins de mer.

— Exactement.

Elle passa le pouce sur la lanière de son sac.

— J'ai quelques pistes. Bordeaux, La Rochelle, ailleurs. Je ne sais pas encore.

L'incertitude resta visible.

Elle ne la transforma pas immédiatement en calendrier ou en problème pratique.

— Ça te fait peur ? demandai-je.

— Oui.

Le mot sortit simplement.

Dans le hall, Marcel cria :

— Alizée ? Il est où, ton carton ?

Elle ferma les yeux.

— Dans le coffre, Marcel. Là où je t'ai dit qu'il était.

— Ah.

Elle rouvrit les yeux.

— J'arrive avec mes incertitudes d'adulte et un homme en gilet me rappelle que les cartons gouvernent le monde.

— Ils sont les vrais personnages principaux.

— Depuis le début.

Elle reprit son sac.

— Je suis contente de te voir, Malo.

La phrase ne résolvait rien.

Elle n'avait pas besoin de le faire.

— Moi aussi.

Une autre phrase arriva derrière. Plus grande, plus brillante, prête à expliquer ce que ces retrouvailles signifiaient.

Je la laissai passer.

Alizée me regarda une seconde, comme si elle avait remarqué l'espace que je venais de ne pas remplir.

Puis elle sourit.

Elle passa près de moi et s'arrêta devant la marche.

— Elle est toujours là ?

— Elle tient à son rôle.

Le ruban jaune se décollait sur un coin. Alizée se pencha et appuya dessus avec son pouce.

Le geste me rappela le premier été.

Je ne lui demandai pas de représenter davantage.

— Viens, dit-elle. Marcel va sortir le carton tout seul et appeler ça une tragédie.

Je la suivis dans le hall.

Marcel nous attendait près de la porte, les mains sur les hanches.

— Il est lourd, annonça-t-il.

— On avait compris, répondit Alizée.

Nous sortîmes.

Le carton se trouvait dans le coffre de sa voiture. Une étiquette indiquait MATÉRIEL SOIRÉE PORT, accompagnée d'une flèche tracée dans la mauvaise direction.

Je pris un côté.

Alizée prit l'autre.

— À trois ? demanda-t-elle.

— Pourquoi trois ?

— Pour créer de la tension.

— Deux suffit.

— Un, deux.

Nous soulevâmes.

Le carton était réellement lourd.

Marcel ouvrit la porte du cinéma devant nous.

À l'intérieur, une femme cherchait les horaires de la séance du soir. Tom venait d'arriver avec une guirlande enroulée autour du bras. Quelqu'un avait laissé une bouteille d'eau sur le comptoir.

Le monde n'avait pas attendu que notre situation devienne claire.

Nous posâmes le carton dans le hall.

Alizée reprit son souffle.

— Tables à dix-sept heures.

— Je viens.

Elle me regarda.

— Parce que tu veux aider ?

— Oui.

— Seulement ?

Je réfléchis.

— Non.

Un petit sourire passa sur son visage.

— Une heure.

— Pourquoi une heure ?

— Parce qu'après, tu retournes voir tes parents et la maison. Tu ne vas pas déplacer mes câbles pour éviter leurs cartons.

Je regardai le matériel autour de nous.

Les deux changements s'étaient présentés dans la même semaine.

La maison pouvait disparaître.

Alizée était libre.

Une ancienne version de moi aurait relié les deux immédiatement. Elle aurait vu une compensation, un échange ou la promesse qu'une perte rendait enfin l'autre histoire possible.

Je ne voulais plus demander à Alizée de sauver ce que la maison emportait.

— Une heure, dis-je.

Elle hocha la tête.

— Bien.

Tom arriva entre nous avec sa guirlande.

— Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer pourquoi j'ai accepté de gérer l'éclairage ?

Marcel regarda son bras emmêlé.

— Parce que personne d'autre n'était assez imprudent.

Alizée saisit une extrémité du câble.

— Ne bouge plus.

— C'est exactement ce qu'on m'a dit quand tout a commencé à empirer.

Je pris l'autre bout.
Pendant quelques minutes, nous démêlâmes la guirlande.
Puis nous partîmes vers le port.
Le lendemain, Madame Lenoir mesurerait la maison.
Alizée continuerait à chercher où vivre.
Aucune de ces choses ne m'attendait.
Pour une fois, je pouvais rester présent sans les transformer en réponse l'une à l'autre.

Chapitre 18

Libre, pas à sauver

Le lendemain, Madame Lenoir arriva à dix heures avec un chemisier trop blanc pour notre maison.

C'était peut-être injuste.

Elle ne l'avait probablement pas choisi contre notre carrelage marron, nos murs humides et les hortensias malades du jardin.

Pourtant, lorsqu'elle entra avec son dossier, son mètre laser et ses lunettes rouges, je la trouvai agressivement nette.

Ma mère rangeait depuis sept heures.

Elle appelait cela ranger.

En réalité, elle avait déplacé la honte d'une pièce à l'autre.

Les magazines du salon avaient migré dans la chambre du fond. Les chaussures de l'entrée avaient disparu dans le placard de la chaudière. Un panier de linge propre, installé depuis deux jours sur une chaise, s'était volatilisé avec une brutalité logistique qui m'inquiétait légèrement pour son intégrité.

Mon père avait choisi de tondre.

Il avait commencé trop tard et s'était arrêté trop tôt parce que la rallonge n'atteignait pas le fond du terrain.

La pelouse ressemblait à une coupe de cheveux interrompue par une urgence médicale.

Madame Lenoir complimenta la lumière.

Elle nota l'humidité du mur sans la nommer.

Puis elle demanda :

— Je peux faire le tour ?

Nous fîmes le tour.

Elle entra dans chaque pièce avec une attention professionnelle.

Elle ne voyait pas le couloir où ma mère avait poursuivi un lézard avec un saladier.

Elle ne voyait pas la marche qui craquait ni l'endroit où mon père posait toujours ses clés avant de les perdre.

Elle voyait des volumes, des ouvertures et des travaux.

Elle disait :

— Ici, il y aurait quelque chose à faire.

La phrase revenait souvent.

Dans sa bouche, elle contenait de l'avenir.

Dans la mienne, elle aurait ressemblé à une menace.

À l'étage, elle entra dans ma chambre.

Enfin, dans la chambre du fond.

Il faudrait probablement commencer à l'appeler ainsi.

Ma valise était ouverte sur le lit. J'avais oublié un caleçon propre sur l'oreiller. Ma mère le vit avant moi, traversa la pièce avec une vitesse remarquable et le fit disparaître dans un tiroir qui refusait pourtant de fermer.

Madame Lenoir eut la politesse de ne rien remarquer.

Les vraies professionnelles savaient ignorer les caleçons.

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Les menuiseries sont d'origine ?

Mon père répondit oui avec la voix d'un homme conscient qu'un mot pouvait coûter plusieurs milliers d'euros.

Madame Lenoir ouvrit le volet.

Il ne coinça pas.

Je lui en voulais personnellement.

Après son départ, nous restâmes dans le salon comme si la maison venait de subir un examen médical.

La carte de l'agence était posée sur la table basse.

Un logo bleu marine représentait une vague stylisée.

Toutes les agences du littoral semblaient considérer qu'une vague rendait plus acceptable le fait de transformer des lieux en annonces.

— Elle est gentille, dit ma mère.

— Oui, répondit mon père.

— Elle connaît son travail.

— Oui.

— Elle va nous envoyer l'estimation.

— Oui.

Je me levai.

— Je vais sortir.

Ma mère tourna la tête.

— Tu ne déjeunes pas ?

— Plus tard.

— Prends quelque chose.

Elle alla dans la cuisine et revint avec une nectarine.

La maison pouvait devenir un bien.

Les fenêtres pouvaient devenir des menuiseries.

Le jardin, un potentiel.

Ma mère pouvait encore me tendre un fruit parce qu'elle estimait que je ne survivrais pas correctement jusqu'à midi.

Je pris la nectarine.

— Merci.

Elle hocha la tête, satisfaite à un niveau très simple et très solide.

Dehors, il faisait beau.

Encore.

Aucun nuage sérieux. Aucune menace au large. Seulement une lumière claire qui révélait les fissures, les façades repeintes et les changements que les étés précédents avaient permis de cacher.

Je descendis vers le centre sans destination précise.

C'était faux.

J'avais plusieurs destinations précises et je les laissais se contredire suffisamment longtemps pour appeler cela une promenade.

Le Régent.

Le port.

La librairie.

Tous les endroits où Alizée pouvait se trouver.

Tous ceux où je pourrais prétendre ne pas l'avoir cherchée.

La veille, dans la réserve du cinéma, elle avait dit :

Diego et moi, on n'est plus ensemble.

Depuis, la phrase occupait une place excessive.

J'avais essayé d'en faire une information simple.

Deux personnes avaient cessé d'être en couple.

Un changement dans la vie d'Alizée.

Rien de plus.

Mon corps avait proposé une autre lecture.
 Une joie brève, immédiate et honteuse.
 Une petite lumière allumée trop vite dans une pièce où quelqu'un venait peut-être de
 casser quelque chose.
 Je m'en étais voulu.
 Cela n'avait pas éteint la lumière.
 Cela avait seulement ajouté un rideau devant.
 J'étais désolé pour elle.
 J'étais soulagé pour moi.
 Les deux vérités ne s'annulaient pas.
 Elles se tenaient seulement très mal dans la même pièce.
 Sur la place des Halles, je remarquai que les bancs avaient été déplacés.
 Pas beaucoup.
 Ils ne faisaient plus face au mur.
 Quelqu'un les avait tournés vers le platane, selon un angle encore imparfait mais
 utilisable.
 Deux vieilles dames occupaient l'un d'eux avec un sac de marché entre elles.
 La ville avait fini par agir.
 Trois ans après que tout le monde avait identifié le problème.
 Je restai quelques secondes à regarder.
 Puis je continuai.
 La librairie d'Hélène avait changé.
 La vitrine gardait encore un peu de buée dans les angles, mais le fond avait été repeint.
 Deux étagères avaient disparu. Trois petites tables et une machine à café occupaient
 désormais l'espace libéré.
 Une affiche annonçait :
RENCONTRES – CAFÉ – LECTURES – ATELIERS
 Quelqu'un avait ajouté au crayon :
SI LE PLAFOND ACCEPTE
 Hélène sortait de la boutique avec un carton.
 Elle me le tendit sans introduction.
 Je le pris par réflexe.
 — Bonjour.
 — Bonjour. Tu es jeune, tu portes. C'est la règle locale.
 Le carton était lourd.
 Les livres avaient cette manière trompeuse de paraître civilisés tout en pesant comme des
 matériaux de construction.
 — Tu réorganises ? demandai-je.
 Hélène ouvrit la porte avec son épaule.
 — Je transforme.
 — En café-librairie ?
 — En librairie qui vend du café pour continuer à être une librairie.
 — C'est moins romantique.
 — C'est plus bancaire.
 Je la suivis.
 Un déshumidificateur ronronnait près de l'ancienne marche. Il avait la taille et l'élégance
 d'un petit appareil médical.
 — Pose ça au fond, dit Hélène. Près de la table qui penche le moins.
 Je traversai la boutique.

C'est là que je vis Alizée.

Elle était assise par terre derrière trois piles de livres, un carnet sur les genoux et un stylo coincé dans les cheveux.

Elle portait un pantalon large couleur sable et un débardeur noir. Ses baskets étaient couvertes de poussière.

Elle leva les yeux.

— Ah.

— Ah.

Hélène nous regarda.

— Magnifique. Deux syllabes. La littérature est sauvée.

Alizée sourit.

— Je l'aide à créer une table « été pluvieux ».

— Elle m'aide à éliminer des doublons en prétendant que c'est un concept, corrigea Hélène.

— C'est un concept.

— Tu as mis un livre de recettes dans « mélancolie active ».

— Certaines recettes sont très tristes.

Hélène prit le carton que je venais de poser.

— Je vais ranger ça derrière.

Elle disparut dans l'arrière-boutique en produisant suffisamment de bruit pour nous faire comprendre qu'elle n'écoutait pas.

Je restai debout.

Alizée referma son carnet.

— Tu as survécu à l'agente immobilière ?

— Elle a mesuré ma chambre.

— Toute ?

— Même le caleçon sur l'oreiller.

Elle rit immédiatement.

— Ta mère ?

— Intervention militaire.

— Les mères possèdent des compétences que l'État sous-utilise.

Je m'assis sur la marche.

Le bois avait été poncé depuis l'été où nous y avons mangé des biscuits mous.

Mal poncé.

Une écharde dépassait toujours sur le côté.

Alizée suivit mon regard.

— Diagnostic ?

— Constatation.

— Nuance professionnelle.

— Exactement.

Un silence arriva.

Pas l'un de nos anciens silences, remplis de phrases retenues jusqu'à devenir inutilisables.

Celui-ci savait ce qui se trouvait au milieu de la pièce.

Il attendait seulement que nous cessions de faire semblant de regarder les livres.

Je sortis la nectarine de ma poche.

Elle avait légèrement souffert pendant le trajet.

Alizée la regarda.

— Tu te promènes avec un fruit blessé ?

— Ma mère.

— Fruit d'amour.

— Contrôle nutritionnel.

— Même chose.

Je posai la nectarine sur la marche entre nous.

Alizée regarda les trois piles de romans.

— Tu as réfléchi depuis hier.

— Oui.

— J'ai senti une variation de pression au-dessus de la commune.

— J'ai essayé de ne pas réfléchir de travers.

— Résultat ?

— Moyen.

Elle acquiesça.

— Crédible.

Elle ramena une jambe contre elle.

— Tu veux me demander quelque chose ?

Avant, j'aurais probablement répondu non.

Par respect, me serais-je dit.

Puis j'aurais passé la journée à construire des hypothèses avec la précision d'un homme préférant dessiner une porte plutôt que frapper dessus.

— Depuis quand ? demandai-je.

— Avril.

Le mois tomba simplement.

Pendant qu'une relation se terminait dans la vie d'Alizée, j'avais probablement travaillé, pris le tram, oublié du liquide vaisselle et regardé mon téléphone sans savoir qu'une information importante n'y apparaîtrait pas.

— D'accord.

— Officiellement, avril. En vrai, ça avait commencé avant.

— Comment ?

Elle prit un livre, regarda sa couverture, puis le remit dans la mauvaise pile.

— Tu vois une table qui commence à boiter ?

— Je suis très attentif.

— Au début, tu glisses un papier sous le pied. Puis le papier bouge. Tu en ajoutes un autre. Ensuite, tu évites de poser ton verre du mauvais côté. Et un jour, toute ta manière de manger dépend d'un meuble bancal.

— Exemple validé.

— Merci.

Elle retira le stylo de ses cheveux.

— Diego n'a rien fait d'horrible.

— Je sais.

— Non. Écoute vraiment.

Je me tus.

— Il était bien, reprit-elle. Présent. Gentil. Il connaissait mes semaines, mes amis, mes rendez-vous et les jours où je répondais mal parce que j'étais épuisée. Il demandait. Il n'essayait pas toujours de réparer.

Je regardai mes mains.

— Je l'ai aimé, ajouta-t-elle.

La phrase fit mal.

Elle devait probablement le faire.

— D'accord.

— Pas parce que c'était raisonnable. Pas seulement. Je l'ai aimé.

— Je te crois.

Elle me regarda quelques secondes, comme pour vérifier que la réponse ne cachait pas une objection.

— Et j'ai aussi utilisé ce qu'il m'offrait, dit-elle. Son calme. Sa stabilité. Après l'année d'avant, j'avais envie de quelque chose qui ne bougeait pas tout le temps.

— Ce n'est pas une faute.

— Non. Mais j'ai commencé à choisir la relation parce qu'elle tenait, pas parce que je la choisisais encore.

Elle frotta une trace de poussière sur son pantalon.

— J'ai évité les disputes. Je disais que tout allait bien parce que je ne voulais pas redevenir compliquée. Puis je lui en ai voulu de ne pas voir des choses que je cachais très correctement.

— Il ne pouvait pas deviner.

— Non.

Elle le dit sans se défendre.

— J'ai attendu d'être sûre. Donc, quand j'ai parlé, moi j'avais eu des mois. Lui, il a reçu la décision presque terminée.

— Il t'en veut ?

— Un peu. Il a le droit.

Le déshumidificateur changea de bruit.

Un ronflement plus grave, comme s'il désapprouvait lui aussi nos méthodes sentimentales.

Alizée posa le stylo près de son carnet.

— Je ne suis pas partie parce que j'étais détruite.

— D'accord.

— C'était justement le problème. Rien ne brûlait. Rien n'était insupportable. C'était une vie correcte qui commençait à ne plus être la mienne.

Je regardai les petites tables du café.

L'une d'elles penchait réellement.

— Tu aurais préféré une raison plus évidente ?

— Par moments.

Elle eut un sourire sans joie.

— Une faute. Une trahison. Quelque chose qui donne une autorisation officielle de partir.

— Mais tu n'en avais pas besoin.

— Je sais maintenant.

Elle se redressa légèrement.

— Je n'avais pas besoin qu'il devienne mauvais pour avoir le droit de ne plus vouloir cette vie.

La phrase resta entre nous.

Elle n'attendait pas mon approbation.

C'était important.

— Il m'a demandé si c'était à cause de toi, dit-elle.

Mon corps se tendit avant que mon visage trouve une attitude acceptable.

— Ah.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Non.

Je hochai la tête.

— D'accord.

— C'était non, Malo.

— Je te crois.

— Tu comptes. Je ne vais pas faire semblant du contraire. J'ai pensé à toi pendant cette relation. J'ai comparé parfois. Ce n'était pas très élégant.

Je ne parlai pas.

— Mais je ne l'ai pas quitté pour toi. Je l'ai quitté parce que je ne voulais plus continuer avec lui.

— Oui.

— Et ce n'est pas la même chose.

— Non.

Elle m'observa.

— Tu réponds vite.

— Parce que je comprends la différence.

— Tu la comprends ou tu veux être le type qui la comprend ?

La question me toucha exactement là où elle devait.

Je pris une respiration.

— Les deux.

Alizée attendit.

— Une partie de moi voudrait que ça signifie quelque chose pour nous, repris-je. Donc je dois probablement faire attention à ne pas transformer ta décision en preuve.

Son visage se détendit légèrement.

— Voilà.

Je regardai la nectarine.

— Et quand tu me l'as dit hier, j'ai été content.

Elle ne détourna pas les yeux.

— Je sais.

— Très vite.

— Je sais aussi.

— Je n'aime pas beaucoup cette partie.

— Elle n'est pas jolie.

— Non.

— Mais elle n'est pas surprenante.

Je relevai la tête.

— Tu n'es pas fâchée ?

— J'ai eu peur de l'être.

Elle passa une main sur sa nuque.

— Je savais qu'une partie de toi serait soulagée. Je ne voulais pas revenir ici, te le dire, voir ton visage changer et avoir l'impression que ma rupture venait de produire quelque chose pour toi.

— Elle n'existe pas pour moi.

— Elle te concerne.

— Oui. Mais elle ne s'est pas produite pour moi.

Alizée garda le silence.

La phrase n'était pas parfaitement construite.

Je la laissai ainsi.

— C'est mieux, dit-elle.

— Quoi ?

— Quand tu parles avant d'avoir fini de tout arranger.

Le déshumidificateur émit trois bips agressifs.

Alizée se retourna.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Hélène cria depuis l'arrière-boutique :

— Le réservoir est plein !

— Il pourrait le dire avec moins de mépris, répondit Alizée.

Elle se leva et retira le bac.

Il était rempli d'une eau grise.

— Je peux le prendre, dis-je.

— Je peux aussi.

Je m'arrêtai.

Sa phrase n'avait rien de sec.

Elle posait seulement une limite à un geste devenu trop rapide.

— Oui.

Alizée porta le bac vers la petite cour.

Je la suivis sans le lui prendre.

La cour était coincée entre l'arrière de la librairie et un mur couvert de lierre. Des caisses vides s'empilaient près d'un évier extérieur. Un rectangle de ciel bleu apparaissait au-dessus de nous.

Alizée vida le bac.

L'eau tomba avec un bruit triste.

— Le torchon ? demanda-t-elle.

Je pris celui posé sur une chaise et le lui tendis.

— Merci.

Elle essuya le bord du réservoir.

La bonne place tenait parfois à un torchon.

Pas à la prise en charge complète de l'appareil.

Elle s'assit sur la marche.

Je restai appuyé contre le mur.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Moi quoi ?

— Ta vie.

— Elle existe.

— Information bouleversante.

— Tu ne la connais pas beaucoup.

— Non.

Le mot resta là.

Simple.

Pas accusateur.

— J'ai un appartement au troisième sans ascenseur, dis-je. Sur une cour avec des poubelles très présentes et un voisin qui joue du saxophone le dimanche matin.

— Il joue bien ?

— Pas le dimanche matin.

Elle sourit.

— J'ai acheté une table trop grande.

— Évidemment.

— J'avais mesuré la pièce.

— Et ?

— Pas l'escalier.
 Alizée éclata de rire.
 — Malo.
 — Le voisin du deuxième m'appelle encore « la table ».
 — Tu diversifies ton image publique.
 — C'était nécessaire après « le marcheur ».
 Je lui parlai du travail.
 De ma cheffe, Hélène, qui prononçait mon prénom d'une manière capable de me faire avouer des erreurs encore inexistantes.
 Des réunions que je comprenais dans le tram, trois heures après leur fin.
 Des courses oubliées.
 Du frigo mal organisé.
 De certains soirs où je rentrais trop fatigué pour répondre à quiconque, puis où je me vexais lorsque personne ne m'avait écrit.
 Je ne rendis pas ma vie intéressante.
 Je la lui donnai comme elle était.
 Alizée écoutait.
 — Tu es fatigué ? demanda-t-elle.
 — Oui.
 La réponse sortit avant ça va.
 — Pas tout le temps. Et pas d'une manière grave. Les horaires, le travail, mes parents qui vieillissent par petits morceaux, la maison ici, le loyer là-bas. Des choses normales.
 — Les choses normales fatiguent très bien.
 — Oui.
 Elle posa ses avant-bras sur ses genoux.
 — Diego et moi, on était très forts avec les choses normales.
 — C'était bien ?
 — Oui.
 Elle ne transforma pas le mot en regret.
 — Et à force de vouloir que tout reste calme, j'ai arrêté de dire quand je n'étais plus à ma place.
 Elle contempla le bac vide.
 — Je crois que je confondais parfois la paix avec mon absence.
 Je gardai la phrase.
 Je ne la complimentai pas.
 Elle ne me l'avait pas donnée pour que je note sa beauté.
 — Tu veux quoi, maintenant ? demandai-je.
 Alizée releva la tête.
 — Maintenant, maintenant ?
 — Oui.
 — Finir l'été sans devenir la responsable émotionnelle de tout le monde.
 — Projet ambitieux.
 — Très.
 Elle compta sur ses doigts.
 — Travailler. Voir Nora. Dormir. Lire un livre qui ne parle pas d'organisation culturelle. Savoir si La Rochelle me prend.
 — La Rochelle ?
 — Une mission à partir de septembre. Événements culturels, projections, festivals, réunions avec des gens qui disent « territoire » toutes les neuf minutes.

— Tu veux y aller ?

— Oui.

Son oui fut immédiat.

Pas poli.

Pas prudent.

Un oui contenant déjà un déplacement.

— Alors j'espère qu'ils te prendront.

Elle m'observa.

— Tu n'as presque pas l'air abandonné.

— Je travaille.

— Continue.

— C'est presque sûr ?

— Ils veulent me voir une dernière fois. Il faut encore le contrat, le salaire, le logement et vérifier combien de mensonges tient leur brochure.

— Tu me diras ?

— Oui.

Elle se pencha vers le bac.

— Et toi, maintenant ?

Je réfléchis moins longtemps que d'habitude.

— Je veux te voir.

Son expression ne changea presque pas.

— Ce n'est pas une réponse complète.

— Je sais.

Elle leva un sourcil.

— Pardon. J'essaie.

Je repris :

— Je veux te voir sans faire comme si chaque moment devait décider de la suite. Et je veux arrêter de connaître seulement ta version de juillet.

— C'est mieux.

— Je n'ai pas dit que je savais déjà le faire.

— Encore mieux.

Elle passa son pouce sur une rayure du bac.

— Je ne veux plus d'intensité qui n'existe que lorsque tout est réuni pour être intense.

— Le cinéma, la pluie, les départs.

— Oui.

— Et moi qui prépare une phrase pendant deux jours.

— Surtout ça.

Je souris légèrement.

— Tu veux quoi à la place ?

— Des choses visibles.

— Comme ?

— Dire qu'on vient, puis prendre un billet. Poser une question et écouter la réponse même si elle déçoit. Être présent sans transformer ça en sauvetage.

Elle me regarda droit.

— Je ne te donne pas une liste d'épreuves.

— D'accord.

— Je ne veux pas devenir celle qui attend que tu prouves quelque chose.

— Je comprends.

— Un peu.

— Un peu.

Elle accepta la correction.

— Je suis libre, dit-elle.

Le mot me traversa.

Libre.

Depuis la veille, une partie de moi l'avait traduit par possible.

Alizée ne l'utilisait pas ainsi.

— Je ne suis pas disponible par défaut, poursuivit-elle. Je ne suis pas revenue d'une mauvaise relation pour être récupérée par une meilleure.

— Je ne veux pas te récupérer.

— Peut-être pas consciemment.

— Non.

Je m'arrêtai.

Puis :

— Je ne veux plus.

Elle inclina légèrement la tête.

— Différent.

— Plus honnête.

— Oui.

Elle posa le bac près de la porte.

— Je ne suis pas à sauver de Diego. Je l'ai choisi. J'ai fait des erreurs avec lui. Je suis partie. Ce n'est pas une catastrophe qui m'a rendue à moi-même.

— Tu t'es choisie.

— Cette fois.

Elle croisa mon regard.

— Je pourrais encore choisir quelque chose qui ne t'arrange pas.

La phrase me fit mal.

Pas violemment.

Précisément.

— Oui.

— Et toi aussi.

— Oui.

— C'est ça, être libre.

Elle ne sourit pas en le disant.

Moi non plus.

Hélène passa la tête par la porte.

— Vous comptez fonder une nouvelle société dans ma cour ou vous me rendez mon appareil ?

Alizée se leva avec le réservoir.

— On étudiait le modèle économique.

— Il est mauvais. Revenez travailler.

Nous rentrâmes.

Hélène luttait avec la machine à café.

Un voyant rouge clignotait.

— Elle fait quoi ? demanda Alizée.

— Elle me juge.

Je regardai les boutons.

— Je peux regarder.

Hélène se tourna vers moi.

— Tu sais réparer une machine à café ?

— Non.

— Enfin quelqu'un d'honnête. Vas-y.

Je lus les symboles.

Une tasse.

De la vapeur.

Un dessin qui pouvait représenter un grain ou un petit animal en détresse.

Alizée se pencha près de moi.

— Appuie là.

— Pourquoi ?

— Ça clignote.

— Méthode fiable.

Elle appuya elle-même.

La machine vibra, fit un bruit de gorge, puis envoya un jet de vapeur sur le comptoir.

Hélène recula.

— Ah.

Alizée éclata de rire.

— Très bon café-librairie. On peut lire et se brûler.

— Expérience immersive, ajoutai-je.

Hélène prit un torchon.

— Vous êtes inutiles, mais avec beaucoup d'enthousiasme.

Elle éteignit la machine.

— Allez ailleurs. Vous ralentissez mon échec.

Alizée reprit son sac.

— Tu me renvoies de mon bénévolat ?

— Je te libère.

Le visage d'Alizée changea légèrement.

Hélène le vit.

Elle posa une main rapide sur son épaule.

Puis elle retourna vers la machine sans ajouter quoi que ce soit.

Nous sortîmes.

La rue avait retrouvé son bruit d'après-midi.

Les vacanciers avançaient lentement, occupaient toute la largeur du trottoir et s'arrêtaient aux endroits où cela produisait le plus de conséquences.

Alizée marcha à côté de moi.

— Tu travailles à quelle heure ? demandai-je.

— Dix-sept heures. Soirée du port. Version légère, donc probablement quarante-sept problèmes.

— Il est quelle heure ?

Elle consulta son téléphone.

— Seize heures douze.

Nous arrivâmes sur la place des Halles.

Alizée remarqua les bancs déplacés.

— Ah.

— Ils l'ont fait.

— Ils ont tourné les bancs.

— Oui.

— Combien d'années de combat ?

— Trois.

Elle observa les deux vieilles dames installées sous le platane.

— Victoire historique.

— Partielle. L'angle reste discutable.

— Ne gâche pas ton triomphe.

Nous ne nous assîmes pas.

Alizée devait partir.

Le banc fonctionnait sans avoir besoin de nous.

Nous continuâmes vers le port.

Après quelques mètres, je dis :

— Je peux venir aider.

— Tu peux.

Elle ne ralentit pas.

— Ce n'était pas une réponse à ma question.

— Tu n'as pas posé de question.

— Est-ce que tu veux que je vienne aider ?

Elle tourna la tête.

— Tu veux aider ou tu veux rester près de moi ?

J'aurais pu choisir la réponse la plus correcte.

— Les deux.

Un sourire passa sur son visage.

— Une heure.

— Pourquoi une heure ?

— Parce qu'après, tu retournes voir tes parents et la maison. Tu ne vas pas déplacer mes câbles pour éviter leurs cartons.

— D'accord.

— Et parce qu'au bout d'une heure, je pourrai vérifier si tu aides vraiment ou si tu me regardes travailler avec les yeux pleins de réflexion.

— Méthode sévère.

— Je coordonne.

Le port apparut entre les maisons.

Des tables occupaient le quai. Des bénévoles transportaient des caisses. Une petite scène avait été montée près de la capitainerie. Tom essayait d'accrocher une guirlande qui refusait toute coopération avec le vent.

Alizée accéléra.

Son corps changea de rythme avant même que nous ayons atteint les barrières.

— Les badges sont dans la caisse transparente ! cria-t-elle à quelqu'un.

Puis elle se tourna vers moi.

— Zone technique. On doit sortir les rallonges.

— Lesquelles ?

— Je te montre après. Commence déjà.

Elle partit vers les tables.

Je regardai les caisses.

Deux piles de rallonges se trouvaient près d'une bâche.

La nectarine était toujours dans ma poche.

Je la posai sur une caisse et saisis les deux premières rallonges.

Chapitre 19

Le premier baiser, enfin mal rangé

— Pas celles-là.

Je m'arrêtai avec deux rallonges dans une main, un rouleau de ruban adhésif dans l'autre et une bâche coincée sous le bras.

— Elles ont quoi ?

Alizée prit la première rallonge, examina les prises, puis la posa sur une caisse marquée FÊTE MER.

— Elles peuvent alimenter une lampe de chevet ou provoquer une enquête d'assurance. Pas les deux.

— Méthode rassurante.

— Celles avec les prises rouges, Malo.

— Pourquoi les rouges ?

— Parce que Marcel les cache. Tout ce que Marcel cache fonctionne encore.

Elle repartit avant que je puisse répondre.

Le port était déjà plein de monde.

La soirée s'appelait Les Tables du Large, ce qui promettait des nappes blanches, des produits locaux et des conversations menées à faible volume devant le coucher du soleil.

La mairie avait en réalité installé de longues tables sur des tréteaux, trois stands de nourriture, une buvette, deux barnums et beaucoup trop peu de poubelles. Un groupe de reprises testait ses enceintes près de la capitainerie. Des bénévoles cherchaient des badges dont personne ne connaissait l'utilité. Des enfants couraient autour des piles de chaises avec l'instinct exact des accidents futurs.

Alizée passait d'un problème à l'autre.

— Les sacs derrière la buvette, pas à côté des moules.

Elle se tourna.

— Baptiste, ton stand bloque le passage.

— C'est une implantation commerciale.

— C'est un accès pompier.

— Les pompiers aiment les glaces.

— Déplace-toi.

Il se déplaça.

Elle aperçut un fanion attaché trop bas, le remit elle-même, répondit à son téléphone, indiqua à deux agents où installer une table supplémentaire, puis se pencha pour ramasser une poignée de bracelets tombés par terre.

Je restai une seconde à la regarder.

Pas comme avant.

Enfin, pas entièrement.

Je ne cherchais pas une apparition dans le décor. Je regardais une femme qui connaissait l'événement, les gens et les risques. Elle savait où les flux allaient coïncider avant que les autres remarquent qu'il existait un flux.

Elle tenait l'endroit.

— Malo.

— Oui ?

— Tu es en train de penser très longtemps devant des chaises.

— Je peux faire les deux.

— Pas avec cette tête.

Elle désigna une pile.

— Celles-là près de la scène.

Je saisis la sangle qui les retenait.

La première chaise partit à gauche. Les trois suivantes choisirent de rester ensemble. La dernière heurta mon tibia.

Alizée observa la scène.

— Tu veux de l'aide ?

— Non.

La pile pencha.

— Réponse courageuse.

— Je préserve ma crédibilité.

— Elle vient de recevoir une chaise dans la jambe.

— Elle a survécu.

Alizée prit deux chaises sous chaque bras.

— Tu vois, dit-elle, ça, c'est une relation stable.

— Quoi ?

— Les chaises. Elles grincent, elles s'empilent mal, elles résistent quand on les déplace, mais elles sont là quand on en a besoin.

— Tu devrais prononcer des discours de mariage.

— Les plans de table sont plus honnêtes.

Elle partit.

Je soulevai le reste de la pile.

Pendant une heure, nous travaillâmes sans avoir besoin de chercher quoi nous dire.

On me donna des caisses, des câbles, un panneau, puis une boîte de bracelets. Personne ne me demanda qui j'étais. J'étais devenu un homme disponible avec deux bras, ce qui suffisait à obtenir une place dans presque tous les événements municipaux.

Une employée de la mairie me désigna à un collègue.

— Donne ça au jeune homme d'Alizée.

Je faillis lâcher les gobelets que je portais.

Alizée passa près de moi.

— Respire, le jeune homme.

— Je respirais.

— Pas pendant « d'Alizée ».

— Les gobelets ont glissé.

— Bien sûr.

Elle repartit avec un sourire.

Je restai quelques secondes devant les gobelets.

Puis je les posai correctement.

Vers vingt heures, les tables se remplirent. Les gens mangèrent, le groupe trouva un volume supportable et les enfants cessèrent de courir dans les voies d'accès.

Le ciel était sombre au-dessus de l'océan, mais la pluie se retenait encore.

Alizée arriva avec deux barquettes de frites.

— Pause.

— J'ai le droit ?

— Non. Je détourne temporairement un bénévole.

Nous nous éloignâmes vers l'extrémité du quai.

La musique y arrivait déformée. Les bateaux cognaient doucement contre les pontons. Une ligne de lumière tremblait sur l'eau entre les coques.

Alizée s'assit sur un muret.

Je m'installai à côté d'elle, en laissant entre nous un espace parfaitement raisonnable.

Elle regarda cet espace.

Puis moi.

— Tu as peur que le muret dépose une plainte ?

— J'essaie de te laisser de la place.

— Tu peux m'en laisser sans mesurer vingt-sept centimètres.

Je me rapprochai légèrement.

— Vingt-deux.

— Beaucoup plus naturel.

Elle me tendit une barquette.

— Mange.

Je pris une frite. Elle était trop salée, molle au centre et brûlante au bout.

Parfaite.

Nous mangeâmes quelques instants sans parler.

Le silence n'était pas gênant. Il appartenait à la fatigue, au bruit lointain du groupe et aux tâches qui nous attendaient encore.

— Tu as pensé à ce qu'on s'est dit hier ? demanda Alizée.

— Oui.

— Combien ?

— Trop au début.

— Évidemment.

— Puis plus simplement.

Elle tourna la tête.

— C'est nouveau.

Je posai la barquette près de moi.

— J'ai commencé par chercher la réponse idéale. Venir à Bordeaux. T'écrire davantage. Organiser les trains. Je pouvais presque produire un tableau avec des échéances.

— Des couleurs ?

— Probablement.

— Très inquiétant.

— Ensuite, je me suis rendu compte que je construisais encore une version correcte de moi dans ma tête.

Alizée mâcha lentement.

Elle ne me facilita pas la suite.

C'était bien.

— Je veux venir te voir, dis-je. Pas un jour abstrait. À Bordeaux, tant que tu y es encore. Mais je ne veux pas te demander de décider ce soir ce que ça signifie.

Elle baissa les yeux vers les frites.

— D'accord.

— C'est tout ?

— Tu veux que j'évalue la proposition ?

— Non.

— Alors d'accord signifie que je l'ai entendue.

Je hochai la tête.

Le vent souleva le bord de sa chemise.

— Et toi ? demandai-je.

— Moi quoi ?

— Tu as envie que je vienne ?

Elle prit le temps de répondre.

— Oui.

Le mot arriva sans sourire protecteur.

— Mais j'ai aussi peur que tu viennes avec un week-end complet déjà écrit dans ta tête.

— C'est possible.

— Avec ma cuisine, Michel la plante, Nora qui oublie le matelas et une scène de petit déjeuner destinée à prouver que nous savons vivre dans le réel.

Je regardai la barquette.

— La scène du petit déjeuner était faible.

— Je le savais.

— Je peux venir sans scénario.

— Tu peux essayer.

Elle mangea une frite.

— Et moi, je peux essayer de ne pas décider avant ton arrivée de tout ce qui pourrait mal se passer.

— Tu fais ça ?

— Très bien.

Son sourire fut bref.

— Quand quelque chose me fait peur, je lui prépare une organisation. Ensuite, je me fâche lorsque la réalité ne suit pas.

— Ce n'est pas uniquement ton défaut.

— Non. Mais c'est le mien aussi.

Elle regarda les tables.

— Je ne veux pas être seulement la personne qui te demande d'agir correctement. Je pourrais facilement prendre cette place et te donner des consignes jusqu'à ce que nous ayons l'air d'une relation fonctionnelle.

— Cela semble efficace.

— Cela finirait très mal.

— D'accord.

— Donc pas de plan complet ce soir.

— Pas de plan.

Elle me lança un regard.

— Tu vas vraiment réussir à ne rien planifier ?

— Non. Mais je peux ne pas t'envoyer le document.

Elle rit.

Le vent nous apporta une odeur de pluie.

Les conversations diminuèrent légèrement derrière nous. Plusieurs personnes levèrent les yeux en même temps.

Alizée regarda le ciel.

— Ça arrive.

— Oui.

Elle se leva.

— Les câbles.

— La bâche qui sent déjà l'eau ?

— Elle va enfin comprendre sa mission.

Nous rejoignîmes le stand technique.

La première goutte tomba sur le crâne de Marcel.

Il leva les yeux.

— Ça va passer au nord.

— C'est au-dessus de nous, dit Alizée.

— Le nord est une notion large.

La deuxième goutte tomba.

Puis vingt autres.

La soirée changea immédiatement de matière.

Les parents rapprochèrent les enfants. Les bénévoles coururent vers les barnums. Le groupe continua de jouer avec un courage musical que rien ne justifiait.

Alizée attrapa la bâche.

— Malo, avec moi.

Nous la déroulâmes près des câbles.

Le vent s'engouffra dessous avant que nous ayons trouvé le bon sens. Le plastique se gonfla comme une voile et me frappa au visage.

— Tourne-la ! cria Alizée.

— Dans quel sens ?

— L'autre !

— Tu ignores le sens actuel !

— Le côté propre au-dessus !

— Il n'y a pas de côté propre !

Une rafale souleva la bâche. Alizée disparut derrière.

— Je ne te vois plus !

— Moi non plus !

— Très bonne organisation !

Je tirai de mon côté.

Elle tira du sien.

Marcel posa le pied sur un coin.

— Marcel ! cria Alizée.

— Quoi ?

— Ton pied est sur la partie qu'on essaie de déplacer !

— Il la maintient !

— Il maintient le problème !

Il retira son pied.

La bâche partit brusquement. Alizée recula, glissa sur le quai humide et attrapa mon avant-bras.

Je lâchai presque tout pour la retenir.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Ma dignité souffre davantage que ma cheville.

— On pourra faire venir quelqu'un.

— Pour ma dignité ?

— Elle semble structurellement atteinte.

Elle me repoussa légèrement.

— Tiens la bâche.

Nous parvînmes enfin à couvrir les prises.

La pluie s'intensifia.

Elle n'avait rien d'esthétique. Elle trempait les tables, remplissait les gobelets et collait les nappes en papier contre les tréteaux. Le groupe abandonna au milieu d'un refrain. Le chanteur tenta une annonce, mais le micro s'éteignit au premier mot.

— On rentre le sensible ! cria Alizée.

Tout le monde obéit.

Des bénévoles emportèrent les caisses de la buvette, les câbles, les documents et le matériel sonore.

Je pris une caisse de micros sans savoir où elle devait aller.

Alizée courait d'un endroit à l'autre, les cheveux collés contre son visage.

— Le Régent ! me cria-t-elle. Marcel ouvre le hall !

Nous remontâmes la rue du Casino avec la caisse entre nous.

Il fallait avancer vite sans glisser et répondre aux gens qui demandaient si la soirée reprendrait alors que nous passions devant eux trempés, chargés de matériel électrique.

— Vous pensez que le concert va continuer ? demanda un homme sous un parapluie.

Alizée le regarda.

— Non.

Il parut soulagé d'obtenir enfin une information claire.

Le Régent apparut au bout de la place.

Marcel nous avait précédés par un moyen qui relevait probablement de la connaissance de passages interdits au public.

Il ouvrit la porte latérale.

— Dans le hall ! Pas près des affiches !

— La précision arrive enfin ! cria Alizée.

Nous déposâmes la caisse près du comptoir.

D'autres bénévoles arrivèrent derrière nous. Le hall se remplit de matériel mouillé, de gens essouffés et de torchons distribués par Marcel.

— On essuie ce qui coûte cher, annonça-t-il.

Alizée prit un torchon.

— Et nous ?

— Vous séchez naturellement.

— Homme de cœur.

Pendant les vingt minutes suivantes, nous essuyâmes des caisses et des câbles. Les bénévoles repartirent peu à peu pour chercher le reste ou abandonnèrent au nom de leur système immunitaire.

Lorsque le dernier groupe sortit, Marcel disparut dans la salle pour vérifier le projecteur.

Le hall devint calme.

Il restait deux piles de chaises, plusieurs caisses, un seau et Alizée près du comptoir.

Elle tordit le bas de sa chemise au-dessus du seau.

Je regardai ailleurs.

Une seconde trop tard.

— Tu fais semblant de ne pas regarder, dit-elle.

— Je regardais l'affiche.

— Elle est derrière moi.

— Je respecte la perspective.

Alizée prit un second torchon et me le tendit.

Son bras frôla le mien.

Sa peau était froide.

— Tu trembles, dis-je.

— Toi aussi.

— Non.

Elle posa les doigts contre la caisse que j'essuyais.

Le plastique vibrait légèrement.

— C'est toi.

— Émotion municipale.

— Bien sûr.

Je posai le torchon.

Sur le mur, l'affiche du vieux film italien était toujours là. Une femme en robe jaune s'appuyait contre une voiture, le visage tourné vers une route invisible.

Alizée suivit mon regard.

— Tu t'en souviens ?

— De l'affiche ?

— Du premier jour.

— Oui.

— Tu avais l'air très sérieux sous cette gouttière.

— J'analysais l'écoulement.

— Je t'avais trouvé bizarre.

— Merci.

— Bizarre bien.

— Le jugement a déjà été prononcé.

Elle sourit.

— Et toi ?

— Quoi ?

— Tu m'avais trouvée comment ?

La réponse ancienne arriva immédiatement.

Vivante.

Elle avait été vraie.

Elle avait aussi beaucoup servi.

Je regardai Alizée devant moi, mouillée, fatiguée, avec un torchon dans la main et une petite trace noire sur la joue.

— Pressée, dis-je.

Elle parut surprise.

— C'est moins beau.

— Tu courais avec des affiches. Tu étais en colère contre une voiture. Tu m'as demandé de t'aider avant de savoir mon nom.

— Très bonne méthode de recrutement.

— J'ai pensé que tu savais exactement où tu allais.

Alizée eut un rire bref.

— Grave erreur d'analyse.

— Je le sais maintenant.

Son sourire diminua.

— Tu m'as arrangée dans ta tête.

— Oui.

Je ne cherchai pas à adoucir.

— Avec Port-Luhan, la pluie et le cinéma.

— Oui.

— Comme si tout arrivait ensemble.

— Je suis désolé.

Elle regarda la vitre.

La placette brillait sous l'eau. La gouttière fendue laissait tomber un filet près de la porte.

— Je t'ai arrangé aussi, dit-elle.

Je tournai la tête.

— Comment ?

— Malo à Port-Luhan. Malo calme. Malo qui ne demande pas trop. Malo qui observe et qui me donne l'impression que je peux m'arrêter un peu.

Elle passa le torchon d'une main à l'autre.

— C'était confortable de te garder ici. Tu ne pouvais pas vraiment entrer dans les semaines compliquées si je ne t'y invitais pas.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je n'ai plus envie que tu restes seulement ici.

La phrase ne contenait aucune promesse.

Elle suffisait à modifier l'air.

Je posai mon torchon près du seau.

— Moi non plus.

La porte latérale bougea sous une rafale.

Alizée s'approcha pour la fermer.

Le bois avait gonflé. Elle tira une première fois. La porte résista.

— Attends, dis-je.

— Je peux le faire.

— Je sais.

Elle tourna la tête.

Je gardai les mains levées.

— Je peux appuyer en haut pendant que tu tournes la clé.

Un sourire passa sur son visage.

— Tu demandes maintenant le consentement des portes ?

— J'apprends à ne pas imposer mes solutions.

— Très bien. Appuie.

Je posai une main près du montant.

Alizée tourna la clé.

La porte céda brusquement.

Elle recula et heurta la pile de chaises derrière elle.

Les chaises grinçèrent.

Elles restèrent debout.

Nous aussi.

Alizée avait encore la main sur la clé. J'étais suffisamment près pour voir les gouttes accrochées à ses cils et la trace sombre laissée par la pluie sur le col de son tee-shirt.

Elle me regarda.

Je sentis la phrase parfaite approcher.

Elle avait attendu plusieurs années. Elle contenait probablement le cinéma, les étés, la maison et tout ce que nous avions manqué.

Je la laissai passer sans parler.

— Quoi ? demanda Alizée.

— J'ai envie de t'embrasser.

La phrase était plus simple que prévu.

Elle ne se brisa pas en sortant.

Alizée ne bougea pas.

— C'est une information ? demanda-t-elle.

— Une demande.

— Formule-la.

Je pris une respiration.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Son visage changea.

Pas énormément.

Assez.

— Oui.

Je fis un pas.
 Le premier contact fut mauvais.
 Nos nez se heurtèrent. La clé qu'elle tenait appuya contre mon poignet. J'avais oublié que le torchon se trouvait encore dans ma main gauche et il toucha son épaule.
 Alizée laissa échapper un souffle qui ressemblait presque à un rire.
 Je reculai d'un centimètre.
 — Pardon.
 — Ne recommence pas à parler.
 Elle passa sa main libre derrière ma nuque.
 Alors je l'embrassai.
 Enfin.
 Le mot apparut quelque part dans mon esprit, énorme et légèrement ridicule.
 Enfin.
 Sa bouche était froide au début. Elle avait le goût du sel et des frites mangées trop vite. Ses cheveux mouillés collèrent à mes doigts lorsque je posai la main contre sa joue.
 Le torchon tomba.
 Je l'entendis toucher le sol.
 Je ne le ramassai pas.
 Pendant quelques secondes, je ne pensai ni à la première pluie, ni à la maison, ni à Bordeaux. Je ne cherchai pas à comprendre ce que le baiser prouvait.
 Il ne pouvait rien.
 Il avait lieu.
 Alizée se rapprocha.
 Mon dos heurta légèrement la pile de chaises.
 La première glissa.
 Puis deux autres.
 Elles tombèrent dans un fracas métallique qui nous sépara immédiatement.
 Je marchai sur le torchon en reculant, glissai presque et me rattrapai au comptoir.
 Alizée resta près de la porte, la clé toujours dans la main.
 Nous nous regardâmes.
 Puis elle éclata de rire.
 Je repris mon souffle.
 — Elles étaient mal rangées.
 — Malo.
 — C'est un fait.
 — On vient de s'embrasser et tu accuses les chaises.
 — Elles ont interrompu le processus.
 Alizée rit plus fort.
 Je ris aussi.
 Le rire ne réduisit pas le baiser.
 Il le rendit habitable.
 Nous n'étions pas deux silhouettes sous une lumière parfaite. Nous étions trempés dans le hall d'un cinéma municipal avec plusieurs chaises au sol, un seau d'eau sale et un torchon sous ma chaussure.
 Le baiser avait eu lieu.
 Le monde réclamait quand même que quelqu'un ramasse le mobilier.
 Je me baissai.
 Alizée fit la même chose.
 Nos mains se retrouvèrent sur le dossier de la première chaise.

Nous nous arrê tâmes.

Elle ne riait plus tout à fait.

— J'ai envie de recommencer, dit-elle.

— Moi aussi.

Elle garda les doigts sur la chaise.

— Mais pas maintenant.

La déception fut brève et physique.

Je ne la cachai pas assez vite.

Alizée la vit.

— Pas parce que je regrette.

— D'accord.

— Parce que si on recommence tout de suite, je vais avoir envie de rester ici et de faire comme si le reste se réglerait après.

Je hochai la tête.

— Et ça ne se réglera pas après tout seul.

— Non.

Elle souleva la chaise avec moi.

Nous la reposâmes contre le mur.

— Je ne veux pas que ce baiser décide à ma place, dit-elle.

— Moi non plus.

Elle me regarda.

— Tu mens un peu.

Je pris une seconde.

— Une partie de moi voudrait qu'il décide de tout.

— Merci.

— Mais je ne vais pas lui confier cette responsabilité.

— C'est mieux.

Nous relevâmes les deux autres chaises.

La dernière avait un pied légèrement tordu. Je voulus la placer avec les autres.

Alizée posa une main dessus.

— Laisse-la à part. Marcel la réparera.

— Je peux regarder.

— Demain.

— D'accord.

Elle ramassa le torchon.

— Il faut qu'on parle.

— Oui.

— Pas ici.

— Le seau manque d'intimité ?

— Le seau a beaucoup entendu.

Elle essora le torchon au-dessus.

— Demain matin.

— D'accord.

— Onze heures ?

— Oui.

Alizée releva la tête.

— Tu peux ou tu choisis ?

La question n'était pas agressive.

Elle ne l'était plus depuis longtemps.

— Je choisis.

— Bien.

Un silence suivit.

Il contenait encore le baiser.

Je ne savais pas où regarder sans paraître soit fuyant, soit excessivement satisfait. Alizée sembla rencontrer le même problème. Elle examina une caisse, la porte, le sol, puis moi.

— Tu trembles toujours.

— Il fait froid.

— Ton tee-shirt est trempé.

— Le tien aussi.

— Le mien a encore une fonction structurelle.

— Argument solide.

Elle désigna le couloir.

— Il y a un sweat dans la réserve.

— À toi ?

— À une caisse d'objets trouvés.

— Donc potentiellement à quelqu'un.

— Ne donne pas une vie sentimentale aux vêtements abandonnés.

Elle disparut derrière le rideau et revint avec un sweat gris portant le nom d'un ancien festival de courts métrages.

— Tiens.

— Il est propre ?

— Il est sec. Ne deviens pas exigeant.

Je pris le sweat.

— Je me change où ?

Alizée regarda le hall vide.

— Malo, nous venons de nous embrasser.

— Cela ne répond pas vraiment à la question architecturale.

— Derrière le comptoir, si tu veux préserver ce qui reste de ta pudeur.

Je passai de l'autre côté.

J'enlevai mon tee-shirt trempé, qui produisit un bruit désagréable en quittant ma peau.

— Je peux regarder ou nous n'en sommes pas encore là ? demanda Alizée.

Je faillis rester coincé dans le sweat.

— Tu fais ce que tu veux.

— Réponse très libre prononcée avec beaucoup de panique.

— Exactement.

Elle rit.

Le sweat était trop large aux épaules et trop court aux manches.

Il sentait le placard et la lessive ancienne.

— Magnifique, dit-elle.

— Tu mens.

— Beaucoup.

Je roulai mon tee-shirt mouillé et le posai sur le comptoir.

Alizée s'approcha.

L'étiquette du sweat dépassait au niveau de mon cou. Elle la remit en place du bout des doigts.

Sa main frôla ma nuque.

Je cessai de respirer.

Elle ne recula pas immédiatement.

Nos visages étaient proches.

Le désir revint, plus net maintenant que nous savions exactement ce qu'il pouvait produire.

Je ne bougeai pas.

Alizée ferma les yeux une seconde, puis recula.

— Demain, dit-elle.

— Demain.

— Le banc de la place des Halles ?

— Il est presque bien placé maintenant.

— Alors onze heures.

— Onze heures.

Elle prit mon tee-shirt mouillé.

— Je vais essayer de le faire sécher.

— Je peux le reprendre.

— Tu vas traverser la ville avec un vêtement qui dégouline.

— J'allais le tenir loin de moi.

— Projet brillant.

Elle posa le tee-shirt dans un sac en papier trouvé sous le comptoir.

— Je te le rends demain.

— Et moi, je te rends le sweat.

— Tu ne peux pas venir torse nu.

— Je peux mettre un autre tee-shirt.

— Très bonne anticipation.

Je pris ma veste trempée sous le bras.

Alizée ouvrit la porte.

La pluie était devenue plus fine, mais elle tombait encore. La gouttière fendue versait son filet habituel près des marches.

Je m'arrêtai sous la marquise.

— Elle fuit toujours, dit Alizée.

— Oui.

— Rien n'a changé.

Je la regardai.

La phrase simple aurait été : nous, si.

Elle attendait presque.

Je ne la prononçai pas.

— Marcel devrait vraiment la faire réparer, dis-je.

Alizée me regarda.

Puis elle sourit.

— Voilà.

— Quoi ?

— Rien.

Je descendis une marche.

— Malo.

Je me retournai.

Elle se tenait dans l'embrasure, la clé entre les doigts et mon tee-shirt dans son sac en papier.

— Je ne regrette pas, dit-elle.

Je sentis mon visage se détendre.

— Moi non plus.

- Mais demain, on parle avant de recommencer.
- D'accord.
- Tu as répondu trop vite.
- Je maintiens quand même.
- Très bien.

Je partis sous la pluie.

Le sweat sec protégeait mal mes bras, mais suffisamment pour que le trajet reste supportable. Ma veste trempée pesait dans ma main.

Chapitre 20

Essayer vraiment

J'arrivai à dix heures quarante-sept.

Beaucoup trop tôt pour quelqu'un qui voulait donner l'impression d'avoir vécu normalement depuis la veille.

J'avais pourtant essayé.

J'avais pris une douche plus longue que nécessaire, remis trois fois le même tee-shirt et rangé dans un sac en papier le sweat qu'Alizée m'avait prêté. J'avais descendu l'escalier en évitant la troisième marche, comme si son craquement risquait d'annoncer à mes parents que j'avais embrassé quelqu'un dans un cinéma municipal.

Mon père se tenait dans la cuisine, devant la cafetière.

— Tu sors ?

— Oui.

Il regarda le sac en papier près de la porte.

— Tu vois Alizée ?

— Oui.

Il hocha la tête.

— Il reste du café.

Ce fut tout.

Je ne sus pas s'il s'agissait d'une bénédiction paternelle ou d'une information concernant la verseuse. Avec mon père, les deux pouvaient prendre exactement la même forme.

Je bus une demi-tasse debout. Elle était trop chaude. Je me brûlai la langue avec la dignité d'un homme qui avait déjà perdu le contrôle de plusieurs choses depuis la veille.

Ma mère traversa la cuisine avec un panier de linge.

— Tu rentres déjeuner ?

— Je ne sais pas.

Elle regarda mon tee-shirt, mes cheveux, puis le sac.

— D'accord.

Elle fit encore deux pas avant de se retourner.

— Prends tes clés.

On pouvait porter dans la poitrine un baiser attendu pendant plusieurs années et marcher vers une conversation susceptible de modifier toute son existence.

Il fallait quand même prendre ses clés.

Je les pris.

Dehors, Port-Luhan continuait sans moi.

Les voitures cherchaient des places. Des enfants tiraient sur le bras de leurs parents. Une mouette éventrait un sac-poubelle avec la concentration d'un chercheur. Le ciel était gris clair, sans pluie, comme s'il refusait de prolonger la scène de la veille.

Je descendis vers la place des Halles.

Le banc que nous avions déplacé était toujours à sa nouvelle place. Les services municipaux ne réorganisaient probablement pas leur mobilier chaque nuit en fonction de ma vie sentimentale.

Je m'assis quand même sur celui de gauche.

Dix heures cinquante-deux.

Alizée m'avait écrit à neuf heures vingt-trois.

Alizée : Réveillée. Encore vivante. Mes chaussures contestent cette version.

J'avais répondu :

Moi : Les miennes font un bruit de soupe.

Alizée : Romantique.

Je n'avais pas trouvé de suite.

Après avoir embrassé quelqu'un, je revenais donc rapidement à mes compétences habituelles.

Le banc offrait réellement une meilleure vue depuis qu'on l'avait tourné. On voyait la fontaine, le platane, la librairie et les terrasses en contrebas. Les pavés restaient hostiles aux poussettes, la poubelle trop éloignée et le passage piéton conduisait directement à une flaque dès qu'il pleuvait.

Mais quelqu'un avait accepté de déplacer quelque chose.

J'essayai de ne pas y voir un symbole.

À onze heures, Alizée arriva par la rue de la librairie.

Elle portait un jean, un pull fin couleur crème et ses cheveux attachés sans conviction. Ses baskets avaient la forme déformée des chaussures qui avaient passé la nuit à sécher sans pardonner.

Elle tenait un sac en papier.

Je me levai.

Elle sourit.

— Tu étais assis très officiellement.

— Je voulais donner confiance.

— À qui ?

— Au banc.

— Il traverse une période compliquée.

Elle me tendit son sac.

— Ton tee-shirt mort.

Je lui donnai le mien.

— Ton sweat abandonné.

— Il n'était pas abandonné. Il avait une mission.

— Il sentait le placard.

— Beaucoup de missions sentent le placard.

Nous échangeâmes les sacs avec un sérieux disproportionné, puis nous nous assîmes.

Une vieille dame passa devant nous avec un cabas à roulettes. Elle observa le banc comme si nous occupions une place qui lui revenait historiquement.

— Nous sommes surveillés, dit Alizée.

— Elle possède peut-être un droit d'usage antérieur.

— Il faudrait demander un créneau.

— Mardi et jeudi, onze heures à midi. Conversations gênantes et baisers non conclusifs.

Alizée tourna la tête vers moi.

— Tu es très à l'aise, ce matin.

Mes joues chauffèrent immédiatement.

— Non.

— Voilà. Je préférerais. J'avais peur d'un changement brutal de personnalité.

Elle rit.

Cela nous aida.

Depuis la veille, il existait un danger nouveau : donner à chaque geste une importance excessive. Nous aurions pu parler doucement, éviter de nous regarder trop longtemps et transformer le baiser en objet précieux autour duquel tourner jusqu'à l'épuisement.

À la place, elle avait des chaussures déformées et je tenais un sac contenant un vêtement probablement irrécupérable.

Le réel arrivait avec le bon matériel.

Alizée posa son sac entre ses pieds.

— Bon.

— Bon.

— On parle.

— Oui.

— Je commence, sinon tu vas construire une introduction en trois parties.

— J'aurais ajouté une problématique.

— C'est précisément ce que je veux éviter.

Elle inspira.

— J'ai adoré hier.

Elle le dit sans détour.

La chaleur remonta dans mon visage.

— Moi aussi.

— Je ne regrette pas.

— Moi non plus.

— Maintenant, je veux qu'on évite de transformer ce baiser en solution générale.

— D'accord.

— Tu as répondu très vite.

— Je peux retirer mon accord, réfléchir trois jours et revenir avec un document.

— Non. Garde-le.

Elle passa les mains entre ses genoux.

— Je ne veux pas devenir la récompense de tout ce que tu as compris cette semaine.

Je tournai la tête vers elle.

— Je ne pense pas que...

Je m'arrêtai.

Elle attendit.

Je cherchai une réponse moins défensive.

— Je pourrais le faire sans m'en rendre compte.

— Oui.

— Croire que puisque j'ai enfin compris certaines choses, tu devrais me choisir.

— Oui.

— Ce serait injuste.

— Oui.

— Tu pourrais varier les réponses.

— Tu es sur une bonne série.

Je souris.

Elle aussi.

— Et je ne veux pas être ton été, Malo.

Un an auparavant, la phrase m'aurait blessé. J'y aurais entendu le refus de Port-Luhan, du Régent et de tout ce qui avait existé entre nous.

Ce matin-là, je compris qu'elle refusait surtout une fonction.

— Ici, tout paraît plus fort, continua-t-elle. La pluie, les retours, les départs. Même les bancs ont un arc narratif. C'est facile de croire qu'on s'aime mieux parce qu'on ne s'est jamais vus un mardi de novembre avec une machine à laver en panne.

— Je peux aimer pendant une panne de machine à laver.

— Tu n'as pas encore vu comment je réagis quand mes vêtements restent bloqués à l'intérieur.

— Mon attirance semble suffisamment solide.

— Ne te prononce pas trop vite.

Son sourire s'effaça légèrement.

— Je ne veux pas remplacer la maison non plus.

Cette phrase atteignit un endroit plus précis.

Hélène ouvrait la librairie. Elle bloqua sa porte avec un carton, se pencha derrière le comptoir et disparut à l'intérieur.

— Tu ne peux pas perdre un lieu et mettre une personne à sa place, dit Alizée.

— Je sais.

Elle me regarda.

— Je commence à le savoir, corrigeai-je.

— C'est mieux.

Je passai les doigts sur le bord du banc.

Depuis que mes parents parlaient de vendre, chaque détail de la maison avait acquis une importance agressive. Le portail qui grinçait. La machine à laver qui faisait un bruit d'hélicoptère. L'odeur des placards. Même les moustiques de la salle de bains ressemblaient désormais à une espèce patrimoniale.

— Je pourrais me servir de toi comme d'une preuve, dis-je.

— Une preuve de quoi ?

— Que tous ces étés ont conduit quelque part. Que la maison doit rester parce que je t'ai rencontrée grâce à elle.

Alizée regarda la fontaine.

— Ce serait beaucoup à porter.

— Oui.

— Tu le feras peut-être parfois.

— Probablement.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu pourrais dire non pour me rassurer.

— Ce serait déjà commencer.

Elle acquiesça.

Un camion s'arrêta en double file. Deux voitures tentèrent de passer en même temps et échangèrent des gestes hostiles. La place retrouvait son fonctionnement normal.

Alizée sortit son téléphone, le regarda, puis l'éteignit sans l'ouvrir.

— Depuis hier, j'ai déjà réfléchi aux trains, aux appels, aux week-ends et à ce qu'on fera si je pars à La Rochelle.

— Tout ça ?

— J'ai aussi essayé de déterminer une durée raisonnable avant notre première dispute.

— Tu as fixé une date ?

— Non.

— C'est rassurant.

Elle passa son pouce sur la coque.

— Quand quelque chose devient incertain, j'en fais une liste. Ensuite un calendrier. Après, je décide que je maîtrise la situation parce que j'ai donné des horaires à tout le monde.

Je pensai aux festivals, aux affiches et aux structures qu'elle maintenait debout en courant plus vite que les problèmes.

— C'est efficace.

— Jusqu'au moment où quelqu'un ne suit pas le plan.

— Et là ?

— Je lui en veux d'avoir peur à ma place.

Elle sourit sans amusement.

— Diego me le reprochait. Je lui demandais ce qu'il voulait alors que j'avais déjà préparé la seule réponse qui me semblait praticable.

— Tu vas faire ça avec moi ?

— Oui.

Elle répondit trop vite, puis rit.

— Magnifique démonstration.

— Au moins, c'est clair.

— La clarté peut aussi être une manière de prendre toute la place.

Elle avait passé plusieurs étés à me demander d'agir. Il aurait été facile de lui laisser le rôle de celle qui savait comment vivre, pendant que je restais l'homme lent chargé d'apprendre.

Cette version nous arrangeait tous les deux.

Elle obtenait le mouvement.

Moi, une direction.

— Donc, dis-je, tu vas parfois vouloir décider trop vite.

— Et toi, tu vas attendre assez longtemps pour que la décision expire.

— Beau projet commun.

— Très prometteur.

— Il y a une complémentarité.

— Le mot utilisé par les couples avant de découvrir qu'ils ont seulement des défauts incompatibles.

— On peut écrire « synergie » dans le dossier.

— Là, je pars.

Elle se leva à moitié.

Je posai une main sur son avant-bras.

Le geste m'échappa avant que j'aie le temps de l'examiner. Elle s'arrêta.

Je retirerai ma main.

— Pardon.

— Tu peux me toucher.

La phrase fut dite normalement.

Elle me fit pourtant perdre plusieurs secondes.

Alizée se rassit.

— Tu peux aussi arrêter de t'excuser chaque fois que ton corps prend une décision avant ton mémoire de fin d'études.

— Je n'ai pas fait de mémoire sur toi.

— Heureusement. J'aurais exigé un droit de réponse.

Je respirai.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Aujourd'hui ?

— Après.

Elle regarda son téléphone éteint.

— Je ne sais pas encore.

Cette réponse, venant d'elle, eut plus de poids qu'une organisation complète.

— On peut commencer par ne pas tout régler sur ce banc, ajouta-t-elle.

— C'est étonnamment raisonnable.

— Merci.

— Ne prends pas confiance.

Elle posa sa main près de la mienne. Nos doigts ne se touchaient pas.

— Une chose à la fois, dit-elle.

— Laquelle ?

— Tu parles à tes parents.

Je regardai la rue qui remontait vers les Tamaris.

— Pour la maison.

— Oui.

— Et nous ?

— Nous serons encore un problème après le déjeuner.

— C'est romantique.

— J'essaie de rester crédible.

La vieille dame au cabas revint dans l'autre sens. Elle ralentit devant nous et examina l'assise avec une détermination accrue.

Alizée se leva.

— La souveraineté locale reprend ses droits.

Nous marchâmes jusqu'à la librairie.

Devant la vitrine, elle s'arrêta.

— Je suis contente qu'on se soit embrassés.

— Moi aussi.

— Tu ne peux pas répondre « moi aussi » à tout.

— Moi aussi.

Elle leva les yeux au ciel.

Puis elle s'approcha.

Le baiser fut court.

Pas hésitant. Pas solennel.

Un baiser donné devant une librairie, avec un camion qui reculait quelque part et une vieille dame prenant possession de notre banc.

Alizée recula.

— Va parler à tes parents.

— Tu es très autoritaire après avoir embrassé quelqu'un.

— Ce n'est pas nouveau.

Elle descendit vers le port.

Je remontai vers la maison.

Mes parents avaient commencé à vider le buffet.

Trois piles occupaient la table du salon.

Garder.

Donner.

Décider plus tard.

La troisième était déjà la plus haute.

Elle contenait des nappes tachées, deux jeux de cartes incomplets, des menus de restaurants fermés, une théière jaune et une lampe sans abat-jour.

Ma mère était assise par terre devant le meuble ouvert. Mon père tenait la théière.

— On la garde, dit-il.

— Elle fuit, répondit ma mère.

— Elle a toujours fui.

— Ce n'est pas un argument.

— C'est une continuité.

Je restai dans l'encadrement de la porte.

Ils levèrent les yeux vers moi.

— Tu as mangé ? demanda ma mère.

— Pas encore.

— Il y a des tomates.

Il restait toujours des tomates dans cette maison. Même lorsque le réfrigérateur semblait vide, une assiette apparaissait quelque part, coupée trop tôt et saupoudrée de sel.

Je pris du pain, posai quelques tomates dessus et m'assis à la table.

Mon père reposa la théière dans la pile « décider plus tard ».

— Madame Lenoir a rappelé, dit-il. Elle peut préparer le dossier cette semaine.

— Le dossier de vente ?

Ma mère referma lentement une porte du buffet.

— Oui.

Le mot entra dans la pièce sans détour.

Je mâchai trop longtemps avant d'avaler.

— Vous avez décidé ?

— Non, répondit-elle. Elle préparerait les documents et les photographies. Sans publier l'annonce.

— Au cas où, ajouta mon père.

La formule contenait déjà beaucoup de décisions provisoires.

Je regardai la théière jaune au sommet de la pile.

— Vous voulez vendre ?

Ils échangèrent un regard.

Ma mère passa les mains sur son pantalon.

— Certains jours, oui. J'en ai assez que chaque séjour commence par des travaux, du ménage et la peur de découvrir une fuite. Je pense à cette maison toute l'année alors que je n'y suis presque jamais.

Elle regarda autour d'elle.

— D'autres jours, je me dis que si on vend, on ne reviendra plus. Pas de la même manière.

Mon père hocha la tête.

— Moi, je crois que j'ai déjà compris qu'il faudrait vendre. Je ne l'ai simplement pas encore ressenti.

Je faillis sourire.

Il me regarda.

— Ça doit être de famille.

— Probablement.

Je baissai les yeux vers mon pain.

J'aurais pu proposer de louer la maison, de faire les travaux progressivement ou de venir plus souvent. Toutes les solutions que l'on avance lorsqu'on veut sauver une possibilité sans modifier sa vie réelle.

— Je crois que j'ai surtout envie de conserver la possibilité de revenir, dis-je.

Mon père passa un doigt sur une rayure de la table.

— C'est beaucoup de possibilités à entretenir.

— Oui.

Ma mère attendit.

— Je ne veux pas décider à votre place. Mais je veux participer. Voir les diagnostics, comprendre les montants, aider à trier. Et si vous vendez, choisir quelques objets avant qu'ils partent.

Ses épaules se détendirent légèrement.

— Bien sûr.

Mon père désigna le buffet.

— Tu peux commencer maintenant.

— Tu veux me transmettre la théière ?

— Elle a une valeur familiale.

— Elle fuit.

— Vous êtes tous obsédés par ce détail.

Je m'accroupis devant les tiroirs.

Sous deux sets de table en plastique, je trouvai une petite boîte en métal décorée de bateaux bleus. Le couvercle résistait.

À l'intérieur se trouvaient des coquillages, un ticket de manège décoloré et un caillou blanc parfaitement banal. J'avais probablement rempli la boîte enfant. Les coquillages me parurent beaucoup plus petits que dans mon souvenir.

— Je peux garder ça ?

Ma mère se pencha.

— C'était à toi.

— Tu es sûr ? demanda mon père. Il y a surtout du sable.

— Justement.

Je refermai le couvercle.

Je ne voulais pas tout emporter.

Je ne pouvais pas non plus prétendre que je savais déjà tout abandonner.

La boîte tenait dans ma main.

Cela me semblait être une bonne dimension pour commencer.

— On demande à Madame Lenoir de préparer le dossier ? demanda ma mère.

Je regardai mes parents.

— Oui.

Le mot sortit plus facilement que prévu.

Il ne signifiait pas que j'acceptais la vente.

Seulement que je pouvais rester dans la conversation.

Mon père rapprocha la pile « donner ».

— Maintenant, les jeux de cartes.

Il manquait onze cartes dans le premier paquet, dont trois rois. Le second contenait deux dames de cœur et aucun valet de pique. Mon père proposa de conserver les deux jeux pour leurs pièces de remplacement.

Ma mère les plaça dans la pile « donner » dès qu'il tourna la tête.

Nous vidâmes encore un tiroir.

La théière resta.

Les menus partirent.

Le buffet paraissait presque identique lorsque nous nous arrê tâmes.

Cela suffit à fatiguer tout le monde.

Je montai déposer la boîte dans ma chambre.

Mon téléphone vibra.

Alizée : Tu as parlé ?

Moi : Oui. Ils préparent le dossier. Pas encore l'annonce.

Moi : J'ai récupéré une boîte de sable historique.

Alizée : Patrimoine exceptionnel. Vue mer ?

Moi : Si on la secoue assez fort, on entend presque l'océan.

Les trois petits points apparurent.

Alizée : Tu vas bien ?

Je m'assis sur le lit.

La réponse automatique aurait été oui.

Moi : Pas vraiment. Mais je suis avec eux dedans maintenant.

Elle mit un peu de temps à répondre.

Alizée : C'est mieux.

Puis :

Alizée : Demain, onze heures. On décide une chose.

Moi : Au même banc ?

Alizée : Non. Les vieilles dames ont gagné. Devant le Régent.

Le lendemain, je retrouvai Alizée sous la marquise.

Il ne pleuvait pas. La gouttière restait silencieuse, privée de son unique compétence.

Alizée tenait deux cafés dans des gobelets en carton.

— J'ai pris le tien sans sucre.

— Merci.

— Ne donne pas trop d'importance au geste. La serveuse m'a demandé.

— Tout s'effondre.

Elle me tendit le gobelet.

Marcel était visible derrière la vitre, occupé à déplacer des programmes sur le comptoir avec l'air de quelqu'un qui cherchait à ne pas nous regarder.

— Il nous surveille, dis-je.

— Il surveille son établissement.

— Il vient de ranger trois fois la même feuille.

— Marcel a des méthodes.

Nous descendîmes vers une petite place derrière l'église. Deux bancs entouraient un massif de plantes sèches. Celui placé à l'ombre était occupé par un chien sans propriétaire visible.

Nous choisîmes l'autre.

Alizée sortit son téléphone.

— Tu avais dit une chose.

— Oui.

— Tu as déjà ouvert ton calendrier.

— Le calendrier contient les choses une par une.

— Techniquement.

Elle regarda l'écran.

— Tu repars quand ?

— Samedi.

— Moi dimanche.

— Tu restes à Bordeaux après ?

— Quelques semaines. Peut-être moins si La Rochelle se confirme.

— Ils t'ont répondu ?

— Ils veulent me revoir. Je commencerais autour du seize septembre, mais rien n'est signé.

— Tu veux accepter ?

Elle ne répondit pas immédiatement.

— Je crois. Le poste m'intéresse. La ville aussi. Il faudrait trouver une chambre, quitter la coloc et recommencer à prouver que je sais gérer des choses à des gens qui me donneront probablement des choses impossibles à gérer.

— Tu n'es pas obligée de dire oui parce que c'est une proposition.

— Je sais.

— Ni non parce que ça te fait peur.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu viens de dire une chose utile sans métaphore.

— Je peux recommencer plus tard.

— Ne te fatigue pas.

Je regardai mon calendrier.

J'avais attendu plusieurs étés que le bon moment se présente seul. Il était peut-être temps d'en fabriquer un plus ordinaire.

— Je viens à Bordeaux le premier week-end de septembre.

Alizée resta immobile.

— Tu travailles le vendredi.

— Je partirai après.

— Malo.

— Quoi ?

— Tu proposes ou tu annonces ?

Je baissai les yeux vers mon téléphone.

— Je propose de venir. Est-ce que tu veux que je vienne ?

Sa bouche se détendit.

— Oui.

La réponse ne provoqua ni pluie ni musique.

Le chien changea de position sur l'autre banc.

Je lançai l'application ferroviaire.

Le réel apparut immédiatement sous forme de prix, de correspondances et de durées trop longues.

Un train partait de Nantes le vendredi 4 septembre à dix-sept heures quarante-deux. Arrivée à Bordeaux à vingt-deux heures dix-huit, avec douze minutes pour changer.

Un autre partait le samedi matin. Moins cher, plus simple et capable de réduire un week-end entier à une journée et demie.

Je comparai les deux trajets.

L'ancien mécanisme se mit en marche.

Le prix.

Le risque de retard.

La fatigue du lundi.

La possibilité de trouver mieux en réservant plus tard.

La croyance qu'une décision idéale existait quelque part, à condition de ne surtout pas prendre celle qui se trouvait devant moi.

Alizée ne dit rien.

Elle me laissa regarder.

— Le vendredi est cher, dis-je.

— Oui.

— Le samedi est plus simple.

— Oui.

— Mais j'arriverais vers midi.

— Oui.

Je tournai la tête vers elle.

— Tu peux participer.

— Tu veux que je choisisse à ta place ?

— Non.

— Alors je pratique.

Elle but son café.

Je revins au train du vendredi.

— Je peux le payer.

- D'accord.
- Je serai fatigué lundi.
- Probablement.
- Et si la correspondance est ratée, j'arriverai très tard.
- Oui.
- Tu pourrais au moins prétendre que tout se passera bien.
- Ce n'est pas le service que tu m'as demandé.

Je souris.

- Je prends le vendredi.
- D'accord.

Cette fois, le mot ne fermait rien.

Il me laissait agir.

Je sélectionnai le trajet.

- Retour dimanche ? demandai-je.
- Tu travailles lundi.
- Oui.
- Tu peux repartir plus tôt.
- Je pourrais.

Je regardai les horaires.

Dix-sept heures trente.

Dix-neuf heures douze.

Le premier me permettait de dormir davantage.

Le second nous laissait deux heures de plus.

Je sélectionnai dix-neuf heures douze.

- Et je dors où ? demandai-je.

Alizée fixa le massif de plantes sèches.

Sa manière de ne pas me regarder rendit la question immédiatement plus importante.

- Chez moi, si tu veux.

Mon cerveau cessa brièvement de traiter les informations.

Elle leva un doigt.

- Respire avant de produire un discours.

Je respirai.

- Il y a un canapé ?

— Non.

- Détail hostile.

— Nora a un matelas gonflable. Elle dira non, puis oui. Ensuite elle oubliera probablement la pompe.

- Situation maîtrisée.

Elle passa son pouce sur le bord du gobelet.

- Tu pourras aussi dormir dans mon lit.

Elle prononça la phrase en regardant son café.

Puis elle reprit aussitôt :

— Dormir veut dire dormir. Ou peut-être pas seulement dormir. Je ne sais pas. Je ne veux pas décider maintenant.

Je sentis son besoin de reprendre les mots avant qu'ils produisent leurs propres conséquences.

- On décidera là-bas.

Elle releva les yeux.

- Là-bas ?

— À Bordeaux.

Le mot eut un effet étrange.

Bordeaux n'était plus seulement la ville où Alizée vivait lorsqu'elle n'était pas à Port-Luhan. Il devenait un endroit où j'allais devoir comprendre les transports, croiser Nora dans un couloir et découvrir une plante appelée Michel.

— Je veux que tu voies mon appartement, dit-elle. La cuisine laide. La salle de bains où la lumière s'éteint toute seule. Les chaussures de Nora au milieu du passage. Michel qui survit contre toute logique.

— Pourquoi Michel ?

— On ignorait son espèce et il fallait l'appeler.

— Raisonnable.

— Je veux qu'on soit ensemble quelque part qui n'a pas déjà écrit la moitié de la scène pour nous.

Je regardai la façade claire de l'église, les voitures garées et le chien qui occupait toujours le meilleur banc.

— Moi aussi.

Le bouton de réservation attendait.

Un billet de train n'avait rien de particulièrement romantique.

Il y avait un numéro, un siège, une correspondance et un tarif qu'il aurait été plus raisonnable de réserver trois semaines plus tôt.

Il ne promettait pas que nous saurions vivre ensemble.

Il ne disait rien de La Rochelle, de Nantes, des appels ratés ou de la manière dont nous risquions encore de nous blesser en croyant nous protéger.

Il indiquait seulement que je serais à Bordeaux le vendredi 4 septembre à vingt-deux heures dix-huit, sauf retard.

Pendant plusieurs étés, j'avais attendu des circonstances assez fortes pour me donner le courage d'agir.

La pluie.

Un départ.

Un festival.

Une maison menacée.

Cette fois, il y avait seulement un vendredi, un train cher et un chien endormi dans un massif de plantes sèches.

— Tu achètes ? demanda Alizée.

— Oui.

Je touchai le bouton.

L'application demanda mon identité, mes coordonnées bancaires et une confirmation supplémentaire, comme si elle connaissait mes antécédents en matière de décision.

Je validai.

Un cercle tourna au milieu de l'écran.

Puis le billet apparut.

BILLET à composer avant l'accès au train	
NANTES → BORDEAUX	01 ADULTE Classe 2
Départ 04/09 à 17H42 de NANTES	
Arriv. 04/09 à 22H18	
BORDEAUX → NANTES	01 ADULTE Classe 2
Départ 06/09 à 19H12 de BORDEAUX	
Arriv. 04/09 à 23H03	

— C'est fait, dis-je.
 Alizée se pencha vers l'écran.
 — Tu viens.
 — Je viens.
 Elle posa sa main sur la mienne.
 Pas comme une récompense.
 Pour accompagner le moment où la décision devenait réelle.
 Une notification apparut au-dessus du billet.
 Votre facture mobile est disponible.
 Alizée éclata de rire.
 — Même ton téléphone refuse de te laisser faire une scène.
 — Il me connaît.
 — C'est bien.
 — La facture ?
 — Non. Ça.
 Elle désigna l'écran.
 — Que ce soit assez réel pour être interrompu par quelque chose de nul.
 Je tournai ma main sous la sienne et entrelaçai nos doigts.
 Le mouvement fut moins naturel que dans les films. Mon index se plaça mal. Son pouce resta coincé sous le mien. Nous corrigeâmes sans commentaire.
 — Il faudra apprendre ça aussi, dit-elle.
 — Les mains ?
 — Les petites choses.
 Elle reprit son téléphone.
 — Je peux mettre le train dans mon calendrier ?
 — Une seule chose.
 — Une seule.
 Elle créa un événement.
 Malo arrive.
 — Pas de couleur ? demandai-je.
 — N'abusons pas.
 — Pas de rappel ?
 Elle hésita.
 — Deux heures avant.
 — Raisonnable.
 — Et vingt-quatre heures avant.
 — Alizée.
 — Pour demander la pompe à Nora.
 — Bien sûr.
 Elle enregistra l'événement.
 Le billet existait.
 Il ne réparait pas la maison.
 Il ne faisait pas de nous un couple capable de tout comprendre dès le premier essai.
 Il donnait seulement une date au prochain mouvement.
 Pendant des années, j'avais cru que revenir constituait une forme de fidélité.
 Cette fois, je n'attendais pas le prochain été.
 J'allais vers elle.

Chapitre 21

Après une année réelle

À vingt-six ans, je revins à Port-Luhan avec Alizée assise derrière ma mère et un carton de sacs-poubelle entre les genoux.

Ce n'était pas l'arrivée que j'aurais composée.

J'aurais choisi une gare, une pluie fine, la mer apparaissant entre deux maisons et un silence suffisamment chargé pour justifier plusieurs années d'attente.

En réalité, nous étions coincés dans un ralentissement à l'entrée de la zone commerciale. Une glacière occupait l'espace entre mes pieds. De vieux draps couvraient la plage arrière. Mon père refusait pour la troisième fois d'admettre que le GPS avait raison.

— Il nous fait sortir trop tôt, dit-il.

Ma mère ne leva pas les yeux de son téléphone.

— Il nous fait éviter les travaux.

— Quels travaux ?

— Ceux indiqués sur le panneau que tu viens de dépasser.

Mon père regarda dans le rétroviseur avec une dignité blessée.

— Il était mal placé.

Alizée posa une main sur le carton pour l'empêcher de glisser dans le virage.

— En tant que représentante officielle des passagers arrière, je soutiens le GPS.

— Merci, dit ma mère.

— Trahison générationnelle, répondit mon père.

J'étais à l'avant, les jambes trop pliées et le sac d'Alizée coincé contre mon mollet. Il contenait un ordinateur, deux livres, une bouteille d'eau, un ancien badge de festival, probablement quatre tickets de train et plusieurs objets dont la masse défiait les lois connues.

L'année précédente, j'avais quitté Port-Luhan avec un billet pour Bordeaux dans mon téléphone.

Depuis, Alizée avait appris le bruit de ma cafetière à Nantes. Elle connaissait mon voisin du deuxième, celui qui m'appelait encore « la table » parce que la mienne occupait une proportion déraisonnable du salon. Elle savait que le saxophone du dimanche matin devenait presque supportable en novembre avant de retrouver une intention criminelle en février.

Elle avait dormi sur mon canapé.

Puis dans mon lit.

Pas immédiatement. Pas comme une récompense après le premier trajet. Après des trains, des hésitations, des messages trop relus et un week-end où Nora avait réellement oublié la pompe du matelas gonflable.

J'avais connu sa cuisine de Bordeaux, la plante Michel et les tabourets trop hauts que Nora défendait contre toute évidence ergonomique.

Puis Alizée avait obtenu le poste de La Rochelle.

Elle avait déménagé dans un appartement plus petit, plus clair et plus bruyant. La fenêtre donnait sur une rue où les scooters semblaient avoir conclu un accord avec l'insomnie. Michel avait survécu au transport. Nous avions mangé des nouilles assis par terre parce que la table n'était pas encore arrivée.

Nous avions tenté de nous appeler chaque mercredi à vingt heures trente.

La règle avait tenu trois semaines.

Ensuite, le mercredi était devenu le jeudi, puis « après ton événement », puis « quand ma réunion sera vraiment terminée », puis simplement un appel lancé sans garantie, parfois réussi, parfois manqué.

Nous avions connu des week-ends très beaux pendant lesquels il ne se passait rien.

Et des week-ends attendus pendant trois semaines, ruinés en deux heures parce que nous étions trop fatigués pour être les personnes heureuses que nous avions prévu de devenir.

Nous nous étions disputés.

Une fois, j'avais répondu « je comprends » à une phrase que je n'avais pas comprise.

Alizée avait dit :

— Tu utilises « je comprends » comme un paillason. Tu poses ça devant la porte et tu crois que tu es entré.

Je lui en avais voulu pendant douze minutes.

Puis j'avais compris.

Partiellement.

Je n'avais pas eu le droit d'utiliser le mot.

Tout cela se trouvait désormais dans la voiture de mes parents, entre une glacière, des draps et des sacs-poubelle.

Alizée se pencha entre les sièges.

— Tu veux de l'eau ?

Elle connaissait le moment où je commençais à avoir mal à la tête en voiture. Avant elle, j'avais considéré la déshydratation comme une information que mon corps devait être capable de gérer seul.

— Oui, merci.

Elle me tendit la bouteille.

Nos doigts se touchèrent.

Rien ne changea dans l'habitacle.

Le geste appartenait simplement au trajet.

Ma mère regarda par la fenêtre.

— Ils ont refait le rond-point.

Des graminées hautes entouraient désormais une sculpture métallique qui représentait, selon l'angle, une vague, une voile ou une pince à linge ambitieuse.

— C'est très « territoire attractif », dit Alizée.

Ma mère sourit.

— Tu parles comme Malo.

— Non. Malo aurait déjà remarqué l'absence d'ombre et les difficultés d'entretien.

Je regardai les plantations.

— L'absence d'ombre est préoccupante.

— Voilà.

Alizée se rassit.

Elle connaissait assez de moi pour différencier mes silences. Celui où je me reposais. Celui où je travaillais. Celui où j'étais vexé sans avoir encore accepté de l'être. Celui où je préparais une fuite en donnant l'impression de réfléchir.

Cette connaissance me rassurait souvent.

Ce matin-là, elle me parut presque brutale.

Elle prouvait que l'année avait eu lieu.

Nous avions quitté le territoire des possibilités.

À l'entrée de Port-Luhan, la banderole du marché nocturne pendait sous le panneau municipal.

Elle était légèrement de travers.

Je l'aimai immédiatement.

La route descendit vers le centre.

Quelques commerces avaient changé. L'ancienne boutique de savons était devenue une enseigne vendant des pulls « inspirés de l'océan » à des personnes qui n'avaient probablement aucune intention de s'approcher de l'eau.

Le marchand de journaux avait disparu.

À sa place, un coffee shop proposait des boissons glacées dans des gobelets compostables.

— Ah, dit Alizée.

— Oui.

Elle avait connu le marchand de journaux autrement que moi. Elle y avait acheté des piles, des magazines, des bonbons et plusieurs choses inutiles à l'âge exact où l'inutilité fait partie des critères de choix.

Son visage ne se défit pas.

Il enregistra la disparition.

— Il a vendu en mars, dit ma mère. Madame Lenoir nous l'a annoncé.

Le nom de l'agente immobilière fit entrer la maison dans la voiture.

Depuis l'hiver, elle occupait nos conversations.

L'estimation.

Les photographies.

L'annonce.

Les visites.

Puis l'offre des Fournier.

Un couple de Rennes, deux enfants, du télétravail et l'envie d'une « vie plus proche de l'océan », formule qui me donnait envie de commettre des violences mineures contre une brochure immobilière.

Mes parents avaient accepté leur offre en mai.

Le compromis avait été signé le 12 juin.

Je connaissais la date et l'heure de l'appel de mon père.

Dix-neuf heures dix-sept.

J'étais à La Rochelle, assis sur le bord du lit d'Alizée. Elle travaillait encore sur un événement. Lorsqu'elle était rentrée, elle avait trouvé le message de ma mère ouvert sur mon téléphone : une photographie du compromis posé sur la table du notaire.

Elle s'était assise à côté de moi.

— Tu veux que je parle ou que je me taise ?

— Je ne sais pas.

Elle n'avait pas choisi pour moi.

Elle était restée assise.

Depuis cet appel, la maison n'était plus peut-être vendue.

Elle l'était presque.

L'acte définitif devait être signé en septembre. Il restait les derniers cartons, deux meubles à récupérer, les objets à donner et cette semaine d'août que nous appelions tous « la dernière » sans avoir organisé de réunion pour valider le terme.

Mon père gara la voiture devant le portail.

Je descendis pour l'ouvrir.

Il grinça.

J'avais craint qu'un jour quelqu'un le répare avant moi.

Il avait tenu.

La maison se trouvait derrière, exactement là où elle devait être et déjà légèrement étrangère. L'herbe avait poussé entre deux dalles de la terrasse. Les hortensias étaient moins fournis. Une fissure courait près de la fenêtre de la cuisine.

Je m'attendais à recevoir une émotion précise.

Elle ne vint pas.

Ma mère descendit et contempla la façade.

— Bon. On ouvre.

Nous vidâmes la voiture.

La glacière.

Les draps.

Les sacs.

Les produits ménagers.

L'aspirateur portatif que mon père avait apporté parce que personne ne savait plus si celui de la maison devait rester aux Fournier.

Alizée entra avec son sac.

Elle évita la petite marche près de la cuisine sans regarder le sol et monta directement dans la chambre du fond.

Elle savait où aller.

Pas parce qu'elle avait appartenu aux anciens étés.

Parce qu'elle était venue à la Toussaint.

Un week-end gris durant lequel Port-Luhan avait existé sans touristes, presque sans commerces et sans aucune obligation d'être agréable. Nous avions commencé à vider les placards avec mes parents. La nuit, le chauffage avait fait un bruit d'avion avant de s'arrêter par honte.

Au matin, Alizée avait regardé les rues vides.

— On dirait Port-Luhan sans son mensonge.

Je n'avais pas aimé la phrase.

Elle était pourtant revenue.

Je la suivis dans la chambre.

Le lit et la commode étaient toujours à leur place. Les vieux livres de poche avaient disparu de l'étagère. Ma mère avait retiré le poster nautique au-dessus de la chaise.

Le mur était vide.

La pièce n'avait pas été détruite.

Elle avait commencé à devenir neutre.

Alizée posa son sac près du lit.

— Tu veux le côté fenêtre ?

La question appartenait à l'année écoulée.

À Nantes, je dormais près de la fenêtre parce que ma table empêchait de circuler correctement de l'autre côté. À Bordeaux, Alizée préférait le mur. À La Rochelle, le lit grinçait dès que l'un de nous respirait avec trop d'assurance.

— Côté fenêtre.

— Merci.

Elle sortit sa trousse de toilette et la posa sur la commode.

Verte, avec une fermeture qui coïnçait.

Je l'avais vue dans trois villes, une chambre d'hôtel à Niort et maintenant ici.

Un objet sans valeur symbolique particulière.

Ce fut précisément pour cela qu'il me toucha.

En bas, ma mère m'appela.

— Malo ? Les cartons.

Lorsque nous redescendîmes, le salon avait déjà pris l'apparence d'un entrepôt familial mal financé.

Des cartons plats attendaient d'être montés. Ma mère avait préparé des étiquettes.

GARDER NANTES

GARDER GRENIER

DONNER

DÉCHETTERIE

À VOIR

La dernière catégorie allait nous tuer.

— On commence par le buffet, dit-elle.

— On avait commencé l'an dernier.

— On avait commencé à commencer.

Mon père ouvrit le premier tiroir.

Il contenait des nappes, des piles mortes, des bougies, un tire-bouchon supplémentaire, plusieurs clés sans serrure connue et une pochette de photographies.

Ma mère la prit.

Son visage changea.

— Ah.

Elle s'assit sur le canapé.

Les photographies mélangeaient les années.

Moi enfant avec un seau rouge.

Mon père plus jeune, tenant une raquette de plage avec une concentration militaire.

Ma mère au marché dans une robe blanche.

Mes grands-parents sous le parasol avant qu'il commence à pencher.

Moi à quinze ans devant Le Régent, avec une coupe de cheveux dont la conservation constituait une faute morale.

Alizée s'assit sur l'accoudoir près de moi.

— Je peux ?

Je lui tendis la photographie.

Elle la contempla.

— Ne dis rien.

— Je ne dis rien. Je recueille des éléments.

— C'est pire.

— Beaucoup.

Elle passa à l'image suivante.

— Tu avais déjà cette tête.

— Quelle tête ?

— Celle d'une personne qui a identifié un défaut dans le trottoir mais ne sait pas encore à quelle administration écrire.

Mon père rit.

— Exactement.

Je me sentis trahi par la cohésion nouvelle de mon entourage.

Alizée trouva ensuite une photographie de la terrasse après un repas.

Il n'y avait personne dessus.

Seulement des assiettes, une nappe froissée, un verre renversé et le parasol ouvert sous un ciel très bleu.

— Pourquoi vous avez photographié la table vide ? demanda-t-elle.

Ma mère prit l'image.

Elle la regarda longtemps.

— C'était après un déjeuner avec tout le monde. Tes grands-parents, les cousins, les voisins. Ton grand-père avait raconté la même histoire deux fois et personne ne voulait débarrasser.

Elle sourit.

— Quand ils sont partis, la table avait l'air fatiguée.
— Ce n'est pas idiot, dit Alizée.
Elle ne cherchait pas à consoler ma mère.
Elle avait seulement reconnu quelque chose.
Ma mère lui tendit la photographie.
— Mets-la avec celles qu'on garde.
Alizée la glissa dans la pochette.
Le geste était minuscule.
Je compris pourtant qu'elle n'était plus seulement entrée dans ma vie.
Elle occupait déjà quelques pièces de ma famille.
Une tasse de café sans sucre.
Un message à ma mère pour demander s'il fallait apporter un dessert.
Une conversation avec mon père sur les tarifs ferroviaires.
Une place sur l'accoudoir, près des photographies.
Une partie de moi se referma.
Très peu.
Assez pour que je la sente.
Alizée se releva et prit les étiquettes.
— Je peux les coller ?
— Bien sûr, répondit ma mère.
Elle monta rapidement les cartons, aligna les étiquettes et posa des questions.
— Ce plat, quelqu'un l'utilise ?
— Il peut servir, répondit mon père.
— À quoi ?
— À servir.
— Argument circulaire.
Elle le posa dans À VOIR.
Puis vint le presse-agrumes orange.
Mon père le défendit avec une conviction disproportionnée.
— Il marche.
Alizée chercha une prise et le brancha.
L'appareil produisit un bruit bref, presque tragique, puis s'arrêta.
— Il a exprimé une opinion, dit-elle.
Ma mère rit.
Mon père accepta la déchetterie avec une dignité relative.
Alizée passa au tiroir suivant.
Ses gestes devinrent plus rapides. Elle triait, portait, montait les cartons et demandait déjà où nous allions entreposer les dons.
— Tu peux t'arrêter, lui dis-je.
Elle leva les yeux.
— Pourquoi ?
— Parce que tu es arrivée il y a une heure.
— Justement. Je suis encore efficace.
— Ce n'est pas ta maison à vider.
La phrase sortit plus sèchement que prévu.
Mes parents cessèrent de bouger.
Alizée posa le rouleau d'adhésif.
— Je sais.
— Je voulais dire que tu n'es pas obligée de tout prendre en charge.

— Je n'ai pas tout pris en charge.
 — Tu viens de créer un système de circulation entre les cartons.
 — Parce que vous bloquiez la porte.
 Ma mère intervint calmement.
 — Malo n'a pas tort.
 Je la regardai, surpris par cette alliance temporaire.
 Elle se tourna vers Alizée.
 — Tu peux nous aider sans porter toute la maison.
 Alizée ouvrit la bouche.
 Puis la referma.
 — D'accord.
 Elle s'assit sur le bras du canapé.
 Son immobilité parut presque artificielle.
 — Je sais aider, dit-elle après quelques secondes.
 — Oui, répondit ma mère.
 — Je sais moins bien être là pendant que les gens hésitent.
 Personne ne plaisanta.
 Alizée passa une main sur son genou.
 — Quand je fais quelque chose, au moins, je ne prends pas trop de place autrement.
 Je la regardai.
 Elle ne parlait pas seulement de la maison.
 Ma mère lui tendit la pochette de photographies.
 — Tu peux nous aider à remettre celles-ci dans l'ordre.
 Alizée la prit.
 — Chronologique ?
 — Surtout pas. Nous n'avons pas les moyens émotionnels.
 Alizée sourit.
 Nous reprîmes.
 Moins vite.
 À la fin de l'après-midi, le buffet était presque vide. Les cartons s'alignaient dans le salon.
 Le tas À VOIR avait grandi comme une menace administrative.
 Ma mère prit une nouvelle étiquette et écrivit :
FOURNIER
 — Qu'est-ce que vous mettez dedans ? demandai-je.
 — Les choses qu'on peut laisser avec la maison. Les rideaux, certaines lampes, un peu de vaisselle.
 Mon père regarda autour de lui.
 — L'aspirateur ?
 — Il fonctionne ? demanda ma mère.
 — Parfois.
 — Alors il correspond parfaitement au bien.
 Elle colla l'étiquette sur un carton vide.
 Le nom des acheteurs entra dans le salon.
 Je le regardai plus longtemps que nécessaire.
 Alizée ne me demanda pas si ça allait.
 Elle avait appris que cette question pouvait devenir une sortie de secours.
 Elle prit simplement deux verres d'eau dans la cuisine.
 — Jardin.
 — C'est un ordre ?

— Une évacuation préventive.

Nous sortîmes.

Le ciel s'était couvert. La lumière grise donnait aux hortensias une couleur presque poussiéreuse.

Alizée s'assit dans l'herbe et me tendit un verre.

— Bois.

— Tu sais que je suis adulte ?

— J'attends des preuves.

Je m'assis près d'elle.

Le salon restait visible à travers la baie vitrée. Mes parents déplaçaient les cartons. L'étiquette FOURNIER apparaissait de biais près du buffet.

— Tu as été dur, dit Alizée.

— Je sais.

Elle tourna la tête vers moi.

— Non. Ne mets pas le paillason.

Je soufflai.

— Je n'aurais pas dû te parler comme ça.

— C'est mieux.

— J'avais l'impression que tu prenais trop de place.

Elle attendit.

— Dans le tri ?

— Oui.

— Seulement dans le tri ?

Je regardai mon verre.

— Non.

Alizée ramena ses genoux contre elle.

— D'accord.

— Ce n'est pas parce que je ne veux pas que tu sois là.

— Je sais ce que ce n'est pas.

— Mauvais paillason à ton tour.

Elle eut un sourire bref.

— Alors explique-moi ce que c'est.

Je regardai la maison.

— Tu sais où poser ton sac.

Alizée attendit.

— Tu connais la marche. Ma mère te donne les photographies. Mon père te laisse décider du presse-agrumes.

— Il n'avait plus beaucoup de soutien politique.

— Tu es dans la maison.

Je tournai le verre entre mes mains.

— C'est ce que je voulais. Je ne pensais pas que ça me ferait peur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est normal.

Elle regarda la façade.

— Tu préférerais quand je ne l'étais pas ?

— Non.

— Malo.

— Une partie de moi, peut-être.

La phrase resta entre nous.

— Pas toi, repris-je. Pas notre vie. La manière dont tout était contenu avant. Quelques semaines, une ville, un départ.

Alizée arracha un brin d'herbe.

— Ça faisait souffrir, mais c'était rangé.

— Oui.

— Et maintenant, je suis dans plusieurs villes, dans les appels, dans ta cuisine et dans les photographies de ta mère.

— Oui.

— Tu ne sais plus où commence notre histoire ni où elle se termine.

Je la regardai.

— Peut-être.

— Elle ne se termine pas avec Port-Luhan.

Je faillis répondre trop vite.

Je laissai la phrase passer.

— J'essaie encore de le croire de la bonne manière.

— C'est mieux.

Le rideau de la chambre du fond bougeait à la fenêtre ouverte.

Nos affaires se trouvaient là-haut.

Son chargeur.

Mon livre.

Sa trousse verte.

Mes vêtements.

Une intimité qui voyageait dans des sacs, prenait le train et se branchait sur les prises disponibles.

— J'ai parfois peur de perdre celui que j'étais ici, dis-je.

— Lequel ?

— Celui qui t'a rencontrée.

— Il n'était pas très performant.

— Il avait certaines qualités.

— Il observait bien les gouttières.

— Exactement.

Alizée posa son épaule contre la mienne.

— Tu ne vas pas disparaître parce que la maison est vendue.

Je regardai l'herbe entre mes chaussures.

— Je n'en suis pas sûr.

— Voilà.

Nous restâmes un moment sans parler.

Ce silence n'était ni un gouffre ni une scène.

Seulement une pause dans l'herbe.

Ma mère ouvrit la fenêtre de la cuisine.

— Vous mangez du poisson ?

— Oui ! répondit Alizée.

Je tournai la tête vers elle.

— Tu réponds pour moi maintenant ?

— Tu manges du poisson.

— C'est vrai.

— J'utilise les données disponibles.

Le soir, nous mangeâmes sur la terrasse.

Du poisson, des tomates, du pain, du beurre demi-sel et une tarte aux abricots. Un dîner improvisé selon un protocole familial répété depuis vingt ans.

Ma mère demanda à Alizée si elle prenait toujours son café sans sucre.

Mon père voulut savoir comment se passait son travail à La Rochelle.

— Bien, répondit-elle. Enfin, aujourd’hui, je dis bien. Demain, je pourrai produire une réponse beaucoup plus hostile.

— Elle organise des événements, expliquai-je.

— J’essaie surtout d’empêcher les gens de mettre des stands devant les sorties de secours.

Mon père hocha la tête.

— Travail utile.

— Merci. Personne ne le formule jamais comme ça.

La conversation passa par les trains, La Rochelle, Nantes, les Fournier et le prix des cafés glacés.

— Vous repartez ensemble dimanche ? demanda ma mère.

Ensemble.

Le mot sortit sans précaution.

— Jusqu’à Nantes, répondit Alizée. Ensuite, je reprends un train.

— C’est long, dit mon père.

— J’ai connu pire.

Elle me regarda.

— Niort.

— Nous avons convenu de ne plus parler de Niort.

— Aucun accord n’a été signé.

Ma mère demanda immédiatement ce qui s’était passé.

Alizée raconta.

Le train supprimé.

L’hôtel près de la zone commerciale.

La chambre qui sentait le chauffage et le citron artificiel.

Le distributeur qui avait avalé sa pièce.

La pizza arrivée froide.

Elle ne transforma pas l’épisode en aventure romantique.

Elle raconta ma mauvaise humeur, son envie de rire au moment où je voulais dormir et notre dispute à propos d’une serviette supplémentaire.

Mes parents rirent.

Moi aussi.

Je me vis à travers son histoire.

Pas le garçon silencieux du Régent.

Un homme fatigué dans une chambre d’hôtel, mal rasé, désagréable et incapable de négocier correctement avec un distributeur de chocolat.

Elle l’aimait aussi.

L’idée me toucha plus que je ne l’aurais prévu.

Après le dîner, mes parents rentrèrent les assiettes.

Alizée resta avec moi dans le jardin.

La nuit tombait. La lumière de la cuisine traversait la baie vitrée. Mon père défendait encore un objet depuis le salon. Ma mère faisait couler de l’eau.

La maison paraissait ouverte.

Presque pleine.

Presque vendue.

— C’était bien, dit Alizée.

— Le dîner ?

— Oui.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Ta mère a retenu comment je prends mon café.

— Adoption administrative confirmée.

— J'espère recevoir les documents bientôt.

Je souris.

Puis je regardai la façade.

Le sourire resta quelque part derrière moi.

Je revoyais la maison avant les cartons.

Mes grands-parents sur la terrasse.

Mes parents plus jeunes.

Ma chambre avec son poster inutile.

Le portail.

Le parasol.

Les hortensias plus hauts.

Moi à vingt et un ans, près de la fenêtre, avant de connaître Alizée.

Puis sous la marquise du Régent, quelques heures plus tard.

Je tenais les deux images en même temps.

J'essayais peut-être de trouver l'instant précis où tout avait commencé à partir.

Alizée posa une main sur ma nuque.

Elle connaissait l'endroit où ma tension se rangeait.

— Tu es où ? demanda-t-elle.

Je gardai les yeux sur la maison.

— Ici.

Sa main resta immobile.

— Non.

Je tournai la tête.

Son visage n'était ni fâché ni inquiet.

Seulement attentif.

— Tu regardes ici comme si c'était avant.

— Je regarde la maison.

— Tu essaies d'entrer dans l'ancienne.

Je voulus répondre immédiatement.

Dire que ce n'était pas vrai.

Que je gérais seulement la vente.

Que la journée avait été longue.

Que j'étais heureux qu'elle soit là.

Toutes ces phrases contenaient une part de vérité.

Aucune ne répondait à ce qu'elle venait de voir.

La maison brillait derrière nous, ouverte et pleine de cartons.

Alizée était assise à côté de moi après une année entière de trains, de disputes, de cafés renversés et de matelas mal gonflés.

Elle était réelle.

Et une partie de moi cherchait malgré tout la fille qui devait réapparaître avec la pluie.

Alizée retira sa main de ma nuque.

Pas pour me punir.

Simplement parce que le geste ne m'atteignait plus.

— On devrait dormir, dit-elle.

— Oui.

Elle se leva.

Avant d'entrer, elle regarda les cartons visibles derrière la baie vitrée.

— Demain, il faudra vraiment trier.

Je ne sus pas si elle parlait seulement de la maison.

Elle rentra.

Je restai quelques secondes dans le jardin.

Chapitre 22

Trier ce qui reste

Le lendemain matin, il ne pleuvait pas.

C'était presque provocant.

Le ciel avait choisi un gris uniforme, sans menace et sans éclaircie. Une lumière plate entraînait dans la maison. Elle ne sublimait rien. Elle montrait la poussière sur le buffet, les marques claires laissées par les cadres retirés, les traces derrière les meubles et la couleur exacte du carrelage marron.

Une couleur que l'âge n'avait pas améliorée.

À huit heures trente, ma mère avait déjà monté six cartons.

Elle les avait alignés dans le salon, les étiquettes tournées vers nous.

GARDER NANTES

GARDER GRENIER

DONNER

DÉCHETTERIE

FOURNIER

À VOIR

Le carton FOURNIER contenait ce que mes parents acceptaient de laisser aux acheteurs : quelques lampes, de la vaisselle, les rideaux du salon et l'aspirateur dont personne ne savait s'il appartenait à la maison ou si trente années d'humidité l'avaient produit naturellement dans un placard.

À VOIR était vide.

Il occupait pourtant déjà trop de place.

Mon père descendit avec une caisse en plastique remplie de jeux de plage et la posa au milieu du salon avec la prudence d'un homme transportant des preuves.

— On ne peut pas jeter les raquettes.

Ma mère vidait un tiroir près du buffet.

— Lesquelles ?

— Les bleues.

— Elles sont fendues.

— Une seule.

Elle leva les yeux.

— Les deux.

— L'une est davantage fendue que l'autre.

— Ça ne rend pas l'autre utilisable.

Dans la caisse, il y avait trois raquettes, deux pelles, un seau déformé, un filet à crevettes troué, une balle durcie par le sel et un masque de plongée dont l'élastique pendait sur le côté.

Alizée arriva de la cuisine avec deux cafés.

Elle portait un vieux short et un pull trop grand. Ses cheveux étaient attachés avec un élastique qui avait renoncé à faire son travail correctement.

Elle avait dormi près de moi dans la chambre du fond.

Pour la deuxième nuit.

Dire chez nous devenait chaque fois plus étrange.

La maison ne nous appartenait déjà presque plus. Pourtant, elle accueillait encore la trousse verte d'Alizée sur la commode, ses chaussures sous la chaise et son téléphone en charge près du lit.

Elle me tendit une tasse.

— Je peux donner un avis extérieur ?

Mon père se redressa.

— Oui.

Alizée prit une raquette bleue.

La poignée resta dans sa main.

La tête tomba au sol.

Personne ne parla pendant deux secondes.

— Avis extérieur, dit-elle. L'objet exprime un désir clair de déchetterie.

Ma mère posa une pile de nappes.

— Merci.

Mon père contempla la raquette.

— Tu l'as prise brutalement.

— Je l'ai touchée comme une pièce à conviction.

— Justement.

Alizée lui tendit la poignée.

— On peut organiser une cérémonie.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Quelque chose de sobre. « Elle connut de grandes parties, beaucoup de vent, des enfants ingrats et une fin plastique. »

Mon père tenta de ne pas sourire.

Il échoua.

— Vous êtes sans cœur.

Il plaça les deux morceaux dans DÉCHETTERIE.

Alizée prit la balle en mousse et la pressa.

Elle ne bougea pas.

— On peut probablement l'utiliser contre un véhicule.

Mon père la récupéra, testa lui-même sa dureté, puis la posa avec les raquettes.

— Déchetterie.

Ma mère me regarda.

— Il progresse.

La matinée commença ainsi.

Par des objets qui perdaient leur procès.

Ce n'était pas triste au début. Il y avait même quelque chose de reposant à considérer les choses selon leur état réel. Une raquette cassée n'était pas l'enfance. Un filet troué n'était pas une journée à la plage. Un appareil électroménager mort n'était pas la continuité familiale.

Le monde matériel possédait des limites assez simples.

Alizée excellait avec elles.

Elle ne demandait pas si un objet avait compté.

Elle demandait :

— Qui va l'utiliser ?

— Où est-ce qu'il va ?

— Est-ce que quelqu'un sera content de le retrouver dans trois ans ?

— Est-ce que « ça peut servir » désigne un usage précis ou une religion familiale ?

Mon père répondit :

— Ça dépend.

— Mauvaise réponse.

Elle collait les étiquettes, fermait les cartons pleins et repoussait les vides contre le mur.

Elle n'essayait plus de tout porter comme la veille.

Seulement de tout décider.

La différence était plus fine qu'elle ne le pensait.

Dans la cuisine, ma mère sortit un plateau à fruits en verre fumé.

Il était lourd, marron et entouré d'un bord ondulé. Je le reconnus immédiatement. Il avait accueilli toutes les salades de fruits de mon enfance. Les morceaux de pêche y devenaient moins appétissants. Les bananes prenaient la couleur du verre. Plusieurs moustiques s'étaient noyés dans le sirop pendant des repas de famille.

Ma mère le tenait à deux mains.

— Celui-là ?

Mon père regardait des verres dépareillés.

— On le garde.

— Pourquoi ? demanda Alizée.

Il leva les yeux.

— Il a toujours été là.

— Ce n'est pas une fonction.

— Il sert pour les fruits.

Ma mère observa le plateau.

— On ne fait plus de salade de fruits dedans.

— On pourrait.

Alizée s'appuya contre le plan de travail.

— Est-ce que vous le gardez parce que vous l'aimez ou parce que le donner vous donne l'impression de jeter un été ?

Le silence fut beaucoup trop grand pour un plateau marron.

Alizée s'en aperçut.

— Pardon. C'était plus violent que prévu.

Ma mère continua de regarder l'objet.

— Non.

Elle passa son pouce sur le bord.

— C'est une bonne question.

Mon père posa les verres.

— Une question dangereuse.

— Je les utilise rarement avant dix heures, répondit Alizée.

Ma mère retourna le plateau.

— Je ne l'aime pas.

Elle parut surprise par sa propre phrase.

— Je crois que je ne l'ai jamais aimé.

Mon père fronça les sourcils.

— Vraiment ?

— Il est lourd. Il est moche. Il prend toute la place.

— Maman te l'avait offert.

— Je sais.

Ils se regardèrent.

Ma grand-mère était morte depuis six ans.

Elle avait offert beaucoup d'objets difficiles à aimer. Des nappes trop grandes, des bougeoirs trop lourds, des plats capables de nourrir une famille entière alors qu'elle répétait toujours qu'elle ne voulait déranger personne.

Mon père prit le plateau.

Il suivit le bord du doigt.

— Elle l'aimait bien.

— Oui, répondit ma mère.

— Toi, non.

— Non.

Il hésita.

Puis il plaça le plateau dans DONNER.

— Quelqu'un le trouvera peut-être beau.

Alizée regarda l'objet à travers le carton.

— Quelqu'un d'inquiétant.

Ma mère rit.

Un peu trop fort.

Mon père sourit malgré lui.

Alizée prit le rouleau d'adhésif.

— Je ferme ?

Ma mère posa une main sur le rabat.

— Pas encore.

Alizée s'arrêta.

— D'accord.

— Je veux seulement le laisser là un moment.

— D'accord.

Elle posa le ruban.

Cela lui coûta légèrement. Je le vis dans la façon dont ses doigts restèrent autour du rouleau une seconde de plus que nécessaire.

Nous vidâmes ensuite le placard du couloir.

Je cessai rapidement de distinguer les nappes des rideaux, les draps utilisables des futurs chiffons et les serviettes « encore bonnes » de celles que personne ne voulait réellement retrouver dans une salle de bains.

Les objets passaient d'une main à l'autre.

FOURNIER.

DONNER.

GRENIER.

DÉCHETTERIE.

Lorsqu'une réponse tardait, À VOIR nous offrait une sortie facile.

Une nappe dont mon père se souvenait avoir choisi la couleur.

Une couverture qui grattait, mais seulement sur un côté.

Des rideaux dont nous ignorions la fenêtre d'origine.

Chaque objet entrait dans le carton avec un petit soulagement.

Aucune décision.

Aucune perte.

Rien qu'un délai sous forme de carton.

Alizée le regardait de plus en plus souvent.

— On devra revenir dessus.

— C'est le principe, répondis-je.

— Je sais.

— Tu n'as pas l'air convaincue.

— Parce que je connais les catégories « à voir ». Elles deviennent des placards avec une écriture dessus.

Ma mère plia une serviette.

— Aujourd'hui, certaines choses peuvent rester sans réponse.

Alizée se tourna vers elle.

— Oui.

Elle regarda le carton.
 — J'ai tendance à croire que décider vite évite de souffrir longtemps.
 Ma mère eut un petit sourire.
 — Ça évite surtout de souffrir pendant qu'on décide.
 Alizée hocha la tête.
 Elle ne répondit pas.
 À midi, le salon ressemblait à un centre de transit pour objets ayant perdu leur adresse.
 Nous mangeâmes dans la cuisine. Des tomates, du jambon, du fromage et du pain.
 Alizée s'assit près de moi. Son pied toucha le mien sous la table.
 Le geste était probablement involontaire.
 Je ne bougeai pas.
 Mon père remplit les verres.
 — Je vais à la déchetterie cet après-midi.
 Ma mère leva les yeux.
 — Avec ce qui est prêt ?
 — C'est généralement le principe d'une déchetterie.
 — Je demande parce que tu voulais attendre demain.
 — J'ai changé d'avis.
 Alizée regarda son assiette.
 Elle ne félicita personne.
 Ma mère désigna les cartons visibles depuis la cuisine.
 — On en a beaucoup déplacé.
 — On a fait ça pendant des années, répondit mon père.
 Sa voix avait perdu son ton de plaisanterie.
 — Un problème arrivait, on le poussait jusqu'aux vacances suivantes. Le volet, le mur, le parasol, le toit. Même vendre.
 — Je n'étais pas prête, dit ma mère.
 — Moi non plus.
 — Et maintenant ?
 Mon père eut un rire bref.
 — Maintenant, des inconnus veulent mesurer leur canapé dans notre salon, donc on fait semblant.
 Ma mère posa son couteau.
 — Ce n'est pas leur faute.
 — Je n'ai pas dit ça.
 — On dirait parfois que tu leur en veux d'acheter ce qu'on vend.
 Il regarda par la fenêtre.
 — Peut-être.
 Je baissai les yeux.
 Moi aussi, j'en voulais aux Fournier.
 À leurs deux enfants.
 À leur télétravail.
 À leur envie de vivre près de l'océan.
 À leur canapé, surtout, alors que je n'avais aucune information sur lui.
 Ils n'avaient rien fait.
 Ils avaient seulement répondu à l'annonce.
 Alizée prit son verre.
 — On peut en vouloir à quelqu'un sans avoir raison.
 Mes parents la regardèrent.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Le plus important, c'est de ne pas lui envoyer de message.

Mon père sourit.

Ma mère aussi.

Alizée but une gorgée et ne tenta pas d'ajouter une conclusion.

Une phrase.

Puis le silence.

Elle essayait de faire autrement.

Après le déjeuner, nous ouvrimes le grenier.

Ce n'était pas réellement un grenier. Plutôt un espace bas sous le toit, accessible par une trappe et un escabeau instable. Mon père y stockait ce qu'il appelait « les choses à garder au sec » avec une confiance remarquable dans l'état de la couverture.

Il monta le premier.

— Je vérifie.

Ma mère tenait l'escabeau.

— Tu vérifies quoi ?

— L'état.

— De quoi ?

— Du grenier.

— Il vit au-dessus de nous depuis trente ans.

— Justement.

Il disparut dans la trappe.

Puis éternua.

Alizée leva les yeux.

— Rapport préliminaire inquiétant.

Je montai après lui.

L'air sentait la poussière et le bois chaud. Une lucarne sale éclairait des cartons affaissés, une vieille valise, des décorations de Noël, deux ventilateurs et une collection de câbles capables de retracer l'évolution technologique de notre famille depuis le siècle précédent.

Mon père me tendit un carton.

— Vieux câbles.

Alizée l'ouvrit dans le couloir.

— Il y a un câble péritel, trois chargeurs de téléphone inconnus et quelque chose qui ressemble à un dispositif médical soviétique.

— Ça peut servir, répondit mon père.

— À appeler 2004 ?

— Garde le péritel.

Alizée me regarda.

— Ton père a choisi sa bataille.

— Il les choisit toutes.

Nous descendîmes encore deux cartons.

Puis mon père se pencha sous la pente et me tendit une petite lampe de chevet.

Pied en bois clair.

Abat-jour jauni.

Fil réparé avec du ruban isolant blanc.

Je la reconnus avant même de la prendre.

Elle avait été sur la table de nuit de la chambre du fond pendant plusieurs années. Je ne l'avais jamais aimée. Sa lumière était trop faible pour lire. Son interrupteur produisait parfois un faux contact. Elle penchait légèrement, même sur une surface droite.

— Fournier ? demanda ma mère depuis le couloir.

Je descendis avec la lampe.

— Non.

Le mot sortit trop vite.

Ma mère me regarda.

— Tu la veux ?

Je baissai les yeux vers l'abat-jour.

Je revis la chambre à vingt et un ans.

Le volet coincé.

Le garage en tôle.

Mon téléphone posé sur le lit.

Les premiers messages d'Alizée.

Les phrases écrites, effacées, raccourcies.

La lampe allumée pendant que le reste de la maison dormait.

Je revis d'autres soirs.

Après l'orage.

Après ses départs.

Après Diego.

Après le baiser dans le hall du Régent.

La lumière n'avait rien provoqué.

Elle avait seulement éclairé les moments pendant lesquels je ne savais pas quoi faire.

— Malo ? demanda ma mère.

— Je la garde.

Alizée tourna la tête vers moi.

— À Nantes ?

— Oui.

— Où tu vas la mettre ?

— Je trouverai.

— Sur quel meuble ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu as déjà une lampe près de ton lit.

— Je peux la remplacer.

— Celle qui fonctionne ?

Une irritation monta en moi.

Rapide.

Injuste.

— Ce n'est pas la question.

Alizée resta calme.

— Alors c'est quoi ?

Mes parents trouvèrent immédiatement des occupations.

Ma mère replia une serviette déjà pliée.

Mon père retourna vers la trappe, alors que rien ne l'y obligeait.

Je pris la lampe par son pied.

— Elle était dans ma chambre.

— Je sais.

— Depuis longtemps.

— Je sais aussi.

— Donc je veux la garder.

— Tu peux.

— On ne dirait pas.

Son visage changea.

— Je ne te dis pas de la jeter.

— Tu demandes une fonction et une destination pour chaque chose.

— C'est un tri.

— Tout ne peut pas être réduit à une fonction et une destination.

La phrase la toucha.

Je le vis.

Elle posa le rouleau d'adhésif qu'elle tenait.

— D'accord. J'ai peut-être trop poussé.

Je pouvais m'arrêter là.

Je ne le fis pas.

— Tu veux que tout avance parce que tu ne supportes pas que quelque chose reste sans réponse.

Alizée croisa les bras.

— Oui.

Son accord me déstabilisa.

— On en a déjà parlé.

— Et tu continues.

— Oui. Je ne corrige pas un défaut en une nuit, Malo.

Ma mère désigna les cartons près de la porte.

— On va charger la voiture.

Mon père redescendit avec une rapidité inhabituelle.

— Bonne idée.

Ils commencèrent à sortir DÉCHETTERIE, puis DONNER. Ils ne nous regardaient pas, ce qui leur demandait un effort visible.

Alizée ramassa un morceau d'adhésif collé au sol.

— Tu veux la garder, reprit-elle. Garde-la.

— Ce n'est pas une autorisation que je te demande.

— Je sais.

— Alors pourquoi toutes ces questions ?

Elle regarda l'abat-jour jauni.

— Parce que depuis hier, tu regardes les objets comme s'ils allaient conserver quelque chose à ta place.

Je serrai légèrement le pied de la lampe.

— C'est ma maison.

— Je sais.

— Non.

Le mot sortit plus dur que prévu.

— Tu es ici depuis trois jours. Tu ne peux pas comprendre ce que c'est de la vider.

Alizée ne répondit pas immédiatement.

Derrière elle, mon père passa avec le carton de la déchetterie, les yeux fixés sur la porte.

— Non, dit-elle enfin. Je ne peux pas comprendre exactement.

Sa voix était basse.

— Je peux voir ce que tu fais avec moi depuis qu'on est arrivés.

Je fronçai les sourcils.

— Quel rapport avec toi ?

— Justement.

Elle indiqua la maison autour de nous.

— Tu me mets avec tout ça.

— Ce n'est pas vrai.

— Malo.

— Nous avons une vie ailleurs.

— Alors regarde-la.

Je détournai les yeux.

Sur le buffet, un rectangle plus clair indiquait l'endroit où une photographie avait passé vingt ans. La photographie était déjà dans un carton. La marque, elle, resterait pour les Fournier jusqu'à ce qu'ils posent autre chose devant.

— Hier, reprit Alizée, tu m'as dit que ma présence ici te faisait peur parce qu'elle rendait tout normal.

— Je n'ai pas dit exactement ça.

— Tu as dit que c'était ce que tu voulais et que ça te faisait peur parce que c'était devenu normal.

— Ce n'est pas pareil.

— D'accord.

Je détestai immédiatement ce mot.

Mon père reparut dans l'entrée.

— On va à la déchetterie.

Ma mère tenait les clés de la voiture.

— On dépose aussi le carton de dons. Il y a une permanence aujourd'hui.

Personne ne nous proposa de venir.

Alizée ouvrit la bouche.

Puis la referma.

— D'accord.

Mon père prit sa veste.

— On revient vite. Selon le monde.

— Selon le monde à la déchetterie, répéta Alizée. Très bonne émission.

Il sourit avec soulagement.

— Je dépose le concept.

Ils partirent.

Le portail se referma.

La maison devint silencieuse.

Une pluie fine commença contre la baie vitrée.

Pas une pluie capable d'interrompre un concert ou de fabriquer une scène.

Une pluie ordinaire.

Les cartons étaient alignés contre les murs. Le salon paraissait plus grand.

Pas plus beau.

Seulement moins habité.

Alizée prit le rouleau d'adhésif.

Le plateau en verre fumé était toujours visible dans DONNER.

Elle regarda le rabat ouvert.

Puis elle posa le rouleau sans fermer le carton.

Je pris la lampe.

— Je la monte.

Elle ne répondit pas.

Dans la chambre du fond, nos affaires étaient toujours mêlées sur la commode.

Sa trousse verte.

Mon livre.
 Son chargeur branché près du mien.
 Deux serviettes sur la chaise.
 Son pull posé au pied du lit.
 Une vie ordinaire installée à l'intérieur du lieu que j'essayais de conserver.
 Je posai la lampe sur la table de nuit.
 Son fil atteignait encore la prise.
 Je la branchai.
 L'interrupteur résista légèrement.
 Puis la lumière s'alluma.
 Jaune.
 Faible.
 Inégale.
 Elle dessina sur le mur un cercle trop petit.
 Je restai debout.
 La chambre revint par fragments.
 À vingt et un ans, après ma première journée avec Alizée.
 À vingt-deux, après la réserve et la nuit d'orage.
 À vingt-trois, devant son silence chargé d'une année que je ne connaissais pas.
 À vingt-quatre, après avoir rencontré Diego.
 À vingt-cinq, avec son baiser encore sur mes lèvres et un sweat trop large sur les épaules.
 Toutes ces versions de moi avaient regardé cette lumière.
 Elles avaient attendu.
 Imaginé.
 Retardé.
 Je posai la main sur l'abat-jour.
 La lampe ne contenait pas Alizée.
 Elle contenait les moments où je l'avais tenue loin de moi assez longtemps pour pouvoir l'aimer sans risque immédiat.
 Cette idée traversa mon esprit.
 Je ne la laissai pas finir.
 Alizée entra dans la chambre.
 Elle s'arrêta près de la commode.
 — Elle fonctionne.
 — Oui.
 — C'est déjà une information utile.
 Je tournai légèrement la lampe.
 Elle penchait toujours.
 — Je pensais qu'elle ne marcherait plus.
 — Elle marche.
 Je regardai la lumière sur le mur.
 — Elle est vraiment laide.
 — Terriblement.
 Un rire bref m'échappa.
 — Merci.
 — Je refuse de mentir aux objets âgés.
 Elle resta près de la commode.
 Pas trop proche.
 Pas loin non plus.

— Tu peux l'emporter, dit-elle.

— Je sais.

— Je ne te demandais pas de la jeter.

— Je sais.

Cette fois, la phrase ne servait pas à arrêter la conversation.

Elle constatait seulement que garder la lampe ne réglait rien.

La maison partirait.

La chambre deviendrait celle de quelqu'un d'autre.

Et le Malo qui attendait ici n'avait plus vraiment de fonction dans notre vie.

Je m'assis sur le bord du lit.

Le matelas grinça.

Alizée s'approcha.

Elle regarda la lampe, puis la commode, puis moi.

— Qu'est-ce que tu es en train de regretter exactement ?

La lampe bourdonna doucement.

Je regardai le cercle jaune sur le mur.

Chapitre 23

Ne plus être la gardienne de la légende

Je ne répondis pas.

Cela faisait partie de mes compétences les plus anciennes.

Certaines personnes savaient réparer une fuite, négocier un prix ou parler à un enfant sans prendre une voix ridicule. Moi, je savais garder le silence au moment précis où une réponse aurait pu empêcher quelque chose de s'abîmer.

Alizée était assise près de moi, sur le bord du lit.

La lampe bourdonnait sur la table de nuit. Sa lumière jaune dessinait contre le mur un cercle légèrement malade. À travers la fenêtre, la pluie frappait le toit du garage avec une régularité presque vexante.

Elle n'avait aucun message.

Elle tombait.

— Malo.

Je hochai la tête.

Cela ne comptait toujours pas comme une réponse.

— Je t'ai demandé ce que tu regrettes.

— Je sais.

Elle attendit.

Je regardai la lampe, la commode, le fil blanc réparé avec du ruban isolant. Je connaissais chaque défaut de cette chambre. La latte du lit qui grinçait. Le papier peint décollé près de la fenêtre. La rainure au pied du mur où la poussière revenait même après le ménage.

Je connaissais tout.

Je ne savais pas nommer ce que je perdais.

— Je ne sais pas.

La phrase était vraie.

Elle était aussi très pratique.

Alizée baissa les yeux vers ses mains. Un peu de poussière restait sur son poignet après le tri du grenier. Elle la frotta du pouce.

— D'accord.

Je détestai ce mot.

Il indiquait seulement qu'elle avait entendu ma réponse et qu'elle n'allait pas inventer la suite à ma place.

Un moteur ralentit dans la rue.

Le portail grinça quelques secondes plus tard.

Mes parents rentraient de la déchetterie.

Je me levai trop vite.

— Ils sont là.

Alizée leva les yeux vers moi.

Elle savait que je venais de saisir le premier bruit disponible pour sortir de la conversation.

Elle ne me retint pas.

Mon père entra dans la maison avec un sac vide qu'il tenait comme un trophée. Ma mère le suivait, les cheveux humides et le visage fatigué.

— Il y avait du monde, annonça mon père.

— Trois voitures, précisa ma mère.

— À la déchetterie, trois voitures, c'est une affluence.

— C'est une réunion de famille.

Je souris par réflexe.

Alizée descendit derrière moi avec la lampe contre elle.

Pendant une seconde, je crus qu'elle allait la poser dans un carton.

Elle me la tendit.

— Tu l'avais laissée allumée.

Je la pris.

Le bois était tiède sous mes doigts.

— Tu la gardes ? demanda ma mère.

— Oui.

Ma réponse partit immédiatement.

Alizée ne dit rien.

Le silence était descendu avec nous.

Nous mangeâmes des restes. Des tomates, du pain, du fromage et des œufs durs que mon père qualifia de « protéines stratégiques ». Ma mère dressa sur un morceau de journal la liste des choses à faire le lendemain.

Terminer les cartons du salon.

Déposer les dons.

Acheter du pain.

Porter un double des clés à l'agence pour les Fournier.

Les Fournier.

Les acheteurs avaient enfin un nom.

Alizée lava les assiettes. Je les essuyai à côté d'elle.

Elle me tendait un verre.

Je le séchais.

Je le rangeais.

Nos gestes fonctionnaient mieux que nos phrases.

À un moment, nos doigts se touchèrent autour d'une assiette.

Je retirai ma main.

Elle le remarqua.

Cette nuit-là, nous nous couchâmes sans reprendre la conversation.

La lampe resta au pied du lit, son fil enroulé autour du socle. Je ne voulais ni la remettre sur la table de nuit ni la descendre dans le salon.

Elle attendait entre deux destinations.

Je m'allongeai près d'Alizée.

Nous ne nous touchâmes pas.

La chambre était trop petite pour permettre normalement une telle distance. Nous la construisîmes quand même, centimètre après centimètre, avec une précision que j'aurais préféré consacrer à autre chose.

Je regardai le plafond.

Je pensai aux cartons, aux Fournier et à la lampe sur le sol.

Je pensai beaucoup.

Cela ne produisit toujours aucune phrase.

Le lendemain matin, ma mère me confia le double des clés.

Elles se trouvaient dans une petite enveloppe transparente sur laquelle elle avait écrit :

MAISON TAMARIS

FOURNIER

— Il faut les déposer à l'agence avant midi, dit-elle. Ils reviennent cet après-midi avec un artisan.

— Quel artisan ?

Mon père leva les yeux de son café.

— Pour la cuisine.

Je regardai autour de moi.

Les portes en bois sombre.

Le carrelage marron.

La hotte qui vibrait lorsqu'on la poussait au deuxième niveau.

J'avais détesté cette cuisine pendant des années. L'idée que quelqu'un puisse la modifier me parut brusquement offensive.

— Ils commencent déjà les travaux ?

— Ils vérifient ce qu'ils veulent conserver, répondit ma mère.

Elle posa une main sur l'enveloppe.

— Tu peux t'en charger ?

Je pris les clés.

— Oui.

— Et acheter du pain en revenant.

— D'accord.

Alizée entra dans la cuisine. Elle portait son pull trop grand et avait attaché ses cheveux rapidement. Une marque d'oreiller traversait encore sa joue.

Son regard passa de l'enveloppe à moi.

— Je viens.

— Tu n'es pas obligée.

— Je sais.

Elle prit sa veste.

— C'est même pour ça que je viens.

Mes parents trouvèrent soudain beaucoup d'intérêt à leur café.

Nous sortîmes sous une pluie fine.

Port-Luhan nous offrait une météo moyenne, stable, presque professionnelle. Rien qui puisse interrompre la journée. Assez pour mouiller les cheveux, remplir les caniveaux et donner aux touristes l'impression que la ville avait rompu un contrat implicite.

Je gardais l'enveloppe dans la poche intérieure de ma veste. Les clés tintaient contre mon téléphone à chaque pas.

Alizée avait mis sa capuche.

— Tu n'as pas pris de parapluie.

— Il ne pleut pas beaucoup.

— C'est ce que disent les gens juste avant de devenir très mouillés.

— Je respecte mes traditions.

— Se transformer en serpillière n'est pas une tradition.

— Tout peut le devenir avec assez d'années.

Elle sourit.

Presque normalement.

Nous descendîmes la rue des Tamaris. Les hortensias débordaient sur le trottoir, lourds d'eau. Une voiture passa trop près du caniveau. Alizée s'écarta juste avant de recevoir la flaque.

— Toute une ville investie dans la projection latérale.

Je ris.

Le silence revint peu après.

Nos silences n'étaient plus ceux des premiers étés. À l'époque, ils contenaient surtout les phrases que nous n'osions pas dire.

Celui-ci contenait une question déjà posée.

— Tu vas parler aujourd’hui ? demanda Alizée.

Sa voix n’était pas dure.

— J’essaie.

— Non.

Je tournai la tête vers elle.

— Non quoi ?

— Tu essaies de trouver une réponse qui explique tout. Ce n’est pas la même chose que parler.

— Je ne veux pas dire quelque chose de faux.

— Tu dis aussi des choses fausses quand tu attends trop longtemps.

Je remis les mains dans mes poches.

— Je sais.

— Voilà.

— Quoi ?

— Cette phrase. Tu la poses partout et tu crois qu’elle prouve que tu as avancé.

Je sentis l’agacement monter.

Surtout parce qu’elle avait raison.

— Tu préférerais que je dise que je ne sais rien ?

— Je préférerais que tu commences par ce que tu sais, même si c’est petit.

Nous arrivâmes devant la librairie.

Une affiche occupait la vitrine :

FERMÉ POUR INVENTAIRE, DEVIS ET REMISE EN QUESTION

En dessous, une feuille indiquait les horaires réels, probablement ajoutée par quelqu’un qui croyait encore à l’information pratique.

— Hélène refait vraiment la marche du fond ? demanda Alizée.

— Oui.

— Tu lui as envoyé ton croquis ?

— Oui.

— Combien de pages ?

— Deux.

Elle tourna lentement la tête vers moi.

— Malo.

— Il y avait des mesures.

— Elle avait demandé quelque chose de simple.

— C’était simple avec des mesures.

— Il y avait une annexe ?

Je regardai la librairie.

— Très courte.

Son sourire apparut.

Il disparut moins vite que le précédent.

L’agence immobilière se trouvait rue du Casino, dans une boutique blanche décorée de plantes artificielles et de photographies de maisons trop propres.

ATLANTIQUE PIERRE & SEL.

Le nom donnait l’impression que l’on pouvait acheter un logement ou un morceau de slogan régional.

La femme à l’accueil nous sourit.

— Bonjour.

— Je viens déposer un double pour la maison de la rue des Tamaris.

Je sortis l’enveloppe.

— Au nom de Le Guen ?

— Oui.

Elle consulta son écran.

— Pour la visite des Fournier cet après-midi.

Je hochai la tête.

Elle me tendit un reçu.

— Vous êtes le propriétaire ?

— Le fils des propriétaires.

Je pris le stylo.

Remise d'un double de clé.

Bien concerné : maison, rue des Tamaris.

Le mot bien simplifiait la maison jusqu'à la rendre compatible avec une ligne de formulaire.

Une adresse.

Une surface.

Un nombre de pièces.

Plus de troisième marche, de serviettes rêches, d'hortensias ni de lampe qui éclairait mal.

Je signalai.

La femme prit l'enveloppe et la rangea dans une boîte derrière son comptoir.

Deux secondes.

La clé avec laquelle mon père ouvrait le portail depuis des années venait de disparaître dans un classement alphabétique.

— Merci. Je transmets aux acheteurs.

Nous ressortîmes.

La pluie avait épaissi. Elle frappait les auvents, rebondissait contre les capots et donnait aux pavés un éclat presque métallique.

Je restai devant la vitrine.

Une annonce présentait une maison blanche avec un jardin parfaitement tondu. Une famille souriait sur la terrasse, comme si l'achat immobilier produisait spontanément des dents très régulières.

— Le pain, dit Alizée.

— Oui.

La boulangerie était pleine.

Nous fîmes la queue derrière un homme qui hésitait entre une tarte aux pommes et une tarte aux framboises avec une gravité suggérant des conséquences familiales importantes.

— Framboises, murmura Alizée.

— Tu le connais ?

— Non. La tarte aux pommes est fatiguée.

L'homme choisit la tarte aux pommes.

Alizée ferma les yeux.

— Chacun sa trajectoire.

Je souris.

Alizée devant la vitrine des pâtisseries.

La pluie derrière nous.

Une phrase légère au milieu d'un jour difficile.

Je sentis le souvenir commencer à se former. Son cadrage, sa lumière, la manière dont je pourrais le reprendre plus tard pour prouver que cet instant avait compté.

Mon sourire disparut.

Alizée le vit.

— Quoi ?

— Rien.

Elle attendit.

— J'étais déjà en train de ranger ce moment, avouai-je.

Son visage ne changea presque pas.

— Où ?

— Avec les autres.

— Ceux qui restent plus beaux quand tu ne les touches plus ?

Je baissai les yeux vers les tartes.

— Peut-être.

La boulangère appela le client suivant.

Alizée commanda deux baguettes, un pain aux céréales et un chausson aux pommes.

— Le chausson, c'est pour qui ? demandai-je.

— Pour la conversation.

— Elle mange beaucoup.

— Elle attend depuis hier.

Quand nous ressortîmes, la pluie tombait trop fort pour remonter directement.

Une gouttière débordait près du passage piéton. L'eau s'accumulait dans une dépression du trottoir avant de se déverser sur la chaussée.

Je suivis son parcours du regard.

— Non, dit Alizée.

— Quoi ?

— Tu ne vas pas disparaître dans cette flaque.

— Il y a vraiment un problème d'évacuation.

— Je ne dis pas le contraire.

Elle regarda vers le square Bellevue.

Le Régent se trouvait à deux rues.

Nous descendîmes sans avoir besoin d'en parler.

Le cinéma tenait toujours debout avec la dignité inquiète des bâtiments qui savent que leur avenir dépend de réunions auxquelles ils ne sont pas invités.

Toutes les lettres rouges fonctionnaient.

Même le G avait cessé de clignoter.

Je trouvai cela légèrement triste.

La gouttière de la marquise, elle, fuyait toujours.

Nous nous abritâmes près de la porte. L'eau tombait à quelques centimètres de nous dans un filet continu.

Pendant une seconde, la scène ressembla au premier jour.

La pluie.

Le Régent.

Alizée avec les cheveux humides.

Moi à côté d'elle, sans savoir quoi faire.

Cette fois, elle posa le sachet de pain sur le rebord de la vitrine.

— Je ne veux pas faire ça tout l'été.

— Quoi ?

— Attendre que tu reviennes dans la pièce.

Je regardai la pluie.

— Je suis là.

— Pas vraiment.

La phrase ne portait aucune colère.

Sa fatigue était plus difficile à recevoir.

— Je ne vais pas te demander de choisir entre la maison et moi, reprit-elle. Je ne veux pas non plus une grande déclaration sous la marquise. Le bâtiment a déjà assez d'humidité.

Je souris malgré moi.

Elle aussi, brièvement.

— Je veux seulement arrêter de garder notre histoire vivante pendant que tu décides si la réalité est assez belle pour toi.

— Ce n'est pas ce que je fais.

Ma réponse fut trop rapide.

Alizée ne bougea pas.

— Si.

— On s'est vus toute l'année. Je suis venu à La Rochelle. Tu es venue à Nantes. On a pris des trains, raté des appels, fait des courses, mangé devant des séries nulles. Je ne t'aime pas seulement ici.

— Je sais.

— Alors quoi ?

Elle regarda la façade du cinéma.

— Tu continues à croire qu'il y avait quelque chose de plus fort lorsque nous n'étions pas ensemble.

Je voulus répondre.

La phrase m'arrêta.

Elle n'était pas entièrement juste.

Elle l'était assez.

— Je ne veux plus être la fille qui revient avec la pluie, dit-elle. Celle que tu retrouves quand Port-Luhan rouvre ses portes. Celle qui reste intacte pendant l'année parce que tu ne la vois pas assez pour qu'elle te déçoive.

— Tu me déçois parfois.

Elle tourna la tête vers moi.

— Merci.

— Tu vois ce que je veux dire.

— Oui. Malheureusement.

Elle passa une main sur son front.

— Je ne veux plus être la gardienne de la légende, Malo.

Le titre de ce que nous étions n'avait jamais été prononcé avant.

Je le reconnus immédiatement.

— Je ne t'ai jamais demandé ça.

— Pas avec des mots.

— Alors pourquoi tu l'as fait ?

La question partit plus durement que je ne l'aurais voulu.

Alizée baissa les yeux vers le sachet de pain.

— Parce que ça m'arrangeait aussi.

Je me tus.

Elle passa le pouce sur le bord du papier.

— Avec toi, j'étais la fille qui connaissait les passages, qui faisait rire les gens, qui entrait au Régent comme si elle possédait l'endroit. Tu me regardais comme si j'étais toujours vive, utile et difficile à oublier.

— Tu l'es.

— Pas tous les jours.

Elle releva les yeux.

— À Bordeaux, au travail, avec Diego, je pouvais être épuisée, injuste ou fermée. Je laissais traîner la vaisselle. Je pleurais parfois dans une salle de bains parce que je n'arrivais pas à répondre à un mail. Ici, avec toi, je pouvais redevenir la meilleure version du récit.

La pluie remplissait la placette derrière elle.

— J'ai aimé ça, continua-t-elle. Je t'ai laissé me garder dans cette version parce qu'elle me rassurait aussi.

— Pourquoi tu ne veux plus ?

— Parce que nous avons une vie maintenant.

Elle montra vaguement la rue, comme si La Rochelle, Nantes, les trains et nos dimanches ratés se trouvaient quelque part derrière la boulangerie.

— Elle n'est pas toujours très bien organisée. Elle existe quand même. Et chaque fois que tu regardes Port-Luhan comme si c'était plus vrai, j'ai l'impression que je dois revenir ici pour être facile à aimer.

— Je n'ai pas besoin que tu sois facile à aimer.

— Alors qu'est-ce que tu regrettes ?

La question revenait.

Je ne pouvais plus attendre un autre moteur.

Je regardai la façade du Régent. Une affiche annonçait un vieux film italien. Une femme en robe claire se tenait au bord d'une route, avec l'air de connaître une vérité que les spectateurs découvriraient trop tard.

— La maison, dis-je.

Alizée attendit.

— J'ai peur que les Fournier changent tout. Les volets, la cuisine, les hortensias. Qu'un jour je passe devant et que ce soit plus propre, plus pratique, mieux isolé.

— Une maison mieux isolée. L'horreur.

— Tu vois ce que je veux dire.

— Oui.

Elle ne souriait plus, mais elle m'écoutait.

— J'ai peur que Port-Luhan continue sans nous.

— Elle continuera.

— Merci.

— Tu voulais que je parle ou que je mente ?

Je regardai le filet d'eau tomber de la gouttière.

— J'ai peur que la version de moi qui t'a rencontrée disparaisse avec la maison.

La phrase était petite.

Alizée la reçut sans chercher à l'agrandir.

— Elle ne vit pas dans les murs.

— Je commence à le savoir.

— Quoi d'autre ?

Je passai une main dans mes cheveux. Ils étaient déjà mouillés.

— J'ai peur que nous devenions ordinaires.

Le mot resta entre nous.

La pluie frappa plus fort la marquise.

— Ce serait grave ? demanda-t-elle.

Je pensai à nos appels, aux horaires de train, aux courses, aux messages pour savoir qui achetait du dentifrice. À toutes les choses que j'avais voulu vivre avec elle lorsque je ne les avais pas encore.

Une partie de moi regrettait pourtant notre histoire suspendue. Chaque été pouvait devenir décisif sans jamais devoir prouver quoi que ce soit le reste de l'année.

— Quand nous étions séparés, tout pouvait encore être parfait.

Alizée ne bougea pas.

— Il y avait toujours une raison pour qu'on se rate. Mon silence, Diego, les départs. Je pouvais croire que le bon moment finirait par arriver.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il y a nous.

— C'est décevant ?

— Parfois.

Son visage se ferma légèrement.

— Nous, précisai-je. Moi dedans. Les appels ratés. Les moments où tu me demandes si je suis triste ou en colère et où je reviens trois heures plus tard avec une analyse.

— C'est moins beau qu'un été manqué.

— Oui.

— Plus difficile.

— Oui.

— Plus vrai.

Je regardai Alizée.

Ses cheveux humides collaient à ses joues. Elle tenait un sachet de pain qui commençait à prendre l'eau. Elle avait mal dormi à cause de moi et n'avait aucune envie de rendre cet instant plus élégant qu'il ne l'était.

— Oui.

Elle hocha la tête.

— Bienvenue.

Je m'appuyai contre le mur du cinéma.

Il était humide.

Mauvaise décision d'usage.

— J'ai peur de ne pas être bon dans la durée.

— Ça, je peux l'entendre.

— Je vais encore me fermer. Réfléchir trop longtemps. Transformer des problèmes en sujets d'étude.

— Probablement.

— Tu n'es pas obligée de confirmer avec autant d'enthousiasme.

— Pardon.

Je regardai ses mains.

— Et j'ai peur qu'un jour tu sois trop fatiguée pour recommencer cette conversation.

Alizée détourna les yeux vers la place.

— Moi aussi.

Sa réponse me traversa plus sûrement qu'une accusation.

Je l'avais encore placée dans le rôle de celle qui savait, corrigeait et attendait. Comme si sa patience faisait partie du décor.

Elle avait peur aussi.

Pas de ne plus m'aimer.

De s'épuiser à m'atteindre.

— Je suis désolé.

— Je sais.

Nous nous regardâmes.

Elle soupira.

— Mauvaise habitude commune.

— Je suis vraiment désolé.

— Je ne te demande pas d'être entièrement rénové avant qu'on continue.

— Heureusement.

— Isolation parfaite, ouverture facile, aucune fuite. Ce serait probablement très laid.

Un sourire passa entre nous.

— Je te demande de ne pas me laisser dans une vitrine pendant que notre vie avance ailleurs.

Elle posa les doigts contre la vitre du Régent.

— Je ne veux pas devenir le meilleur souvenir de quelqu'un qui n'ose pas me choisir quand je ne ressemble plus au souvenir.

Je regardai sa main.

Je pensai aux affiches mouillées, aux départs, à Diego, au baiser dans le hall encombré. À la manière dont j'avais conservé chaque geste, parfois avant même de l'avoir vécu jusqu'au bout.

L'histoire était belle.

Je m'en étais aussi servi comme d'un endroit où me cacher.

— J'ai aimé notre manque, dis-je.

Alizée retira sa main de la vitre.

— Il donnait une forme à tout. Tu étais loin, donc je pouvais te garder intacte.

Elle hocha lentement la tête.

— Je ne veux pas être intacte.

— Je sais.

Je m'arrêtai.

— Non. Je comprends.

La pluie faiblissait légèrement.

— Je ne veux pas te perdre, dis-je.

Alizée eut un mouvement de fatigue.

Je le vis.

— Ce n'est pas choisir.

Je ne me défendis pas.

Ne pas vouloir perdre quelqu'un pouvait seulement signifier qu'on voulait le conserver.

Dans une maison.

Dans une saison.

Dans un rôle.

Choisir demandait autre chose.

— Je veux arrêter de croire que notre histoire était plus belle lorsqu'elle restait incomplète.

Alizée attendit.

— Je ne sais pas où nous habiterons. Je ne sais pas comment on organisera le travail, les trains ou le reste. Je vais encore parfois essayer de tout comprendre avant de parler.

— Probablement.

— Je veux quand même cette vie.

— Laquelle ?

Je regardai son visage.

La patience qui n'était pas infinie.

La fatigue.

Le chausson aux pommes qui prenait l'humidité dans son sachet.

Elle ne ressemblait pas à une apparition.

Elle ressemblait à Alizée.

— Celle où tu peux être déçue par moi. Celle où tu ne reviens pas seulement pour être la fille du Régent. Celle où je vais vers toi, même quand il n'y a rien de beau autour pour me convaincre que c'est important.

Elle baissa les yeux.

Le silence qui suivit ne ressemblait pas à ceux de la veille.

Il n'exigeait pas immédiatement une autre phrase.

— C'est mieux, dit-elle.

Je soufflai.

— Seulement mieux ?

— Tu veux une note ?

— Non.

— Douze et demi.

— Sur combien ?

— Cela dépendra des travaux.

Je souris.

Elle aussi.

Le sourire ne referma pas la conversation.

— Il faudra le faire, Malo. Pas seulement le dire correctement sous une marquise.

— Oui.

Elle me regarda quelques secondes, puis hocha la tête.

— Celui-là est acceptable.

Je pris le sachet de pain avant que l'eau atteigne le fond.

— Et toi ?

— Moi quoi ?

— Qu'est-ce que tu choisis ?

La question sembla la surprendre.

Elle regarda la pluie qui devenait plus fine.

— Je veux une vie qui ne dépende plus de la météo de ton courage.

— C'est précis.

— J'y ai réfléchi cette nuit.

— Moi aussi, j'ai réfléchi.

— Oui, sauf que moi, j'ai produit une phrase.

— Cruel.

Elle tira sur la manche de son pull.

— Je veux pouvoir aimer Port-Luhan sans que ça devienne une menace. Repartir d'ici sans avoir l'impression de te retirer quelque chose. Je veux que La Rochelle ne soit pas ma ville et Nantes la tienne, comme deux camps qui attendent de gagner.

Elle s'interrompit.

— Et je veux arrêter de décider pour nous deux chaque fois que ta lenteur m'angoisse.

— Tu le fais souvent ?

Elle me lança un regard.

— Je prépare les questions, les horaires et parfois la réaction que tu devrais avoir. Après, je t'en veux de ne pas être la personne que j'avais organisée.

— C'est très efficace.

— Jusqu'au moment où ça ne l'est plus.

— Je peux te le dire quand tu le fais.

— Avant d'avoir rédigé un rapport intérieur.

— Sans annexe ?

— Sans annexe.

— Exigeant.

— Oui.

Une bourrasque envoya de l'eau sous la marquise.

Nous reculâmes ensemble.

Alizée attrapa le sachet de pain. Je récupérerai le chausson aux pommes avant qu'il tombe.

— Il a survécu ? demanda-t-elle.

Je vérifiai.

— Structurellement, oui.

— Émotionnellement ?

— Il aura besoin de temps.

Elle en arracha un morceau.

— Il est froid.

— La conversation était longue.

— Il faudra mieux organiser les prochaines.

— Je croyais que tu arrêtais de tout organiser.

— Je vais essayer.

Nous quittâmes la marquise lorsque la pluie devint assez légère.

Sur le chemin du retour, nous parlâmes peu.

Alizée glissa sa main dans la mienne au milieu de la rue des Halles.

Ses doigts étaient froids.

Les miens aussi.

La maison apparut au bout de la rue des Tamaris.

Les volets.

Les hortensias.

Le portail.

Tout était encore là.

L'enveloppe des clés ne se trouvait plus dans ma poche.

Cette absence avait un poids précis.

Ma mère était dans le salon avec une pile de papiers. Mon père examinait une boîte d'ampoules anciennes.

— Vous avez déposé les clés ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et le pain ?

Alizée leva le sachet.

— Deux baguettes, un pain aux céréales trop dense et un chausson aux pommes légèrement compromis.

Ma mère prit le sac.

— Compromis comment ?

— Conversation prolongée.

Elle nous regarda l'un après l'autre.

— D'accord.

Je montai dans la chambre.

Alizée me suivit.

La lampe était toujours au pied du lit.

Je m'accroupis devant elle.

Son abat-jour avait une couleur jaunâtre que la nostalgie n'aurait jamais dû réussir à défendre. Le pied était rayé. Le ruban isolant autour du fil avait commencé à se décoller.

Je la pris entre mes mains.

— Tu la gardes ? demanda Alizée.

— Oui.

— Parce qu'elle était ici ?

Je regardai le fil.

La bonne réponse aurait pu contenir mon enfance, la maison, les soirs d'été et toutes les versions de moi que cette lumière avait accompagnées.

Je n'avais pas besoin de tout dire.

— Parce qu'elle n'est pas obligée de rester ici.

Alizée regarda le ruban isolant.

— Il faudra réparer le fil.

— Oui.

— Par quelqu'un de compétent.

— Je peux apprendre.

— Malo.

— Par quelqu'un de compétent.

Elle sourit.

Sur le bureau, trois cartons attendaient encore une destination.

DONNER.

JETER.

À EMPORTER.

Je posai la lampe dans le troisième.

Elle ne rentrait pas correctement à cause de l'abat-jour. Je le retirai et le plaçai à côté du pied. Le fil dépassait.

Alizée s'approcha et replia simplement le câble à l'intérieur.

— Voilà.

— Voilà.

La lampe n'était plus sur la table de nuit.

Elle n'était pas jetée.

Elle quitterait la maison.

Changerait de pièce.

La suite demanderait quelques réparations.

Je pris le carton.

Alizée saisit l'autre côté sans attendre.

Nous descendîmes ensemble.

Dans la cuisine, mon père essayait déjà de couper le pain aux céréales et se plaignait de sa densité.

Ma mère avait sorti quatre assiettes.

Nous posâmes le carton près de la porte, avec les affaires qui partiraient.

Puis nous allâmes manger.

Chapitre 24

Le lendemain, je ne me levai pas avant tout le monde.

Ce détail méritait d'être noté.

La chambre du fond était encore grise. La fenêtre entrouverte laissait entrer une odeur de pluie et de jardin mouillé. Alizée dormait tournée vers le mur, une main sous la joue, les cheveux répandus sur l'oreiller dans un désordre qui semblait avoir pris plusieurs décisions contradictoires pendant la nuit.

Je la regardai.

Puis je regardai le plafond.

C'était un progrès discret.

Pendant des années, j'avais regardé Alizée comme une scène à retenir. Par amour, bien sûr. Par peur aussi. Avec cette habitude de transformer quelqu'un en image avant même qu'il ait eu le temps de bouger.

Le plafond, lui, ne demandait rien.

La table de nuit était vide.

La lampe se trouvait en bas, dans le carton À EMPORTER. Son abat-jour avait été retiré, son fil replié autour du pied. Elle n'éclairait plus la chambre.

Elle n'avait pas disparu pour autant.

À sept heures cinquante-deux, Alizée bougea. Elle ouvrit un œil, le referma, puis murmura :

— Tu penses fort.

— Pardon.

— Je l'entends depuis mon sommeil.

— C'est grave ?

— C'est mal isolé.

Je souris.

Elle ouvrit les yeux pour de bon et regarda la table de nuit.

— Elle est en bas ?

— Oui.

— Tu la gardes toujours ?

— Oui.

— Pour l'utiliser ?

La question ne contenait ni piège ni ironie.

— Oui.

Le mot sortit simplement.

Alizée hocha la tête. Elle ne sourit pas, n'applaudit pas et ne transforma pas cette petite réponse en preuve définitive de mon évolution.

Elle sortit du lit, enfila son pull et chercha une chaussette. Elle en trouva une sous mon sac, la leva devant elle et l'examina avec l'air d'une femme se demandant si aimer quelqu'un justifiait vraiment de cohabiter avec son linge.

— Celle-là est à toi, dis-je.

— Impossible. Elle a l'air résignée.

— C'est peut-être une adaptation à la maison.

— Tout s'adapte mal ici.

Elle descendit avant moi.

Je restai assis quelques minutes sur le bord du lit.

La pièce avait commencé à perdre ses fonctions. Les livres avaient quitté l'étagère. La commode était presque vide. Le rectangle clair laissé par le poster nautique occupait le mur avec davantage d'assurance que l'image elle-même.

Je n'essayai pas de faire mes adieux.

Pas encore.

Dans la cuisine, ma mère contemplait trois bocaux de lentilles ouverts.

— Trois, dit-elle.

Alizée tenait un café entre ses mains.

— Alors ce n'est plus une réserve. C'est une hésitation prolongée.

Mon père entra avec une caisse de câbles.

Ma mère leva immédiatement la main.

— Non.

— Tu ne sais même pas ce que j'allais dire.

— Tu allais expliquer que certains peuvent servir.

— Certains peuvent servir.

— Non.

Il posa la caisse sur une chaise, provisoirement, ce qui lui donnait de bonnes chances d'y rester jusqu'à la vente.

Près de la porte, le carton de la lampe attendait.

Je pris un feutre.

Alizée suivit mon geste pendant que je barrais l'étiquette À EMPORTER.

En dessous, j'écrivis :

À UTILISER

L'écriture penchait légèrement.

Je faillis recommencer.

Je laissai comme ça.

Ma mère posa un bocal.

— Tu inventes une catégorie ?

— On manquait d'ambition.

— Qu'est-ce qu'on met dedans ?

Je regardai la lampe, les deux bols, le plaid et les trois livres rangés autour.

— Les choses qu'on garde parce qu'elles vont vraiment servir. Pas seulement parce qu'elles ont survécu assez longtemps pour nous faire culpabiliser.

Mon père s'approcha avec sa caisse.

— Très bonne catégorie. J'ai plusieurs câbles qui correspondent.

— Toujours non, dit ma mère.

— Tu ne les as pas vus.

— Justement.

Alizée rit doucement.

Mon père tenta malgré tout d'ajouter une rallonge orange au carton.

— Elle fonctionne.

Ma mère l'examina.

— Son plastique a fondu.

— Très légèrement.

— Elle a essayé de prendre feu.

— Elle s'est arrêtée.

Alizée proposa de créer une catégorie À UTILISER SOUS SURVEILLANCE DES POMPIERS.

La rallonge partit en DÉCHETTERIE.

La matinée continua sans accorder beaucoup d'importance à mon nouveau système. Il y avait encore des livres au grenier, des placards à vider et un tiroir rempli de piles usagées que personne ne semblait avoir voulu jeter seul.

Je montai récupérer les derniers cartons.

Sous le toit, l'air sentait la poussière et le bois humide. Une petite fenêtre donnait sur un morceau de ciel blanc. En bas, j'entendais les voix, les meubles qu'on déplaçait, un tiroir qui résistait et ma mère qui disait attention au mur alors que le mur appartenait déjà presque à d'autres gens.

Au fond du grenier, près d'une vieille valise, je trouvai une caisse de romans gondolés.

Je m'accroupis pour la tirer.

Mon téléphone vibra dans ma poche.

Une notification sans intérêt.

En la refermant, je vis le mail d'Éric.

Il datait de deux mois.

Objet : mission littorale, premières pistes.

L'agence préparait une réponse à un appel d'offres avec plusieurs communes du littoral charentais. Diagnostics d'usages autour d'équipements publics, cheminements piétons, places de marché, accès aux plages, mobilier mal placé.

Le genre de mission capable de me rendre heureux d'une manière difficile à vendre en soirée.

Rien n'était signé.

L'équipe pourrait avoir besoin de s'installer deux jours par semaine à La Rochelle si le projet se confirmait.

J'avais gardé le message.

Je l'avais relu plusieurs fois sans répondre clairement.

Tant qu'il restait dans ma boîte de réception, il pouvait servir de possibilité. Une réponse l'exposerait aux budgets, aux contraintes, aux refus et à tout ce qui rend une idée réelle.

Je relus encore une fois.

Puis j'écrivis :

Bonjour Éric,

Je reviens sur la mission littorale dont tu parlais avant mon départ. Si elle se confirme, je veux être positionné dessus. Je peux m'organiser pour travailler deux jours par semaine sur place, et davantage ensuite si le projet le demande.

On peut en parler à mon retour.

Bonne journée,

Malo

Je relus.

Le message était court.

Très insuffisant pour déterminer une vie.

Suffisant pour déplacer quelque chose.

J'appuyai sur envoyer avant de pouvoir ajouter un paragraphe sur mes motivations, mon attachement aux espaces publics de proximité et ma disponibilité sous réserve d'arbitrages collectifs.

Personne n'avait besoin de cette phrase.

Surtout pas Éric, qui utilisait déjà arbitrage avec trop de facilité.

Le mail partit.

Aucune musique ne se déclencha.

Un vieux carton s'affaissa près de moi dans un soupir de poussière.

— Très bien, dis-je au carton.

Il ne répondit pas.

Je redescendis avec la caisse de livres.

Alizée était agenouillée devant le meuble du salon avec ma mère. Elles triaient des DVD.

— Celui-là ? demanda Alizée.

Ma mère regarda la boîte.

— On ne l’a jamais regardé.

— Depuis quand vous l’avez ?

— Noël 2011.

— Il a eu sa chance.

Je posai la caisse.

Alizée leva les yeux vers moi.

— Tu as fait quoi ?

Je m’arrêtai.

Ma mère observa soudain le DVD avec beaucoup d’attention.

— J’ai envoyé un mail à Éric.

— Pour la mission vers La Rochelle ?

— Tu t’en souvenais ?

— Tu en as parlé trois fois comme de quelque chose qui n’existait pas assez pour qu’on en parle.

— C’est une catégorie précise.

— Très précise.

Ma mère plaça le DVD dans DONNER.

— Je vais vérifier les bouches.

Elle quitta la pièce avec l’élégance prudente de quelqu’un qui ne voulait pas devenir le témoin officiel d’une conversation.

Alizée se releva.

— Qu’est-ce que tu lui as dit ?

— Que je voulais travailler sur la mission. Que je pouvais venir deux jours par semaine si elle se confirmait.

— Et ensuite ?

Je regardai les cartons alignés contre les murs.

— Ensuite, je regarde ce qui existe vraiment. Le travail, les trajets, les possibilités.

— À La Rochelle.

— Oui.

Elle resta silencieuse.

— Je ne décide pas que nous allons vivre ensemble, ajoutai-je. Je ne décide pas non plus que tu dois rester là-bas.

— Qu’est-ce que tu décides ?

Je pris le temps.

— Que je vais déplacer ma vie dans cette direction.

Son regard passa sur le buffet presque vide, le carton FOURNIER et les marques claires laissées par les cadres.

— Pas ici, dit-elle.

— Pas ici.

Elle baissa les yeux.

— J’ai envie du poste à la Maison des Passages.

La semaine précédente, elle m’avait parlé d’un poste possible à La Rochelle. Coordination de projets publics et événements. Un emploi assez proche de ce qu’elle faisait déjà pour lui donner envie, assez stable pour lui faire peur.

Je lui avais répondu que c’était bien.

Bien.

Un mot minuscule devant une porte entière.

- Alors tu dois le vouloir, dis-je.
 - Même si ça complique Nantes ?
 - Oui.
 - Même si ça signifie rester à La Rochelle ?
 - Ce n'est pas rester quelque part contre moi.
- Elle releva les yeux.
- La Rochelle n'est pas magique.
 - Tant mieux.
 - Les loyers sont pénibles.
 - J'ai vu.
 - Les appartements qui ont du charme sentent souvent l'humidité.
 - Port-Luhan m'a formé.

Un sourire apparut.

- Il y a des scooters sous ma fenêtre.
 - Je peux apprendre à les détester.
 - Tu n'auras rien à apprendre.
- Elle s'approcha du carton À UTILISER et repoussa le fil de la lampe qui dépassait.
- Je ne veux pas que tu me suives pour prouver quelque chose.
 - Je ne veux pas te suivre.

La phrase la fit se raidir.

— Je veux aller vers un endroit où ta vie existe aussi, repris-je. Et voir si la mienne peut y avoir une place réelle.

Elle resta immobile quelques secondes.

- C'était presque bien.
- Presque ?
- N'en profite pas.

Ma mère revint avec un bocal à moitié vide.

- Personne ne veut des lentilles ?

Nous nous tournâmes vers elle.

- Je prends votre silence pour une réponse collective.

Elle vida les trois bocaux dans un seul.

Le reste de la journée fut consacré aux décisions moins ambitieuses.

Livres.

Vaisselle.

Coussins.

Une boîte de tournevis dont mon père voulait conserver chaque élément, y compris celui qui avait rouillé au point de devenir entièrement décoratif.

Nous partîmes marcher en fin d'après-midi.

Pas pour prendre une grande décision.

Seulement parce que le salon était devenu impraticable et que mon père venait de proposer de conserver un magnétoscope sans cassette.

Nous descendîmes vers la digue.

La pluie avait cessé. Les rues brillaient encore par endroits. Port-Luhan sentait le bitume humide, le sel et les gaufres. Les familles portaient des sacs de plage moins lourds qu'au début de l'été. Les commerçants souriaient avec une économie nouvelle.

Sur la vitrine d'un magasin de souvenirs, une affiche annonçait :

FIN DE SAISON

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

Alizée la regarda.

- Ils auraient pu choisir quelque chose de plus délicat.
- « Certains objets vont connaître une nouvelle mobilité » ?
- Personne n'entrerait.

Nous continuâmes jusqu'à la promenade.

La mer était basse, très loin au-delà du sable brun. Des silhouettes avançaient sur l'estran avec des seaux. Le ciel restait pâle, sans beauté particulière.

Alizée posa les mains sur la rambarde.

- Tu rentres à Nantes dimanche ?

— Non.

Elle tourna la tête.

- Non ?

— Je viens avec toi à La Rochelle.

- Combien de temps ?

— Quelques jours. Je travaille depuis ta cuisine lundi. J'ai proposé une visio à Éric mardi. Je rentrerai mercredi soir.

Elle me regarda.

- Tu as déjà pris le billet ?

— Oui.

Je l'avais acheté dans la cuisine, pendant que mon père tentait de sauver un câble d'imprimante datant probablement de ma naissance.

Un train à seize heures cinquante-huit.

Pas direct.

Pas parfait.

Une correspondance assez longue pour qu'Alizée ne puisse pas la qualifier de suicidaire.

Elle continuait de me regarder.

- Tu allais me le dire quand ?

— Là.

- Maintenant ?

— C'était mon plan.

- Tu avais un plan ?

— Très court.

- Combien de points ?

— Un billet.

Elle sourit.

- C'est mieux.

Je m'appuyai contre la rambarde.

- Je ne sais pas ce qui se passera après mercredi.

— Moi non plus.

— Je pourrais regretter Nantes. Tu pourrais regretter de ne plus vivre seule. On pourrait découvrir que je suis insupportable avec la hauteur des plans de travail.

- Ce point est déjà établi.

— Il reste à mesurer l'ampleur.

— Malo.

- Oui ?

— Arrête avant de transformer trois jours en étude de faisabilité.

Je fermai la bouche.

Elle glissa sa main dans la mienne.

Une main.

Pas un contrat.

— Tu viens dimanche, dit-elle.

— Oui.

— Après, on regarde ce qui est réel.

— Oui.

Son pouce passa contre le mien.

Nous restâmes face à la mer basse.

La ville n'avait pas besoin de nous fournir autre chose.

Le soir, nous mangeâmes sur la terrasse.

Il faisait frais. Ma mère avait sorti des pulls. Mon père alluma une petite lampe de jardin dont l'autonomie semblait renégociée à chaque minute.

Derrière la baie vitrée, les cartons formaient des silhouettes. Le buffet avait quitté le mur, révélant un rectangle de papier peint plus clair.

Alizée expliquait à mon père pourquoi un événement sans plan B n'était pas un événement, seulement une prière.

Il soutenait que trop de planification tuait l'esprit des vacances.

Ma mère lui demanda combien de fois l'esprit des vacances avait réparé une rallonge ou déplacé des chaises sous la pluie.

Il répondit que la discussion devenait idéologique.

Après le dessert, ma mère posa la main sur la mienne.

Ce geste-là était rare.

— Alizée m'a dit que tu allais à La Rochelle dimanche.

Alizée regarda son verre.

— L'information était logiquement pertinente.

— Je vais travailler de là-bas quelques jours, dis-je.

Ma mère hocha la tête.

— Et après ?

— Je ne sais pas encore. J'ai écrit à Éric pour une mission dans la région.

Mon père s'immobilisa avec une assiette dans les mains.

— Tu quitterais Nantes ?

— Peut-être.

Ma mère regarda la maison.

— Tu as le droit.

La phrase me toucha davantage que prévu.

— Je sais.

— Et tu as le droit de regretter.

Je la regardai.

— Oui.

— Il ne faut seulement pas confondre regretter avec revenir en arrière.

Ma mère avait parfois cette façon de dire une chose immense comme si elle parlait d'un torchon à changer.

Mon père emporta son assiette vers la cuisine avec une énergie excessive.

— La Rochelle est une belle ville, dit-il devant l'évier.

Ma mère leva les yeux.

— Tu dis ça parce que tu y as mangé des moules en 2009.

— Elles étaient très bonnes.

— Ce n'est pas une politique d'installation.

— Ça peut contribuer.

Alizée sourit dans son verre.

Ma mère regarda la façade, le volet du haut qui fermait mal et les hortensias lourds autour de la terrasse.

— Tu l'aimes, cette maison.

— Oui.

— Elle nous a beaucoup coûté en joints de salle de bains.

Je ris.

Elle aussi.

— Et en étés, ajouta mon père.

— Des étés, corrigea ma mère. Certains bons. Certains fatigants. Certains qu'on a embellis après.

Je compris d'où me venait cette habitude.

D'une famille qui gardait, repoussait, disait qu'elle verrait plus tard. Une famille qui transformait parfois les problèmes en traditions parce qu'une tradition demandait moins de courage qu'une décision.

Une famille tendre, drôle, aimante et absurde.

Je me sentis plus doux envers eux.

Et un peu plus responsable de moi.

Le dernier jour arriva avec une météo confuse.

Le soleil apparut pendant vingt minutes. Mon père déclara qu'on aurait dû faire sécher les serviettes. Ma mère répondit que les serviettes se trouvaient déjà dans un carton.

Puis le ciel se couvrit.

Puis il plut.

Port-Luhan semblait incapable de choisir son ambiance finale.

Nous fermâmes la maison pièce par pièce.

Ma mère vida le réfrigérateur, trouva un pot de moutarde presque terminé et demanda si quelqu'un voulait finir la moutarde.

Personne ne sut comment on finissait une moutarde.

Mon père proposa de l'emporter.

Ma mère lui retira le pot des mains.

Le canapé et le buffet restaient pour les Fournier. La table partirait chez mon oncle, qui n'avait pas encore confirmé qu'il la voulait, ce qui donnait à son avenir une dimension diplomatique.

Les cartons GARDER NANTES attendaient dans l'entrée.

Le carton À UTILISER aussi.

La lampe.

Deux bols.

Un plaid.

Trois livres.

Une cafetière italienne cabossée.

Mon père y avait glissé un tournevis.

— Ça sert toujours, expliqua-t-il.

Ma mère regarda l'outil.

— Malheureusement.

Je montai seul dans la chambre du fond.

Le lit était défait. La commode avait été vidée. Le rectangle clair laissé par le poster nautique occupait toujours le mur.

La fenêtre donnait sur le toit du garage, les deux pins et un bout de rue.

Pas de mer.

Jamais de mer.

Je restai au centre de la pièce.
 Une tristesse vint.
 Je ne cherchai ni à l'arrêter ni à lui donner une forme définitive.
 Je pensai au volet coincé du premier jour. À mes vingt et un ans qui ne savaient pas encore qu'une fille allait surgir sous la pluie devant le Régent et déplacer toute la ville.
 Je posai une main sur le rebord de la fenêtre.
 Le bois était rugueux.
 Un petit éclat me piqua le doigt.
 — Très élégant, murmurai-je.
 La maison ne répondit pas.
 Je redescendis.
 Alizée m'attendait dans l'entrée, son sac sur l'épaule.
 — Ça va ?
 Je pris le temps de vérifier.
 — C'est triste.
 Elle hocha la tête.
 — Oui.
 — Et je peux partir quand même.
 Elle me regarda quelques secondes.
 — Oui.
 Ma mère nous appela depuis la cuisine.
 — Quelqu'un a vu la clé de la porte arrière ?
 Il y eut un silence.
 Mon père répondit depuis le salon :
 — Elle est peut-être sur le crochet.
 — Elle n'est pas sur le crochet.
 Alizée posa son sac.
 — Tout le monde s'arrête. Personne ne bouge avec des clés dans les poches.
 Mon père obéit immédiatement, ce qui en disait long sur l'autorité naturelle d'Alizée dans les crises de serrurerie.
 Nous cherchâmes pendant douze minutes.
 La clé était dans le réfrigérateur.
 Personne ne sut pourquoi.
 Mon père tenta une hypothèse impliquant la moutarde.
 Ma mère refusa de l'entendre.
 Alizée déclara que la maison voulait partir en laissant une énigme médiocre.
 Je regardai la clé froide dans ma main.
 Cette scène était parfaite précisément parce qu'elle ne l'était pas.
 Nous fermâmes les volets.
 Mon père vérifia les robinets.
 Ma mère vérifia les fenêtres.
 Je descendis les derniers sacs jusqu'à la voiture.
 Alizée porta le carton À UTILISER.
 Je tendis les mains.
 — Je peux le prendre.
 Elle me lança un regard.
 — Je peux porter une lampe moche.
 — J'ai confiance en ta capacité à porter une lampe moche.
 — Mieux.

Elle posa le carton dans le coffre de mes parents, puis se ravisa.

— Non.

— Quoi ?

— Il vient avec nous dans le train.

— Le carton entier ?

Elle sortit le tournevis et le tendit à mon père.

— Séparation difficile évitée.

Il le prit.

— Merci.

Ma mère ferma la porte d'entrée.

Un clic.

Rien de spectaculaire.

Le portail grinça lorsque nous sortîmes.

La maison resta derrière nous, basse, humide, presque ordinaire. Les hortensias penchaient vers le trottoir. Le volet de la chambre du fond était fermé.

La terrasse avait déjà l'air un peu moins à nous.

Je ne savais pas exactement ce que je perdais.

Une propriété.

Une habitude.

Un retour automatique.

Un endroit où l'amour avait pris sa première forme.

Je n'avais pas besoin de tout nommer pour avancer.

Mon père chargea les derniers sacs.

Ma mère vérifia son téléphone, son sac et les clés, puis les clés encore.

— On vous dépose à la gare ? demanda-t-elle.

— Oui.

Mon père referma le coffre.

— Tu ne rentres pas avec nous ?

— Je vais à La Rochelle.

Il hocha la tête.

Pas tout de suite.

Puis :

— Tu as ton ordinateur ?

Je souris.

— Oui.

— Ton chargeur ?

Je regardai Alizée.

Elle leva les yeux au ciel.

— Il est dans mon sac. Évidemment.

Mon père sembla rassuré.

Ma mère m'embrassa sur la joue.

— Tu nous appelles quand tu arrives.

— Oui.

— Pas seulement un message. Un vrai appel.

— D'accord.

Elle se tourna vers Alizée.

— Toi aussi, tu peux appeler. Pour dire s'il oublie de manger.

— J'ai déjà une procédure.

— Je m'en doutais.

Mon père serra Alizée dans ses bras avec une maladresse tendre.
 — Prenez soin de la lampe, dit-il.
 Ma mère ferma les yeux.
 — On ne va pas bénir la lampe.
 — Je dis seulement qu'elle a une histoire.
 Je regardai l'abat-jour dépasser du carton.
 — Elle servira.
 Mon père me regarda.
 — Alors ça va.
 Nous montâmes dans la voiture.
 Le trajet jusqu'à la gare dura huit minutes.
 À travers la vitre, Port-Luhan défila.
 La rue des Tamaris.
 La place des Halles.
 La librairie.
 L'agence immobilière.
 La rue du Casino.
 Un morceau du square Bellevue.
 La façade du Régent.
 Les lettres rouges étaient allumées en plein jour, probablement par erreur.
 Je ne cherchai pas à y lire un signe.
 Je trouvai cela beau.
 Légèrement absurde.
 Donc fidèle.
 À la gare, mes parents nous aidèrent à sortir les sacs. Ils restèrent sur le quai jusqu'à l'annonce du train.
 Nous n'étions pas dans un film.
 Mon père fit une remarque sur le prix du parking. Ma mère me demanda encore si j'avais mon billet. Alizée promit de vérifier. Je protestai. Personne ne m'écoula.
 Puis mes parents repartirent.
 Je les regardai s'éloigner vers la sortie.
 Deux silhouettes connues, un peu plus petites que dans mon enfance, chargées d'une semaine de cartons et d'années rangées trop vite.
 Je ressentis une tendresse immense.
 Et quelque chose comme une permission.
 Le train arriva à l'heure, ce qui surprit tout le monde sur le quai.
 Alizée monta la première.
 Je lui passai le carton, puis les sacs. Nous trouvâmes deux places côté fenêtre. La lampe resta entre nos jambes parce que le porte-bagages refusait d'accueillir dignement un objet de cette importance.
 Le train partit.
 Port-Luhan glissa derrière la vitre.
 Le quai.
 Le petit bâtiment de la gare.
 Les parkings.
 Les toits bas.
 Les pins.
 Un panneau publicitaire pour des glaces.
 Puis les marais et le ciel large.

La ville ne disparut pas d'un coup.

Elle se défit par morceaux, comme les choses qu'on quitte vraiment.

Alizée posa la tête contre la vitre.

— Tu es sûr ?

Je regardai son reflet.

— Non.

Elle tourna les yeux vers moi.

— Bonne réponse.

— Je suis sûr de monter dans ce train. Je suis sûr de vouloir venir. Pour le reste, non.

Elle prit ma main.

— Ça me va.

Une pluie fine commença à tracer des lignes sur la vitre.

Elle ne venait pas pour nous.

Elle ne confirmait rien.

Elle tombait sur les rails, les champs, les petites routes, les voitures arrêtées aux passages à niveau et les vies des gens qui ne pensaient pas à Port-Luhan.

Alizée serra mes doigts.

— Tu souris.

— Oui.

— Pourquoi ?

Je réfléchis.

Je pouvais dire la pluie.

La maison.

La lampe entre nos jambes.

Les scooters sous sa fenêtre.

Michel qui ignorait encore que j'allais demander son approbation.

Les appartements humides, les trains, les disputes à venir et les deux centimètres de pente capables de changer une place entière.

Je dis :

— Parce qu'on va quelque part.

Alizée regarda par la fenêtre.

— C'est vague.

— Oui.

— Tu baisses. Treize et demi.

Je ris.

Elle posa la tête contre mon épaule.

Le train avançait vers La Rochelle sous une pluie ordinaire.

Pour la première fois, quitter Port-Luhan ne voulait pas dire laisser Alizée derrière moi.

La ville reculait.

La maison aussi.

Je ne les perdais pas en avançant.

Je cessais seulement d'attendre qu'elles me rendent la vie que je n'avais pas encore choisie.

Fin

La maison avait déjà été fermée une première fois.

Nous avions baissé les volets, vérifié les robinets, retrouvé une clé dans le frigo, chargé la voiture de mes parents, laissé derrière nous des pièces presque vides et un sentiment de fin assez convaincant pour que j'y croie pendant tout le trajet jusqu'à la gare.

J'avais même quitté Port-Luhan en train avec Alizée, sous une pluie fine, avec la lampe moche entre nos jambes et un billet pour La Rochelle sur mon téléphone.

Cela aurait pu suffire.

En réalité, les maisons ne se ferment pas comme dans les souvenirs.

Elles réclament des signatures, des relevés de compteurs, des sacs oubliés, des consignes sur les poubelles, des doubles de clés dont personne ne se souvenait, une dernière vérification du ballon d'eau chaude, un papier à remettre à l'agence et un monsieur de l'étude notariale qui vous appelle à dix-huit heures vingt pour demander si vous pouvez passer « rapidement » le samedi suivant.

Rapidement.

Le mot préféré des gens qui ne portent pas les cartons.

Nous sommes revenus à Port-Luhan une semaine plus tard.

Alizée et moi sommes arrivés par le train de neuf heures douze depuis La Rochelle. Mes parents étaient venus de Nantes la veille au soir pour « prendre de l'avance », formule qui signifiait chez eux commencer par perdre une liste, se disputer avec le portail et retrouver dans un placard un objet qu'il fallait soudain sauver.

Il pleuvait.

Une pluie de mauvaise organisation.

Elle entrait sous les capuches et mouillait les manches au niveau exact où l'on tenait une poignée de sac. Alizée descendit du train avec son sac sur l'épaule et un tote bag qui produisait un bruit de vaisselle.

— Tu as mis quoi là-dedans ?

— Deux mugs, des biscuits, du scotch, des sacs-poubelle et une paire de chaussettes.

— Pour une fermeture de maison ?

— Pour une fermeture de maison avec ta famille.

— Tu as oublié le sédatif.

— Je compte sur les biscuits.

Mon père nous attendait sur le parking, les lunettes couvertes de gouttes, devant un coffre ouvert qu'il regardait comme un adversaire de longue date.

À l'intérieur, les derniers objets de la maison avaient été empilés selon une logique qu'aucune civilisation connue n'aurait pu transmettre. Une chaise pliante dépassait sous un sac de linge. Un carton penchait contre une caisse à outils. Le parasol était couché en diagonale, décidé à empêcher toute fermeture correcte du coffre jusqu'à la fin des temps.

Alizée observa l'ensemble.

— C'est un rangement ou une avalanche en attente ?

— C'est provisoire, dit mon père.

— Les avalanches aussi, au début.

Il sourit malgré lui.

— Ta mère cherche le dossier bleu.

Je fermai les yeux.

— Quel dossier bleu ?

— Celui avec les papiers de l'agence.

— Il n'était pas dans son sac ?

— Il y avait un dossier bleu dans son sac.

— Ce n'était pas le bon ?

— Celui-là contenait les garanties de l'électroménager.

Alizée leva son tote bag.

— Biscuits dans dix minutes.

Nous montâmes en voiture jusqu'à la rue des Tamaris.

Je connaissais le trajet par cœur. Je l'avais connu comme une arrivée, une corvée, un retour, une attente. Ce matin-là, il ressemblait surtout à huit minutes sous des essuie-glaces fatigués.

Port-Luhan avait changé de volume. Les terrasses étaient rangées, les vitrines plus ternes, les parasols fermés. On entendait mieux les gouttières, les livreurs et les pas des gens qui vivaient là quand les autres avaient cessé de revenir.

Devant la maison, la gouttière côté entrée débordait toujours.

Elle envoyait l'eau pile sur la première marche.

Il aurait suffi d'un coude neuf, d'un nettoyage sérieux, peut-être d'une pente reprise sur deux mètres. Nous avions eu des années pour le faire. Nous avions préféré déplacer le paillason, poser un seau et déclarer qu'il faudrait vraiment s'en occuper.

Le plus tard était arrivé sans nous demander notre avis.

Ma mère ouvrit avant que nous ayons sonné.

— Vous avez vu le dossier bleu ?

Alizée leva son tote bag.

— J'ai des biscuits.

Ma mère la regarda une seconde.

— Entre.

La maison paraissait plus petite.

Les meubles emportent une partie du mensonge des pièces quand ils s'en vont. Sans le buffet, la table, les paniers et les journaux empilés, il restait les dimensions exactes, les prises jaunies, les marques des cadres et les rectangles clairs au sol.

Le salon semblait rétréci par son absence de salon.

Une table pliante servait de centre de commandement. Ma mère y avait posé trois enveloppes, deux stylos, un relevé de compteur et un autre dossier bleu qui n'était probablement pas le bon.

Alizée posa son sac.

— Où sont les tasses ?

Ma mère désigna un carton.

— Cuisine à donner. Enfin, cuisine à peut-être donner. Je ne sais plus.

Alizée ouvrit le carton avec un couteau à beurre. Le cutter avait disparu en même temps que les documents importants.

Un mug roula.

Elle le rattrapa contre sa poitrine.

— Malo.

— Quoi ?

Elle me montra l'étiquette.

OBJETS CUISINE, FRAGILE, À VOIR.

Mon écriture.

— C'est toi qui as fermé ça ?

— Oui.

— Avec du scotch ou de l'optimisme ?

— Les deux.

— L'optimisme ne colle pas.

Ma mère eut un rire bref.

Dans la cuisine, mon père essayait de couper l'eau. Il était accroupi devant le placard sous l'évier, la tête rentrée parmi les tuyaux. On ne voyait que son dos et une lampe frontale qu'il portait sans raison entièrement convaincante.

— Tu fais quoi ?

Sa voix résonna dans le placard.

— Je cherche la vanne.

— Elle est à droite.

— Il y en a trois à droite.

— Celle avec le scotch rouge.

— Le scotch rouge est parti.

Ma mère soupira.

— Je l'avais dit, qu'il fallait mettre une vraie étiquette.

— Le scotch rouge était une vraie étiquette.

Alizée s'accroupit près de lui.

— Vous voulez que je regarde ?

Mon père se recula avec le soulagement d'un homme prêt à perdre devant quelqu'un de plus compétent.

Alizée glissa une main sous l'évier, tourna quelque chose.

Un bruit sec.

Puis le silence.

— Voilà.

Mon père la regarda.

— Comment tu as su ?

— Celle-là avait l'air de vouloir être tournée.

Il sembla prendre l'explication au sérieux.

Alizée referma le placard. Elle avait une mèche collée à la joue et les épaules humides. Elle venait de couper l'eau de la maison familiale de mes étés, sans cérémonie, avec les doigts froids.

Elle était là.

Dans la cuisine, près de l'évier, à faire ce qu'il fallait faire.

La matinée prit la forme d'une petite catastrophe maîtrisable.

Nous vidâmes le dernier placard de l'entrée. Il contenait neuf sacs en tissu, un plan de Port-Luhan datant d'avant la résidence aux balcons vitrés, une raquette de badminton, quatre piles usagées, une bombe anti-moustiques vide et un chapeau de paille qui ne correspondait à aucune tête familiale recensée.

Ma mère voulut garder le plan.

Mon père voulut garder la raquette.

Personne ne voulut garder les piles, ce qui représentait une avancée collective.

Il fallut ensuite démonter la tringle du rideau de la chambre du fond. Mon père avait oublié la bonne clé Allen, puis l'avait retrouvée dans sa poche, avant d'expliquer qu'elle n'était pas de la bonne taille.

Alizée lui suggéra d'essayer avant de déclarer l'échec du système métrique.

La tringle céda.

Elle laissa deux trous sombres au-dessus de la fenêtre.

Je les regardai un moment.

Les traces minuscules disaient mieux la fin que les grands objets. Les marques des meubles, les cercles sous les lampes, la poussière le long des plinthes. La maison révélait tout ce qu'elle avait caché pendant que nous vivions autour.

Je n'entrai pas dans la chambre.

Je restai sur le seuil, la tringle dans une main, la clé Allen dans l'autre.

Alizée me rejoignit.

— Tu veux y aller ?

Je regardai le mur du fond. Je connaissais encore la place du lit, de la commode, de la lampe. La fenêtre donnait toujours sur le toit du garage, deux pins maigres et un bout de rue.

— Non.

— D'accord.

Elle ne me demanda pas pourquoi.

Nous redescendîmes avec la tringle.

À midi, nous mangeâmes debout dans la cuisine.

Il n'y avait plus de table, seulement le plan de travail et quatre assiettes dépareillées destinées à être données. Alizée ouvrit les biscuits. Ma mère trouva du fromage dans une glacière. Mon père produisit une baguette aplatie de son sac avec l'air d'un homme ayant sauvé un village.

— Elle est un peu molle, dit-il.

— Tout est un peu mou aujourd'hui, répondit Alizée.

Nous mangeâmes entre les cartons et les placards ouverts, avec la pluie derrière la vitre et les manches qui séchaient mal.

Ma mère regardait la cuisine.

Pas un point précis. La pièce entière.

— On aurait dû refaire le joint de l'évier.

Mon père avala une bouchée.

— On l'a refait.

— En 2014.

— Il a tenu huit ans.

— Ce n'est pas tenir, ça. C'est s'épuiser discrètement.

Alizée baissa les yeux sur son biscuit.

Ma mère passa une main sur le bord du plan de travail.

— C'est bête. Je me souviens mieux des choses qu'il fallait réparer que des choses qu'on a faites.

Le volet.

Le parasol.

La gouttière.

La marche.

La machine à laver.

Les joints.

Tous ces défauts avaient rythmé nos étés plus sûrement que les grands événements. Nous avions parlé d'eux chaque année. Ils nous avaient donné des occupations, des disputes, des solutions provisoires et des raisons de faire des détours.

— Peut-être que c'est aussi ça, ce qu'on a fait, dis-je.

Ma mère me regarda.

— Quoi ?

— Vivre avec ce qui ne marchait pas très bien.

Mon père leva une main.

— Je tiens à préciser que certaines choses marchaient.

— Oui, dit ma mère. Toi, par exemple, quand il fallait aller chercher du pain.

— J'ai été fiable sur le pain.

- Pas toujours sur les quantités.
 - La générosité n'est pas un défaut.
- Alizée regarda la baguette.
- Ça dépend du nombre de personnes.

La conversation dévia vers une boulangerie fermée depuis quatre ans, un gâteau que personne ne se rappelait avoir mangé et la fois où mon père était revenu avec onze croissants pour cinq personnes parce qu'il avait mal compris une promotion.

Comme souvent.

Comme il fallait.

Après le repas, nous terminâmes les dernières tâches.

Mon père releva les compteurs. Ma mère nota les chiffres, les relut, les compara à ceux de la veille et demanda si un compteur pouvait reculer. Alizée vérifia le placard sous l'évier. Je descendis le disjoncteur de l'étage.

Le dossier bleu fut retrouvé dans le coffre de la voiture, sous un sac de chaussures.

Ma mère affirma qu'elle l'avait posé là provisoirement.

Mon père eut la sagesse de ne rien répondre.

À quinze heures quarante, il ne restait plus rien à faire.

Cette phrase provoqua une méfiance générale.

Nous refîmes donc le tour de la maison.

Mon père vérifia les fenêtres.

Ma mère les vérifia après lui.

Alizée ouvrit deux placards et testa la porte arrière.

Moi, je les regardai.

Mon père s'attarda devant la baie vitrée. Il posa la main sur la poignée, la fit jouer une fois, puis une deuxième.

— Elle accroche encore, dit-il.

— Elle a toujours accroché, répondit ma mère.

— Elle accroche davantage.

— Tu ne vas pas la réparer maintenant.

Il avait déjà sorti son tournevis.

Il regarda l'outil, puis la baie, puis ma mère.

— Non.

Il rangea le tournevis.

Ce geste me fit plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Dans l'entrée, ma mère contempla les murs.

— On aurait dû repeindre.

Mon père passa près d'elle avec l'enveloppe des clés.

— Ils repeindront.

Elle hocha la tête.

— Oui.

Sa voix ne contenait aucun reproche. Seulement l'étonnement de comprendre que d'autres allaient faire ce que nous avions remis à plus tard.

Les Fournier allaient poser leurs meubles dans le salon. Ils discuteraient du placard sous l'évier. Quelqu'un ouvrirait le volet de la chambre du fond et dirait qu'il faudrait vraiment le réparer. Des enfants éviteraient peut-être la troisième marche. Ou sauteraient dessus exprès.

La maison continuerait sans nous.

C'était sa manière de rester une maison.

Mon père ouvrit la porte.

Nous sortîmes un par un.

Ma mère d'abord, avec son sac et le dossier bleu serré contre elle.

Mon père ensuite, sa caisse à outils dans une main.

Alizée passa avec le tote bag, qui contenait encore les biscuits, le scotch et une chaussette sans propriétaire.

Je restai dans l'entrée.

Une seconde seulement.

Je posai la main sur l'interrupteur.

J'éteignis.

La maison devint grise derrière moi.

Je sortis et tirai la porte.

La serrure résista.

Le bois avait gonflé avec l'humidité.

Évidemment.

J'appuyai plus haut, près du montant. La clé tourna. Le déclic fut net, petit, définitif dans sa catégorie.

Je retirai la clé.

Mon père me tendit l'enveloppe.

Je la glissai avec les autres.

Il ne dit rien.

Moi non plus.

L'agence se trouvait à quelques rues. Nous y allâmes à pied sous une pluie devenue fine. Ma mère reprocha à mon père de marcher trop vite. Il ralentit excessivement. Alizée proposa une allure intermédiaire validée par concertation. Personne ne répondit, donc elle déclara la motion adoptée.

La femme de l'agence nous reçut avec un sourire professionnel.

— Tout s'est bien passé ?

La question avait quelque chose d'extravagant.

Ma mère répondit :

— Oui.

Mon père ajouta :

— On a retrouvé toutes les clés.

— Presque du premier coup, précisa Alizée.

Je remis l'enveloppe à la femme.

Elle vida son contenu sur le bureau.

Une grande clé.

Deux petites.

Le badge du portail.

Le double de la porte arrière.

Le trousseau à l'étiquette bleue.

Des objets minuscules, capables de clore des années.

Elle les compta deux fois, signa un reçu et le tendit à ma mère. Ma mère le plia proprement en trois et le rangea dans son sac.

Il y avait chez elle des gestes administratifs que même l'émotion respectait.

Nous ressortîmes.

La pluie s'était arrêtée.

Elle avait seulement fini.

Mes parents devaient repartir vers Nantes. Ils avaient garé la voiture plus bas, devant une pharmacie. Le coffre était plein de cartons dont la plupart contenaient des objets que personne n'avait voulu abandonner et que personne ne saurait où mettre.

Ma mère m'embrassa longtemps.

— Tu appelles ce soir.

— Oui.

— Pas trop tard.

— D'accord.

Elle se tourna vers Alizée.

— Tu me diras si les mugs sont arrivés entiers.

— Je surveille surtout le carton.

— C'est Malo qui l'a fermé ?

— Oui.

Ma mère eut une expression grave.

— Alors envoie-moi un message.

Elle embrassa Alizée.

Mon père me serra dans ses bras sans ajouter de tape dans le dos pour alléger le geste.

Quand il se recula, je désignai sa caisse à outils.

— Tu gardes le tournevis ?

— Évidemment.

— Alors tout ira bien.

Il sourit, puis regarda la rue derrière moi.

— On reviendra peut-être. À Port-Luhan. Pour un week-end.

— Peut-être.

— Juste pour voir.

— Oui.

Il réfléchit.

— Ou pas.

— Oui aussi.

Il hocha la tête.

— C'est bien.

Ma mère lui prit le bras. Ils partirent vers la voiture.

Je les regardai s'éloigner sous le ciel bas. Mon père portait la caisse à outils. Ma mère gardait une main sur son sac, probablement pour vérifier que le reçu n'avait pas disparu.

Ils avaient l'air plus légers.

Et plus vieux.

Les deux à la fois.

Epilogue

La pluie ailleurs

Il pleuvait sur La Rochelle.

C'était une pluie de février, froide, précise, sans aucune ambition romanesque. Elle tombait sur les pavés du vieux centre, sur les vélos attachés trop serrés aux arceaux, sur les vitrines fermées, sur les touristes rares qui avaient cru au ciel clair du matin, sur les sacs de courses qui commençaient à ramollir aux coins.

Il pleuvait aussi sur nous.

Surtout sur nous, d'après Alizée.

— Je veux qu'on se souvienne de ce moment, dit-elle en resserrant sa capuche autour de son visage. — Le moment où tu as affirmé qu'on avait largement le temps avant l'averse.

Je tenais un sac de bricolage contre mon torse. Il contenait deux ampoules, un câble neuf, une multiprise, des chevilles, un rouleau de ruban adhésif et une petite boîte de vis dont j'ignorais déjà la moitié des usages.

— J'ai dit probablement.

— Non. Tu as dit largement.

— Je trouve que tu accordes beaucoup d'importance aux adverbes.

— Les adverbes nous ont mouillés.

Nous traversions une rue près du marché. À cette heure-là, les commerçants repliaient leurs étals sous des bâches. L'eau coulait depuis les toiles en rigoles brutales, éclaboussait les pieds des passants, formait des flaques exactement aux endroits où les gens devaient poser le pied pour éviter les potelets.

Je m'arrêtai une demi-seconde.

Alizée s'en aperçut avant même que je parle.

— Non.

Je regardai le caniveau.

— Je n'ai rien dit.

— Tu allais.

— Il y a une pente mal reprise.

— Malo.

— Regarde. Toute l'eau arrive là, puis elle stagne devant le passage. Avec deux centimètres de différence, les gens ne seraient pas obligés de choisir entre se mouiller la chaussure droite ou mourir sous un vélo.

Elle me fixa sous sa capuche.

Une goutte tomba du bout de son nez.

— Tu sais ce qui est beau ?

— La qualité des cheminements piétons ?

— Le fait que tu sois capable de vivre une histoire d'amour, de changer de ville à moitié, de survivre à la vente d'une maison familiale, et de revenir quand même à deux centimètres de pente.

— On ne se refait pas entièrement.

— Heureusement. J'aurais peur de m'ennuyer.

Elle prit le sac le plus léger dans ma main, celui avec les ampoules, puis repartit avant que je trouve une réponse.

Je la suivis.

Notre appartement se trouvait à dix minutes de là, douze sous la pluie, quinze quand Alizée décidait que certaines vitrines méritaient un commentaire. Ce n'était pas encore vraiment notre appartement, pas au sens administratif. Le bail portait son nom, mon

carton de livres occupait une partie du salon avec une ambition coloniale, et mon préavis à Nantes se terminait seulement à la fin du mois. Sur le papier, j'étais en transition.

Dans les faits, il y avait déjà ma brosse à dents dans un verre à côté de la sienne, trois chemises dans son armoire, la lampe de Port-Luhan sur une table basse, Michel près de la fenêtre, et une étagère mal fixée que nous évitions tous les deux de regarder trop longtemps.

La Rochelle n'était pas devenue simple.

Le poste d'Alizée à la Maison des Passages lui prenait des soirs, des samedis, parfois un dimanche entier qu'elle jurait de récupérer avant d'oublier. Ma mission avec Eric avait commencé par six semaines, puis trois mois, puis une réunion où quelqu'un avait prononcé « prolongation possible » avec le calme des gens qui ne cherchent pas d'appartement. Je faisais encore l'aller-retour à Nantes plus souvent que prévu. Certains matins, je ne savais plus dans quelle ville se trouvait mon chargeur.

Alizée disait que c'était une étape.

Puis elle ajoutait que les étapes avaient intérêt à ranger leurs chaussures.

Nous tournâmes dans notre rue.

Le vent y entraînait de travers, canalisé entre deux façades. Il rabattit la pluie sous nos capuches avec un sens du détail assez méchant. Alizée poussa un bruit entre le cri et l'insulte.

— J'aime la mer, dit-elle. — Je tiens à ce que ce soit noté. Mais parfois, la mer pourrait rester dans son périmètre.

— Techniquement, c'est l'air.

— Ne défends pas l'air.

— D'accord.

Elle fouilla dans sa poche pour chercher les clés.

Puis dans l'autre.

Puis dans son sac.

Puis elle s'immobilisa.

Je la regardai.

— Non.

— Attends.

— Alizée.

— Je les ai.

— Où ?

Elle fouilla encore.

Un paquet de mouchoirs tomba au sol et prit aussitôt l'eau.

— Ah, formidable.

— Tu veux que je prenne mes clés ?

Elle leva un doigt.

— Ne rends pas ça humiliant.

Je gardai ma main dans ma poche, autour de mon trousseau.

Elle finit par trouver les clés dans la poche intérieure de sa veste.

— Voilà.

— Très maîtrisé.

— Tu allais faire une tête de propriétaire de clé fonctionnelle.

— J'ai une tête de quoi ?

— De quelqu'un qui a classé son trousseau par fréquence d'usage.

Je ne répondis pas.

Elle ouvrit la porte de l'immeuble, puis se tourna vers moi.

— Tu l'as vraiment fait ?

— C'est plus pratique.

Elle entra en riant.

L'escalier sentait la pierre humide, la lessive et le chauffage collectif. Un vélo d'enfant bloquait à moitié le passage du rez-de-chaussée. Au deuxième étage, quelqu'un avait laissé un sac de tri contre le mur avec une confiance excessive dans la motivation du voisinage.

Chez nous, l'appartement était tiède.

Pas parfaitement rangé.

Pas catastrophique non plus.

Le salon donnait sur une rue étroite et un morceau de ciel entre deux toits. On ne voyait pas la mer. J'avais remarqué cela dès la première visite, presque avec gratitude. Alizée m'avait demandé si une absence de vue pouvait vraiment compter dans les critères. J'avais répondu que oui, parfois, avoir moins à projeter aidait.

Elle m'avait donné quatorze.

Michel penchait vers la fenêtre avec sa patience végétale. Sur la table basse, la lampe de Port-Luhan attendait son nouveau câble. Sans abat-jour, elle avait l'air encore plus honnête. Plus personne n'essayait de prétendre qu'elle était belle.

Alizée posa les ampoules sur le canapé.

— Si tu électrocutes cette lampe, ton père va le sentir à distance.

— Je vais changer le fil, pas mener une opération à cœur ouvert.

— Tu as regardé un tutoriel ?

— Trois.

— Donc tu es dangereux.

Elle enleva ses chaussures dans l'entrée et les abandonna exactement au milieu du passage. Je les regardai.

Elle me regarda les regarder.

— Tu peux survivre jusqu'à ce soir ?

— Je vais essayer.

— Héroïque.

Elle partit dans la cuisine mettre de l'eau à chauffer. Je vidai le sac de bricolage sur la table. Les vis roulèrent dans plusieurs directions. L'une d'elles disparut sous le canapé.

Je m'accroupis pour la récupérer.

Sous le canapé, je trouvai aussi une pièce de deux euros, un bouchon de stylo et une boucle d'oreille qu'Alizée cherchait depuis une semaine.

— Bonne nouvelle, appelai-je. — Le canapé produit des objets.

— Demande-lui un meilleur salaire.

Je posai la boucle d'oreille près de la bouilloire.

Elle entra dans le salon avec deux mugs. L'un venait de Port-Luhan, bleu ébréché, sauvé du carton cuisine à donner. L'autre portait le logo de la Maison des Passages. Elle me tendit le bleu.

— Tu sais, ils ont confirmé pour juin.

— Le festival ?

— Oui.

Elle s'assit sur le tapis, jambes croisées, mug entre les mains.

— La cour sera prête. Enfin, normalement. Enfin, selon la mairie, ce qui veut dire qu'on prépare mentalement un plan B, un plan C, et une crise de nerfs compartimentée.

— Tu as déjà commencé ?

— La crise de nerfs ?

— Le plan B.

— Les deux.

Elle souriait en disant ça.

Fatiguée, oui.

Préoccupée, aussi.

Vivante dans son travail d'une manière qui n'avait rien à voir avec l'été, le Régent, Port-Luhan ou moi.

Je m'assis en face d'elle.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Eric veut que je retourne voir la place de Saint-Martin jeudi. Ils ont installé les bancs.

— Ah. Grand moment.

— Ils les ont peut-être mis à l'ombre.

Elle posa une main sur son cœur.

— Quelle naïveté bouleversante.

— J'essaie de croire en l'humain.

— Commence par croire en les appels d'offres. Ce sera déjà beaucoup.

Je ris.

La pluie frappait contre les fenêtres du salon. Elle faisait un bruit différent de celle de Port-Luhan. Moins de tôle, plus de pierre, un léger écho dans la rue. Une voiture passa dans une flaque. Le bruit monta jusqu'à nous, bref, sale, ordinaire.

Alizée suivit mon regard vers la fenêtre.

— Tu penses à quoi ?

La question était simple.

Pendant longtemps, j'aurais cherché une phrase assez belle pour mériter la pluie. J'aurais peut-être pensé à Port-Luhan, à la maison fermée, à la digue, au Régent, au premier jour. Tout cela existait encore en moi. Rien n'avait disparu. Les étés étaient là, rangés autrement, moins disponibles pour se déguiser en destin.

Je regardai Alizée.

Elle avait les cheveux humides, des chaussettes dépareillées, une trace de fatigue sous les yeux et une goutte de thé sur le pouce. Dans dix minutes, elle allait ouvrir son ordinateur pour répondre à un mail trop long. Dans vingt, j'allais essayer de réparer une lampe en faisant semblant de ne pas douter. Ce soir, nous mangerions peut-être des pâtes, parce que le marché sous la pluie nous avait découragés d'acheter des légumes avec ambition.

Je ne l'attendais plus.

Elle était là.

Ce qui ne rendait pas tout facile.

Ce qui changeait tout.

— Je pense que l'abri de bus en bas est trop court, dis-je.

Elle cligna des yeux.

Puis elle éclata de rire.

— Tu es impossible.

— Oui.

— Et c'est vraiment ce que tu pensais ?

Je souris.

— Pas seulement.

Elle me lança un coussin.

Il me frappa l'épaule avec une précision correcte.

Je le gardai contre moi.

La pluie continuait derrière la vitre.

Ailleurs.

En hiver.

Sans signe particulier.

Elle tombait sur notre rue, sur nos fenêtres, sur les chaussures d'Alizée au milieu de l'entrée, sur les passants pressés, sur les bancs probablement mal placés, sur la ville qui n'avait pas besoin de connaître notre histoire pour l'abriter un peu.

Alizée posa son mug sur la table et se pencha vers la lampe.

— Bon. Tu la ré pares ou tu la contemples ?

Je pris le câble neuf.

— Je la répare.

Elle hocha la tête, sérieuse.

— Très bien. Parce qu'ici, les choses doivent servir.

Je la regardai.

— Oui.

Le mot ne sonnait plus comme une fuite.

Je dévissai la base de la lampe.

Alizée s'installa à côté de moi, épaule contre mon bras, pour regarder le tutoriel sur son téléphone et critiquer ma technique avant même que je commence.

La pluie tombait.

Nous étions ensemble.

Ça suffisait largement.

AU TEMPS LE TEMPS S'ARRÊTA

Rose,

Je suis repassée devant la halle ce matin. Le marchand de prunes était encore là, toujours aussi convaincu que ses fruits méritent une conversation sérieuse. J'en ai acheté trois, par faiblesse et par souvenir de toi.

J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.

L.

Je l'ai laissée sur la table de la cuisine.

C'était déjà trop.

Une carte postale, en soi, ça ne pèse rien. Quelques grammes de carton, un paysage trop bleu au recto, trois lignes au verso, un timbre de travers. On pouvait difficilement faire plus inoffensif. Pourtant, posée là, au milieu de ma table, elle avait l'air d'un objet abandonné par quelqu'un qui comptait revenir le chercher.

Je l'ai retournée une première fois.

Puis une deuxième.

Le prénom n'était pas le mien.

L'adresse, en revanche, était la bonne. La maison, la rue, le code postal, le village, tout y était. Il ne manquait que la personne vivante.

J'ai poussé la carte du bout des doigts, jusqu'au bord de la table. Pas assez pour qu'elle tombe. Juste assez pour qu'elle cesse d'être au centre. C'était ridicule comme geste, et je l'ai su tout de suite. J'avais vingt-cinq ans, un bail signé depuis trois semaines, des cartons encore fermés dans l'entrée, et je venais de déplacer un morceau de carton pour reprendre le contrôle d'une pièce.

On commence comme ça, je suppose.

Par des petites victoires lamentables.

La maison a grincé quelque part au-dessus de moi. Une poutre, un tuyau, un fantôme administratif, je n'en savais rien. Les maisons anciennes faisaient du bruit pour rappeler qu'elles avaient été là avant vous et qu'elles ne comptaient pas s'adapter à votre fatigue. Celle-ci avait une façon particulière de soupirer le soir, comme une vieille personne qu'on aurait forcée à se lever pour rien.

J'étais venu ici pour le silence.

Enfin, non. Le silence, c'était la version présentable. Celle qu'on pouvait servir aux gens sans qu'ils froncent trop les sourcils.

J'étais venu ici pour qu'on me foute la paix.

C'était moins joli, mais beaucoup plus exact.

Pas de notifications. Pas de réunions où tout le monde disait « on fait simple » avant d'ajouter huit étapes inutiles. Pas de dossiers urgents confiés à vingt-deux heures parce que j'avais eu le malheur, un jour, de répondre vite. Pas de « tu gères ? » lancé comme une marque de confiance alors que ça voulait seulement dire : prends-le sur toi, toi.

Ici, je ne gérais rien.

Je dormais mal. Je mangeais des choses faciles. Je regardais parfois le jardin sans y aller. Je laissais mon téléphone dans une autre pièce avec la satisfaction enfantine de ne pas l'entendre vibrer.

C'était peu, mais c'était à moi.

Et maintenant, il y avait cette carte.

Elle ne me demandait rien. C'était peut-être le pire. Aucun ordre, aucune urgence, aucune case à cocher. Juste une erreur qui respirait doucement sur ma table et qui attendait que je fasse quelque chose.

Je me suis préparé un café, alors qu'il était presque dix-neuf heures. Mauvaise idée, naturellement. J'en avais beaucoup depuis quelque temps. Les bonnes demandaient une énergie que je n'avais plus.

En passant près de la table, j'ai regardé la carte sans la toucher.

Elle aurait dû arriver plus tôt.

C'est la première pensée qui m'a traversé, et elle m'a contrarié aussitôt.

Plus tôt, Rose l'aurait peut-être lue. Plus tôt, l'expéditrice aurait peut-être reçu une réponse. Plus tôt, ce petit morceau de ville, de marché ou de librairie, je n'avais pas bien retenu, aurait trouvé sa destinataire au lieu d'échouer chez un type en chaussettes qui n'avait même pas encore acheté d'éponge correcte.

Puis j'ai pensé que la carte était peut-être arrivée exactement au bon endroit.

C'était pire.

Parce que le bon endroit, désormais, c'était chez moi. Et chez moi, depuis trois semaines, je faisais de mon mieux pour que rien n'entre.

Je l'ai mise sur le buffet.

La nuance était importante. Sur la table, elle participait à ma journée. Sur le buffet, elle devenait un problème à traiter plus tard. J'avais une grande expérience des problèmes à traiter plus tard. J'avais bâti une carrière entière d'un an sur cette compétence avant qu'elle me tombe dessus avec tout le reste.

Le lendemain matin, la carte était toujours là.

Je ne sais pas ce que j'espérais. Qu'elle se décompose pendant la nuit. Qu'elle comprenne d'elle-même qu'elle dérangeait. Qu'une administration discrète vienne la récupérer avec un formulaire d'excuses.

Rien de tout ça.

Elle était là, posée contre un bol ébréché, avec son paysage de vacances et son message pour une morte.

J'ai tenu jusqu'à onze heures.

À onze heures sept, j'ai mis mes chaussures.

Officiellement, il me fallait du pain.

Officieusement, il me fallait savoir si le tabac-presse vendait des cartes postales.

Le village était à douze minutes à pied, quinze en traînant, neuf si on marchait comme quelqu'un qui refusait d'admettre qu'il avait un objectif. J'ai choisi neuf. Le ciel était bas, d'un gris très appliqué, et les maisons semblaient encore surprises d'avoir des habitants. À cette heure-là, il y avait surtout des volets entrouverts, des chiens qui aboyaient sans conviction et des gens qui vous saluaient trop vite pour vous laisser le temps de décider si vous étiez sociable.

Le tabac-presse sentait le papier humide, le café réchauffé et les bonbons à la menthe.

J'ai acheté une baguette pour sauver les apparences.

Puis je suis resté devant le présentoir des cartes.

Il y en avait vingt-sept.

Je les ai comptées malgré moi.

Cinq représentaient l'église, sous des angles qui ne lui rendaient aucun service. Trois montraient la place du village, probablement photographiée un dimanche d'août, quand tout le monde avait eu la politesse de se garer ailleurs. Deux étaient des couchers de soleil qui auraient pu appartenir à n'importe quel département doté d'un ciel. Quatre affichaient des vaches. Une seule vache aurait suffi, à mon avis, mais personne ne m'avait consulté.

J'ai fait tourner le présentoir.

Trop gai.

Trop triste.

Trop touristique.

Trop carte envoyée par quelqu'un qui passe un bon moment.

Trop carte envoyée par quelqu'un qui voudrait qu'on croie qu'il passe un bon moment.

Je n'avais aucune envie de choisir une carte postale. Encore moins d'en choisir une correctement. Pourtant, je me suis entendu demander à la femme derrière le comptoir si elle avait autre chose.

Elle a levé les yeux de son magazine.

— Autre chose comment ?

C'était une question raisonnable. Je l'ai détestée.

— Quelque chose de plus neutre.

Elle m'a regardé comme si je venais de demander une baguette sans pain.

— Neutre.

— Oui.

— Pour des condoléances ?

— Non.

— Pour des vacances ?

— Non plus.

— Pour quoi, alors ?

J'ai senti la réponse se former dans ma gorge, absurde et beaucoup trop longue.

Pour annoncer à une inconnue que la vieille dame à qui elle écrit n'habite plus ici parce qu'elle est morte avant mon arrivée, et que ses cartes continuent de tomber dans ma boîte aux lettres comme si cette maison avait oublié de prévenir le monde.

J'ai dit :

— Pour répondre.

La femme a hoché la tête avec un sérieux admirable, puis elle a sorti une petite boîte de sous le comptoir. Des cartes plus anciennes, moins brillantes, un peu passées sur les bords. Le genre qu'on n'achète pas pour faire rêver quelqu'un.

J'en ai choisi une avec la route qui sortait du village.

Pas la mairie. Pas l'église. Pas les vaches. Une route, deux platanes, le panneau d'entrée au loin. Une image factuelle. Presque sèche. Elle disait : voilà l'endroit. Rien de plus.

C'était parfait.

Ou disons que c'était le moins mauvais.

— Et un timbre, ai-je ajouté.

— Vert ?

J'ai hésité.

C'est là que j'ai compris que j'étais foutu.

Pas à cause de la carte. Pas à cause de Rose. Pas à cause de cette femme dont je ne connaissais que l'initiale et l'écriture penchée.

À cause de cette hésitation minuscule devant un choix qui n'avait aucune importance.

Un timbre vert mettrait plus de temps. Un timbre prioritaire ferait trop pressé. Un timbre avec un dessin idiot donnerait un ton que je ne voulais pas donner. Un timbre trop solennel ressemblerait à une cérémonie.

Je voulais juste dire une chose simple, proprement.

Je voulais qu'elle sache.

Je voulais qu'elle arrête.

Je voulais ne pas avoir à vouloir quoi que ce soit.

— Vert, ai-je dit.

La femme a collé la carte, le timbre et la baguette dans le même petit sac en papier. J'ai failli protester. Puis j'ai décidé que protester contre la proximité entre du courrier non écrit et une baguette dépassait le niveau d'exigence que je pouvais encore assumer en public.

En rentrant, j'ai marché moins vite.

La route remontait légèrement vers la maison. Le vent poussait dans les haies une odeur de terre froide et d'herbe coupée trop court. J'avais la carte dans le sac, contre mon flanc, et je sentais sa présence à travers le papier.

C'était stupide.

Tout était stupide.

La carte reçue. La carte achetée. Le timbre choisi. Le soin que j'avais mis à ne pas avoir l'air soigneux. Cette manière que j'avais encore de transformer une erreur postale en mission délicate, avec paramètres, risques, ton approprié et livrable final.

Je me suis arrêté devant la boîte aux lettres.

Elle était vide.

J'ai eu la bêtise d'être soulagé.

Dans la cuisine, la première carte m'attendait sur le buffet. Je l'ai reprise. Cette fois, je n'ai pas regardé le paysage. J'ai regardé l'écriture.

Il y avait quelque chose d'étrangement vivant dans ces lettres penchées. Une façon d'arriver sans frapper. Une façon de parler à quelqu'un qui ne répondrait plus, comme si l'absence pouvait encore transmettre le message.

J'ai posé ma carte neuve à côté de la sienne.

Le timbre aussi.

Puis j'ai sorti un stylo.

Je ne l'ai pas ouvert tout de suite.

Je suis resté assis un moment, les coudes sur la table, devant ces deux morceaux de carton qui n'auraient jamais dû se rencontrer.

Je n'avais aucune intention de lui répondre.

C'est pour ça, sans doute, que j'ai passé vingt minutes à chercher la première phrase.